

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE.

TOME SIXIÈME.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, N° 78.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE;

PAR MARIE-NICOLAS-SILVESTRE GUILLON,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE SACRÉE DANS LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS, INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS, AUMÔNIER DE SON ALTESSE ROYALE MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS, PRÉDICATEUR ORDINAIRE DU ROI.

Ouvrage dédié au Roi.



TROISIÈME PARTIE,

SUITE DES PÈRES DOGMATIQUES.

TOME SIXIÈME.

Ερμα λογȣ, λαȣ δε κλεος, κοσμȣ δε θεμεθλον,
Καλλεσὶν ȣρανιοις αντεπιδεικνυμενον.

Subsidium fidei, plebis laus, et basis orbis.
Certans cum cœli mentibus angelicis.
D. Gregor. Nazianz. *Carmen ad Hellenium*,
tom. II, oper., edit. Bill., pag. 107.

PARIS,

MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE,

RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M. DCCC. XXV.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

S. Grégoire de Nazianze, archevêque de Constantinople.
S. Basile le grand, archevêque de Césarée.
S. Grégoire, évêque de Nysse.

ARTICLE PREMIER.

S. Grégoire de Nazianze, archevêque de Constantinople.

Σκεῦος ἐκλογῆς, καὶ φρέαρ βαθύ. στόμα λέγω Γρηγοριόν.
S. Basil., Cæsar. episc.

L'Église a fait le plus magnifique éloge des vertus et de la science de cet illustre évêque, en le mettant au nombre de ses Saints, et ajoutant à son nom celui de théologien (1), qu'il partage avec le seul évan-

(1) Un de ses panégyristes commence en ces termes l'éloge qu'il se dispose à en faire : *Magnum illum theologum laudaturus accedo, tametsi is laudibus eminet.* (David Nicétas, surnommé *le Paphlagonien*, dans Combefis, *Biblioth. concionat.*, tom. 1 *de Sanctis*, pag. 616.) Cassien l'appelle le théologien par excellence. (*De incarn.*, lib. v, vii, cap. xxviii.)

géliste saint Jean ; au point que ce nom est devenu en quelque sorte synonyme de celui de Grégoire de Nazianze (1). Cent ans après lui, on disoit de saint Grégoire que, bien que ce docteur admirable de la foi fût mort depuis long-temps, il vivoit toujours par son autorité. Et les siècles postérieurs n'ont pas cessé de venir puiser abondamment à ses écrits la défense de la foi catholique, et la réfutation des hérésies, qui en fait, ainsi qu'il le dit lui-même, la matière principale (2). Saint Jérôme se rendit à Constantinople exprès pour l'entendre ; et il se glorifioit d'avoir appris à son école l'intelligence des saintes Ecritures (3). Ce n'étoient pas les seuls catholiques qui lui rendissent ce glorieux témoignage. Nous savons de lui-même que les païens et les hérétiques accouroient en foule à ses prédications, comme à une fontaine d'eau vive (4) ; que pour l'entendre, on forçoit les balustres qui fermoient le sanctuaire d'où il parloit,

« Docteur incomparable, dit Ruffin, tant par l'éminence de sa doctrine, » que par la sainteté de sa vie. » Tous les siècles chrétiens ont parlé de même.

(1) *Dogmatum porrò sublimitate ac theologiâ usque adeò excelluit, ut quamvis permulti viri doctrinæ laude celebres variis sæculis theologicæ rei operam dederint, hic tamen solus post Joannem evangelistam theologi nomine insignitus sit, atque hoc cognomen ipsi velut proprium et peculiare attributum.* (Presbyter Gregor., *in vitâ S. Gregor. Naz.*)

(2) S. Gregor. Naz., *Orat.* XXXII.

(3) *Catal. scriptor.*, cap. CXVII, pag. 126, tom. IV, part. II, edit. Benedict.

(4) S. Gregor. Naz., *Carm. de vitâ suâ*, pag. 18.

et que l'admiration éclatoit par des applaudissements et des acclamations (1) ; que souvent on les écrivoit sur le lieu même, pour les retenir et les propager ; tant l'on étoit émerveillé de sa profonde connoissance des divines écritures, de la vigueur de ses raisonnements, de la brillante fécondité de son imagination, de sa prodigieuse facilité à s'exprimer sur les mystères les plus relevés et sur les questions les plus épineuses comme les plus délicates! Génie en effet égal à la majesté de la religion, il en sonde avec fermeté toutes les profondeurs, en parcourt tout le domaine, et laisse partout la lumière sur sa trace. On peut lui appliquer à lui-même ce qu'il a dit de saint Basile, avec qui l'on sait qu'il fut lié de la plus étroite amitié. « Si la voix de Dieu s'est quelquefois fait en-
» tendre aux deux extrémités de la terre, ou si l'on
» a vu quelque tremblement extraordinaire, ces
» symboles pourroient donner quelque idée de son
» éloquence. Qui jamais apporta tant de préparations
» pour se rendre le digne organe des oracles du
» Saint-Esprit? Qui jamais eut l'esprit plus éclairé
» par une science plus étendue? Qui jamais a péné-
» tré plus avant dans les saintes obscurités de nos
» mystères (2)? » C'est Jésus-Christ lui-même qui s'est exprimé par sa bouche : *Os dico Christi Grego-*

(1) Idem., *Orat.* IX, pag. 156; XXXII, p. 528.

(2) Id., *Orat.* XX *de laudib. S. Basil.*

rium, disoit de lui son illustre ami, l'archevêque de Césarée.

Ce n'est pas seulement l'étendue et la précision de la doctrine qu'il faut admirer dans saint Grégoire de Nazianze ; il n'est pas moins distingué par son éloquence. Quoiqu'il semblât la dédaigner, et confondre dans un même sentiment de mépris les avantages de la fortune et cet art de la rhétorique dont il avoit pris des leçons à Athènes (1) ; elle l'accompagne dans tous ses discours, et sert presque malgré lui la plénitude de son érudition et de sa dialectique. La vraie science est toujours éloquente, parce qu'elle fournit à l'art de la parole ce qui en est l'aliment et la principale décoration. Aussi ne lit-on pas les ouvrages de ce saint docteur, sans être frappé de l'abondance de son argumentation, de la véhémence de son style animé par les figures, de la vivacité, souvent même du pathétique de ses mouvements. *Quasi Deus fulminans, tonat e machinâ* (2).

A ces rares avantages, se réunit une qualité qui ne se rencontre pas communément chez les écrivains grecs, même les plus parfaits, à savoir, l'ordre, l'économie, l'enchaînement des preuves, la suite des raisonnements, et l'attention rigoureuse de l'auteur à ne perdre jamais de vue son objet, tout en l'approfondissant jusqu'à l'épuiser : « De sorte (ajoute un

(1) Id., *Epist.* cxcix, pag. 896.

(2) Caussin, *De eloq. sacr. et civ.*, pag. 173.

homme qui s'étoit bien pénétré de son esprit) que, » si les théologiens les plus éloquents et les plus » profonds avoient à traiter aujourd'hui les mêmes » matières, ils ne sauroient, pour réussir parfaite- » ment, s'y prendre autrement que le fait le saint » docteur (1). »

L'on concevra sans peine qu'avec d'aussi brillantes qualités saint Grégoire de Nazianze doit être l'un des Pères grecs les plus difficiles à transporter dans une autre langue (2). Outre les difficultés du genre, sur

(1) *Préface du Disc. de S. Grég. de Naz. sur l'Excell. du sacerdoce*, pag. xxxiij. (1 vol. in-12. Paris, Lottin, 1747.)

(2) Il existe en françois une traduction des discours de S. Grégoire de Nazianze (2 vol. in-8°. Paris, 1693), sans nom d'auteur. Le Catalogue du Roi l'attribue à Fontaine, le même qui a publié une traduction si peu fidèle de plusieurs des homélies de S. Jean Chrysostôme. Cependant l'abbé Racine, que l'on sait avoir été lié intimement avec ce solitaire de Port-Royal, n'en parle point dans la liste qu'il a donnée des ouvrages de Fontaine (vol. XII de son *Hist. ecclés.*, art. XXIV, n° 28). Quel que soit l'auteur de cette traduction, il n'a fait qu'une copie défectueuse de son éloquent original, à laquelle on peut appliquer l'expression du saint docteur, qu'elle lui ressemble aussi peu qu'une ombre à une statue excellente, dont elle ne retrace ni les contours, ni l'esprit de vie qui l'anime. Il est visible qu'il l'a faite sur la version latine, dont il a copié les fautes, et à laquelle il en a ajouté une infinité d'autres. S. Grégoire s'y trouve absolument défiguré. Quant à la version latine, ouvrage du savant abbé de Billy (c'est le titre bien mérité que Bossuet lui donne), elle est sans contredit la meilleure qui ait encore paru. Cependant, comme elle est presque partout de mot à mot, outre qu'elle rend peu les beautés et les grâces de l'écrivain grec, on lui reproche d'être souvent obscure et inintelligible Dom Verneuil, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, préparoit une édition nouvelle de S. Grégoire de Nazianze, accompagnée de la traduction latine,

lesquelles nous en référons, soit à l'expérience, soit à ce que nous en avons dit, d'après saint Jérôme, au premier volume de cet ouvrage (1); quiconque se sera tant soit peu familiarisé avec la lecture de ce saint docteur, conviendra qu'il y en a ici de particu-

avec des notes pour l'intelligence du texte, d'après les recherches du P. Louvard, de la même congrégation. Le premier volume seul a paru. Les circonstances et la mort de l'auteur ont arrêté ce beau travail.

Saint Augustin nous apprend que « de son temps les ouvrages de ce » Père avoient été traduits en latin; tant, ajoute-t-il, ils étoient célèbres » de tous côtés par la grande grâce que l'on y ressent (*) ». Mais il ne porte nul jugement de cette traduction. D. Ceillier ni Dupin n'en parlent point dans le catalogue des éditions et versions de ce Père (**). Etoit-ce la traduction de Ruffin?

D'autres écrivains se sont exercés avec plus ou moins de succès sur diverses parties des œuvres du saint docteur. Nous avons une traduction estimable du discours sur *l'Excellence du sacerdoce*, des fragments dans la vie que Hermant en a publiée, et dans le recueil des sentences de Laval. Lefranc de Pompignan (le traducteur d'Eschyle) a donné une traduction du poëme de saint Grégoire sur sa vie dans un mélange de traductions. (1 vol. in-8°. Paris, 1779.) L'abbé Auger a mis son panégyrique de S. Basile en tête de ses *Extraits* du saint archevêque de Césarée. Nous avons quelquefois profité de l'un et de l'autre. Il vient de paroître un volume in-12 de 268 pages de morceaux détachés, sous le titre : *Esprit de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, et de saint Jean Chrysostôme*, traduit du grec par M. Planche, professeur dans l'Université. (Paris, décembre 1824.)

(*) Bossuet, *Défense de la tradit. et des saints Pères*, tom. III des OEuvres posthumes, pag. 285, d'après S. Augustin *Contr. Julian.*, lib. I, cap. V.

(**) Dupin, *Biblioth.*, IVe siècle, pag. 806. D. Ceillier, *Hist. des écrivains ecclés.*, tom. VII, p. 304.

(1) *De la meilleure manière de traduire*, pag. 81 et suiv.

lières. Il faudroit, pour en rendre exactement les beautés originales, tout ce qui me manque à moi plus qu'à personne. Il faudroit que le traducteur fût lui-même doué d'un génie solide, noble, capable de produire et d'enfanter de son propre fonds; que son âme eût quelque chose de la trempe et du caractère de l'âme de cet éloquent et sublime théologien; comme lui fécond et délicat, pathétique et véhément; comme lui assortissant, par le plus heureux mélange, la force à la sublimité, la douceur et la grâce à l'harmonie. A ces conditions, « l'on réussi» roit à en rendre, par des traits hardis, mais tou» jours vrais, les images, sans compter les mots (1). » Non pas que le traducteur ne doive être attentif, dans ses plus grandes libertés, à conserver la lettre, autant que possible; mais toujours soutiendrai-je, avec le judicieux écrivain que je viens de citer, qu'il doit être encore plus fidèle à conserver l'esprit de celui qu'il est, en quelque sorte, chargé de faire revivre, et dont il doit produire la copie vivante et animée. C'est ainsi qu'en ont usé tous les grands maîtres, soit anciens, soit modernes, soit dans le sacré, soit dans le profane (2).

On ne sépare guère saint Grégoire de Nazianze de son illustre ami, saint Basile de Césarée. La

(1) *Préface du Disc.*, etc, *Suprà*, pag. xxxvij.
(2) *Ibidem.*

divine providence qui les destinoit à être le flambeau de son Eglise, la terreur de l'impiété et de l'hérésie, se plut à les rapprocher par la plus tendre union, pour en faire les modèles de l'amitié chrétienne (1).

La vie de ces deux grands hommes compose l'histoire de tout leur siècle; et les événements dont elle se trouve remplie, ont influé sur leur caractère autant que sur leur génie, pour les marquer par des différences sensibles. Une plume célèbre nous en a laissé un parallèle ingénieux que l'on nous saura gré de reproduire.

« On remarque dans saint Grégoire de Nazianze et dans saint Basile, une éloquence, une politesse, une manière de penser fine et délicate, que le mépris du siècle, le désert et la pénitence n'avoient pu obscurcir; mais avec cette différence que l'éloquence de saint Basile étoit plus sérieuse, et celle de S. Grégoire plus vive et plus enjouée; que l'un songeoit plus à persuader, et l'autre à plaire; que l'un disoit plus de choses, et l'autre avec plus d'esprit; que l'un paroissoit éloquent, parce qu'il l'étoit, et que l'autre, quoiqu'il le fût beaucoup, songeoit encore à le paroître; que l'un respectoit la pénitence jusqu'à la sévérité, et que l'autre aimoit la pénitence jusquà la rendre aimable; que l'un étoit majestueux et tran-

(1) Isidor. Pelus., *Epist.* lib. 1, ep. x.

quille, et l'autre plein de mouvement et de feu; que l'un aimoit la gravité jusqu'à condamner la raillerie, quoiqu'il fût capable d'y réussir, et que l'autre avoit su la rendre innocente et la faire servir à la vertu; que l'un, en un mot, attiroit plus de respect, mais que l'autre se faisoit plus aimer.

» Au reste, rien n'est plus sublime, plus majestueux, plus digne de la grandeur de nos mystères, que les discours de saint Grégoire de Nazianze qui lui ont acquis le surnom de théologien par excellence. Saint Basile n'a point fait de vers; mais il avoit lu avec beaucoup de discernement et de goût ce que les païens ont écrit en ce genre; et il a donné des règles aux jeunes gens qui sont forcés de les lire, pour profiter d'une lecture où les périls sont si ordinaires, et dont le fruit est si rare. S. Grégoire de Nazianze a plus fait encore pour nous; car afin de nous attirer à l'instruction par le plaisir, il a composé diverses poésies dont le sujet est toujours sérieux et chrétien, mais dont les vers ont la douceur et la facilité de ceux d'Homère, sans emprunter rien des ténèbres du paganisme et de la fable; où l'art, l'invention et l'esprit se font sentir, et où rien ne paroît tant qu'un naturel qui semble n'avoir rien coûté, et qui est cependant inimitable.

» Ainsi ces deux grands hommes que l'amitié, l'innocence, la solitude, la pénitence, l'amour des lettres, l'étude de l'éloquence, l'attachement à la

vérité, l'épiscopat, les travaux pour l'Eglise, les perséeutions, la sainteté ont rendus si conformes, l'ont encore été en ce point, que l'un a voulu prendre soin de nos études, et l'autre a voulu nous en fournir la matière, comme il l'avoue dans une dernière poésie, où il rend compte des motifs qui l'ont porté à composer les autres (1). »

Orateur et poète, saint Grégoire de Nazianze a laissé un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers, qui prouvent l'élévation autant que la fertilité de son génie. C'est là peut-être un éloge particulier à ce grand écrivain, d'être de nos auteurs ecclésiastiques, le seul qui se soit exercé avec une égale supériorité dans l'un et l'autre genre de style. Le plus considérable de ses poëmes, est celui qu'il a composé dans sa vieillesse sur l'histoire de sa vie. Quoique par son étendue même, notre plan nous permette peu de détails historiques; nous croyons devoir commencer l'article de saint Grégoire par ce beau monument. Outre l'avantage de nous faire bien connoître cet illustre saint peint par lui-même, il entre naturellement dans notre cadre par la richesse des matériaux qu'il nous présente, soit pour le panégyrique, soit pour le sermon lui-même. Le caractère du rhythme iambique que l'auteur emploie le plus familièrement, et qui semble tenir le milieu

(1) Duguet, *Lettr.*, tom. III, lettre XIII.

entre la prose et la versification, nous offre, dans la traduction, le modèle de cette éloquence demi-poétique qui se fait reconnoître dans toutes les compositions oratoires, où l'accent de la passion élève, sans que l'on y pense, l'éloquence au ton de la poésie (1).

J'ENTREPRENDS l'histoire de ma vie (*). Les mêmes événements en paroîtront heureux ou malheureux, suivant les différentes impressions du lecteur. Je ne prononcerai point d'après ma seule manière de voir, je serois un juge suspect... C'est à vous que ce discours s'adresse, vous qui avez été mon peuple et qui ne l'êtes plus; chrétiens fidèles, chrétiens discoles, aujourd'hui vous me serez tous favorables. Les muets et les morts n'ont plus d'ennemis... Tout s'altère, tout s'affaiblit avec le temps. Ce que nous avions de mieux a disparu : ce qui nous reste ne vaut pas la peine d'être compté. Ainsi les pluies violentes, qui ont entraîné les sillons, ne laissent après elles que du sable et des cailloux. Puis-je parler autrement de ces vils humains, confondus auparavant T. II. pag. 1.

(1) « Son génie facile et cultivé s'est exercé avec une égale supériorité dans tous les genres de mètre, l'héroïque, l'iambique, l'élégiaque, usités par les muses de la tragédie et de la comédie.» (Le prêtre Grégoire, *Vie de S. Grégoire de Nazianze.*)

(*) L'édition dont nous nous servons est celle de l'abbé de Billy : *S. Gregorii Nazianzeni opera græc. et lat.*, 2 vol. fol. Lutet., 1609, 1611.

Jacques de Billy, mort en 1581, à quarante-sept ans. Peu de savants ont possédé comme lui les langues grecque et latine.

dans la foule, et qui, semblables aux animaux, n'avoient des yeux que pour les abaisser vers la terre?.. Je dois détruire les calomnies publiées contre moi. Les méchants rejettent volontiers leur perversité sur ceux dont ils font leurs victimes. C'est pour eux une raison de plus, de persécuter par leurs impostures. Par là, on détourne de sa personne les accusations que l'on mérite, en les rejetant sur les autres. Voilà mon exorde : J'entre en matière.

J'avois un père singulièrement recommandable par sa probité. Vieillard simple dans ses mœurs, sa vie pouvoit servir d'exemple (1). C'étoit un second
Pag. 2. Abraham (2). Bien différent des hypocrites de nos

(1) Nommé comme lui Grégoire; évêque de Nazianze avant son fils. Celui-ci n'en parle jamais qu'avec la plus vive effusion de tendresse et de vénération. Il avoit été d'abord engagé dans le paganisme mitigé des Hypsystaires, secte philosophique qui faisoit profession de ne reconnoître qu'un seul Dieu, qu'elle appeloit le *Très-Haut;* d'où lui étoit venu ce nom, mais qui, par un mélange monstrueux d'idolâtrie et de judaïsme, révéroit le feu et observoit le sabbat. Revenu vers l'an 325 à la simplicité de la vérité chrétienne, Grégoire reçut le baptême, et deux ans après (*) il mérita, par d'éminentes vertus, l'honneur de l'épiscopat. Il mourut âgé de près de cent ans, après avoir gouverné son église environ quarante-cinq ans. Nous avons encore le discours funèbre par lequel son fils, le grand S. Grégoire de Nazianze, a consacré sa mémoire.

(2) Ailleurs il le compare à Aaron, à Moïse, à Noé, et son église de Nazianze à l'Arche, parce qu'il avoit su la préserver du naufrage où

(*) Nous suivons la chronologie d'Hermant, dans son *Histoire de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze.* (2 vol. in-4°. Paris, 1674.)

jours, il cherchoit moins à paroître vertueux, qu'à l'être en effet. Engagé d'abord dans l'erreur, depuis, chrétien fidèle et zélé; pasteur ensuite, et l'ornement des pasteurs.

Ma mère, pour la louer en peu de mots, ne cédoit en rien à ce digne époux (1). Née de parents saints, et plus sainte encore qu'eux, elle n'étoit femme que par son sexe, supérieure aux hommes par ses mœurs. Tous deux, également célèbres, partageoient l'admiration publique.

Mais quelle preuve apporterai-je ici des faits que j'avance? Qui me servira de témoin? Ma mère. Sa bouche étoit celle de la vérité. Elle aimoit mieux cacher des choses connues, que d'en publier de secrètes qui lui auroient fait honneur. La crainte la guidoit : c'est un grand maître. Désirant avoir un fils, désir si naturel aux mères, elle implore le Seigneur, et le conjure de l'exaucer. Son âme impatiente va plus loin. Elle consacre à Dieu l'enfant qu'elle lui demande; et le vœu prévient le don. Sa prière ne fut pas vaine. Elle en eut un heureux présage durant son sommeil. Un songe lui présenta l'objet tant souhaité. Elle vit distinctement mes

l'Arianisme, comme un nouveau déluge, avoit entraîné les autres églises de la Cappadoce.

(1) Sa mère fut sainte Nonne, dont on célèbre la fête le 9 août. Sortie d'une race sainte, elle surpassa encore la piété de ses ancêtres. (Grég. Naz., *in Encomio patris.*)

traits; elle entendit mon nom; et cette faveur de la nuit étoit une réalité. Je vis le jour, enfin (1). Ma naissance a été pour mes parents une faveur du ciel, si j'ai mérité leurs vœux. Si je m'en suis rendu indigne, la faute n'en doit être imputée qu'à moi. J'entrai donc ainsi dans cette vie. Hélas! j'y entrai formé de limon, de ces organes matériels qui nous maîtrisent ou que nous avons tant de peine à maîtriser. Ma naissance fut pour moi le gage des plus grands biens: je ne pourrois le dissimuler sans ingratitude. Quand je naquis, je dépendois déjà d'un autre. Heureuse dépendance! je fus présenté au Seigneur comme un agneau, ou comme une tendre génisse; toutefois, comme une victime précieuse et douée de raison. J'étois un nouveau Samuel. Je n'oserais le dire, si mon sort ne ressembloit au sien, par la destination et par le vœu de mes parents. Nourri, dès le berceau, parmi les vertus les plus rares, dont je voyois autour de moi les modèles les plus parfaits, j'eus bientôt dans mon extérieur quelque chose qui tenoit de la modestie grave des

(1) En l'an 328, comme on le tire de ses propres écrits (Hermant, *Vie de S. Grég.*, tom. 1, p. 35.). Notre saint naquit à Arianze, dans la partie de la Cappadoce appelée Tibérine, et dans le territoire de la ville de Nazianze. Etoit-il l'aîné des trois enfants qu'eut son père Grégoire? Toujours est-il vrai de dire que cette famille entière fut, pour l'Eglise et pour le ciel, une colonie de Saints. Gorgonie, sa sœur, et Césaire, son frère, sont honorés comme tels.

vieillards. Tel qu'un nuage qui grossit insensiblement, mon âme se remplissoit peu à peu du désir de la perfection. Ma raison croissoit à mesure que j'avançois en âge. J'aimois les livres qui vengeoient la cause de Dieu; je recherchois la société des hommes les plus vertueux (1).

Tel fut le commencement de ma carrière. Comment m'y prendrai-je pour en continuer le récit? Cacherai-je les merveilles que fit le Seigneur pour augmenter mon zèle, en se servant de ce qu'il y avoit d'heureux dans mes premières dispositions? car c'est ainsi qu'il se plaît à nous attirer dans les voies du salut. Ou bien raconterai-je publiquement ses faveurs? n'y auroit-il pas de l'ingratitude à me taire, et de la vanité à parler? non, je ferai mieux de garder le silence. Il suffit que je le sache. Ce que je suis aujourd'hui, paroîtroit, hélas! trop différent de ce que j'étois alors. Ne publions en un mot que ce qu'il est nécessaire de rendre public.

(1) Dans un autre de ses poëmes, il raconte une vision qu'il avoit eue dès son enfance : Deux jeunes filles lui apparurent, vêtues de blanc, belles de tous les charmes de la pudeur et de la grâce. Ayant eu la curiosité de leur demander comment elles s'appeloient, elles lui répondirent, l'une : «Je suis la virginité; l'autre, la tempérance. Toutes deux nous nous tenons debout devant le trône de Jésus-Christ, et nous goûtons en sa présence les plus ravissantes délices. Unissez-vous à nous, mon fils, nous vous transporterons jusqu'à la lumière de l'immortelle Trinité.» Elles le quittèrent après avoir dit ces mots, prenant leur essor vers le ciel, et le laissant à son réveil pénétré des plus douces émotions, et avide de se lier avec les personnes qui lui offroient l'image de ce qu'il avoit vu. (*Carm.* v, pag. 71.)

Je n'étois pas encore sorti de l'enfance; et déjà je me sentois embrasé de l'ardeur de l'étude. Je voulus joindre les lettres sacrées aux lettres profanes, je savois combien peu l'on doit s'enorgueillir de ces dernières, qui ne donnent que l'harmonie des mots, et une éloquence vide et frivole, qui dépend
Pag. 3. des inflexions sonores de la voix. Je craignois aussi de m'embarrasser dans les livres d'une fausse dialectique. D'ailleurs, il ne me vint jamais dans l'esprit de préférer quelque chose que ce pût être, aux saints objets de mon application. Mais, je ne pus éviter les imprudences de mon âge, de cet âge plein de feu, qui s'abandonne aisément à son impétuosité naturelle, comme un jeune coursier qui s'élance avec ardeur dans la prairie.

J'avois fait quelques progrès dans l'école d'Alexandrie. Plein du désir de visiter la Grèce, je partis de cette ville dans une saison peu favorable à la navigation, et où la mer commençoit à devenir dangereuse. Le signe du taureau paroissoit. C'est être téméraire, disent les pilotes expérimentés, que de s'embarquer sous cette constellation. Notre vaisseau côtoyoit l'île de Cypre. Il est soudain accueilli par une tempête, telle que personne ne se souvenoit d'en avoir vu jamais d'aussi furieuse (1). Une nuit

(1) *Vie de S. Grégoire*, par le prêtre de même nom, en tête du premier volume de l'abbé de Billy. Il ajoute : «Tous trembloient pour leur vie; Grégoire craignoit bien plus pour son âme, n'ayant pas encore reçu le bap-

profonde nous environne; elle couvre la terre, la mer et le ciel. Les éclats de tonnerre accompagnent les éclairs. Les cordages font un bruit affreux sous le poids des voiles gonflées. Le mât chancelle. On n'est plus maître du gouvernail; il entraîne quiconque y veut mettre la main. Les vagues remplissent le fond du vaisseau. On n'entend que des gémissements et des cris. Matelots, esclaves, maîtres, passagers, tous d'une commune voix invoquent le Christ; ceux même qui ne le connoissoient pas l'implorent. La crainte est une puissante instruction... Le plus grand de nos maux étoit de manquer absolument d'eau douce. Les secousses violentes du vaisseau avoient jeté dans la mer le tonneau qui remfermoit ce précieux trésor des navigateurs. Outre la soif, nous avions à combattre la faim, les flots et les vents. Nous allions succomber; lorsque par un secours inattendu, Dieu nous délivra.

Des marchands phéniciens nous aperçurent. Quoiqu'ils eussent lieu de craindre pour eux-mêmes, l'extrémité du danger où nous étions les toucha. Leur équipage étoit vigoureux. A force de rames et d'avirons, ils atteignirent notre vaisseau. Leur hu-

tême. Pourquoi ne pas le recevoir dans cette extrémité ? On peut conjecturer, avec l'historien de S. Grégoire, que la validité du baptême donné par les laïques, dans le cas d'une pressante nécessité, n'étoit pas encore reconnue par les Grecs, quoique l'Eglise latine en autorisât la pratique. (Hermant, *Vie de S. Grégoire*, tom. 1, pag. 41.)

manité nous sauva la vie. (Soit en les recevant dans leur vaisseau, soit en leur donnant de l'eau, ce qui paroît plus vraisemblable (1).) Déjà nous étions à demi morts, semblables à des poissons qui sortis de l'onde viennent expirer sur les rivages, ou à des lampes qui s'éteignent faute d'aliment. La mer n'étoit pas plus calme. La tempête dura plusieurs jours. Errants au gré des flots, nous ne savions plus où nous allions. L'espérance, à la fin, nous avoit abandonnés. Tous attendoient avec terreur une mort prochaine; mais j'en étois en secret plus effrayé que les autres. Hélas! ménacé du naufrage, je n'avois pas encore été purifié dans les eaux qui nous unissent à Dieu. C'étoit le sujet de ma douleur et de mes larmes; c'est ce qui m'arrachoit de si pitoyables cris. J'avois déchiré mes vêtements. Couché par terre, élevant les mains au ciel, je les frappois l'une contre l'autre; et leur bruit se faisoit entendre au milieu de celui des vagues. Ce qui paraîtra peut-être incroyable, quoique vrai : mes compagnons de voyage, oubliant leur propre danger, donnoient des pleurs à mon infortune. Leur piété, dans nos périls communs, joignoit ses vœux à mes regrets; tant ils étoient touchés de ma funeste situation!

Pag. 4. O Christ! vous fûtes alors mon Sauveur, vous

(1) Hermant, *Vie du Saint*, pag. 62.

l'êtes encore dans les tempêtes qui m'agitent. Plus de ressource humaine pour échapper au danger. Nos yeux n'apperçevoient rien qui pût adoucir notre désespoir. Point d'île, point de continent, point de montagne, point de canal, point de ces signaux qui sont les astres des navigateurs. N'attendant plus rien ici-bas, ce fut vers vous que je tournai mes regards, vous qui êtes la vie, l'âme, la lumière, la force, le salut de ceux qui vous implorent; vous qui épouvantez, qui frappez et soulagez, qui guérissez et tempérez toujours les maux par les biens. J'osai vous rappeler vos anciens prodiges, ces merveilles qui firent connoître à l'univers votre bras tout-puissant, les mers ouvrant un passage aux tribus fugitives d'Israël, l'Egypte frappée de plaies terribles, Amalec vaincu par la seule élévation des mains de Moïse, des pays entiers réduits en servitude avec leurs rois, des murs renversés par la marche seule de votre peuple au son des trompettes. J'osai joindre enfin à ces miracles célestes, ceux que vous aviez déjà faits en ma personne. Je suis à vous, m'écriai-je, ô mon Dieu, je suis à vous plus que jamais! daignez me recevoir deux fois. L'offrande est de quelque prix. Je suis un don de la terre et de la mer, consacré par le vœu de ma mère, et par la violence de mon effroi. Je vivrai pour vous, si j'évite les périls où je me trouve; si je péris, vous perdez un adorateur. Votre disciple est au milieu de la tem-

pête. Eveillez-vous, marchez sur les flots, et que nos frayeurs se dissipent.

A peine eus-je achevé ces paroles, que la fureur des vents s'apaisa, les flots tombèrent, notre vaisseau continua son cours. Mais, ô fruit inestimable de ma prière (1)! Tous ceux qui étoient dans le vaisseau se convertirent à Jésus-Christ, reçurent ainsi deux grâces, et furent sauvés de deux manières.

Après avoir laissé derrière nous l'île de Rhodes, poussés par un vent favorable, nous arrivâmes en peu de temps au port d'Egine. Notre navire étoit de cette île. De là, je me rendis à Athènes (vers 344), et j'en fréquentai les écoles.

D'autres diront comme nous y vécûmes dans la crainte de Dieu, honorés singulièrement des chrétiens. Confondus dans une foule de jeunes gens d'un naturel impétueux, que l'effervescence de l'âge portoit aux excès les plus violents, nous coulions des

(1) « Cependant les parents du saint, avertis ou par leurs pressentiments, ou par une voie extraordinaire, du danger qu'il couroit, sollicitoient le ciel en sa faveur; et leur prière fut exaucée. Un jeune homme qui s'étoit lié d'amitié avec lui pendant leur commune navigation, crut voir sa mère, sainte Nonne, qui de ses mains dirigeoit le navire, et l'amenoit à terre. Grégoire lui-même, ayant cédé au sommeil durant la tempête, eut un songe qui lui présentoit le démon sous les traits d'une furie, au visage enflammé et gonflé de poisons, laquelle soulevoit les flots, et cherchoit à le faire périr; mais lui, se relevant avec force, l'avoit terrassée sous ses pieds. (Gregor., *in Vit. S. Greg. Naz.*)

jours doux et tranquilles, tels que cette source pure, qui conserve, dit-on, la douceur de ses eaux au milieu des ondes amères (1). Bien loin de nous laisser aller à la contagion du mauvais exemple, nous avions le bonheur de porter au bien ceux avec qui nous étions liés (2). Le ciel m'avoit accordé une faveur bien précieuse, en me donnant pour ami le plus sage, le plus respectable, le plus savant des hommes. Qui donc, me dira-t-on? Un mot le fera connoître. Basile, ce Basile qui a rendu de si grands services à tout son siècle. Je partageois sa demeure, ses études (3), ses méditations; et, je l'ose dire, nous formions un couple qui faisoit quelque honneur à la Grèce. Tout étoit commun

(1) Celle que le poète latin a chantée dans ces beaux vers:

Sic tibi, quum fluctus subter labere Sicanos,
Doris amara suam non intermisceat undam.
Eglog. x, vers. 4.

(2) S. Grégoire se rencontra dans la ville d'Athènes avec S. Basile, que le même motif y avoit amené peu de temps après lui. Tous deux se connoissoient déjà et s'estimoient également. Dans le panégyrique du saint archevêque, il raconte de quelle manière les jeunes gens qui suivoient les écoles d'Athènes en usoient avec les nouveaux venus, et comment il réussit à faire exempter son ami des épreuves auxquelles les étrangers étoient soumis de la part de leurs compagnons d'études.

(3) Leurs communes études étoient celles de l'éloquence et de la dialectique, qu'ils apprirent sous la conduite d'Himerius et de Prohérèse. Parmi leurs condisciples, le plus remarquable fut Julien, depuis empereur, si connu sous le nom d'apostat. Bien qu'alors il professât extérieurement le

entre nous. Il sembloit qu'une seule âme animât nos deux corps. Mais ce qui acheva principalement en nous cette union si intime, c'est le service de Dieu et l'amour de toutes les vertus. Dès que nous fûmes parvenus à ce point de confiance mutuelle, de n'avoir plus rien de caché l'un pour l'autre, nous sentîmes que les liens de notre amité se resserroient encore. La conformité des sentiments est le nœud des cœurs.

Le moment étoit venu de retourner dans notre patrie, et d'y prendre un état. Nous avions sacrifié beaucoup de temps à nos études. Je touchois presqu'à ma trentième année. Je connus alors toute la tendresse de nos condisciples, et l'opinion avantageuse qu'ils avoient de nous. Enfin le jour fixé arriva : ce fut un jour de combats et de douleur. Figurez-vous ces embrassements, ces discours mêlés de pleurs, ces derniers adieux, où la séparation semble augmenter l'amitié. Nos compagnons ne consentirent qu'avec
Pag. 5. peine au départ de Basile. Je ne puis encore me rappeler cette touchante scène sans verser des larmes. Pour moi, je me vis environné d'étrangers, de mes amis, de mes camarades, de mes maîtres, qui, tous unissant leurs supplications et leurs plaintes, y joignant même la violence, car l'amité va quelquefois

christianisme, nos deux illustres amis n'avoient pas été long-temps sans découvrir ses secrètes dispositions, qui leur avoient fait présager son futur changement.

jusque-là (1), me tenoient serré dans leurs bras, et protestoient qu'il ne me laisseroient point m'éloigner d'eux. Ils ajoutoient que j'appartenois à la ville d'Athènes, qu'on ne devoit pas lui ravir son bien. Ils me fléchirent à la fin. Il eût fallu le cœur le plus dur pour résister à de si pressants efforts (2). Pourtant je n'étois point persuadé ; je me sentois entraîné par l'amour de mon pays, et l'espérance de m'y livrer sans obstacle à la philosophie chrétienne. Je me rappelois encore la vieillesse de mes parents accablés sous le poids de leurs longs travaux. Je finis donc par me dérober d'Athènes furtivement, et non sans difficulté. J'arrivai dans ma patrie (3). Le premier soin de ma philosophie fut de sacrifier à Dieu, avec bien d'autres goûts, l'étude et l'amour de l'éloquence. C'est ainsi que plusieurs ont abandonné leurs troupeaux dans les champs, ou jeté leur or dans les abîmes de la mer...

Je me trouvai dans une terrible perplexité, quand il fut question de choisir un état de vie. J'avois résolu depuis long-temps de garder la

(1) Il décrit pathétiquement, dans un autre de ses ouvrages, les instances qui furent faites alors pour le retenir. (*Orat.* xx, pag. 354.)

(2) L'ancien écrivain de la vie de notre S. Grégoire ajoute qu'entre les considérations dont ses amis s'étoient servi pour le retenir à Athènes, ils avoient fait valoir surtout la promesse d'une chaire publique dans cette ville : *Ut docendi provinciam subiret, ac sophisticam cathedram acciperet.*

(3) Le premier soin dont il s'y occupa fut de se disposer à recevoir le saint baptême.

chasteté. Mais en examinant les voies du Seigneur, il ne m'étoit pas aisé de démêler celle qui seroit la plus agréable et la plus parfaite à ses yeux. Chacune avoit ses avantages et ses inconvénients; c'est le sort de toutes les choses qu'on veut faire. Je peindrai mieux mon état par une comparaison. On eût dit que je méditois un long voyage; et que, pour éviter les fatigues et les dangers de la mer, je cherchois le chemin qui me seroit le plus commode et le plus sûr. Je me retraçois Elie, sa retraite, et sa nourriture sauvage sur le Carmel; les déserts, unique possession du saint précurseur, la vie pauvre et misérable des enfants de Jonadab. D'un autre côté, je cédois à ma passion pour les divines écritures, pour ces enseignements lumineux de l'Esprit saint, qui éclairent notre raison; mais une solitude entière, un silence perpétuel ne favorisent pas ce travail. Après bien des considérations, inclinant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, j'apaisai ces mouvements contraires, et je fixai, par un juste tempéramment, l'incertitude de mon esprit.

Je remarquois bien que ceux qui se plaisent dans une vie agissante, sont utiles aux autres, et inutiles à eux-mêmes; qu'ils se livrent à mille embarras, et qu'une agitation continuelle trouble la douceur de leur repos. Je voyois aussi que ceux qui se retirent tout-à-fait de la société, sont à la vérité plus tranquilles, et que leur esprit, dégagé de soins, est plus propre à la

contemplation; mais aussi qu'ils ne sont bons que pour eux seuls, que leur bienfaisance est resserrée, et que la vie qu'ils mènent n'en est pas moins triste ni moins dure. Je pris le milieu entre ceux qui fuient les hommes et ceux qui les fréquentent, m'appliquant à méditer avec les uns, et à me rendre utile Pag. 6. avec les autres. Des motifs encore plus pressants me déterminèrent. La piété veut qu'après Dieu, nos parents reçoivent nos premiers hommages, puisque c'est à l'existence qu'ils nous donnent, que nous devons le bonheur de connoître Dieu. Les miens trouvèrent en moi, dans la caducité de leur âge, tout le secours et tout l'appui qu'ils pouvoient attendre d'un fils. En prenant soin de leur vieillesse, je travaillois à mériter qu'on eût un jour les mêmes attentions pour la mienne : on ne moissonne que comme on a semé.

J'employai principalement ma philosophie à cacher mon goût pour la vie ascétique, et à devenir serviteur de Dieu plutôt qu'à le paroître. Je crus aussi devoir honorer singulièrement ceux qui, s'étant livrés aux fonctions publiques, sont revêtus d'un caractère sacré, et qui gouvernent les peuples dans la dispensation des saints mystères. Quoique je vécusse au milieu des hommes, le désir de la vie solitaire embrasoit mon cœur (1). Je respectois le trône

(1) Le goût de la solitude est, à vrai dire, l'unique passion qu'ait connue saint Grégoire. Cette passion, toujours contrariée, n'en devenoit que plus

épiscopal, mais de loin. J'en détournois mes regards comme des yeux foibles fuient l'éclat du soleil. Je ne pensois pas qu'aucun événement pût m'y conduire.

Hommes sujets à l'erreur, ne parlons point légèrement des grandes choses. L'envie combat toujours l'élévation. N'en cherchez point ailleurs d'exemple : le mien suffira. Mon père connoissoit bien mes sentiments. Animé cependant de je ne sais quels motifs, excité peut-être par l'amour paternel, et appuyant cet amour de l'autorité que lui donnoit sa place, il voulut m'enchaîner par des liens spirituels. Pour me décorer des honneurs qui étoient en son pouvoir, il me fit asseoir malgré moi dans la seconde place du trône sacerdotal (1).

dominante. Un cœur aussi ardent, aussi vaste que le sien, ne pouvoit être rempli que par l'immensité de celui à qui il s'étoit donné. Il appartenoit à Dieu par le vœu de sa mère, renouvelé par lui-même durant la tempête. Dans la pensée d'un homme tel que S. Grégoire, cette dépendance ne pouvoit être qu'un renoncement universel. Tout partage avec le siècle devenoit une infidélité. Jamais il n'est plus éloquent que quand, s'élevant au-dessus de toutes les choses visibles, foulant sous les pieds gloire, richesses, espérances mondaines, jusqu'à la science et l'étude elles-mêmes, assujettissant sa chair par une mortification continuelle, et ne vivant que par l'esprit, il plonge, pour ainsi dire, dans le sein de Dieu, pour contempler sa divine essence.

(1) « Son père ne le faisoit prêtre que pour se décharger sur lui des fonctions de l'épiscopat, dont son grand âge le rendoit presque incapable, et surtout pour lui commettre l'instruction des catéchumènes et le ministère de la parole. (Herm., *Vie*, pag. 175.)

Nous apprenons de lui-même, qu'il reçut l'onction sacrée en un mys-

Je fus tellement affligé de cette violence, (je ne saurois m'exprimer autrement : et que l'Esprit Saint le pardonne à l'excès de ma douleur !) j'en fus, dis-je, tellement effrayé, que j'abandonnai sur-le-champ, parents, amis, proches, patrie. Je gagnai le Pont (1) ; j'allai chercher du soulagement à mes peines dans la compagnie d'un ami divin. Il s'exerçoit dans sa retraite à converser avec le Seigneur, comme faisoit autrefois le plus saint des législateurs dans le nuage qui le couvroit. C'étoit Basile, qui vit présentement avec les Anges. Ses entretiens calmoient ma douleur. Mais mon père, ce père si bon et si chéri, languissant sous le poids de la vieillesse, et désirant avec passion de me revoir, me conjuroit, par l'affection filiale, d'accorder cette faveur à ses derniers jours. Le temps avoit adouci mes chagrins : effet qu'il n'auroit pas dû produire. Je courus de nouveau dans l'abîme (2). Je redoutois les différents trans-

tère, c'est-à-dire en l'une des plus grandes fêtes de l'année. Et Nicétas croit, avec beaucoup d'apparence, que ce fut à la fête de Noël, qui se célébroit en ce temps-là avec celle de l'adoration des Mages, que l'on appeloit alors Théophanie. On peut donc en fixer la date au 6 janvier de l'an 360 (*Ibid.*), la même année que S. Basile fut élevé au siége métropolitain de Césarée.

(1) Cette brusque retraite fut interprétée de bien des manières. Les ennemis du saint y virent un secret dépit de n'avoir été encore appelé qu'au second rang. Saint Augustin fut exposé au même reproche (Possidon., *in Vit. S. August.*, pag. 148) ; et de nos jours, un pieux et éloquent évêque n'a pas été plus ménagé, dans les motifs donnés à sa démission de l'évêché de Sénez.

(2) Il revint à Nazianze y célébrer la Pâque : ce qui lui donna l'occasion

ports du cœur paternel : la douceur même, outragée, s'irrite à la fin. Bientôt je fus attaqué d'une tempête nouvelle, et si terrible que je n'en saurois exprimer l'horreur.

J'avois un frère qui remplissoit une charge publique (1). O démon de l'ambition ! que tu as de pouvoir sur l'homme ! C'étoit un emploi de finance... Il mourut au milieu de son exercice ; une troupe de chiens affamés fondit aussitôt sur sa succession. Domestiques, étrangers, amis, tout voulut en avoir sa part. Qu'un arbre tombe, chacun se jette sur ses branches.

d'y prêcher. Son discours est le quarante et unième dans l'édition de l'abbé de Billy, quoique par l'ordre des temps il dût y être le premier.

(1) Césaire, que l'empereur Constance avoit fixé à sa cour par l'emploi de médecin. Il l'exerçoit encore sous Julien. Saint Grégoire voyoit avec crainte et avec douleur un engagement, dont le péril ne pouvoit être sauvé que par une sorte de miracle ; il lui en écrivit en ces termes : « Il vous est impossible d'accepter, sans avoir à opter entre votre conscience ou votre fortune. » (*Epist.* XVII.) Julien qui ne l'ignoroit pas n'avoit pas compté sur les résistances ; il en trouva. Et Césaire expia l'indiscrétion d'un premier choix par un bannissement volontaire, qui n'eût pas été sa seule disgrâce, si l'empereur avoit vécu plus long-temps. Rappelé par Jovien, il reparut à la cour avec un nouvel éclat. Valens le nomma questeur, ou trésorier de la province de Bithynie. S. Grégoire son frère fit de nouveaux efforts pour l'en détacher. S. Basile s'unit à lui par une lettre pressante, où il l'exhorte à abandonner le soin de sa fortune, pour se consacrer entièrement à Dieu. C'est la trois-cent-soixante-deuxième de ses épîtres. Il mourut à Nazianze, sur la fin de l'an 368, au moment où il alloit céder à un si noble vœu. L'Eglise latine honore sa mémoire le 25 février ; l'Eglise grecque, le 9 mars.

Semblable à l'oiseau, j'étois toujours prêt à m'envoler; mais tout m'obligeoit de supporter, avec le meilleur des pères, la bonne et mauvaise for- Pag. 7.
tune, et de partager moins ses biens que ses embarras. Ceux qui ont fait déjà un pas dans le précipice, s'ils commencent une fois à chanceler, ne peuvent plus se retirer; ils tombent au fond de l'abîme. De même, je n'eus pas plus tôt essuyé un revers, que les plus fâcheux accidents se succédèrent pour m'accabler....

Basile m'avoit souvent ouï dire que tous mes malheurs me paroissoient supportables, et que j'en supporterois encore de plus cruels; mais que si je venois à perdre mes parents, j'étois résolu de tout abandonner, et qu'en renonçant à une demeure fixe j'aurois l'avantage au moins d'être citoyen de tous les pays. Il entendoit ces discours, il les louoit; cependant ce fut lui qui me fit monter par force sur le trône épiscopal....

Il y a dans la Cappadoce, sur la grande route de cette province, une méchante bourgade, située dans un lieu sec et aride, habitation indigne d'un homme libre. Dans cette demeure triste et res- Pag. 8.
serrée, tout n'est que poussière, bruit tumultueux de chariots, plaintes, gémissements, bourreaux, chaînes et tortures. On n'y voit pour tous citoyens que des voyageurs et des vagabonds. Telle est Sazime, telle fut mon Eglise.... Grand Dieu! que

devois-je donc faire? Me louer de mon sort? M'abandonner à un torrent de larmes? Me livrer à la tempête? Me laisser étouffer dans la fange? Accepter un siége d'où l'on pouvoit me chasser à toute heure; qui n'eût point servi d'asile à ma vieillesse, et où, pasteur aussi pauvre que le troupeau, je n'aurois pas eu de pain à donner à mes hôtes? Ce lieu ne m'offroit enfin que les vices et le désordre des villes, sans être succeptible comme elles de réforme et de changement. J'aurois moissonné des épines sans trouver de roses; j'aurois eueilli des maux sans mélange d'aucun bien (1).

Souhaitez-moi plus de force, si vous voulez, et mettez à ma place des hommes plus courageux..... Je baissois la tête sous l'orage; mais mon esprit ne plioit pas. Je prends la fuite une seconde fois; je m'enfonce dans les montagnes pour y mener furtivement la vie qui a toujours fait mes délices. Quel avantage m'en revint-il? je n'étois plus ce fugitif inflexible dont on avoit autrefois éprouvé la fermeté. Invincible jusqu'alors, une seule chose pouvoit me

(1) Il finit pourtant par se rendre à l'autorité de son père, qui se joignit à saint Basile pour lui faire accepter cet évêché, et en fut sacré évêque par saint Basile même, en présence des députés de l'Eglise de Sazyme. Son ordination se fit, ce semble, à Césarée, vers le milieu de l'an 372. (D. Ceillier, tom. VII, pag. 11.) La situation de Sazyme n'empêcha point qu'il ne se rencontrât un ambitieux qui voulut s'en emparer à main armée; et l'exemple d'Anthime a trouvé plus d'imitateurs que l'humilité de saint Grégoire.

vaincre. Je ne supportai point l'indignation de mon père. Son premier effort fut pour Sazime où il vouloit me fixer. N'y ayant pu réussir, il consentoit à ne pas me laisser dans un siége inférieur; mais il vouloit que je partageasse avec lui les travaux pénibles de son ministère pour soulager ainsi le poids des années qui l'accabloit. Quels discours, quelles instances n'employa-t-il pas pour me fléchir! « O le plus cher de mes enfants, me dit-il, c'est un père qui prie son fils, un vieillard qui implore un jeune homme, un maître qui s'humilie devant le serviteur que la nature et la loi lui ont soumis. Je ne te demande point de l'or ni de l'argent ni des pierres précieuses, ni des champs fertiles, ni rien de ce qui sert au luxe. Je n'aspire qu'à te rapprocher d'Aaron et de Samuel; qu'à te rendre agréable à ton Dieu. Pag. 9.
Tu appartiens à celui qui t'a donné à moi. Ne rejette pas mes vœux, ô mon fils, si tu veux que ton véritable père exauce les tiens. Ce que je demande est juste. C'est au moins un commandement paternel. Tu n'as pas encore vécu autant d'années qu'il y en a que j'exerce le ministère épiscopal. Accorde-moi cette grâce, ô mon fils : accorde-la-moi; ou qu'un autre m'enferme dans le tombeau. C'est la punition que je souhaite à ta désobéissance. Je n'exige pas un long sacrifice. Mon dernier jour qui s'approche en sera le terme; tu feras après ce qui te conviendra le mieux. »

Ce discours fit sur mon âme l'impression que le soleil fait sur les nuages; il adoucit un peu le pesant fardeau dont elle était accablée. Quelle fut ma résolution? où se terminèrent les pensées qui m'agitoient? Je me persuadai qu'il n'y avoit nul inconvénient pour moi à seconder les désirs de mon père, en évitant toutefois de monter dans la chaire épiscopale (1). On ne pouvoit, disois-je, m'y attacher malgré moi. Je n'avois point été proclamé; je n'avois rien promis; je fus ainsi vaincu par la crainte.

Quand mes parents furent sortis de cette vie pour entrer dans l'héritage heureux qu'ils avoient constamment et uniquement désiré (2), je me trouvai libre. Mais quelle triste liberté! Je ne parus point dans l'église qu'on m'avoit donnée; je n'y offris point de sacrifice; je n'y joignis point mes prières à celles du peuple; je n'y imposai les mains à aucun ecclésiastique. J'avouerai cependant, qu'aux pressantes

(1) S. Grégoire n'acceptoit qu'une commission temporaire. Il le déclare formellement dans le discours qu'il prononça peu aprés son installation. (*Disc.* v. p. 136; vii, p. 137.) Il ne s'est, dit-il, engagé à l'Eglise de Nazianze que pour secourir son père, mais avec l'intention de faire après cela ce que lui inspirera l'Esprit Saint; le gouvernement ecclésiastique étant libre et exempt de toute contrainte. C'étoit le traité qu'il avoit fait avec son père, et le saint vieillard ne lui en avoit pas demandé davantage.

(2) Il perdit à peu près au même temps son père, évêque de Nazianze, et sa mère sainte Nonne. Tous deux moururent les prières à la bouche, en instituant les pauvres leurs héritiers. Saint Basile se trouvoit auprès de leur fils, quand celui-ci rendit à son père les honneurs funèbres, et prononça en sa présence le discours où il célèbre ses vertus.

sollicitations de quelques personnes pieuses, qui prévoyoient les désordres qu'y causeroient bientôt les impies, je pris soin, pendant un temps assez court, de l'église qu'avoit gouvernée mon père, mais en administrateur étranger d'un bien qui ne m'appartenoit pas (1). Je disois sans cesse aux évêques, et je leur demandois du fond du cœur, comme une grâce signalée, qu'ils eussent à pourvoir cette église d'un pasteur. Je protestois premièrement avec vérité, qu'on ne m'avoit jamais installé publiquement dans aucun siége. J'ajoutois ensuite que j'avois toujours été dans la ferme résolution de quitter mes amis et les affaires. Je ne pus les persuader; tous insistoient; tous vouloient me vaincre, les uns par excès d'amitié, d'autres peut-être par amour-propre et par orgueil. Je m'enfuis d'abord à Séleucie (2). J'espérois, que lassés du moins par le

(1) L'Eglise de Nazianze restoit sans évêque par la mort de Grégoire. Son fils n'en étoit que l'administrateur; ainsi qu'il se qualifie lui-même. Jamais il n'a été évêque de cette ville. On s'étonne avec Hermant, que saint Jérôme et Ruffin aient pu avancer; l'un, qu'il avoit été évêque de Nazianze, et ordonné un autre en sa place de son vivant; l'autre, qu'il avoit succédé à son père dans l'épiscopat de Nazianze. Il semble que cette erreur soit provenue, non pas seulement de ce qu'il avoit gouverné cette église pendant quelque temps, mais aussi de ce qu'on lui donnoit, comme on fait encore aujourd'hui, le surnom de Nazianze, pour le distinguer des autres Grégoires.

(2) Métropole de l'Isaurie, où il vécut dans la solitude la plus profonde jusqu'en l'an 379, époque de son arrivée à Constantinople. Il y demeura près de cinq ans, partageant avec les autres défenseurs de la foi

temps, ils se détermineroient enfin à confier à quelque autre la place que je refusois. Je fis un séjour assez long dans cette ville ; je retombai dans les mêmes peines. Rien de tout ce que j'avois espéré n'arriva. Tout ce que j'avois fui se rassembla de nouveau pour me tourmenter.

Je sens qu'ici mon esprit s'allume. Ce que je vais dire est connu de ceux à qui je parle ; je le sais ; mais je veux, quoique éloignés de moi, qu'ils aient la satisfaction de m'entendre. Ce discours les consolera. Il couvrira d'opprobre mes ennemis ; il servira de témoignage à mes amis, des injustices que j'ai essuyées, sans avoir jamais offensé personne.

La nature n'a pas deux soleils. Elle a cependant deux Romes, vrais astres de l'univers; l'une ancienne, l'autre nouvelle. Différentes par leur situation, la première brille aux lieux où le soleil se couche; la seconde le voit sortir des mers. Toutes deux sont égales en beauté. A l'égard de la foi, celle de l'ancienne Rome a toujours été pure et
Pag. 10. sans tache depuis la naissance de l'Eglise; elle se soutient encore. Sa doctrine unit tout l'Occident dans les liens salutaires d'une même foi. Elle mérite cet avantage par sa primauté sur toutes les églises, et par le culte parfait qu'elle rend à l'essence et à l'harmonie divines.

les maux que les Ariens faisoient souffrir aux fidèles de cette province et de la Cappadoce.

La nouvelle Rome avoit autrefois été ferme et inébranlable dans sa foi. Hélas! elle en étoit bien déchue (1). Cette église, autrefois la mienne, et qui

(1) Constantin, en choisissant Byzance, ville du Bosphore, située dans la plus heureuse position, pour y transporter sa personne, sa cour, et le centre des affaires, en avoit fait la capitale de l'empire, et le théâtre de toutes les ambitions. Saint Alexandre, qui avoit soutenu avec vigueur la foi de Nicée, étoit mort en 358. Il avoit en un digne héritier dans l'archevêque Paul. Les Ariens s'en débarrassèrent en l'exilant, et le faisant mourir. Ils lui donnèrent pour successeur, d'abord, Eusèbe, chef de toute la faction arienne; puis, Macédonius, qui joignit aux anciennes erreurs une conjuration nouvelle contre la divinité du Saint-Esprit. Sa déposition n'empêcha pas que les Ariens ne nommassent à sa place Eudoxe. Macédonius vécut jusqu'en 370. Les catholiques avoient espéré que sa mort donneroit quelque relâche à leurs maux. Evagre, nommé par eux, ne pouvoit plaire à l'empereur Valens, déclaré pour les Ariens; il le bannit. Les Ariens s'empressèrent de nommer un évêque de leur parti. C'étoit Démophile. Constantinople n'avoit plus de christianisme que le nom. L'épiscopat s'y trouvoit aussi multiplié que l'hérésie. Le mal y sembloit être à son comble, et cependant l'on étoit menacé de calamités nouvelles; car on parloit d'un synode que des évêques vouloient tenir à Constantinople, pour établir la doctrine d'Apollinaire, et peut-être pour surprendre par leurs artifices l'esprit de l'empereur Théodose, comme ils avoient fait celui de Valens et de Constance (1). Tel étoit l'état de cette Eglise, quand saint Grégoire fut invité à s'y rendre. Les maladies et les austérités avoient épuisé ses forces. Le même homme, qui n'avoit cédé que par contrainte au devoir de partager avec son père le fardeau de l'administration sacerdotale, pouvoit-il accepter des fonctions bien plus laborieuses, et sans espoir de récompense? Ses ennemis, et pouvoit-il ignorer qu'il en avoit? lui pardonneroient-ils une résignation dont il leur étoit si aisé de calomnier les motifs? Tant d'orages inévitables, tous prévus, tous calculés par notre saint, valoient-ils le sacrifice de sa chère solitude? Ces considérations se présentoient à la fois à

(1) Hermant, *Vie de S. Grég.*, tom. II, pag. 113.

ne l'est plus, se voyoit plongée dans les abîmes de la mort, depuis qu'Alexandrie, ville insensée et turbulente, où se commettent tant de crimes, où naissent tant de querelles et tant de troubles, avoit produit Arius, *l'Abomination de la désolation;* Arius qui le premier osa dire : « La Trinité ne mérite point » nos hommages. Qui osera trouver des différences » dans une seule et même nature, et partager en » personnes inégales, une essence indivisible ? » De là, les différentes hérésies qui nous ont déchirés.

Cependant cette malheureuse ville, ainsi livrée à ses erreurs, que le temps avoit accréditées (car un long usage acquiert force de loi), et morte misérablement à la vérité, conservoit encore une foible semence de vie, quelques âmes fidèles dont le nombre étoit petit, quoique grand devant Dieu,

son esprit : il les communiqua avec franchise à ceux de ses amis, qui le pressoient de venir au secours de l'Eglise de Coustantinople, « troupeau » désolé par les loups, et dissipé çà et là dans les ténèbres d'une nuit ob- » scure (1). » Le Ciel parla plus haut. C'est sans doute à cette époque qu'il faut placer la lettre que lui écrivit Pierre, archevêque d'Alexandrie, par laquelle il l'investissoit de l'autorité épiscopale dans Constantinople, bien qu'elle ne suffît pas pour lui en conférer la dignité. Grégoire finit par céder,
Act. xx. 24. estimant avec l'Apôtre le salut de tant d'âmes préférable à l'intérêt de son seul repos. La persécution l'attendoit dans cette ville, et ne cessa de s'y déchainer contre lui. Les sectes diverses qui la partageoient se réunireut pour le déchirer par des diffamations publiques, et souvent pour attenter à sa vie.

(1) *Orat.* XXXII, pag. 511. *Epist.* XVII, et CCXXI.

qui ne compte pas la multitude, mais les cœurs. Le Saint-Esprit daigna m'envoyer au secours de ces plantes choisies, de ce reste précieux. On s'étoit persuadé, malgré ma vie agreste et sauvage, que je pourrois travailler avec succès pour le Seigneur. Parmi les pasteurs et parmi le troupeau, plusieurs m'invitoient à venir répandre le rafraîchissement de la parole sur ces âmes arides et flétries; à ranimer par des flots d'huile une lumière prête à s'éteindre; à rompre l'effort de ces raisonnements trompeurs, de ces arguments artificieux qui séduisent la foi des simples, à détruire par des discours énergiques ces vils travaux d'araignées, filets sans consistance, liens qui entraînent les esprits foibles, et que les âmes fortes méprisent; à délivrer enfin de ces piéges ceux qui avoient eu le malheur d'y tomber.

Je vins donc, non pas de mon plein gré, mais entraîné comme par force pour défendre la vérité. Le bruit s'étoit répandu que des évêques, assemblés en synode, devoient introduire une nouvelle hérésie dans leurs propres églises. Ces dogmes affreux altéroient l'union du Verbe de Dieu avec la nature humaine qu'il avoit prise dans son incarnation sans changement dans son essence, s'étant revêtu d'une âme, d'un esprit et d'un corps passible, nouvel Adam, semblable en tout au vieil Adam, excepté dans le péché. L'hérétique (Apollinaire) introduisoit

un Dieu sans âme, comme s'il eût craint que l'âme ne fût incompatible avec Dieu, ce qu'on auroit dû craindre plutôt de la chair qui en est bien plus éloignée. Dieu, dans ce système, auroit proscrit l'âme humaine, cette âme qu'il devoit principalement sauver, cette âme dont la chute du premier homme avoit causé la perte. C'est elle qui avoit reçu la loi, et qui l'avoit rejettée. C'est donc au criminel que le Seigneur devoit s'unir. Non, le Verbe ne me sauvera pas imparfaitement, moi qui ai souffert les peines du péché dans toute mon existence. Dieu ne se dégradera pas lui-même, jusqu'à ne prendre de la nature humaine que la boue seulement, avec une âme raisonnable, et sensitive, comme celle des bêtes, pour ne procurer le salut qu'à cette boue inanimée. Mortel impie, ce sont-là les conséquences de tes principes. Elles font horreur à la piété.

Les ennemis insensés de l'heureux accord des deux natures sont aussi coupables que ceux qui admettent deux fils, l'un de Dieu, l'autre de la Vierge. Les premiers tronquent le fils de Dieu; les seconds le
Pag. 11. multiplient. Dans ce malheureux système, je craindrois de deux choses l'une, ou d'adorer en effet deux Dieux, ou, pour éviter cet excès, de séparer de Dieu ce qui lui est véritablement uni. Dieu, sans doute, ne souffre point les mêmes accidents que la chair. Or, dans l'incarnation, la nature humaine

a été remplie de Dieu tout entier, non comme un Prophète, ou tout autre homme divinement inspiré, qui participoit aux choses de Dieu, et non à la divinité même, mais substantiellement et dans son essence, comme les rayons sont incorporés au soleil.

Loin de nous ces mortels, s'ils ne révèrent pas l'Homme-Dieu dans une seule personne, celui qui adopte et celui qui est adopté; l'Être éternel, et l'Être créé dans le temps; le Fils né d'un seul Père, et d'une seule Vierge, deux natures en un mot unies dans le Christ.

Mais quelle fut ma situation en arrivant dans Constantinople? que j'y éprouvai de contradictions et de maux! Toute la ville se mit d'abord en fureur contre moi. On croyoit que j'y venois introduire deux Dieux au lieu d'un seul. Cela n'est pas étonnant. L'erreur aveugloit les esprits. Ils ignoroient la foi des fidèles; ils ignoroient comment l'unité de Dieu forme la Trinité, et comment la Trinité se réunit dans l'unité; double mystère que la foi nous fait concevoir.

Le peuple se déclare volontiers pour ceux qui souffrent. Les habitants de Constantinople plaignoient leur pontife et leur pasteur (1). La pitié les armoit pour sa défense. Insolents et fiers de leur nombre, ils regardoient comme un affront de ne Pag. 12.

(1) L'évêque arien Démophile.

pas obtenir tout ce qu'ils vouloient. Je passerai sous silence la grêle de pierres dont ils m'accablèrent (1). Je ne leur reproche que d'avoir manqué leur coup. Ils ne purent m'offrir qu'une vaine image de la mort.

Je fus traîné ensuite comme un meurtrier devant des juges superbes et arrogants dont la seule loi étoit de se concilier le peuple; moi, qui, disciple du Verbe, n'avois jamais commis ni médité rien d'injuste ni de violent. Le Christ vint à mon secours; il embrassa ma cause, ce Christ adorable et puissant, qui sait accoutumer les lions à l'hospitalité, changer la flamme en rosée rafraîchissante pour les jeunes adorateurs, et former dans les flancs de la baleine un lieu de cantiques et de prières.

Il me fit triompher devant cet orgueilleux tribu-

(1) Durant la nuit de Pâques, 26 avril de l'an 379, pendant que notre saint administroit le baptême, les Ariens se précipitent en foule dans l'Anastasie, pénètrent jusque dans l'enceinte sacrée du chœur de cette église, en profanent l'autel, et foulent sous les pieds les saints mystères. Des troupes de moines, mêlées à des femmes que saint Grégoire qualifie autant d'impures Jézabels, s'abandonnent dans le lieu saint à tous les excès de la plus infâme débauche. La plupart, armées de pierres et de torches, poursuivoient jusque dans les rues ceux des catholiques qui essayoient d'échapper par la fuite à leur brutale fureur. Théodore, depuis évêque de Thyane, fut atteint au milieu de la ville, et laissé pour mort. S. Grégoire n'échappa que par miracle. Les auteurs de ce désordre voulurent en faire retomber l'odieux sur leurs victimes; et accusèrent saint Grégoire d'en avoir été l'occasion. Il eut à s'en défendre en présence des magistrats, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même.

nal. Mais bientôt l'envie des miens se déclara nettement contre moi. Ils vouloient m'attacher comme par force à leur Paul, à leur Apollon (1), qui ne se sont point revêtus pour nous d'une chair humaine, qui n'ont point versé leur sang pour notre rançon, et dont cependant on aime mieux tirer son nom que de celui du Sauveur des hommes. Ces esprits turbulents ébranlent tout, bouleversent tout ; et ne croient pas même troubler la paix et le bonheur de l'Eglise. Eh! quel navire! quelle cité, quelle armée, quelle société, quelle maison enfin pourroit se soutenir, si elle renfermoit au-dedans de soi des choses plus capables de la détruire que de la conserver ?

C'est ce que souffrit alors le peuple fidèle. Avant d'avoir la force et le courage nécessaire, avant d'être débarrassés de leurs langes, et n'imprimant encore sur la terre que des pas faibles, et mal assurés, ces illustres et chers enfants étoient meurtris de coups,

(1) En même temps que saint Grégoire avoit à lutter contre les fureurs de l'Arianisme, la division se mêloit parmi son troupeau. La querelle suscitée à Antioche, entre les deux partis de saint Melèce et de saint Paulin, avoit passé à Constantinople, pour y partager également les esprits. saint Grégoire s'abstint de « prendre parti dans une division qui faisoit beaucoup de tort à son Eglise encore naissante et foible, et donnoit occasion aux hérétiques d'insulter aux orthodoxes. Mais il ne différa pas longtemps de porter la peine de son zèle; et en voulant réunir les deux partis qui divisoient toute la terre, il se les rendit tous deux ennemis.» (Hermant, pag. 148.)

renversés, déchirés aux yeux de leurs parents par des loups furieux, qui se rassasioient du plaisir barbare de me voir sans famille et sans troupeau. Ils ne supportoient pas qu'un homme indigent, sillonné de rides, couvert de haillons, regardant toujours la terre, desséché par les larmes, par les jeûnes, par la crainte des jugements de Dieu, et par tant d'autres maux, qui n'avoit rien de prévenant dans sa figure, étranger, errant, presque toujours enfoncé dans des antres, eût néanmoins tant d'avantage sur des rivaux brillants et accrédités. Voici quels étoient à peu près leurs discours : « Nous flattons ; vous ne » le faites pas. Nous faisons la cour aux grands ; vous » cultivez la piété. Nous aimons une chair délicate : » une nourriture grossière vous suffit ; content d'un » peu de sel, vous méprisez le luxe insultant de nos » tables. Nous servons au temps, nous nous prê- » tons aux désirs des peuples ; notre barque suit » toujours le vent de la fortune, et comme le camé- » leon, nous savons changer de couleur : vous êtes, » vous, une enclume inébranlable. Quel orgueil ! on » diroit qu'il ne doit jamais y avoir qu'une seule » foi. Pourquoi cette différenee entre ces discours » prolixes qui nous servent à gagner le peuple, et » ces traits lancés avec adresse contre ceux dont vous » attaquez les différentes erreurs ? Peu semblable à » nous-mêmes, selon que vous avez affaire à des » amis ou à des étrangers, vous tenez la fronde

» d'une main et l'aimant de l'autre, pour frapper » ou pour attirer selon le besoin (1). »

Mais si tout cela n'est point répréhensible, comme en effet il ne l'est pas, quelle injure vous a-t-on faite, et de quoi vous plaignez-vous? Si ma conduite au contraire est blâmable, et c'est à vous seuls qu'elle le paroît, jugez avec équité; jugez en dignes ministres de la justice de Dieu. Frappez le coupable; épargnez le peuple qui n'a d'autres torts que sa tendresse pour moi et sa soumission à tous mes enseignements (2).

Je pouvois jusque-là supporter tous ces premiers maux; car, quoique j'eusse été d'abord troublé par ces nouveautés hardies, comme un homme qui entendroit tout à coup un bruit effrayant, ou qui seroit ébloui par la lueur soudaine d'un éclair, j'étois cependant sans blessures, je me soutenois contre tous les événements. La perspective d'un changement heureux, et l'espérance de ne plus retomber dans de semblables calamités nourrissoient ma patience

(1) Ce témoignage, que notre saint étoit assurément bien en droit de se rendre à lui-même, comme l'apôtre, est justifié par les éloges de tous ses contemporains. S. Jérôme, qui étoit venu se ranger sous sa discipline à Constantinople, comme il s'en glorifie lui-même (*in Catal.*, cap. CXVII); et Ruffin ajoutent à ce récit tout ce que la modestie du saint ne lui permettoit pas de dire de lui-même. (Voy. Tillem., *Mém.*, tom. IX, pag. 425.)

(2) Repoussé de tous les autres lieux d'assemblée occupés par les Ariens, notre saint évêque se trouvoit réduit à une seule église, qui devint bientôt célèbre, sous le nom de l'*Anastasie*, ou Eglise de la Résurrection.

au milieu de tant de peines. Mais que de maux fondirent ensuite sur moi! Eh! comment en ferai-je le récit? Démon funeste, cruel artisan de tant de malheurs, par quels moyens as-tu consommé tes desseins sinistres?... Qui a pu me réduire à de si cruelles extrémités? La légèreté d'un Egyptien. Je vais en raconter l'histoire. Il est nécessaire de la publier; il faut imprimer sur sa mémoire une éternelle ignominie.

Il y avoit autrefois dans cette ville un personnage efféminé, un fantôme Egyptien, une espèce
Pag. 13.
de monstre (1)... La renommée nous a instruit des aventures flétrissantes de sa vie. Nous n'en ferons pas le récit. Que ceux qui ont du temps à perdre s'en occupent. Son histoire est dans les registres publics des magistrats. Il réussit enfin à se placer sur le siége de cette ville. On ne peut douter qu'il ne soit pénétrant et habile. Il falloit en effet autant d'habileté que de malice pour nous chasser d'un trône épiscopal que nous ne possédions pas, nous qui n'avions d'ailleurs aucune autre dignité ni d'autre emploi

(1) Il se nommoit Maxime, le même que notre saint, qui ne le connoissoit pas encore, avoit célébré dans un discours public, que nous avons encore sous le titre : d'*Eloge du philosophe Héron à son retour de l'exil*; le prenant pour confesseur, tant les saints eux-mêmes sont exposés à être dupe des apparences! Il cachoit sous le manteau de philosophe la vie la plus dissolue, et sous un masque de piété, l'envie la plus basse et la plus détestable ambition. Pierre d'Alexandrie y fut trompé comme les autres; il envoya exprès des évêques pour le sacrer.

que celui de veiller sur le peuple et de l'instruire. Mais le chef-d'œuvre de son habileté est de s'être servi de moi-même sans le secours d'autrui, pour exécuter son projet. Il avoit sur moi l'avantage que tout scélérat expert et réfléchi dans le crime a sur un homme à qui la ruse et la fraude sont étrangères. Ce genre de talent m'étoit inconnu. J'avois appris seulement à mettre quelque sagesse dans mes discours, à l'admirer dans ceux des autres, et à pénétrer le véritable esprit des livres divins.

Il m'échappe sur cela une réflexion ; elle est peut-être hasardée. Il seroit à souhaiter qu'il n'y eût dans tout l'univers que des fourbes ou des cœurs droits. Les hommes se nuiroient moins entre eux s'ils étoient tous également trompeurs ou également sincères. Les bons aujourd'hui sont la proie des méchants. Quel mélange dans la composition des créatures ; et que l'Être suprême a mis de différence entre elles! A quels signes l'honnête homme reconnoîtra-t-il le perfide qui le trahit, qui lui tend des piéges, qui veut le perdre, et qui déguise ses intentions par mille artifices différents! Quiconque est porté au crime, se défie aisément des autres, les examine et se tient en garde contre eux. Celui qui ne fait et ne connoît que le bien, ne peut se résoudre à soupçonner le mal. Ainsi la bonté crédule est surprise par la méchanceté.

Voulez-vous savoir comment la chose se fit? Re-

gardez ce nouveau Protée Egyptien. Il étoit au nombre de ceux sur l'attachement et la fidélité desquels je comptois le plus. Hélas! rien ne valoit alors pour moi ce Maxime. Il partageoit ma maison et ma table; je l'associois à mes enseignements; il entroit dans nos conseils. Qu'on n'en soit point surpris; il se déchaînoit alors contre les hérétiques; il ne parloit de moi qu'avec admiration. C'est pourtant alors qu'entraîné par des ecclésiastiques en grade, il contracta des sentiments de jalousie, sentiments qu'enfante l'orgueil, ce premier péché de l'homme. Une envie implacable, vice dont les racines sont si profondes et si difficiles à arracher, dominoit alors dans ces lieux.... Je vous prends à témoin, ô Christ, ô juge infaillible, s'il est permis toutefois d'attester le Christ pour de pareils intérêts : versai-je assez de larmes?...

Il étoit nuit, et j'étois malade. Tels que des loups qui, sans être apperçus, s'élancent avec fureur dans une bergerie, les amis de Maxime accompagnés d'une troupe mercenaire de ces mariniers d'Alexandrie, qui sont les boutefeux de leur ville, entrent furtivement dans l'Eglise, et commencent l'ordination de l'intrus, sans en avoir averti le peuple ni les magistrats, sans avoir daigné nous en prévenir nous-mêmes : ils disent n'avoir rien fait que par ordre (1).

(1) Les évêques qui se prêtèrent à cette infâme ministère, avoient été en

C'est ainsi qu'Alexandrie honore les travaux et le mérite. Ah! je vous souhaite à tous un juge plus favorable.

Le jour parut. Les clercs qui logeoient aux environs de l'Eglise, instruits de cet attentat, en furent irrités. Le bruit s'en répandit aussitôt de bouche en bouche. L'indignation fut générale; elle s'empara des magistrats, des étrangers, des hérétiques mêmes. Tous voyoient avec étonnement que mes peines fussent si mal récompensées. Que dirai-je enfin? Les Egyptiens, ayant échoué dans leur tentative, se retirèrent de l'Eglise, outrés de dépit et confus. Mais pour que leur mauvaise volonté ne restât pas inutile, ils se hâtèrent de conduire la pièce au dénouement. Ces hommes dignes de respect, et sans doute agréables à Dieu, suivis de quelques gens de la lie du peuple, entrèrent dans une misérable maison, chez un joueur de flûte. Ce fut là qu'ils coupèrent les cheveux à Maxime, et qu'ils achevèrent la consécration du plus méchant des hommes, sans qu'il s'y opposât, sans qu'il y fût contraint par la force ou par l'autorité. Rien n'arrêtoit son impudence...... On choisit donc ce pasteur parmi les loups, mais il redevint bientôt loup, de pasteur qu'il étoit.

effet envoyés par leur archevêque, Pierre d'Alexandrie, qui, après avoir établi saint Grégoire sur le siége de Constantinople, se déclara à cette occasion contre lui pour Maxime, on ne sait par quel motif. (D. Ceillier, tom. VII, pag. 17.)

Cependant la ville fut si affligée de ce scandaleux événement, que tous les ordres de citoyens y prirent part. De tous côtés on se répandoit en discours contre Maxime, et en accusation de sa conduite et de ses mœurs. Personne ne le ménageoit. Chacun à l'envi publioit ce qu'il en savoit, pour former l'histoire complète d'un méchant homme accompli.

De même que dans le corps humain les maladies violentes réveillent d'autres infirmités qui ne s'étoient pas encore déclarées, de même cette dernière action de Maxime fit rechercher et connoître toutes celles de sa vie passée : mais je ne prétends pas les parcourir toutes ; elles ont assez éclaté. Quelques maux qu'il m'ait faits, notre ancienne liaison me ferme la bouche ; car enfin, me dira-t-on, il n'y a pas longtemps que vous étiez de ses amis ; ne l'avez-vous pas honoré des plus grands éloges ? C'est ce que m'objecteront tous ceux qui en ont été témoins, et qui blâmeront justement ma complaisance pour un homme indigne de mon estime et de mes louanges. Mais... rien de plus facile à tromper que celui qui ne trompe personne ; l'extérieur de la piété, qu'elle soit fausse ou réelle, entraîne son cœur. C'est un vice de probité. On se persuade aisément ce qu'on souhaite. Que pouvois-je faire? Parlez, hommes sages : Qu'auriez-vous fait vous-mêmes? L'Eglise étoit dans un état déplorable ; je pouvois à peine y glaner. Ses ministres ont moins de pouvoir et de crédit dans son

adversité que dans sa prospérité. C'étoit beaucoup pour moi dans ces circonstances, de donner un gardien, quel qu'il fût, à mon troupeau; un gardien qui adorât le Christ, et non les faux dieux. Je lui voyois encore un plus grand mérite : je croyois qu'il avoit souffert l'exil pour la foi, quoiqu'il n'eût été banni que pour des crimes honteux. On l'avoit battu de verges comme un malfaiteur; je le regardois comme un confesseur victorieux. Si c'est une faute, j'en ai commis souvent de semblables. Pardonnez-moi, ô vous qui me jugez! pardonnez-moi une erreur si belle. C'étoit un très-méchant homme, je le sais. Je le croyois homme de bien, et l'estimois comme tel. Je me trompois.

La méchanceté raisonne mal. Celui qu'on n'a pu rendre meilleur par des bienfaits, par quels autres moyens le gagneroit-on? C'est se faire tort à soi-même que de l'honorer. Quel étoit son caractère? Détestable comme ses mœurs. Si cette imputation est vraie, ne cherchez rien de plus; si elle ne l'est pas, n'ajoutez même aucune foi aux premières accusations. Que peut-on répondre à cela?

Il fut donc chassé justement et avec éclat de Constantinople. Théodose, vainqueur des Barbares, étoit à Thessalonique, qui lui servoit de rempart contre eux. Qu'imagine alors l'insolent Maxime? Toujours accompagné de ce ramas d'Egyptiens, je parle de ceux qui l'avoient si honteusement ordonné,

il se rend au camp, dans l'espérance d'obtenir un ordre de l'empereur qui lui assurât la possession du siége patriarchal. Ce prince le rejeta avec indignation et des menaces terribles. La calomnie ne nous avoit pas encore attaqués à la cour; on y fermoit l'oreille à l'imposture. Maxime repoussé tourna une seconde fois ses efforts du côté d'Alexandrie, où il fut plus heureux. Il s'adressa à Pierre, ce prélat double et léger qui se contredit si souvent dans tout ce qu'il écrit. Il épouvante avec sa bande mercenaire ce vieillard timide, et le presse de le maintenir dans la chaire de Constantinople, le menaçant de le chasser lui-même de celle d'Alexandrie. Le gouverneur, craignant avec raison que cette étincelle ne rallumât d'anciennes flammes, chassa ce brouillon. Il paroît tranquille à présent; mais je crains que ce ne soit là une nuée épaisse et obscure, qui, poussée par des vents orageux, crève à la fin, et vomit sur ceux qui ne s'y attendoient pas un déluge épouvantable de grêle (1).

Pag. 17. Un esprit pervers n'est jamais tranquille. Rien ne l'arrête; rien ne peut le contenir. Tels sont les philosophes de nos jours.

Pour moi, je suis autant accoutumé aux revers

(1) Le pronostic du saint évêque ne fut point trompé. Maxime profita d'un concile qui se tenoit en Italie, pour réclamer contre ce qu'il appeloit une déposition illégitime; et ses fourberies trompèrent un moment, jusqu'à saint Ambroise lui-même. Pourtant l'affaire n'eut pas de suite.

qu'on peut l'être. J'en ai éprouvé dans tous les temps, et j'en éprouve encore tous les jours. J'ai essuyé de grands dangers sur terre et sur mer. La terreur qu'ils m'ont inspirée m'a été favorable; elle m'a appris à élever mon âme vers le ciel, et à m'éloigner des vanités terrestres. Je ne pus souffrir cependant l'injure qu'on venoit de me faire par l'ordination de cet indigne pasteur. Je saisis cette occasion. Mes amis, pour me tenir lieu de gardes, observoient les passages, les issues, les détours. Les hérétiques en concevoient des espérances. Ils savent que le schisme est le destructeur de la foi. Témoin de ce désordre, et ne pouvant le supporter, je conçus un dessein qui marquoit, je ne dois pas le dissimuler, plus de simplicité que de prudence. Un mot arraché de mes entrailles paternelles trahit mon secret : *Conservez*, m'écriai-je dans un discours, *la doctrine pure de la Trinité, cette doctrine qu'un père généreux a enseignée à ses enfants, qu'il regrettera toujours. O mes chers enfants, souvenez-vous toujours de mes travaux!* A peine eus-je proféré ces paroles, qu'un homme de l'assemblée pousse un graud cri. Le peuple se lève et joint ses cris aux siens. Un essaim d'abeilles, poussé par la colère, sort de sa ruche avec moins de fureur. Hommes, femmes, jeunes gens des deux sexes, enfants, vieillards, nobles et roturiers, magistrats, anciens officiers de guerre, tous marquent avec la même vivacité leur amour pour

leur pasteur, leur haine pour ses ennemis. Il ne me convenoit pas de fléchir, ni de retenir une place qu'on m'avoit donnée peu régulièrement, après avoir quitté celle où j'avois été promu suivant les règles. On tenta donc un autre moyen de me vaincre. On employa les prières, les supplications? On me conjure de demeurer encore, de les secourir, de ne pas abandonner aux loups cet infortuné troupeau. Comment aurois-je pu retenir mes larmes? O ma chère Anastasie! Le plus précieux des temples, toi qui as relevé la foi abattue; arche de Noé, qui as seule évité le déluge où le monde entier a péri, et qui portes dans ton sein un monde nouveau, un monde orthodoxe! quelle multitude de peuple n'accourut pas alors dans tes murs! Il s'agissoit de décider qui de ce peuple ou de moi l'emporteroit. J'étois au milieu de ce peuple. J'y étois en silence et plein de trouble, ne pouvant étouffer tant de voix confuses, ni promettre ce qu'on me demandoit. Je ne devois point me rendre; je craignois de refuser. Le chaud m'accabloit; j'étois
Pag. 18.
couvert de sueur. Les femmes, les mères surtout, saisies de crainte, poussoient des cris; les enfants pleuroient. Le jour étoit sur son déclin. Tous protestèrent avec serment qu'ils ne sortiroient point du temple, dussent-ils y être ensevelis, que je n'eusse consenti à ce qu'ils désiroient. J'entendis alors une voix qui s'éleva, et qui prononça ces mots, que j'aurois bien voulu ne pas entendre : *O mon père, tu*

bannis avec toi la Trinité! Cette exclamation me fit frémir; j'en redoutai les conséquences. Je ne fis point de serment; car, si j'ose me glorifier un peu devant le Seigneur, je n'en ai point fait depuis mon baptême; mais je promis (et l'on me connoissoit assez pour m'en croire sur ma parole) que je resterois à Constantinople jusqu'à l'arrivée de quelques évêques. On en attendoit en effet, et je me flattois que ce seroit là le moment de ma délivrance.

Nous nous séparâmes ainsi les uns des autres, croyant des deux côtés avoir vaincu; les uns, parce qu'ils m'avoient retenu parmi eux, et moi, parce que j'espérois n'y pas demeurer long-temps. Les choses en étoient là, quand la parole divine reçut encore un nouvel éclat. La foi reprit sa force, comme une phalange ébranlée dont un général habile rétablit les rangs, ou comme ce rempart dont un ingénieur actif a fermé promptement la brèche. Ceux qui ne m'étoient attachés que par les liens de l'enseignement, témoins oculaires de tout ce que j'avois souffert, s'unirent alors à moi par les sentiments de la plus vive tendresse. C'étoit un hommage qu'ils rendoient à la sainte Trinité, long-temps exilée de cette grande ville, d'où elle sembloit même bannie sans retour; elle y revenoit comme étrangère, quoique ce fût sa patrie. Ce retour, après tant de vicissitudes, étoit une espèce de résurrection qui confirmoit celle des morts. Quelques-uns peut-être étoient

attirés par mes discours (1) ; d'autres me regardoient comme un athlète courageux. Plusieurs croyoient voir en moi leur propre ouvrage. O vous qui l'ignorez ! apprenez-le de ceux qui le savent ; que ceux qui en sont instruits en informent ceux qui l'ignorent, si le bruit n'en est pas parvenu encore dans les pays éloignés du nôtre et de l'empire romain. Que cette aventure soit racontée à nos neveux, comme un des événements les plus remarquables qu'ait produits l'inconstance des choses humaines, qui joint toujours au bien une plus grande quantité de mal.

Je ne parle point encore des partisans de la vraie foi, de ces enfants généreux de ma douleur et de mes larmes. Nul pasteur orthodoxe ne se présentoit à eux. Ils venoient en foule à moi dans leurs besoins, comme, dans une soif ardente, on court à de simples filets d'eau ; ou comme, au milieu des ténèbres, on s'avance avec empressement vers la foible lueur qu'on aperçoit.

Mais que ne dira-t-on point de ceux qui, sans être encore de vrais fidèles, n'en étoient pas moins en-

(1) Ils étoient le sujet de tous les entretiens. Les matières qu'il y traite, occupoient tous les habitants de Constantinople. Amis et ennemis, tous y prenoient un égal intérêt. Les hérétiques, les païens eux-mêmes accouroient en foule à ses prédications. L'affluence alloit jusqu'à forcer les barrières qui séparoient le peuple d'avec le clergé. Souvent l'orateur étoit interrompu par des applaudissements ; des copistes écrivoient ses sermons. Nous apprenons de lui-même toutes ces particularités. (*Orat.* XXXII et IX. Tillem., tom. IX, pag. 420. D. Ceillier, tom. VII, pag. 15.)

chantés de mes discours? Il n'y a que trop de chemins détournés qui nous égarent de la route du salut pour nous conduire dans les abîmes éternels. C'est par là que le corrupteur du monde se fait un passage jusqu'à nous pour défigurer l'image de la Divinité, pour s'insinuer chez les hommes, et pour répandre sur la terre la confusion des esprits, comme Dieu y répandit autrefois la confusion des langues. De là cette multitude d'opinions ou de maladies philosophiques; de là ces insensés qui ne connoissent d'autre Dieu que le hasard, et qui lui attribuent la création et le gouvernement de tout; ceux qui intro- Pag. 19.
duisent une infinité de dieux, et se prosternent devant leur ouvrage; ceux enfin qui, ne voulant pas que la Providence se mêle des choses d'ici-bas, les font dépendre du mouvement et des révolutions des astres. De là ce peuple, autrefois choisi de Dieu, et qui a crucifié le Fils pour honorer le Père. Dans cette foule d'hommes aveuglés par l'erreur, les uns font consister leur piété dans l'observance des petits préceptes; d'autres nient les Anges, les esprits et la résurrection. Ceux-ci rejettent les prophéties, ne révèrent le Christ que dans les ombres de la loi; ceux-là, successeurs de Simon le magicien (1), ont leurs prétendues natures éternelles, la profondeur

(1) Les Valentiniens. Voy. le 1er volume de cette *Biblioth. choisie des Pères*, pag. 161, 164.

et le silence, d'où sont sortis les Éones, ces couples de mâles et de femelles. Les rejetons de cette secte cherchent la Divinité dans l'arrangement des lettres. Ajoutons à ces impies les inventeurs de deux différents dieux, dont l'un bon, l'autre mauvais; dont le premier est l'auteur de l'ancien Testament, et le second du nouveau (1); ceux qui admettent trois natures immobiles, l'une spirituelle, l'autre terrestre, et une troisième qui participe des deux autres; les partisans de Manès, qui attribuent aux ténèbres un principe créateur; les Montanistes, dont le culte est injurieux au Saint-Esprit; les Novatiens, remplis d'un fol orgueil; les ennemis de la sainte Trinité en général, et des Trois Personnes en particulier. De ces erreurs, comme d'une seule hydre, sont sorties toutes les têtes de l'impiété. L'un prétend que le Saint-Esprit est une créature; l'autre le confond avec le Fils : il y en a qui disent que Dieu est contemporain de César. Les uns ne donnent au Christ qu'une figure fantastique; d'autres veulent que celui qui est venu sur la terre ne soit qu'un second Fils. Quelques-uns ont avancé que le Christ étoit une substance imparfaite et sans entendement humain.

Telles sont, en un mot, les causes de nos divi-

(1) Les Manichéens et les Marcosiens. (*Ibid.*, tom. IV, pag. 308. Pluquet, *Dictionn. des hérésies.*

sions et les sources de tant de sectes. Il n'y avoit que des hommes absolument insensibles qui pussent fermer l'oreille à mes discours. La force de mcs raisons en entraînoit un grand nombre ; le reste cédoit à la manière dont je m'exprimois. On n'y apercevoit ni sentiments de haine, ni expressions injurieuses. Je ne parlois que pour me rendre utile. Je marquois de la douleur sans blesser personne. Les succès, ni la faveur des circonstances, ne m'inspiroient, comme à tant d'autres, ni confiance, ni fierté. Eh ! qu'a de commun le ministère évangélique avec le pouvoir des grands? Je ne couvrois pas mon ignorance du bouclier de l'audace et de la présomption, car ce n'est pas ainsi qu'on fait triompher la parole de Dieu. J'employois une éloquence modeste, insinuante, comme doit l'être celle des ministres de l'Homme-Dieu, qui étoit lui-même si compatissant et si doux. C'est ce qui me donnoit tant d'avantage ; c'est ce qui rendoit ma victoire encore plus glorieuse, puisque je ne faisois de conquête que par le secours puissant de Dieu.

Telle étoit la règle que j'observois. Je m'étois fait encore une autre loi dans mes instructions, loi qui me parut sage et nécessaire. Je recommandois singulièrement à mes auditeurs de ne pas croire que la piété consistât à parler de religion à tort et à travers avec une abondante facilité. Je leur faisois sentir qu'on ne devoit point s'en entretenir dans les théâ-

tres, ni dans les lieux publics, ni dans les repas; qu'un sujet aussi grave étoit interdit à des bouches souillées par des discours libres, par des chansons obscènes, par des éclats de rire indécents; qu'il ne devoit point être entendu par des oreilles profanes ou infidèles; et qu'il ne falloit pas prostituer dans des disputes frivoles ces vérités sublimes, mais obscures, auxquelles l'application la plus sérieuse pouvoit à peine atteindre. Je tâchois de leur persuader qu'ils devoient principalement accomplir ces préceptes, pratiquer la charité envers les pauvres, exercer l'hospitalité, prendre soin des malades, chanter assidûment les psaumes, prier, gémir,
Pag. 20. pleurer, se prosterner, jeûner, dompter les sens, la colère, la joie, régler ses discours, soumettre la chair à l'empire de l'esprit.

Nous avons plusieurs voies de salut; toutes conduisent à la jouissance de Dieu. Suivez-les, et ne vous bornez pas seulement à celle de la science. Hélas! la foi seule suffiroit, si elle avoit les qualités qu'elle doit avoir. C'est par la foi que Dieu sauve la plupart des hommes. Si la foi n'étoit faite que pour les philosophes, pour les savants; rien ne seroit plus stérile à notre égard que Dieu. Que si néanmoins vous aimez tant à parler, si vous êtes plein de zèle, et s'il vous paroît cruel de garder le silence: eh bien! parlez; c'est une foiblesse humaine que je vous pardonne. Mais que ce ne soit pas avec trop de con-

fiance, ni continuellement, ni sur toute sorte de matière, ni devant toute sorte de personnes, ni en tous lieux. Choisissez plutôt les circonstances, le besoin, le lieu, le moment. Chaque chose a son temps; chaque chose a sa manière.

Pour nous dont l'objet unique est la vérité, le succès de nos instructions n'est point indifférent. Le chemin où nous marchons est entre deux précipices. Si l'on en tombe, c'est pour être précipité dans les gouffres de l'enfer. On ne sauroit prendre trop de précautions dans les discours destinés pour instruire... Il faut la même intention dans l'orateur qui les prononce, et dans l'auditeur qui les écoute. Quelquefois une juste crainte doit nous empêcher égalemeut de parler et d'entendre. On a plus à craindre de la langue que de l'oreille; mais il est encore plus sûr de fuir que d'écouter. Pour nous, instruits dans cette voie par les livres saints auxquels nous avions consacré nos études, avant que notre esprit fût entièrement formé, conduisant ensuite par le même principe nos citoyens et les étrangers, nous avons travaillé dans les champs les plus fertiles, quoique nous n'en ayons pas retiré une complète moisson : ici la terre est à peine purgée des épines qui l'infestoient; là, je ne viens que de l'aplanir; plus loin elle n'est ensemencée que depuis peu; ailleurs, le germe est encore tendre. En quelques endroits il s'élève un tuyau; dans ces sillons, les

épis se fortifient, ils jaunissent; dans ceux-là, leur blancheur n'attend que la faulx. On voit ici des grains battus dans l'aire; on en voit là de renfermés dans la grange. On en vanne ailleurs; on en conserve en nature dans ces greniers. Enfin, nous voyons du blé se convertir en pain, ce dernier et principal objet de la culture; ce pain néanmoins qui ne nourrit pas seulement le cultivateur dont les travaux pénibles l'ont produit, mais l'homme oisif qui n'a jamais arrosé de sa sueur les campagnes ni les moissons...

J'étois dans cette situation, quand l'empereur arriva subitement de son expédition contre les Barbares. Il avoit triomphé de leur nombre et de leur audace. Ce prince n'étoit point mal intentionné pour la foi. Attaché inviolablement au culte de la Trinité, à ce dogme fondamental, et si cher aux vrais chrétiens, il eût bien gouverné des caractères simples et dociles; mais il n'avoit pas assez d'ardeur dans l'esprit pour
Pag. 21. remettre le présent sur le pied du passé, ni pour guérir par des remèdes propres au temps des plaies qu'un autre temps avoit faites : ou, s'il avoit assez d'ardeur, le dirai-je? il n'avoit peut-être pas assez de confiance et de courage.

Vous le savez mieux que moi. Peut-être aussi n'était-ce que l'effet de sa prudence. Ce n'est point par la force, ce n'est que par la persuasion qu'il faut agir, soit pour l'honneur de notre ministère, soit pour

l'intérêt de ceux que nous voulons ramener à Dieu (1). On cesse bientôt de faire ce qu'on ne faisoit que par force. C'est un arc bandé par une main vigoureuse; une eau resserrée dans des tuyaux étroits : l'arc se relâche; l'eau s'échappe et reprend son cours. Ce qu'on fait de bon gré s'affermit et dure. On s'y attache par les liens indissolubles de l'attrait. Je crois donc que ce prince, ne voulant pas inspirer de la crainte, préféra les voies d'une douceur persuasive à celle de l'autorité.

Dois-je raconter l'accueil distingué dont il m'honora? Dirai-je comment il daigna me parler et m'écouter? Ah! j'aurois trop à rougir si, à mon âge et dans mon état, je me glorifiois de ces vains honneurs, moi qui ne dois chercher de gloire et d'honneur qu'en Dieu seul.

Ce ne fut pas tout. *Dieu vous donne*, me dit-il,

(1) Il nous reste plus d'un monument de la piété du grand Théodose, et de son zèle en faveur de la foi catholique. On citera éternellement sa loi du 28 février 380, par laquelle il déclare vouloir que tous les peuples de son obéissance suivent la foi que l'Eglise romaine avoit reçue de saint Pierre, alors enseignée par le pape Damase, et par Pierre d'Alexandrie; menaçant les réfractaires d'être traités comme hérétiques et infâmes. Elle fut suivie de deux autres, dont la première condamne comme sacriléges ceux qui manquent au respect dû à l'Eglise et à ses ministres, l'autre du 27 mars qui défend de juger des affaires criminelles durant les quarante jours qui précèdent la grande fête de Pâque. Le portrait que Fleury a tracé de cet empereur (*Hist. ecclés.*, liv. XIX, n° LIX), le venge bien des calomnies de Zosime et de ses modernes échos. (Voy. dans le vol. V de cette *Bibliothèque*, l'article *S. Amphiloque*, pag. 399.)

ce temple par mes mains comme une récompense due à vos travaux. Parole incroyable, si l'événement ne l'eût pas vérifiée. Le parti des Ariens étoit si puissant, si animé dans cette capitale de l'empire, qu'on devoit craindre qu'ils ne relâcheroient rien de leurs prétentions, quelles qu'en pussent être les suites, et qu'ils se flatteroient toujours d'y réussir(1). Leur dernière ressource, s'ils venoient à succomber, étoit de se porter contre moi aux extrémités les plus violentes, espérant se défaire sans peine d'un vieillard faible et sans appui.

A ce discours du prince, je fus saisi d'un mouvement de joie mêlé de frayeur. O mon Sauveur! m'écriai-je, vous qui engagez à souffrir ceux pour qui vous avez souffert, vous récompensiez autrefois mes travaux; daignez être aujourd'hui mon consolateur dans mes peines.

L'heure étoit arrivée. Une troupe nombreuse de soldats armés s'empare de l'église (2). Un peuple

(1) Version de Pompignan. Il met en récit ce que l'auteur met dans la bouche même du prince. Voici ses paroles : « Dieu se sert de moi, pour » vous accorder cette Eglise; vous auriez peine à le croire si vous ne le » voyiez. La ville est là dessus dans une si grande émotion, et le demande » avec tant de chaleur, qu'elle ne s'en départiroit pas, ce me semble, » quelque chose qui lui en pût arriver. Elle paroît même dans la disposition » de me faire violence pour m'y obliger; mais elle sait qu'il ne m'en faut » pas une bien grande pour m'y faire consentir. »

(2) Sainte-Sophie, la grande église de Constantinople, dont les Ariens s'étoient emparés sous Constance à main armée.

innombrable d'Ariens bouillants de colère s'oppose à leurs efforts, suppliants à l'égard de l'empereur, furieux contre moi. Les rues, les places, les maisons étoient pleines de monde. On voyoit aux fenêtres des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards; on n'entendoit que des cris, des sanglots, des gémissements. Tous les visages portoient des marques d'une vive douleur. C'était l'image affreuse d'une ville prise d'assaut; et moi cependant, dont le corps accablé d'infirmités et ne respirant qu'à peine, sembloit n'avoir qu'un souffle de vie, je marchois comme un général fier et courageux entre l'empereur et les soldats. Je regardois le ciel, et me sentois animé de la plus flatteuse espérance. Je me trouvai dans le temple presque sans m'en apercevoir.

Je ne dois pas omettre ici un fait singulier, un fait jugé digne d'attention par les personnes pieuses, qui voient la Providence en toutes choses et plus encore dans les grands événements. Je ne puis me résoudre à rejeter leur témoignage, quelque ennemi que je sois et plus ennemi qu'un autre, de l'extraordinaire et du merveilleux. Quelle est donc cette chose si surprenante? Ne craignez point, ô mes vers, de la publier! Faites-en passer le souvenir à la postérité la plus reculée.

Il étoit grand jour. Un nuage épais obscurcit tout à coup le soleil; et la ville entière de Constantinople fut couverte de ténèbres. Cette obscurité ne con- Pag. 22.

venoit pas à l'action qui se faisoit. Les assemblées publiques n'aiment rien tant qu'un jour pur et serein. Nos ennemis en furent comblés de joie ; ils crurent que le Ciel se déclaroit contre nous ; et j'avoue que j'en fus moi-même secrètement troublé. Mais à peine, l'empereur et moi, fûmes-nous entrés dans le sanctuaire, à peine eût-on commencé le chant des hymnes en élevant les mains, que le nuage s'ouvrit de toutes parts et se dispersa, que les voûtes de l'église, sombres et lugubres auparavant, furent éclairées des rayons les plus brillants du soleil, et que ce temple auguste nous retraça l'arche d'alliance, quand la majesté du Seigneur la remplissoit et l'environnoit de son éclat. Ce spectacle remit le calme et la sérénité dans les esprits. Alors encouragé par ce prodige, et déclarant leur vœu par une acclamation générale, ils demandent tous que je sois leur évêque, comme s'il n'eût manqué que cela au bonheur public. Ils ajoutent que le prince ne peut rien faire qui leur soit plus agréable, et qu'il n'est point de citoyen, qui, en me voyant élevé sur le trône patriarchal, ne se crût lui-même parvenu au faîte des honneurs. C'étoit le désir unanime des grands et du peuple ; c'étoit celui des femmes ; elles l'exprimoient par des cris plus perçants qu'il ne convenoit à la modestie de leur sexe. Ce bruit ressembloit à des éclats de tonnerre répétés par les échos.

Je priai alors ; car la voix et les forces me man-

quoient, et j'étois saisi de frayeur; je priai un de mes collègues de se lever, et je dis par sa bouche ce peu de mots : *Contenez-vous, retenez vos cris. Il ne faut penser dans ce moment qu'à rendre des actions de grâces au Seigneur. Renvoyons à un autre temps les grands intérêts qui nous occupent.* Le peuple applaudit avec transport; l'empereur se retira en me comblant de louanges. L'assemblée se sépara.

Acheverai-je ce récit? Il ne peut contenir que des choses trop flatteuses pour moi. Quelle main assez amie voudroit le finir? Je rougis de mes propres louanges, même quand une bouche étrangère me les donne. C'est mon caractère. Poursuivons cependant. Je ferai de nouveaux efforts pour être encore plus modeste.

Dès que l'on me vit en possession du temple, les premières fureurs de la cabale se modérèrent, mais en poussant de profonds soupirs. Que devois-je faire en cette occasion? Dites-le-moi, au nom de Dieu; enseignez-le-moi, ô vous, hommes sévères, plus inconsidérés que des enfants, qui traitez la douceur de foiblesse, et la colère inflexible, de fermeté louable. Falloit-il chasser, bannir les coupables, les poursuivre avec la flamme et le fer, profiter des circonstances, abuser de la faveur et de l'autorité, préférer enfin des poisons mortels à des remèdes salutaires? Nous trouvions deux avantages dans le parti le plus doux : l'un, de rendre nos adversaires

plus modérés en usant de modération à leur égard ; l'autre, de nous concilier la bienveillance publique, et d'acquérir de la gloire.

Pag. 23. Cette conduite me parut la plus juste. Je l'ai toujours observée ; je le devois alors plus que jamais. Je voulois, premièrement montrer par-là, que j'attribuois plus ce triomphe à la puissance divine, qu'au bonheur des circonstances. Guidé par le conseil intérieur et désintéressé de ma raison, avois-je besoin d'autres avis? Qui m'en eût donné d'utiles? Mes collégues faisoient une cour servile aux grands. Par quel artifice ne cherchoient-ils pas à s'insinuer dans le palais? Ils en remplissoient les vestibules; faux accusateurs, intrigants hypocrites qui affectoient une haute piété, et qui la démentoient impudemment par leurs actions. Je crus donc qu'il valoit mieux vivre dans la solitude et se faire désirer, que de s'exposer à la haine. Je me montrois rarement pour m'attirer plus de considération. Occupé du soin de plaire à Dieu, je laissois à d'autres l'honneur d'assiéger la porte des grands.

En second lieu, j'en voyois plusieurs qui, ne pouvant se dissimuler les injustices qu'ils m'avoient faites, en redoutoient les suites ; d'autres qui ayant éprouvé mes bienfaits, en attendoient encore de nouveaux. Je rassurai les premiers; je servis les autres autant qu'il dépendoit de moi. De toutes les

choses qui m'arrivèrent alors, je n'en rapporterai qu'une seule : elle servira d'exemple.

J'étois retenu chez moi par une incommodité que les fatigues du jour m'avoient causée. Mes envieux publioient que ce n'étoit qu'une feinte. Quelques personnes du peuple entrèrent brusquement dans ma chambre. Il y avoit dans cette troupe un jeune homme pâle, avec des cheveux longs, et dont le vêtement en désordre annonçoit une affliction extrême. Effrayé à cette vue, j'avançai un peu les pieds hors du lit pour me lever. Après avoir rendu grâces à Dieu et à l'empereur de leur avoir donné une si heureuse journée, après m'avoir honoré de quelques éloges, ils se retirèrent. Le jeune homme se jeta aussitôt à mes pieds sans parler, et comme saisi de frayeur. Je lui demande qui il est, d'où il vient, ce qu'il veut; mais au lieu de répondre, il poussoit des cris, il gémissoit, il soupiroit, et se tordoit les mains. Ce spectacle m'arracha des larmes. Mais ne pouvant lui faire entendre raison, on le tira de force d'auprès de moi. « C'est, dit un des assistants, un des assassins qui » vous auroit égorgé, si vous n'eussiez été sous la pro- » tection de Dieu. Meurtrier aveugle, la conscience » est son bourreau. Il vient s'accuser lui-même; il » répand des pleurs pour le sang qu'il vouloit verser.» Ces paroles m'attendrirent, et je rassurai ce malheureux par ces mots : « Que Dieu te conserve; puisqu'il » m'a conservé moi-même. Ferai-je un grand effort

» d'être humain à ton égard? tu m'es livré par ton » crime; songe à te rendre digne de Dieu et de » moi. »

Ce trait de clémence ne pouvoit rester secret. Il adoucit sur-le-champ toute la ville. Ainsi le fer est amolli par le feu.

Cependant les biens de cette église, enrichie par les libéralités des plus grands seigneurs de l'univers, étoient dans un horrible désordre. Je ne trouvai aucun état de ses revenus, de ses vases, de ses meubles précieux, dans les papiers de mes prédécesseurs, ni dans les registres des administrateurs du temporel de l'église. Je n'en fis point de recherche. Quelques-uns me conseilloient, me pressoient même d'en confier le soin à un laïque, j'aurois cru profaner par-là des biens consacrés au Seigneur. Et qu'importe en quoi consistent ces biens, ces revenus? On ne rendra pas compte de ce qu'on devoit recevoir, mais seulement de ce qu'on a reçu. Les amateurs de la richesse n'approuvent pas ce principe; ceux qui la méprisent, l'adopteront. L'avidité de s'enrichir est un vice
Pag. 24. honteux, quand il n'a pour objet que des biens profanes : il est infiniment plus criminel, quand il s'agit de biens ecclésiastiques. Si tout le monde pensoit de même sur cela, on verroit moins de maux et moins de plaies dans ce genre. Mon intention n'est pas de discuter ici cette matière : je parle

uniquement des personnes que le saint ministère approche des autels et de Dieu.

Nos ennemis publioient qu'il n'y auroit pas même assez de monde pour remplir le vestibule des églises. Le peuple, il est vrai, n'avoit été que trop divisé. La bonne cause étoit alors foible, abandonnée, tombée dans le mépris; mais tout avoit changé de face: les temples du Seigneur nous appartenoient. Ils étoient remplis d'une multitude immense de fidèles. Ce détail attiroit tous mes soins. Je passe sous silence les pauvres, les religieux, les vierges consacrées à Dieu, les étrangers, les citoyens, ceux que j'avois établis sur les prisonniers, la psalmodie, les veilles, grand nombre tant d'hommes que de femmes qui se livroient à de saintes occupations, enfin tous les ministères agréables à Dieu, quand ils sont remplis dignement.

L'envie qui empoisonne tout, publiquement ou en secret, ne put se contenir. Mon élévation lui fournit les premiers moyens de me nuire.

Tous les évêques d'Orient, excepté ceux d'Egypte, les prélats du continent et des îles, depuis les pays les plus éloignés jusqu'à la seconde Rome, inspirés par je ne sais quel mouvement divin, accoururent ensemble pour affermir le trône de la vérité (1).

(1) C'est le second concile œcuménique, réuni à Constantinople, l'an 381, au nombre de cent cinquante évêques (1), d'autres disent

(1) Labbe, *Concile*, tom. 1, col. 916.

Il y avoit parmi eux un homme simple, ingénu, dont les regards respiroient la paix, modeste et courageux, et qui portoit gravés sur son visage les fruits spirituels de son âme. Qui ne reconnoît pas à ce portrait l'illustre pasteur d'Antioche, dont le nom désignoit le caractère et dont le caractère étoit exprimé par son nom (1)? Il avoit essuyé bien des persécutions, soutenu des combats célèbres pour la divinité du Saint-Esprit, quoiqu'il eût d'abord un peu perdu de sa gloire par l'impulsion d'une main infidèle (2).

Cette assemblée de prélats m'installa dans la chaire épiscopale (3), sans écouter mes gémissements, mes

de cent quatre-vingts, en y comprenant ceux d'Egypte et de Macédoine, qui ne s'y rendirent qu'assez long-temps après l'ouverture. Il avoit été convoqué par l'empereur Théodose, et fut présidé par saint Melèce, qui mourut peu de temps après l'intrônisation de saint Grégoire au siége de cette grande ville. Ses obsèques y furent célébrées avec une pompe extraordinaire, en présence de tout le concile. Saint Grégoire de Nysse y prononça son Eloge funèbre que nous avons encore. Saint Grégoire de Nazianze vouloit qu'on ne lui donnât point de successeur; mais qu'on laissât Paulin, son compétiteur, gouverner paisiblement durant le peu de temps qu'il avoit à vivre. Son avis, qui eût épargné à l'Eglise bien des troubles s'il eût été suivi, ne fut point écouté; et le chagrin qu'il en conçut influa considérablement sur la résolution, qu'il exécuta bientôt après, de quitter son église de Constantinople.

(1) Saint Melèce, archevêque d'Antioche.

(2) S. Grégoire fait allusion au schisme qui divisoit son Eglise, et en partageoit les fidèles en deux communions.

(3) Ils commencèrent par prononcer sur l'ordination de Maxime, qu'ils déclarèrent nulle; puis, suivant le désir de l'empereur, ils établirent solennellement saint Grégoire, évêque de Constantinople.

cris. Une chose cependant combattoit en moi ma résistance. J'ose en attester ici Dieu lui-même; je ne dissimulerai rien. Je me flattois ; car on croit que tout ce qu'on veut fortement réussira, tout paroît facile à un esprit vif et élevé, et j'ose dire que dans les grands objets j'ai autant de confiance et d'élévation qu'un autre ; je me flattois, dis-je, que, si j'acceptois cette éminente dignité, la considération attachée aux premières places, m'aideroit à réunir deux partis si cruellement opposés, comme un coryphée placé entre deux cœurs, qui, les prenant l'un et l'autre par la main, les rapproche, les mêle, et n'en fait qu'un seul. Déplorable et funeste division, digne de plus de larmes que n'en ont jamais fait verser les événements les plus malheureux des siècles passés et du nôtre!

Ces prélats, ces pasteurs du peuple, ces distributeurs des dons célestes du Saint-Esprit, et qui, du haut de leur trône, ne doivent répandre que des paroles de salut, ces anges de paix, remplissoient les Eglises de désordre et de clameurs. Animés, ir- Pag. 25.
rités les uns contre les autres, accusés, accusateurs, cherchant partout des partisans et des amis, usurpateurs des places de leurs collègues, avides de pouvoir et d'autorité, ils déchiroient l'univers entier, comme je l'ai déjà dit, par des dissensions, par des ravages que je ne saurois exprimer. L'Orient et l'Occident sont plus divisés par leurs querelles que par la

différence des lieux et des climats. Si les extrémités les éloignent, ils ont du moins des frontières communes qui les rapprochent. Mais leurs prélats ont rompu tous les liens qui les unissoient, même ceux de la piété. La jalousie, cette passion aveugle et trompeuse, source de leur rivalité, a fait naître entre eux ces discordes scandaleuses (1).....

J'éprouvai moi-même l'influence de tant de maux. Ce prélat, que je viens de louer si justement, ce pasteur de l'Eglise d'Antioche, mourut alors, plein de ces années que le temps mesure, et qui vont se perdre dans l'éternité. Il répéta jusqu'au dernier soupir tout ce que ses amis lui avoient souvent entendu dire de propre à concilier les esprits, et à ramener la paix. Son âme bienheureuse fut enlevée au séjour des Anges. La plus magnifique pompe funèbre, célébrée au milieu des pleurs d'une prodigeuse affluence de peuple, conduisit son corps hors des murs de Constantinople, d'où il fut transféré dans sa propre Eglise, dont ce dépôt inestimable fait le plus riche trésor.

On mit aussitôt en délibération des choses qu'on n'auroit pas dû seulement proposer. Des hommes factieux et méchants vouloient qu'on donnât un successeur à Melèce, au préjudice de celui qui se

(1) Voyez le sage correctif que Tillemont met à cette plainte. (*Mém.*, tom. IX, pag. 473.)

trouvoit, par sa mort, seul et légitime possesseur de son siége (Paulin). On fit des deux côtés des propositions; les unes respiroient la paix, les autres ne tendoient qu'à aigrir le mal. Pour moi, je dis courageusement ce qui me paroissoit de plus utile et de plus nécessaire.

« Mes chers amis, m'écriai-je, vous ne touchez » point au but; vous vous en écartez par des discours » longs et surperflus qui vous détournent du seul » objet auquel vous devriez vous attacher. Vous ne » semblez donner vos soins à une seule ville que pour » mieux diviser les autres : c'est votre dessein, et » vous voudriez m'y engager; mais j'ai des intérêts » plus grands et plus étendus. Voyez ce vaste globe » de la terre, arrosé d'un sang précieux, du sang d'un » Dieu, qui s'est livré lui-même à la mort pour nous » racheter. Supposons que deux Anges eussent des » contestations sur ce globe; et après tout, quoique » je le dise avec regret, les rivaux qui vous partagent ne sont pas des Anges : il ne seroit pas juste » que le monde entier fût troublé par leur division. » Plus leur nature est éminente, plus ils sont au-» dessus de ces partialités malheureuses, qui ne les » honoreroient pas, et qu'ils réprouvent. Pendant la » vie de Melèce, quand il n'étoit pas décidé encore » si les évêques d'Occident, irrités de sa promotion, » le reconnoîtroient; on pouvoit excuser, dans des » prélats qui croyoient défendre les saints Canons, Pag. 26.

» l'aigreur qu'ils témoignoient contre le parti opposé.
» La douceur de Melèce avoit fini par calmer ses ad-
» versaires. Ils ne le condamnoient sans doute, que
» parce qu'ils ne le connoissoient pas.

» A présent que la tempête est cessée, et que, par
» la grâce de Dieu, le calme est rendu à l'Eglise
» d'Antioche, apprenez ce que je pense, et recevez
» les conseils d'un vieillard. L'expérience de l'âge
» inspire des précautions que la jeunesse ignore. Les
» jeunes gens ne défèrent pas volontiers à nos avis ; ils
» aiment trop la vaine gloire pour être dociles. Que
» Paulin garde donc le siége dont il est en possession.
» Sera-ce un si grand mal, quand notre deuil se pro-
» longera un peu, comme autrefois ? Il est vieux ; sa
» mort terminera bientôt cette affaire. Il la désire
» cette mort inévitable à tous, et qui le fera passer
» dans une meilleure vie, quand il aura rendu à
» son Créateur l'âme qu'il en a reçue. Alors aidés
» par le commun suffrage de tout le peuple et d'é-
» vêques éclairés, nous donnerons, inspirés par le
» Saint-Esprit, un digne pasteur à cette Eglise. C'est
» le seul moyen de finir tout d'un coup le schisme.
» On choisira si l'on veut un étranger, je vois qu'au-
» jourd'hui l'Occident l'est à notre égard ; ou bien les
» habitants de cette ville si grande et si peuplée, fa-
» tigués de leurs longues dissensions, se réuniront
» enfin d'eux-mêmes dans le sein de la concorde et
» de la paix. Il est temps que ces agitations finis-

» sent. Ayons pitié de ceux qui ont été si malheu-
» reusement divisés, de ceux qui le sont encore, ou
» qui le seront dans la suite. Ne cherchons pas à voir
» jusqu'où peut aller le schisme, quand on permet
» qu'il s'accroisse. Nous sommes dans un moment
» critique où il s'agit de la conservation de nos
» dogmes les plus sacrés, ou de leur destruction
» entière, résultat inévitable de ce combat funeste
» d'opinions. Si on impute au peintre le vice de ses
» couleurs, quoique peut-être sans fondement, et si
» on reproche au maître les mœurs dépravées du dis-
» ciple; combien à plus forte raison ne demandera-
» t-on pas compte à des chrétiens, surtout à des prê-
» tres, des injures faites à la religion ! Laissons-nous
» vaincre un moment, pour remporter ensuite une
» plus grande victoire. Conservons-nous à Dieu, et
» sauvons le monde entier qui perd la foi : la gloire
» ne suit pas toujours le triomphe. Il est plus beau de
» perdre honorablement ce qu'on possède, que de
» le conserver par des voies honteuses. Telle est la
» philosophie que Dieu nous enseigne; telle est celle
» que j'ai prêchée publiquement, et avec confiance,
» malgré les dangers que j'ai courus, malgré l'envie
» des méchants.

» Voilà ce que j'avois à dire. Je l'ai dit dans la
» simplicité de mon cœur; je n'ai consulté que la
» justice; je n'ai considéré que l'utilité publique.
» Si quelque âme vénale, si quelqu'un de ces hom-

» mes qui, s'étant vendus eux-mêmes, achètent à
» leur tour ou briguent la faveur, osoit penser que
» j'ai voulu plaire à de malhonnêtes gens, ou tra-
» vailler pour mon propre intérêt, comme font tant
» d'autres, pendant qu'il fait lui-même en secret ce
» trafic honteux, mais utile; qu'il se présente, qu'il
» paroisse. Je l'appelle en jugement au jour où la
» vérité se montre à nous avec la mort. Pour moi,
» je ne demande point d'autre grâce que la liberté
» de quitter mon siége, et de passer le reste de
» mes jours sans gloire et sans péril. Je ne trouverai
Pag. 27. » nulle peine dans mon désert; j'aime mieux y
» vivre que parmi des hommes qui rejettent mes
» conseils, et dont je ne puis en conscience adopter
» les opinions. Qu'ils s'approchent donc sans délai,
« ceux qui connoissent le siége d'Antioche. Ils suc-
» céderont à de bons et à de mauvais évêques. C'est
» à vous de délibérer: j'ai dit mon avis. »

Il s'éleva aussitôt un mélange confus de voix diverses. On l'eût comparé aux cris perçants de certains oiseaux, au bruit des vents, des orages et des tempêtes. Jeunes téméraires, qui ne méritoient pas que des hommes jaloux de maintenir l'autorité de leur caractère conférassent avec eux! Que pouvoit-on gagner avec cette troupe tumultueuse, semblable à un essaim de guêpes, qui se jette en bourdonnant sur votre visage? Les vieillards cédèrent, bien loin de chercher à ramener la jeunesse. Mais admirez la

raison dont on se servoit. Il convenoit, disoit-on, que l'avantage fût du côté des Orientaux, puisque Jésus-Christ avoit voulu naître en Orient. Mais quoi? le Christ ne s'est-il pas incarné pour la rédemption de tous les hommes, dans quelque lieu qu'ils soient nés et qu'ils habitent? Et ne pourroit-on pas répondre à cet orgueil oriental, que, si le Sauveur est né en Orient, c'étoit pour y être mis à mort par les Orientaux mêmes; et que cette mort a produit la résurrection et le salut? Ne valoit-il donc pas mieux que ces hommes superbes se rendissent aux conseils de personnes sages et mieux instruites? On peut juger par-là de leur présomption et de leur opiniâtreté dans d'autres matières. Je citerois pour exemple cette source si pure et si belle de notre antique foi, de cette foi qui toujours attachée à l'essence indivisible de la Trinité, sembloit avoir établi son école et son trône à Nicée. Je voyois cette source troublée par des eaux bourbeuses, par ces hommes doubles et incertains dans leur croyance, qui n'ont d'autre foi que celle du prince, qui affectent de tenir un juste milieu, et plût au ciel qu'ils le tinssent en effet ce milieu! mais qui embrassent l'opinion contraire; prélats courtisans, qui étudient les premiers éléments de la religion au moment qu'on les fait évêques; maîtres hier, disciples aujourd'hui; initiant les autres pour être initiés eux-mêmes; faits pour servir de modèles au peuple, et ne lui donnant que l'exemple de leurs vices, sans

en rougir, sans en verser des larmes. O comble d'impudence et d'insensibilité !

Telle est leur conduite. Ils disent que tout doit céder aux circonstances, qu'il faut s'en faire un jeu; et que souvent on acquiert par cette voie ce que le travail ni l'or ne sauroient procurer. Nous avons en effet usé de la plus grande complaisance. Nous avons mis à la porte du sanctuaire un crieur public, chargé de dire : « Quiconque veut entrer ici en est le maître, » eût-il changé deux ou plusieurs fois de croyance. » C'est jour de marché : que personne au moins ne » s'en retourne sans en emporter quelque chose. » Le jeu vous est-il contraire? car rien n'est plus incertain que le jeu; suppléez-y par votre adresse, courez ailleurs. Vous n'avez pas appris maladroitement à ne professer qu'une doctrine et qu'une foi : vous connoissez plus d'un chemin. Que sortira-t-il de
Dan. II. ce manége? Le colosse formé de plusieurs matières, qui se fit voir dans un songe, de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, élévé sur de l'argile : je crains bien qu'une seule pierre ne brise tout cela. Les Moabites et les Ammonites peuvent entrer aujourd'hui dans le temple dont l'entrée leur étoit autrefois défendue.

Mais, me dira-t-on, n'approuviez-vous pas ce qui se faisoit alors? Qui dominoit dans ces assemblées? Ah! je ne l'ignore pas. Je rappelle avec peine des choses dont je rougis. Tous vouloient avoir la princi-

pale autorité, et personne ne l'avoit. L'anarchie règne où la multitude gouverne.

Heureusement une maladie sérieuse me retint chez moi. Dans cet état, je n'avois devant les yeux que le terme prochain de ma carrière et la fin de tous mes maux. Que ce qu'on a fait dans ces assemblées, ait, si l'on veut, force de loi. Quelques-uns y assistèrent, mais à contre-cœur, et comme par force. L'ignorance pouvoit leur servir d'excuse. Ils étoient trompés par la fausse exposition des dogmes. Les magnifiques éloges que l'erreur affectoit de prodiguer à la foi les séduisoit. Le sentiment des imposteurs étoit bien différent de leurs discours. Pour moi, j'admettrai dans ma communion ces âmes vénales, quand on mêlera les parfums les plus exquis avec les eaux infectes d'un bourbier. Le mal se communique plus vite que le bien.

Les uns imputoient aux autres des opinions nouvelles; ceux-ci reprochoient à ceux-là leur timide prévoyance. C'est le patriarche Abraham et Loth Gen. XIII. 9.
qui prennent l'un et l'autre des chemins tout opposés pour ne se pas gêner dans leur marche ni dans leur habitation.

Rappellerai-je tous les discours que me tenoient mes meilleurs amis pour tenter mes cheveux blancs? Ils m'offroient les premiers honneurs, et ne demandoient qu'un foible retour. Malheureux Grégoire! quels amis, et quelles demandes! Hélas! qu'osoit-on

me proposer? De me joindre à eux, c'est-à-dire, de participer à tout le mal qu'ils faisoient. Eh! qui pouvoit croire que je sacrifierois à la multitude les intérêts de Dieu et de son Fils? Les eaux remonteront vers leur source; la flamme, au lieu de s'élever dans l'air se précipitera vers la terre, avant que je risque volontairement mon salut.

Je commençai donc à me retirer des assemblées. Je changeai même de maison. Je m'éloignai d'une mer orageuse, de ces lieux où les conférences n'étoient plus que bruit, injures et complots. Quelques personnes cependant qui m'étoient affectionnées, surtout parmi le peuple, ne m'abordoient qu'avec des cris et des sanglots. On eût dit qu'ils me pleuroient déjà comme si j'eusse été mort. O tendresse! O larmes! quelle âme n'en eût pas été touchée? « Nous » abandonnerez-vous? crioient-ils : nous sommes » votre moisson, cette moisson si petite autrefois, et » si abondante aujourd'hui. Que deviendront ces » nombreux prosélytes qui sont aux portes de l'E» glise, et qui méritent qu'on les leur ouvre; tant » d'autres que vous y avez déjà admis, et qui tâ» chent d'en attirer d'autres? Qui chargerez-vous » du soin de ces âmes? Qui nourrira ces jeunes trou» peaux? Ah! plutôt faites honneur aux travaux res» pectables qui vous sont confiés. Donnez-nous, don» nez à Dieu ce qui vous reste de vie. Que le temple » où vous présidez soit votre sépulcre. » Mon cœur étoit déchiré, mais il fut inflexible.

Le Seigneur lui-même me tira bientôt d'embarras. Les évêques d'Egypte et de Macédoine, qu'on avoit appelés, comme pouvant contribuer à la paix, arrivèrent subitement. Ces ministres rigides des lois sacrées et des mystères apportoient avec eux contre moi toutes les préventions de l'Occident. La prélature orientale s'opposoit à eux avec la même fierté. Tels on voit dans les forêts, qu'on me permette cette comparaison, des sangliers farouches qui aiguisent leurs dents, et roulent des yeux enflammés en se préparant au combat. On agita plusieurs questions; et la modération n'y fut pas la règle de la dispute. On en vint ensuite à moi; on m'opposa d'anciennes lois qui, n'étant plus en vigueur depuis long-temps, ne pouvoient pas me lier.

Cependant les peines de l'esprit, ni les souffrances du corps ne changeoient rien à mes sentiments. Tel que ce coursier captif qui frappe des pieds la terre, et dont les fiers hennissements respirent la liberté, Pag. 29.
je ne pouvois dissimuler ma vive impatience. Mes regards, mes plaintes, mes discours, tout annonçoit le désir que j'avois de rompre ma chaîne et de rentrer dans ma solitude. La disposition où je voyois les esprits m'en donnoit l'occasion; je la saisis sans hésiter. Les ambitieux, les hommes avides d'honneurs et de dignités ne m'en croiront pas. C'est pourtant la vérité même. Je rompis ma chaîne avec joie.

J'entrai dans l'assemblée, et je parlai en ces ter-

mes! « Prélats que Dieu a rassemblés ici pour y » prononcer des décrets qui lui soient agréables, » ne vous occupez de ce qui me regarde qu'après » avoir statué sur des objets plus essentiels. La décision » de mon sort est d'une médiocre importance pour » tant d'évêques assemblés : élevez plus haut vos » pensées : réunissez-vous enfin, réunissez-vous, il » est temps. Jusqu'à quand vos divisions vous ren- » dront-elles la risée du public? On diroit que toute » votre science est l'art de combattre. Embrassez- » vous les uns les autres, et vous réconciliez sincère- » ment. Je serai Jonas; je me livre pour le salut du » vaisseau. Quoique je n'aie point excité la tempête, » jettez-moi dans la mer; j'y trouverai l'hospitalité » dans le sein de la baleine. Que ce soit là le com- » mencement de votre réunion. Vous penserez en- » suite au reste. Ce sera pour moi une gloire, si vous » persévérez dans l'union; mais un déshonneur, si » c'est contre moi seul que cette union se soutient. » La loi que je vous recommande est de combattre » pour les lois. Si vous êtes animés de cet esprit, » rien ne vous sera difficile. Je fus installé malgré » moi sur ce siége; je le quitte de mon plein gré. (1)

(1) « Si la résolution du saint patriarche est étonnante, il est encore » plus étonnant qu'il ait trouvé un consentement si prompt dans des évê- » ques qui venoient tout fraîchement de donner les mains à son installa- » tion; et cela même fit soupçonner dès ce temps-là qu'une si grande faci- » lité pouvoit avoir quelque autre cause que ce qui en paroissoit au-dehors. »

» La foiblesse de mon corps m'en donneroit seule » le conseil. Je ne dois payer qu'une seule fois le » tribut à la mort; et c'est Dieu qui en a marqué » l'heure. O Trinité Sainte, c'est vous seule dont la » cause m'intéresse ! Quelle bouche assez savante, » du moins assez libre, assez zélée, osera vous dé» fendre? Adieu, mes collègues, souvenez-vous au » moins de mes travaux. »

Tel fut le discours que je leur tins. Ils marquèrent un grand embarras. Je sortis de l'assemblée avec une satisfaction mêlée de tristesse. L'idée du repos dont j'allois jouir après tant de fatigues me remplissoit d'une douce joie. Mais le sort de mon peuple m'inquiétoit. Qu'alloit-il devenir? Eh! quel père se sépare de ses enfants sans regret? Telle étoit ma situation. Dieu sait au surplus, et ces prélats le savent bien eux-mêmes, si ce qu'ils m'avoient dit étoit sincère, et si leurs paroles n'étoient pas de ces écueils cachés qui sont les embûches de la mer, et la perte des vaisseaux. Plusieurs n'ont pas craint de le dire ; pour moi je me tais. Je ne perdrai pas mon temps à fouiller dans des cœurs tortueux. La simplicité fut toujours le partage du mien. C'est avec elle qu'on fait son salut; et c'est là mon unique soin.

(Hermant, *Vie*, tom. II, pag. 246.) Saint Grégoire n'a pas craint de pénétrer ces motifs secrets : il ne dissimule pas dans un autre de ses poëmes, que son éloquence et la pureté de sa doctrine lui avoient fait bien des envieux, comme il n'est que trop ordinaire. (*Carm.* CXXXIII, pag. 187.)

Mais ce qui m'est bien connu, et que je voudrois pouvoir ignorer, c'est que ma démission fut reçue avec le consentement le plus prompt et le plus unanime. Voilà comme la patrie récompense des citoyens qu'elle aime.

Pag. 30. Que me vit-on faire ensuite à l'égard du prince? Me vit-on l'aborder en suppliant, embrasser ses genoux, baiser sa main, lui adresser d'humbles prières, solliciter le crédit de mes amis, la protection des courtisans à qui j'étois cher, employer le secours si puissant de l'or, pour me soutenir sur un siége si éminent? C'est ainsi qu'en usent les hommes inconstants et légers.

J'allai sur-le-champ trouver l'empereur; et, en présence de plusieurs personnes qui l'environnoient : « Seigneur, lui dis-je, je viens à mon » tour, comme tant d'autres, vous demander une » grâce. Je l'attends d'un prince dont la libéralité » est aussi grande que le pouvoir. Ce n'est ni de » l'or, ni des marbres précieux, ni de riches étoffes » pour couvrir la table sacrée, ni des gouvernements » pour mes proches, ou des dignités qui les atta- » chent à votre personne : ce sont là de médiocres » objets d'ambition. Je crois mériter quelque chose » de plus grand. Accordez-moi, c'est la seule grâce » que je sollicite, accordez-moi la consolation de » céder à l'envie. J'aime à rendre hommage aux » puissances, mais de loin : je suis devenu odieux à

» tous, même à mes amis, parce que je ne puis » avoir d'égard que pour Dieu seul. Obtenez d'eux, » seigneur, qu'ils s'accordent enfin, et qu'ils mettent bas les armes, au moins par considération » pour leur prince, si ce n'est par la crainte de Dieu » et de ses vengeances. Elevez un trophée qui » n'aura point coûté de sang, vous qui avez terrassé » l'insolente audace des Barbares. Rendez la liberté » à un vieillard, qui, pour servir l'univers, a blanchi sous le poids des travaux, encore plus que » sous celui des années. Vous savez combien c'est » malgré moi que vous m'avez placé sur ce siége. »

L'empereur loua publiquement mon discours; ses courtisans l'applaudirent; et j'obtins mon congé. Le prince ne me l'accorda, dit-on, qu'à regret (1); mais enfin il me l'accorda.

(1) Saint Grégoire l'affirme encore dans la cinquante-cinquième de ses lettres. Il lui fallut aussi combattre les oppositions de quelques évêques également attachés à la foi et à sa personne.

Avant de s'éloigner de son troupeau, le saint évêque prononça, dans la grande Eglise de Constantinople, en présence des évêques du concile, le discours célèbre que l'on appelle *ses adieux*. Théodose lui donna pour successeur Nectaire, qui n'étoit encore que laïque (peut-être pas même encore baptisé (1).

(1) Voy. Hermant, *Vie*, tom. II, pag. 256. Tillemont, *Mém.*, tom. IX, pag. 486. Saint Grégoire faisoit apparemment allusion à cet abus, alors trop fréquent, quand il dit, en parlant de l'élection de saint Basile au siége de Césarée : « Celui-ci du moins n'est pas monté tout d'un coup à cette éminente » dignité, sans avoir passé par les différents degrés, et s'y être préparé » par la connoissance des choses ecclésiastiques, comme on doit le faire pour » d'aussi grands intérêts. » (*Orat.* XX.)

Que me restoit-il à faire pour prévenir tout accident? De calmer les esprits, de les porter à la patience et à la modération; d'empêcher que, par amour pour moi et par haine pour les méchants, ils n'en vinssent à des partis extrêmes. Je flatte, je

Descendu volontairement du siége de Constantinople, saint Grégoire fit route vers la Cappadoce, s'arrêta à Césarée pour rendre les derniers devoirs à son cher Basile : ce qu'il fit par le célèbre panégyrique qu'il prononça devant le clergé et le peuple de cette ville, s'excusant sur son voyage de Constantinople, de ce qu'il ne s'étoit point plus tôt acquitté de cette dette; et revint à Nazianze où il fit peu de séjour, la trouvant infectée de l'hérésie des Apollinaristes; parut céder un moment au désir d'en reprendre le gouvernement, mais se contenta d'y faire nommer Eusèbe, le seul peut-être qui pût consoler son peuple d'avoir vainement espéré de l'avoir lui-même pour évêque; et se retira à la campagne, partageant ses loisirs entre les exercices de la piété, et le commerce de lettres qu'il entretenoit tant avec ses amis qu'avec d'autres personnes, charmant, comme il le dit lui-même par ses poésies, le souvenir d'une vie traversée par tant d'orages.

Le prêtre Grégoire dit qu'il mourut dans une vieillesse très-avancée; *In extremâ tandem senectute caducam hanc vitam cum meliori permutavit.* Il veut dire apparemment que ses extrêmes fatigues avoient anticipé pour lui le temps de la vieillesse; car il est constant qu'il n'avoit pas plus de soixante-un à soixante-deux ans, quand Dieu l'appela pour le faire jouir à jamais de la couronne qui étoit due à tant de travaux, et de services signalés rendus à l'Eglise.

Saint Grégoire nous a laissé parmi ses poésies une épitaphe qui fait en quelque sorte l'abrégé de sa vie; en voici la traduction :

O mon roi et Seigneur Jésus-Christ! pourquoi m'avez-vous ainsi engagé dans les filets de la chair? et d'où vient que vous m'avez fait entrer dans une vie si fort exposée aux contradictions et aux combats? J'ai eu pour père un homme divin, et pour mère une femme supérieure à son sexe; je suis redevable de ma naissance à ses prières : je n'étois encore qu'un

caresse, je donne même des louanges à des personnes qui n'en méritoient pas. Je console le clergé, le peuple, des enfants qui regrettoient un père, enfin ceux des prélats que cet événement affligeoit. En effet, dès que la résolution de m'abandonner eut été prise, plusieurs s'enfuirent de l'assemblée, se bouchant les oreilles, comme s'ils eussent entendu la foudre, se frappant les mains, et ne voulant pas être témoin de l'élévation d'un autre sur le trône d'où je descendois.

Il est temps de finir. Voici ce cadavre vivant, voici ce même homme, vainqueur à la fois et vaincu; lequel, au lieu d'une dignité passagère et d'une pompe vaine, possède Dieu lui-même, et les vrais amis de Dieu. Insultez-moi, triomphez insolemment et avec joie, ô sages du siècle! Que dans vos assemblées, dans vos repas, dans vos fonctions sacrées, mes infortunes soient le sujet de vos chants. Imitez l'animal superbe (le coq), qui célèbre son

foible enfant, lorsqu'elle me voua et me consacra au Seigneur. Je fus épris d'amour pour la virginité sainte dans un songe et une vision de nuit. Mais tout le cours de ma vie n'a été rempli que de tempêtes. Quelle violence il m'en a coûté pour ravir les biens spirituels! mais mon corps est tombé dans la défaillance. J'ai fourni ma carrière au milieu de pasteurs et d'amis dont la manière d'agir m'a fait éprouver des choses tout-à-fait incroyables. J'ai perdu mes chers enfants; et je me suis vu accablé de chagrins et d'afflictions. Voilà qu'elle a été jusqu'ici la vie de Grégoire.

Auteur de la vie, ô Jésus! prenez soin de l'avenir. Que ces lignes soient gravées sur la pierre de mon sépulcre.

propre triomphe. Que l'air altier de vos visages, que vos gestes désordonnés annoncent votre allégresse aux partisans de vos excès. Un seul a cédé volontairement la victoire, et vous croyez tous l'avoir remportée. Si j'ai quitté ma place de moi-même; oserez-vous bien vous vanter de m'avoir contraint à m'en démettre? Si ma démission a été forcée; vous condamnez vous-mêmes vos actions. Hier vous m'éleviez vous-mêmes sur le trône; aujourd'hui vous m'en chassez (1).

Où irai-je me réfugier en quittant ces lieux? Dans la société des anges. Là, je ne craindrai plus de haine, je n'aurai plus besoin de faveur. Vains discours de la multitude, discours plus légers que les vents, perdez-vous avec eux dans les airs. Je ne
Pag. 31. vous ai que trop écoutés. Je suis las, je suis rassasié de censures et de louanges. Je cherche un désert impénétrable aux méchants, un asile où mon esprit ne s'occupe que de Dieu seul, et où l'espérance du Ciel soit l'aliment de ma vieillesse. Que donnerai-je aux églises? Des larmes. C'est à quoi me réduit la Providence, après avoir agité ma vie par tant de vicissitudes. Où se terminera, grand Dieu! ma misérable carrière? Ah! j'espère que vous daignerez

(1) S. Grégoire devoit à ses amis et à la postérité de faire connoître tous les motifs de sa retraite; il l'a exécuté dans l'excellent discours, par où nous allons commencer l'extrait de ses ouvrages.

m'ouvrir vos tabernacles éternels. J'y verrai, dans tout son éclat, l'unité brillante des trois personnes qui ne font qu'un seul Dieu. J'y contemplerai face à face la Majesté Divine, que nos yeux mortels ne sauroient voir ici-bas qu'à travers des ombres !

I. S. Grégoire de Nazianze, ORATEUR.

Discours I. — *Dignité et devoirs du sacerdoce.*

S. Grégoire n'avoit accepté le sacerdoce que par une obéissance qu'il se reprochoit à lui-même. A peine il avoit reçu les ordres sacrés, qu'il avoit fui jusque dans le Pont. Bientôt, rappelé par le sentiment du devoir, il revint exercer près de son père, des fonctions qui ne cessèrent jamais de lui paroître redoutables, quand les autres n'y voyoient qu'une profession lucrative. Ceux-là blâmèrent hautement sa conduite : saint Grégoire crut nécessaire de la justifier. C'est ce qu'il fait dans les discours, que l'on appelle *son grand Apologétique* (Hermant, tom. I, pag. 179) ; et que l'on a mis en tête de tous les autres, à cause de l'importance du sujet.

T. I. pag. 2. Ne pensez pas, Messieurs, que ce soit par défaut de lumière ou par légèreté d'esprit, que je me suis déterminé à prendre la fuite, ni que j'aie prétendu par-là m'élever au-dessus des lois que Dieu à luimême établies. Je sais que parmi les membres divers qui composent le corps humain, il y en a certains qui semblent faits pour avoir autorité sur les autres, et pour les régler et les conduire ; et je n'ignore pas qu'il en est de même dans le corps mystique de l'Eglise.

Dieu y a établi un ordre merveilleux, fondé sur sa justice immuable, qui place chacun au rang qui lui convient, et auquel son mérite l'appelle, et sur sa sage providence qui unit ensemble toutes les parties de ce corps divin, par les liens de la subordination, et par la correspondance mutuelle qu'elles ont toutes les unes avec les autres.

Il y a des personnes à qui il est avantageux d'être conduites; elles doivent demeurer dans l'état de soumission et d'obéissance où Dieu les appelle, et se laisser gouverner par des pasteurs sages et éclairés, qui aient soin de joindre, à la solidité de leurs discours, l'attrait puissant des bons exemples; qui soient capables de les conduire dans des routes assurées, et de les mener, sans écart, à l'essentiel de la religion.

Il est des hommes d'une sainteté éminente et d'une vertu consommée; des hommes qui méprisent tout ce qui est terrestre, et qui sont élevés au-dessus de toutes les créatures, par le commerce et par l'union intime qu'ils ont avec Dieu; des hommes qui sont à l'égard du commun des chrétiens, ce que l'âme est à l'égard du corps, ou ce que la partie la plus divine de l'âme est à l'égard de celle qui est la moins noble. C'est à des hommes de ce caractère, qu'il appartient d'être établis pasteurs du troupeau de Jésus-Christ.

Forts comme ils sont, ils soutiennent par leur

vertu l'infirmité des foibles. Comblés des dons de Dieu, ils remplacent, par la surabondance de leur mérite, le vide et le défectueux qui se trouve dans la vie et dans les actions du reste des hommes.

Par-là, tous les chrétiens sont unis ensemble par les liens de la subordination et d'une mutuelle
Pag. 3. charité. Il y a entre eux communication de vertu, une influence de forces et de grâces. Ils s'entr'aident, et se fortifient les uns les autres; comme nous voyons que les membres qui composent le corps humain, s'entr'aident et se fortifient mutuellement. L'Esprit saint devient lui-même le principe de cette union, la source sacrée de ces divines influences.

C'est ainsi qu'il règne une harmonie admirable dans toutes les parties qui composent le corps divin de l'Eglise; qu'il a toute sa perfection, et qu'il est digne de Jésus-Christ, son chef.

Comment serois-je si insensé de croire que le désordre fût préférable à cet accord et à cette harmonie qui donne le point de perfection à tout ce que l'univers a de beau et de plus ravissant? J'ai toujours été persuadé, au contraire, que l'ordre étoit nécessaire dans toute la nature, et d'autant plus nécessaire parmi les hommes, qu'ils courent de plus grands risques par le défaut de subordination et par l'anarchie. Sujets à faire mille fautes, c'est pour eux quelque chose de grand et de difficile de s'en relever; et c'est à quoi ils ne réussiroient jamais, s'ils

n'avoient au-dessus d'eux des maîtres attentifs et vigilants. En un mot, que personne ne veuille se charger du commandement, ou que tous veuillent commander, c'est ce que je regarde comme également funeste.

Si tout le monde refusoit le poids du divin ministère, que deviendroit l'Eglise? Défectueuse dans un point essentiel, elle perdroit ce qui fait sa plus grande beauté, et ce qui met le comble à sa perfection. Que deviendroient ces mystères si augustes, si sacrés, et qui renferment ce qu'il y a de plus grand dans le christianisme? N'y ayant personne qui pût les célébrer, ils seroient anéantis pour nous. Dès lors, étant sans roi, sans chef, sans sacerdoce et sans sacrifice, nous nous trouverions plongés dans ces horribles malheurs où les Juifs sont tombés par leur crime et par leur endurcissement.

Que l'on ne m'accuse donc point d'aimer à tout troubler : ce ne fut jamais là mon caractère. Je veux qu'il y ait de la subordination dans l'Eglise; et je soutiens que l'on doit élever au premier rang ceux qui ont long-temps obéi, et qui sont remplis de zèle pour tout ce qui regarde Dieu, son culte, sa religion. Supérieurs en mérite, ils doivent l'être en dignité. C'est ainsi que l'on confie le gouvernail d'un vaisseau à un homme qui, n'étant que simple matelot, a donné des preuves de sa capacité dans un poste inférieur; et que l'on met à la tête d'une armée

celui qui a mérité d'y parvenir par degrés, et qui, vaillant soldat, brave et prudent officier, s'est signalé en toute occasion.

Mais que l'on ne dise pas non plus que c'ait été par orgueil que je me suis retiré, et par un dépit secret de n'avoir été placé qu'à ce degré d'honneur (1). C'est là une calomnie éloignée de toute vraisemblance, et l'effet de la malignité de mes ennemis; gens qui n'ont aucune idée de la religion, et qui jugent d'autrui par eux-mêmes.

Certainement il n'y a rien dans l'Eglise de trop petit pour qui que ce soit. Je ne suis pas si peu instruit de la grandeur de Dieu et de la bassesse de l'homme, que je ne comprenne parfaitement cette vérité; et que je ne sente combien il est grand pour toute créature d'approcher, de quelque manière que ce soit, d'un Dieu, seul très excellent, très parfait, tout resplendissant de lumière et de gloire, et si relevé au-dessus de tout par la pureté infinie de son essence.

S. Grégoire justifie sa démission par diverses considérations, à la tête desquelles il place son amour pour la solitude, dont il fait cette description :

Pag. 4.

La solitude eut pour moi, dès ma tendre jeunesse, des attraits infinis. Au moment surtout que j'allois en

(1) Le degré d'honneur dont parle ici saint Grégoire, c'est visiblement la prêtrise; et le rang supérieur qu'on l'accusoit d'avoir ambitionné, c'est l'épiscopat.

être privé, les chastes délices que j'y goûtois se firent sentir plus vivement que jamais à mon cœur. Ce furent nouveaux charmes, nouveaux attraits, si vifs, si puissants, que mon âme, ravie et enchantée, ne put y résister.... Non, je ne pus souffrir que l'on eût formé le dessein de me tirer de ma chère solitude, de cet asile sacré où j'étois à l'abri de toutes les tempêtes de la vie, et que l'on eût résolu de me jeter, pour ainsi dire, au milieu de la mer orageuse du siècle, où, troublé de mille soins, j'allois perdre les douceurs de la paix, et déchoir de l'état le plus heureux où l'on puisse être ici-bas.

En effet, il n'est rien, ce me semble, de plus délicieux, de plus divin, que de passer ses jours, uni au souverain bien, dans la retraite, éloigné du bruit et des agitations d'un monde qui n'est que trouble et qu'inconstance, dégagé de tous les désirs et de toutes les affections charnelles.

Que j'aime à me représenter un pieux solitaire, tout recueilli en lui-même, qui a captivé ses sens sous l'empire de la raison, et qui est encore, à la vérité, sur la terre, mais qui ne touche déjà presque plus au monde, et qui se dégage de jour en jour de tous les liens qui l'attachent encore aux choses humaines!

Elevé au-dessus de tous les objets visibles et présents, animé d'une vie toute spirituelle, il a rompu tout commerce avec les hommes, et il ne sait plus

ce que c'est que de converser avec eux, à moins d'y être engagé par les devoirs de la charité, et d'une nécessité bien pressante. Il s'entretient avec lui-même; il s'occupe de son Dieu; il n'a de langue et de voix que pour lui parler, le bénir et le glorifier.

Appliqué à découvrir et à contempler de plus près l'éternelle vérité, il en saisit par intervalles les traits lumineux; et les grandes et nobles idées qu'il en a conçues demeurent imprimées dans son esprit. Il les rend toujours plus pures, et plus dégagées de tout ce que la terre a de vains fantômes et d'ombres errantes et fugitives. Il devient ainsi, dans l'intérieur de son âme, comme un miroir où Dieu se plaît à réfléchir les rayons de sa divinité, et à faire briller l'éclat de sa gloire.

Mêlé, dans cette région de lumière et de paix, avec les esprits bienheureux, il entretient avec eux un commerce tout divin, et se nourrit des grandes et solides espérances de la vie future. Il se regarde même déjà comme possesseur des biens ineffables de la patrie céleste. Enfin, il vit encore sur la terre; mais il est élevé et transporté au-dessus de la terre par le noble et généreux essor que son âme, fortifiée de l'Esprit Saint, a pris jusque dans le ciel.

O l'heureux sort! ô le doux et charmant état! S'il est ici quelqu'un qui ait été épris de l'amour des biens spirituels, et qui ait ressenti quelque chose de ces joies pures, il comprendra ce que je

dis, et il pardonnera à la violence et aux transports de l'amour dont mon âme fut elle-même éprise et embrasée....

Une autre raison de ma fuite, c'est, Messieurs, car je vous épancherai mon cœur et je vous découvrirai ce que j'ai de plus de secret, c'est que j'ai été tout confus, et j'ai rougi moi-même de honte, pour une foule de gens qui, sans mérite, sans talents, déréglés, corrompus, osent, avec des mains toutes souillées et un esprit tout profane, se porter aux augustes et redoutables fonctions du saint ministère. Pag. 5.

Ils devroient trembler de mettre les pieds dans le lieu saint; et, indignes d'approcher du sanctuaire, ils y entrent sans pudeur. L'avarice qui les ronge, l'ambition qui les dévore, les engagent à se heurter, à se froisser, pour ainsi dire, les uns sur les autres autour de la Table sacrée. Aveugles sur tout ce que l'autel a de terrible et de saint, destiné à consacrer l'homme à Dieu, ils n'y envisagent que ce qui peut assouvir leur insatiable cupidité.

Le sacerdoce n'est point pour eux un ministère laborieux, où il faille se sacrifier pour les membres de Jésus-Christ, et dont ils doivent rendre un compte rigoureux. C'est un titre d'honneur, un rang de puissance et d'autorité, où ils prétendent exercer un empire arbitraire, et n'être comptables de leurs actions à qui que ce soit. Lâches où il s'agit des intérêts de Dieu, hardis au contraire à tout faire et à tout

souffrir où il y va de la gloire humaine et d'un faux honneur.

Enfin, brûlants tous du désir violent de dominer et de s'ériger en maîtres les uns des autres, bientôt le nombre des prélats excédera celui des inférieurs; bientôt il ne se trouvera plus personne sur qui ils puissent exercer l'empire, parce qu'il ne s'en trouve presque plus un seul qui veuille demeurer au rang de ces humbles disciples de la vérité, que Dieu éclaire et instruit lui-même, selon la promesse qu'il en a faite par son Prophète.

Le désordre que je déplore ici est si grand, si public, si scandaleux, que l'on ne vit jamais rien de tel. On a bien vu quelquefois certains abus se glisser, avoir même un cours violent, et finir par s'établir; mais ici je ne sache ni mesures, ni bornes au débordement du crime. Il est trop furieux pour que j'ose entreprendre de l'arrêter. Le détester et en gémir, c'est tout ce que je puis; et c'est à quoi la piété et la religion m'engagent....

Une dernière raison, qui m'a déterminé plus que tout le reste à prendre la fuite, c'est que je ne croyois point alors, et que je ne crois pas encore maintenant, que ce soit la même chose de conduire des animaux destitués d'intelligence, et de gouverner des hommes raisonnables.

Un pasteur qui n'est chargé que d'un troupeau de brebis, n'a pas d'autre soin que de l'engraisser. Il le

conduit indifféremment de côté et d'autre, et trouve aisément partout d'assez bons pâturages. Il le rappelle et le fait reposer quand il le juge à propos. Il le mène et ramène de nouveau où bon lui semble, toujours docile au moindre signe, au moindre mouvement de sa houlette, se laissant même souvent con- Pag. 6. duire au son harmonieux de sa flûte. Quelquefois il est obligé de soigner celles de ses brebis qui sont malades, ou de veiller à leur défense contre les attaques des loups, et des autres bêtes avides de leur sang... Son troupeau n'est fait que pour lui seul... Mais que la conduite d'un pasteur des âmes doit être différente! Il est si difficile de savoir obéir! combien plus de savoir commander? surtout lorsqu'il s'agit d'exercer sur les âmes l'autorité du sacré ministère : autorité qui n'a rien qui dépende de la volonté et du caprice des hommes; mais où tout est établi, tout est fondé sur la loi et l'autorité même de Dieu, et tout est destiné à conduire et à consacrer l'homme à Dieu.

Certainement, cette puissance et cette autorité qui est attachée au sacré ministère est grande et toute divine. Mais plus elle est grande et divine; plus aussi elle est environnée d'écueils capables de jeter dans la frayeur et la consternation tout homme qui voudra y faire de sérieuses réflexions.

D'abord il faut que celui qui en est dépositaire soit exempt de tous vices. Peu content d'avoir donné

des preuves de son intégrité en certaines occasions, il doit encore montrer, en toutes sortes de circonstances et d'affaires, une probité qui soit à l'épreuve de tout, que rien ne démente, et qui ait toujours été soutenue.

Tel que l'or le plus épuré et le plus fin, il faut, pour ainsi dire, que frappé, tourné et retourné en mille manières différentes, on n'apperçoive en lui rien de défectueux, rien qui rende un son faux, et qui l'expose à être remis, comme un or de mauvais alloi, au creuset, ou plutôt à être jeté pour toujours dans un feu bien plus terrible que celui où l'on épure les métaux.

Il doit être persuadé que ses mauvais exemples feroient sur les cœurs de vives impressions, et toutes ineffaçables; que les fautes qui lui échapperoient auroient des conséquences d'autant plus funestes que son autorité s'étendroit sur un plus grand nombre de personnes, parce qu'elles seroient comme un mal contagieux qui ne se fixe point en un seul endroit, mais qui se propage, et porte au loin le ravage et la désolation.

En effet, jamais il ne fut si aisé à la laine de perdre à la teinture sa blancheur naturelle, et d'y prendre pour toujours une couleur étrangère, qu'il est aisé à une âme de perdre l'éclat de ses vertus, et de prendre le caractère vicieux et toute la mauvaise trempe de ceux qui ont à la conduire. Jamais maladie

pestilentielle ne fut si prompte, si subtile à répandre son poison, que le vice des supérieurs est lui-même prompt et subtil à répandre partout son venin. Il n'en est pas ainsi de leurs bonnes qualités; rarement peuvent-ils les communiquer à ceux qui leur sont soumis, et c'est en cela que le vice l'emporte malheureusement sur la vertu.

J'avoue que je suis dans une affliction extrême, toutes les fois que je considère, d'un côté, le penchant qu'ont les hommes à toute sorte de vices, et de l'autre, la répugnance qu'ils ont à se porter à la vertu, dont la possession est néanmoins si désirable. C'est-là, ce me semble, le malheur que le prophète Aggée déplore, et qu'il nous représente sous cette image : *Prêtres*, disoit ce Prophète, *consultez la loi sur la question que j'ai à vous faire, et répondez-moi. Si un homme qui porte dans son manteau une chair sanctifiée l'approche de quelque autre viande, de quelque breuvage, ou de quelque vase, les sanctifiera-t-elle ? Nullement*, répondent les prêtres. *Mais*, ajoute le Prophète, *si le même homme ayant été souillé pour avoir touché un corps mort, vient à toucher quelqu'une de ces choses, n'en sera-t-elle pas souillée? Oui*, répondent de nouveau les prêtres, *elle en sera souillée.* Agg. II. 13 et seq.

Pouvoit-il, ce saint Prophète, nous représenter sous des traits plus sensibles l'opposition qui se trouve en l'homme pour le bien, et la facilité avec

laquelle il se laisse aller au mal? Est-il question de pratiquer la vertu, il ne montre que froideur, qu'insensibilité. S'agit-il de s'abandonner au vice, il y est tout disposé, semblable à un chaume sec et aride, qu'une légère étincelle, portée par un vent impétueux, enflamme et consume en un moment.

On verra bien plutôt une âme se scandaliser des plus légers défauts, et tomber par là dans les plus grandes fautes, qu'on ne la verra s'édifier des vertus les plus éminentes. C'est ainsi qu'un peu d'absinthe communique sur-le-champ son amertume au miel le plus exquis; et qu'au contraire, une grande quantité de miel excellent ne sauroit lui communiquer sa douceur.

Enfin il en est de la pente que nous avons tous au mal, comme d'un fleuve violent, qui fait à toute heure effort pour renverser tout ce qui met obstacle à son passage. Qu'une petite pierre vienne à se détacher des fortes digues qu'on lui oppose, c'en est assez pour donner ouverture à son cours impétueux, et causer un débordement que rien ne sauroit plus arrêter.

Commençons donc, avant que d'oser nous charger de la conduite des autres, par examiner si nous sommes éloignés de tout vice, exempts même des ombres et des apparences du mal. Prenons garde que, peu fidèles à peindre et à exprimer en nous les traits de ces éminentes vertus que nous devons faire

briller aux yeux de tous ceux qui nous sont soumis, nous ne venions à les scandaliser par des défauts, qu'ils ne seroient eux-mêmes que trop fidèles à peindre et à exprimer dans toutes leurs actions. Ne soyons pas si insensés que d'attirer sur nous le reproche que Jésus-Christ fait à ceux qui sont accablés de mille maux, et qui, sans songer à eux, entreprennent témérairement de remédier aux maladies des autres. Matth. VII. 3. Luc. VI. 41.

Encore n'oserois-je assurer qu'un homme d'une intégrité la plus parfaite, ou du moins aussi exempte de défauts qu'elle puisse l'être, ait bien tout ce qu'il faut pour remplir dignement les fonctions du sacré ministère.

Les hommes ordinaires se croient déshonorés de rien faire qui fût contre les règles. C'est trop peu pour celui qui est à la tête des autres que de s'en tenir à ne point faire des fautes. Peu satisfait d'avoir évité le mal, il doit encore, selon qu'il est écrit, pratiquer le bien, effacer de son âme toute impression du vice, et y graver les vertus contraires, exceller enfin encore plus par son mérite que par sa dignité. Il faut que ses progrès dans la voie de la perfection soient continuels, qu'il ne s'y prescrive ni mesure, ni bornes; qu'il oublie tout le chemin qu'il a déjà fait; qu'il ne soit attentif qu'à ce qu'il lui reste à remplir de sa carrière, et qu'il avance continuellement de vertus en vertus, moins con-

tent de ce qu'il a déjà acquis qu'affligé de ce qui lui manque. Il ne doit pas croire que ce soit beaucoup d'exceller par-dessus plusieurs autres. Il faut qu'il n'envisage que le rang sublime où le divin ministère l'élève, et qu'il gémisse de se trouver, quelque chose qu'il fasse, si éloigné de l'éminente sainteté qu'il exige. Il ne faut pas non plus que, pour juger du prix de ses actions, il se fasse de faux poids et de fausses balances, ni qu'il les compare avec les actions des autres, soit bonnes, soit mauvaises. Il doit y appliquer le poids et la règle de la vérité, et voir si elles sont vraiment dignes de Dieu, dont il est le ministre, seul principe d'où partent toutes choses, et fin dernière à laquelle elles doivent toutes se rapporter.

Car, comme il est différents âges, différents caractères d'esprit, différents traits de visage, différentes propriétés dans la nature et dans les éléments, différentes grandeurs et beautés dans les êtres ; il est de même différentes vertus attachées à différents états, lesquelles nous devons posséder dans un degré d'autant plus éminent, que les dignités où nous sommes élevés sont plus grandes et plus sublimes.
Pag. 8. Un homme du commun se rendra criminel s'il se porte à ces actions honteuses que la loi de Dieu défend, sous de rigoureuses peines. Un pasteur le deviendra s'il n'est pas très vertueux, et s'il ne tend pas de jour en jour à une plus haute perfection,

parce qu'il est obligé d'agir par voie de douceur et de charité, et d'attirer, par l'éclat de ses vertus éminentes, le reste des hommes à la pratique des vertus communes et ordinaires, sans entreprendre de les forcer et de les violenter. En effet, où règne la violence, rien de ferme, rien de stable et de permanent. Il s'y trouve d'ailleurs je ne sais quoi d'odieux et de tyrannique qui répugne infiniment à la sainteté de l'auguste ministère. Il en est de ceux qui n'agissent que par contrainte comme de ces arbrisseaux que l'on courbe avec efforts. On n'a pas plus tôt cessé de les retenir, qu'ils se hâtent de reprendre leur premier pli. Ceux, au contraire, qui agissent de leur plein gré, et à qui on a persuadé de remplir leurs devoirs, sont toujours fermes et constants dans le bien. Leur attachement dans le bien est d'autant plus solide, qu'il est plus volontaire, et qu'il n'a d'autre principe que l'amour même de la vertu. Aussi voyons-nous que ce qui nous a été le plus expressément recommandé par notre divin législateur, c'est de conduire avec douceur son troupeau, et de ne point employer à son égard la violence et la contrainte.

C'est quelque chose de bien grand et de bien rare qu'un homme tel que je le suppose ici, qui non-seulement est exempt de tout vice, mais qui a de plus ajouté à la fuite du mal la pratique de toutes les vertus. J'avoue cependant que je ne comprends point

comment, avec cela, il aura assez de lumières, assez de force et de courage pour se charger sans frayeur d'un aussi pesant fardeau que l'est celui de la conduite des âmes.

L'homme est un abîme impénétrable. Tout n'est en lui qu'inconstance et qu'instabilité, que plis et replis secrets, qu'artifices et déguisements. Enfin, c'est quelque chose de si étrange et de si surprenant, que l'on ne vit jamais rien de tel parmi tout le reste des animaux.

Or, le régler et le conduire, c'est certainement l'art des arts et la science des sciences. On se convaincra de cette vérité, si l'on compare la science de guérir le corps avec celle de traiter les maladies des âmes, et si l'on comprend combien l'une est supérieure à l'autre à en juger, soit par la nature du sujet qu'elles ont à traiter, soit par la fin qu'elles doivent se proposer, soit par la qualité des remèdes qu'elles doivent employer.

L'orateur poursuit ce parallèle dans ses différents rapports.

Pag. 9. Quelle est (demande-t-il) le sujet traité dans les maladies corporelles? Une matière corruptible, terrestre, qui se détruit et tombe d'elle-même en ruine; de jour en jour un corps formé d'éléments opposés les uns aux autres, que l'art des médecins peut bien maintenir pour un temps dans un certain état

de force et de vigueur, malgré la contrariété de ces humeurs qui l'altèrent et le minent peu à peu, mais qui succombera enfin sous l'effort de sa mortalité, réduit tôt ou tard en poussière, soit par la violence des maladies, soit par le cours rapide des années. Il n'en est pas ainsi du sujet traité dans les maladies spirituelles. C'est une substance immortelle et divine, sortie par la création du sein même de Dieu ; laquelle, quoique liée à une matière corruptible, ne laisse pas de conserver toujours l'impression de son origine céleste, et de tendre, par tout le poids de sa destinée, à sa grandeur et à sa noblesse primitives.

Parmi les différences que le saint docteur établit entre le traitement des maladies du corps et celui des maladies spirituelles, il insiste sur celles-ci :

Il est rare que le malade résiste à son médecin, qu'il rejette ses remèdes..... Dans celles-ci, tout le contraire. Notre amour-propre secret, l'orgueil qui nous domine et qui ne veut rien écouter, rien souffrir, rien céder, les fausses lumières d'une rai- Pag. 10.
son séduite par la passion, tout concourt à former en nous un obstacle invincible à notre propre guérison. Nous sommes les premiers à aigrir nos maux. On diroit que nous-mêmes conspirons à notre perte. Jamais nous ne montrons plus d'industrie, plus de courage et d'intrépidité, que lorsqu'il s'agit de nous faire de cruelles blessures, et de résister à tout ce

qui fait effort pour nous sauver de notre frénésie.... L'art de traiter les maladies corporelles a bien quelquefois pour objet les parties internes; mais il n'agit d'ordinaire que sur celles qui sont extérieures et sensibles. Il n'en est pas de même dans les fonctions du sacré ministère; elles ont toutes rapport à l'homme intérieur et caché. On y a continuellement à combattre contre ce fonds de corruption qui réside dans le cœur humain, et, ce qui est plus difficile encore, contre un ennemi invisible acharné à notre perte, qui nous porte à toute heure des coups violents jusque dans l'intérieur de l'âme, et qui, chose étrange! s'armant contre nous de tout nous-même, nous précipite dans le crime et dans la mort. Grand Dieu! quelle foi, quel courage ne faut-il pas pour soutenir une telle guerre! De quelle force toute divine ne doit-on pas être revêtu! Et avec quelle vigilance
Pag. 11. n'est-on pas obligé de correspondre, tant par ses paroles que par ses actions, à la grâce et au puissant secours qui ne peuvent nous venir que du ciel!

Il s'agit donc de vaincre cet ennemi cruel, de surmonter tous les obstacles dont j'ai parlé, et de guérir les âmes de tous leurs maux. Il s'agit en même temps de les sanctifier, ces âmes qui sont toutes d'un prix si excellent, en les rappelant à la grandeur de leur destinée. Car il n'en est pas de la fin qu'un pasteur doit se proposer dans son sacré ministère comme de celle qu'un médecin se propose dans l'exer-

cice de son art. Quel est le but d'un médecin? C'est de procurer la santé à un corps qui est déjà condamné à la corruption, et qui en ressent continuellement les atteintes; il s'agit, par conséquent, d'une santé, toujours incertaine et fragile; d'une santé qui, loin d'être utile à l'homme, lui sera peut-être funeste; car combien n'en voit-on pas qui se perdent étant sains, qui peut-être se sauveroient dans un état d'infirmité! d'une santé enfin que je mets au rang des choses qui, au fond, sont indifférentes, comme le sont la richesse et la pauvreté, la gloire et l'obscurité, la grandeur et l'humiliation, et mille autres semblables, dont on peut bien ou mal user, et qui deviennent avantageuses ou préjudiciables, selon le bon ou le mauvais usage que l'on en fait.

Quel est, au contraire, le but d'un pasteur? C'est de donner aux âmes, qui rampoient comme le serpent, le vol et la rapidité de l'aigle; c'est de les arracher au monde, et de les consacrer à Dieu; c'est de réparer et d'affermir en elles l'image et le caractère de la Divinité; c'est d'y introduire et d'y former Jésus-Christ par la vertu du Saint-Esprit; c'est enfin de transformer l'homme en Dieu, et de lui procurer l'éternelle félicité pour laquelle il a été créé. Tel est le but des fonctions pastorales, et la fin du sacré ministère. C'est la fin même que Dieu a eue de toute éternité en vue, dans tout ce qu'il a opéré de grand et d'ineffable en faveur de l'homme.

Oui, quand ce grand Dieu donnoit, au milieu des
Exod. XIX. tempêtes et des éclairs, une loi de crainte qui, comme une rigoureuse maîtresse, retenoit les Juifs, encore enfants, dans la servitude; quand il envoyoit les prophètes qui devoient tenir le milieu entre Jésus-Christ et lui; quand le Christ, l'auteur et le
Hebr. XII. 2. consommateur d'une loi spirituelle, fut accordé au monde; que la Divinité s'anéantissoit, en quelque sorte, qu'elle a pris notre chair et notre nature, et que, de ce mélange si nouveau et si incompréhensible de l'humanité avec la Divinité, il a résulté l'Homme-Dieu, unique dans sa personne divine, et ne formant des deux natures qu'un seul et même Christ; tout cela il ne l'a opéré que pour sanctifier l'homme et le transformer en lui; et c'est là aussi la fin qu'un digne pasteur se propose.

C'est pour la même fin que ce Dieu, dont l'amour est si fécond en prodiges, réunit, par le moyen de l'âme, les deux extrêmes, le Verbe avec la chair. C'est pour cela qu'il a associé à son être divin toutes les parties qui composent l'homme, et qu'il devient, sans cesser d'être Dieu, l'homme tout entier, pour sauver l'homme totalement perdu par le péché d'un seul premier homme. C'est pour cela que, nouvel Adam, inaccessible à la contagion du vice, vainqueur du péché et de la mort, il vient au secours de ce premier homme, l'ancien Adam, tombé dans le crime et dans la mort. C'est pour cela qu'il prend

son âme pour remédier au désastre d'une âme rebelle, qu'il s'unit sa chair pour lever l'anathème porté contre une chair criminelle, qu'il s'offre à Dieu pour lui, qu'il se substitue victime en sa place, et qu'il sauve, qu'il répare tout en nous par le sacrifice et l'immolation de tout ce qu'il a pris de nous.

C'est pour cela que tant de mystères s'opèrent par ce divin restaurateur de notre nature, et que nous voyons cette naissance, cette Vierge, cette ville de Pag. 12. Bethléem, cette crèche : symboles visibles et peu considérables en eux-mêmes de tant de choses si grandes et si merveilleuses, mais toutes cachées et invisibles. Naissance qui produit la génération de l'homme nouveau; Vierge dont l'heureuse fécondité oppose le fruit de vie à la mortalité introduite dans le monde par la première des femmes; Bethléem, ville qui est le nouveau jardin d'Eden, où l'homme retrouve l'arbre de vie véritable; crèche où celui qui fait la félicité des Anges répand des larmes et pousse des cris, et nous fait rentrer, par ses larmes et par ses cris, dans la possession des joies du Paradis.

Nous voyons les Anges le glorifier au plus haut Luc. II. des cieux, comme Dieu éternel, infini, et l'adorer sur la terre comme Dieu fait homme et devenu enfant; les pasteurs accourir à son berceau charmés des divins attraits de cet aimable enfant, qui est l'agneau sans tache; les Mages y venir eux-mêmes,

conduits par un astre que sa puissance fait briller dans le ciel au moment qu'il est couché sur la paille, lui offrir de mystérieux présents, et annoncer, par les adorations qu'ils lui rendent, celles que l'univers entier lui rendra bientôt.

Dans la suite, il est baptisé ; le ciel s'entr'ouvre au-dessus de lui. Il reçoit de Dieu son père un éclatant témoignage. Il jeûne ; il est tenté, et il arrache au tentateur la victoire qu'il avoit remportée sur nous. Il met en fuite les démons ; il guérit les malades ; il ressuscite les morts ; il prêche les peuples ; il élève le premier le grand cri de la prédication évangélique, qui a d'abord de si foibles commencements, et qui, peu de temps après, obtient un succès si merveilleux.

Matth. III. 17.

A l'arbre du Paradis terrestre, il oppose l'arbre salutaire de la croix ; à la criminelle main qui brava la défense du Seigneur pour cueillir le fruit défendu, ses innocentes mains étendues sur la croix pour satisfaire à la justice du Seigneur. Au bras vengeur qui chasse et repousse le coupable Adam loin de son Dieu, il oppose ses adorables bras, que l'amour lui fait étendre d'un bout du monde à l'autre pour rassembler et réunir tous les hommes dans son cœur. A la dégradation où le péché nous a fait tomber, il oppose son élévation sur la croix ; à notre intempérance, le fiel qui l'abreuve ; à notre faste et à notre orgueil, cette couronne d'épines qui perce

et déchire sa tête ; à notre éternelle mort, sa mort sainte et vivifiante.

Il descend, pour nous rappeler à son admirable lumière, dans nos épaisses et profondes ténèbres. Il nous tire de la poussière du tombeau, où la juste sentence du Créateur nous avoit réduits, et il veut être placé lui-même dans le tombeau. Il brise enfin les liens de la mort ; il ressuscite glorieux et triomphant. Nous avons part à son triomphe, et nous ressuscitons nous-mêmes avec lui. Pourquoi tant de prodiges si grands, si merveilleux ? pourquoi tant de traits éclatants d'une si haute sagesse, d'une puissance sans bornes, et d'une infinie miséricorde ? Tout cela est employé et consacré à la même fin. Tout cela est opéré pour l'accomplissement des desseins que Dieu a eus de toute éternité sur l'homme chrétien. Ces grands desseins, un pasteur doit lui-même les avoir. Il entre dans la participation des puissances de son Dieu pour conduire, pour élever l'homme au comble de la félicité et de la gloire, et pour le transformer, comme j'ai dit, en Dieu même. Il a voulu, ce Dieu de bonté, opérer toutes les merveilles que je viens de rapporter, pour en former une espèce de breuvage divin, surnaturel, propre à épuiser le fonds de corruption qui est en nous, et à rétablir nos âmes dans les droits de l'immortalité bienheureuse. Et c'est nous qui devons, comme ses ministres, ses coopérateurs, l'offrir à tous les hom

I. Petr. I. 9.

Rom. VI. 5.

I. Cor. IV. I.

mes, l'employer contre toutes leurs maladies spirituelles, et en user avec tant de prudence et d'habileté, qu'il rétablisse l'homme dans l'état de grandeur et de perfection où il étoit avant son péché, et qu'il lui procure la jouissance de cet arbre de vie qui lui
Gen. IV. étoit destiné, et dont il a été privé pour avoir touché à l'arbre de la science avec trop peu de sagesse et de circonspection.

Comment serons-nous donc en état de procurer aux autres de si grands biens, et de les délivrer de tous leurs maux, nous qui sommes accablés de tant de misères? Ce seroit beaucoup que nous sussions bien connoître nos propres infirmités, et que nous
Pag. 13. pussions y remédier... Non, il n'est pas possible, à moins d'être rempli d'une science toute divine, et revêtu d'une force surnaturelle, d'être en état de remédier aux maladies spirituelles des autres; ni même d'apporter quelque adoucissement à ses propres maux : surtout ayant affaire à tant de sortes de malades, et à tant d'esprits, de génies, et de caractères différents. Car il ne faut pas croire que l'on rencontre les mêmes sentiments, les mêmes inclinations dans les hommes et dans les femmes, dans les jeunes gens et les vieillards, dans les riches et les pauvres, dans ceux qui sont en santé et ceux qui sont malades, dans ceux qui sont ou dans la joie ou dans l'affliction, qui commandent ou obéissent, dans les savants et les ignorants, dans les cœurs courageux

ou dans les âmes pusillanimes, dans les tempéraments doux et modérés ou dans les caractères violents et emportés, dans ceux qui acquittent fidèlement leurs devoirs ou dans ceux qui les négligent.

Au contraire, quelle prodigieuse diversité!... Il y a dans les inclinations plus de variété encore que dans les traits du visage : il règne parmi tant de caractères différents une contrariété, en quelque sorte aussi grande que celle qui se rencontre dans les éléments dont nos fragiles corps sont composés, que la main seule du Créateur a su unir ensemble et accorder avec un art merveilleux.

On ne prescrit point dans les infirmités corporelles le même régime à toutes sortes de malades. On a soin, au contraire, d'examiner le tempérament de chacun d'eux, et tous les symptômes du mal ; et ce n'est qu'après les plus sérieuses précautions, que l'on applique aux divers maux qui se présentent les remèdes que l'on juge les plus propres et les plus sûrs.

C'est ainsi que l'on doit en user dans les maladies Pag. 14.
spirituelles. Il faut étudier, connoître, approfondir la nature des maux, l'esprit, le caractère et les dispositions différentes des malades, et appliquer à tous différents remèdes.

Il y a des gens que les simples paroles portent au bien ; il en est d'autres qui ne se soutiennent dans la vertu que par les bons exemples. On en voit de

lâches qu'il faut prêcher, et qu'on ne sauroit faire rentrer en eux-mêmes par de fortes remontrances; d'autres qui, étant abandonnés à leur impétuosité naturelle, iroient trop loin, et dont il faut modérer le zèle, en sorte qu'ils demeurent toujours dans les bornes que la prudence et la sagesse prescrivent. On en trouve qu'il est utile de louer, d'autres qu'il est à propos de blâmer; et il faut que cela se fasse tantôt en public, tantôt en particulier, et toujours dans le temps et dans les circonstances convenables.

Il y en a dont il faut relever jusqu'aux défauts les plus légers, parce que ce sont des esprits orgueilleux qu'il est besoin d'humilier. Il s'en trouve dont il est à propos de dissimuler les fautes, afin de ne point les décourager, et pour conserver en eux un reste de pudeur, qui, étant adroitement ménagé, peut beaucoup contribuer à les retirer du vice. Il faut se montrer à l'égard de quelques-uns plein d'indignation et de colère. On doit les mépriser en apparence, paroître même désespérer de leur état, sans jamais pourtant les abandonner, ni les exposer à tomber dans le désespoir, ni conserver dans le cœur aucun sentiment d'aigreur et de mépris pour eux. Il y en a qu'il est nécessaire de ménager avec douceur, auprès de qui il faut se rendre humble et petit, et ne point craindre de trop s'abaisser pour les toucher et relever leur courage abattu. Enfin, tantôt il faut se roidir contre ceux-ci et ne leur rien céder; tantôt

on doit plier devant ceux-là, et savoir se laisser vaincre. Tantôt il est à propos de louer les uns du bon usage qu'ils font de la puissance et des richesses, ou bien de la pauvreté et des misères ; et tantôt il est nécessaire de blâmer les autres du mauvais usage qu'ils font de toutes ces choses.

Car il n'en est pas des remèdes propres à la guérison des âmes, comme de la vertu et du vice. L'un et l'autre est immuable dans sa nature et dans ses effets. La vertu, toujours belle, ne peut jamais être que très salutaire à ceux qui l'embrassent ; et le vice, au contraire, toujours monstrueux, ne peut jamais être que funeste à ceux qui s'y livrent : au lieu que ces remèdes varient et changent, pour ainsi dire, de nature, bons ou mauvais, selon les divers caractères, et la nature différente des maladies qu'ils attaquent. De sorte qu'il arrivera souvent, si l'on n'y prend garde, que ce qui aura été salutaire aux uns, par exemple, la douceur ou la sévérité, deviendra pernicieux aux autres... En un mot, il faut tant de prudence et de dextérité pour ménager des génies et des caractères si différents, il y a tant de précautions à prendre, pour demeurer en toutes choses dans de justes bornes, et ne jamais faire incliner de part ou Pag. 15.
d'autre la balance, qu'un sage conducteur des âmes ne semble marcher qu'entre deux abîmes et sur le penchant de sa ruine... Voilà ce que la grandeur des maux que le péché nous a faits exige de nous ; et ce

qui est bien propre à nous faire sentir quel est le poids du divin ministère. Poids vraiment redoutable à un pasteur fidèle, appliqué à connoître parfaitement son troupeau, jaloux de le conduire dans les voies de la justice et de l'équité, et selon toutes les règles qui nous ont été prescrites par Jésus-Christ, la vérité même, et le souverain pasteur de nos âmes.

Mais que dirai-je de la prédication des vérités chrétiennes? C'est la première de nos fonctions. Or, tous y aspirent aujourd'hui. Tous se croient en état de l'exercer. Les uns en sentent l'importance, et se flattent aisément d'avoir tous les talents nécessaires pour y réussir. Les autres, n'en ayant point une assez grande idée, ne s'imaginent pas qu'il faille, pour s'en acquitter comme il faut, un mérite fort distingué.

Certes, j'admire la hardiesse et la témérité, pour ne pas dire la folie, et l'aveuglement des uns et des autres. Car je n'ai jamais douté qu'une fonction aussi grande et aussi importante que l'est celle d'instruire les peuples, de leur rompre à tous le pain de la divine parole, et de le leur distribuer avec mesure et discernement, et d'une manière proportionnée à tous leurs divers besoins, n'exigeât des talents rares et supérieurs.

Il s'agit d'éclairer l'esprit, de toucher le cœur de tous ceux qui sont confiés à nos soins, et de les pénétrer de toutes les grandes vérités que renferme la

haute et divine philosophie du christianisme. Il faut leur expliquer, tantôt ce qu'elle nous découvre de la création des deux mondes, le visible et l'invisible, le corporel et le spirituel, ce qu'elle nous enseigne de l'excellence de nos âmes; tantôt ce qu'elle nous déclare de cette sage Providence, attentive à tout, qui maintient toutes choses en l'état où Pag. 16. elle les a créées, et qui les conduit, les gouverne toutes avec une sagesse infinie, et par des voies qui sont au-dessus de notre intelligence. Tantôt il faut leur développer ce qu'elle nous apprend de ce premier état d'innocence où nous avons été formés, de la chute que nous avons faite en Adam, et de la réparation de notre nature, opérée en la personne et par les mérites de Jésus-Christ, et tantôt ce qu'elle nous découvre des caractères des deux Testaments, des figures tracées dans l'un, et de la vérité renfermée dans l'autre.

Tantôt on doit leur exposer ce qu'elle nous déclare du premier et du second avènement de Jésus-Christ, de son incarnation, de sa vie, de sa doctrine, de ses souffrances, de sa mort, de sa résurrection, et de la victoire qu'il a remportée sur ses ennemis; et tantôt leur représenter toutes les autres vérités qu'elle nous enseigne touchant la résurrection future, la fin et la destruction de cet univers, le jugement, les récompenses et les châtiments de l'autre vie.

Il est surtout nécessaire de leur expliquer ce que la foi nous apprend de la très auguste et très heureuse Trinité : mystère où ceux qui sont chargés d'instruire les peuples, ont différents écueils à éviter : par exemple, de les porter à croire, en parlant contre la pluralité des Dieux, qu'il n'y a en Dieu qu'une seule et même personne, et que les trois noms augustes, de Père, de Fils et de Saint-Esprit, ne sont que des noms stériles et vides de choses ; ou de leur donner à penser, en parlant de la distinction des personnes, que la Divinité est un composé de trois substances étrangères les unes aux autres, sans liaison de principe, et sans unité de nature et d'essence...

Pag. 17. Mais ces vérités sont trop grandes et trop sublimes, pour les traiter ici à la hâte et comme en passant. Il faudroit, pour en parler dignement, un temps plus considérable ; et même une pureté et une sainteté de vie que je n'ai pas. Ou plutôt il faudroit que l'Esprit saint animât ma langue et ma voix, et qu'il nous remplît, vous et moi, de l'onction de sa grâce et de sa divinité. Car c'est par lui seul que nous pouvons découvrir les merveilles cachées en Dieu, et les exposer avec dignité, nous qui sommes chargés de les annoncer ; et c'est par lui seul, que vous pouvez vous-mêmes les comprendre, et écouter le Dieu qui vous parle par l'organe de ses ministres : Dieu, dont les perfectioos sublimes

échappent et se dérobent aux yeux de toute créature qui n'est pas pure et sainte, parce qu'il est pur et saint lui-même par essence, et que rien d'impur, rien de souillé ne peut approcher de lui.

Que si j'ai parlé de quelques-uns de ces augustes mystères, ce n'a été que pour faire sentir la difficulté de traiter tant de matières si grandes et si relevées, et surtout en présence d'une foule de gens de toute sorte d'état, d'âge et de condition, au goût et au génie desquels il est nécessaire de varier son discours, et dont il faut éclairer l'esprit, toucher le cœur, et remuer les ressorts qui font agir leur âme, avec une habileté et un art que je compare en quelque sorte à la dextérité avec laquelle un excellent musicien sait toucher toutes les cordes de son luth, et former, de l'accord de mille sons divers, une parfaite harmonie.

Trois choses doivent concourir à rendre nos discours efficaces et persuasifs. D'abord, de la part du prédicateur, un esprit éclairé de la lumière de Dieu, pour se pénétrer lui-même de toutes les vérités qu'il est chargé d'annoncer aux autres; ensuite, le talent de la parole, pour les traiter avec dignité; après cela, de la part de l'auditeur, la docilité jointe à une grande pureté de cœur. Que quelqu'une de ces conditions manque, nos discours sont sans effet; et c'est ce qui arrive tous les jours.

Tantôt le prédicateur n'a point ce don d'intelli-

gence propre à découvrir les vérités qu'il doit enseigner ; tantôt, s'il est capable de les découvrir, il n'a pas le talent de les annoncer dignement. Son discours, foible et languissant, n'a rien de cette force et de cette noble vigueur qui convient à son ministère. Tantôt enfin, si le prédicateur est éclairé, éloquent et solide, l'auditeur n'apporte point à la divine parole cet esprit docile et ce cœur pur qu'elle exige. C'est donc pour cela qu'elle perd parmi nous toute sa force, et tout ce merveilleux ascendant qu'elle devroit avoir.

Ce qu'il y a partout ailleurs de plus avantageux pour acquérir les sciences, c'est l'empressement des disciples à écouter leurs maîtres. Mais ici, où il est question de s'instruire de la religion, c'est cet empressement même qui est souvent dangereux et
Pag. 18. funeste. On accourt à nos instructions avec autant de chaleur et d'animosité que si on alloit à une espèce de combat. On sait qu'il s'y agit de Dieu, du salut et de tout ce qu'il y a de capital pour nous. On est frappé de la grandeur et de l'importance des matières, et on se laisse aller à toute l'impétuosité de son zèle, mais d'un zèle mal réglé; et plus ce zèle est ardent, plus la résistance que l'on apporte à tout ce que nous avons de meilleur à dire est opiniâtre...

Que dirai-je de ceux qui, enivrés de l'amour des grandeurs, et de la passion qu'ils ont de dominer,

profèrent hautement l'iniquité qu'ils ont conçue, et ouvrent la bouche contre le Ciel; et qui, devenus d'autres Jannès et Mambrès, s'élèvent insolemment II. Tim. III. 8. non plus contre Moïse, mais contre la vérité même, à laquelle ils font une guerre implacable? Que dirai-je de tant d'autres qui sont plongés dans une ignorance profonde, et qui, joignant à l'ignorance cette audace et cette témérité qui en est ordinairement la suite, combattent et foulent aux pieds la saine doctrine, semblables à ces animaux immondes dont il Matth. VII. 6. est parlé dans l'Ecriture? Que dirai-je encore de ceux qui, n'ayant aucun système de religion, se mettent à consulter toutes sortes de gens; et qui, après avoir écouté ce qui se dit de part et d'autre, prétendent faire choix, par leurs propres lumières, et par leur esprit particulier, de ce qu'il y a de plus sûr? Insensés, qui en agissant de la sorte, ne craignent pas de s'en rapporter, sur ce qu'il y a de plus important, à eux-mêmes, c'est-à-dire aux plus mauvais juges qu'il puisse y avoir. Rien ensuite de ferme et de stable en eux; rien qui les fixe et les arrête. Tantôt une chose leur paroît probable, et tantôt une autre. Fatigués enfin de s'être laissés entraîner à tout vent de doctrine, et d'avoir donné Ephes. IV. 14. tour à tour dans mille opinions fausses, ils en viennent au point fatal de ne vouloir plus rien écouter, et de s'endurcir à tout. Ils se livrent à toutes leurs préventions, et prétendent que la religion n'a rien

de vraiment immuable et de solide. C'est ainsi qu'ils lui attribuent l'instabilité de leur esprit, et de toutes les opinions humaines dont ils se sont rendus le jouet, tels que des aveugles qui attribueroient à la lumière même les ténèbres où ils sont ensevelis, ou que des sourds qui condamneroient la musique, parce qu'ils sont hors d'état d'y rien comprendre.

Ces sortes de gens sont plus à plaindre et plus incurables que ceux qui n'ont jamais entendu parler des vérités chrétiennes. Souvent ces vérités toucheront ceux-ci, et rarement feront-elles impres-
Pag. 19. sion sur les autres. Une âme qui n'a été prévenue d'aucun mauvais sentiment, est comme une cire neuve, susceptible de tous les traits que l'on y voudra former. Celle qui a été imbue de faux préjugés, est comme une cire usée, où tous les nouveaux caractères que l'on s'efforce d'y imprimer, se mêlent et se confondent avec les anciens que l'on y a déjà gravés. Il est plus aisé de marcher dans un chemin battu que dans une route qui n'a point été frayée; et on laboure plus facilement dans un champ que la charrue a déjà amolli, que dans celui où elle n'a jamais passé. Mais il n'en est pas ainsi de l'esprit; on ne peut aisément le cultiver et le former au bien, qu'autant qu'il n'a point encore été gâté et corrompu par de fausses opinions. Que s'il s'est une fois livré à ses préventions, il ressemble à une mauvaise terre dont il faut arracher les ronces et les

épines, avant que d'entreprendre d'y semer le bon grain.

Tout cela nous fait de nouveau sentir la grandeur des misères de l'homme, l'influence que la malignité du démon a sur lui, et le pouvoir que cet ennemi de son salut a d'imprimer dans son âme des caractères de malice et d'opposition à la vérité, qui peuvent lui être funestes par cent endroit, mais qui tendent surtout à la destruction et à la ruine de tout ce que la divine parole devroit produire de bon et de salutaire....

De quels talents ne doit donc pas être rempli celui qui est établi dans l'Eglise avec un rang de prééminence et d'autorité? Il faut qu'il ait l'art de se faire tout à tous, et de réunir dans sa personne les caractères, ce semble, les plus opposés. Il faut, par exemple, qu'il soit d'un côté ferme et constant, de l'autre plein de douceur et de condescendance ; ferme et constant à ne jamais se départir des principes les plus sûrs, et des règles les plus exactes, et en même temps plein de bonté et de condescendance à supporter les infirmités de tous ceux qui sont confiés à ses soins.

Tantôt il ne doit donner aux uns que du lait, I.Cor. III. 2.
c'est-à-dire ne leur proposer que les premiers éléments de la religion; parce que, étant encore trop Pag. 20.
foibles, certaines vérités seroient trop fortes pour eux. Incapables d'en porter le poids, il leur arri-

veroit ce qui arrive à ceux qui, étant d'une complexion délicate, prennent des aliments trop solides : au lieu d'être fortifiés par cette nourriture, peu proportionnée à leur état, ils en sont accablés.
II. Cor. II. 6. Tantôt il doit faire part aux autres de cette sagesse qui se communique aux parfaits. Car de leur donner du lait et des aliments trop légers lorsque leur esprit est éclairé et déjà formé à la piété, et qu'ils n'aspirent qu'à ce qu'il y a de grand et de sublime dans la religion, c'est les mécontenter ; et ce seroit à juste titre qu'ils se plaindroient d'une conduite qui ne seroit propre qu'à les laisser éternellement dans la bassesse et l'infirmité de l'enfance, et qui n'auroit rien de ce qui élève l'homme chrétien à cet état de grandeur et de perfection où sa destinée l'appelle.

Mais où trouver un homme capable de remplir tant et de si grands devoirs? A Dieu ne plaise que je ressemble à la plupart des autres, et que je sois du nombre de ces âmes vénales qui font un trafic honteux de la parole de Dieu, et qui abusent de leur autorité et de leur puissance pour altérer et corrompre la vérité!... Lâches adulateurs, qui ont deux poids et deux mesures, aussi habiles à s'accommoder aux inclinations perverses de tous ceux qui les consultent, qu'industrieux à satisfaire eux-mêmes leurs passions déréglées! Malheureux, qui ne cherchent qu'à s'attirer de vains applaudissements, et qui se

font des maux aussi grands et aussi réels, que la gloire à laquelle ils aspirent est frivole ; qui répandent le sang innocent des âmes trop simples et trop crédules ; et qui, coupables de ce sang, dont ils rendront à Dieu un compte si rigoureux, se creusent, sans y penser, un abîme de malédictions !...

C'étoit une loi sagement établie parmi les Hébreux de ne point confier à toutes sortes de personnes la lecture de ce qu'il y a de plus profond et de plus mystérieux dans les livres saints, parce que, tous n'étant pas capables d'approfondir les sens cachés de ces endroits des livres divins, les esprits foibles qui ne s'attachoient qu'à la lettre auroient pu y trouver un sujet de scandale. Il y avoit donc certaines parties de l'Ecriture qui étoient mises entre les mains de tout le monde, et c'étoient celles dont le sens littéral ne présentoit rien qui ne pût être utile à tous. Il y en avoit d'autres qui, sous des expressions communes, renfermoient de profonds mystères, dont l'intelligence ne pouvoit être que le fruit d'un travail assidu, joint à une grande pureté de cœur. Celles-ci n'étoient confiées qu'à ceux qui avoient vingt-cinq ans accomplis. On ne croyoit pas qu'avant cet âge l'homme pût avoir cette noblesse de pensées et de sentiments qui l'élève au-dessus de ce qui est sensible et terrestre, et qui le fait passer de la simplicité de la lettre à l'intelligence des sens cachés qu'elle renferme. C'est ainsi que le peuple Juif en usoit

Pag. 21.

autrefois avec sagesse et discernement. Or, comme il y a un temps et une manière de s'instruire avant que de passer à l'instruction des autres, nous devrions de même avoir, à ce sujet, quelque règle assurée, et opposer à la licence certaines barrières qu'il ne lui fût pas possible de franchir, et qui fussent aussi stables que l'étoient ces bornes fixées autrefois aux tribus qui habitoient en-deçà et au-delà du Jourdain.

Mais rien n'est réglé parmi nous. Tout y est, au contraire, dans une confusion étrange. Nous ne savons ce que c'est que d'étudier les talents et les différents caractères des personnes, pour assigner ensuite à chacun le rang et le poste qui lui convient. A peine sommes-nous sortis de l'enfance, que nous osons la plupart, pour ne pas dire tous, nous ériger dans l'Eglise en maîtres et en docteurs.

Oui, dans le temps que nous ne faisons encore que bégayer, que nous n'avons aucune intelligence des livres saints, et que nous sommes incapables d'approfondir le caractère de l'ancienne et de la nouvelle alliance, et l'esprit de ceux qui en ont été les médiateurs et les chefs, nous prétendons, pour avoir fait une étude superficielle de quelque partie de l'Ecriture, être en droit d'aspirer aux premières dignités.

O l'illustre prélat! Qu'il sera bien capable de gouverner le troupeau de Jésus-Christ! Il a déjà su se

donner un air de piété et de religion. Il est grand philosophe ; mais malheureusement toute sa philosophie se réduit à la ceinture et à l'habillement. Ne diroit-on pas, à voir ce maintien grave, que c'est un autre Samuel consacré à Dieu dès son berceau, I. Reg. I. 21.
et formé à la vertu dès sa plus tendre enfance? Esprit profond, rare et sublime génie, il ne s'arrête point, dans l'étude des Ecritures, à l'écorce de la lettre ; il y cherche, il y découvre partout des sens mystérieux et cachés. Mais à quoi se réduisent ses belles découvertes? A des songes, à des visions, à de pures extravagances. Après cela, qu'en pensez-vous? N'est-il pas bien en droit de se donner pour un homme tout céleste ? Peut-on trouver mauvais qu'il s'attribue les titres fastueux que s'attribuoient les Scribes et les Pharisiens ? Ne doit-il pas être piqué au vif, pour peu que l'on vienne à ne pas lui rendre tout l'honneur qu'il croit mériter ? Certainement je plains celui qui aura eu le malheur de blesser tant soit peu son humeur fière et hautaine..... Combien n'en voit-on pas, et ce sont ceux qui affectent un plus grand zèle et une plus grande piété, et qui veulent passer pour des hommes rares qui aient fait de merveilleux progrès dans la vie spirituelle ; combien, dis-je, n'en voit-on pas parmi ces pieux et zélés, qui entrent alors dans une espèce de fureur, qui tonnent, qui éclatent, nous accablent d'outrages et de persécutions ?

Pag. 22. Nouveaux préceptes sur la nécessité de s'instruire avant d'instruire les autres, fondés sur ce qui se pratique à l'égard des sciences humaines.

Un des plus grands malheurs que j'aie vu sous le soleil, c'est, dit le Prophète, un homme qui est sage à ses propres yeux. Mais un autre malheur encore plus grand et bien plus déplorable, c'est un aveugle qui s'empresse de conduire les autres, et un aveugle plongé dans de si épaisses ténèbres, qu'il ne s'aperçoit pas lui-même de son aveuglement. Point de plus grand obstacle à la vraie vertu que la présomption et la vaine gloire. Avoir du mérite et le croire, c'est en perdre la plus grande partie. La bonne opinion qu'on a de soi est donc toujours dangereuse, pour ceux même qui ont de la vertu. Mais combien est-elle funeste dans ceux qui sont sans mérite et sans talents !.....

Formons-nous sous l'idée et le caractère de saint Paul, l'idée et le caractère d'un pasteur véritable : et jugeons par là de quel poids effrayant est chargé
Pag. 23. celui qui a la conduite des âmes. Je n'emprunterai, dans la peinture que j'ai à faire, que les expressions de saint Paul.

Et pour trancher d'abord sur une infinité de choses ; je ne vous dirai rien des travaux, des fatigues, et de toutes les vexations horribles que ce grand
II.Cor. XI. Apôtre a eues à essuyer ; tantôt dévoré par la faim,

tantôt desséché par la soif; tantôt dans la nudité, et glacé par la rigueur des hivers, tantôt brûlé des ardeurs excessives de l'été; et toujours en butte à une foule d'ennemis, tant publics et découverts, que secrets et cachés.

Je ne vous dirai rien de toutes les persécutions dont il s'est vu accablé, des noirs complots formés à toute heure contre sa vie, des prisons, des fers, des accusateurs, des tribunaux, et de mille genres de morts prêtes à fondre sur lui. Je ne dirai rien de tous les indignes traitements qu'il a reçus, tantôt meurtri et accablé d'une grêle de coups de pierres et laissé pour mort, tantôt obligé de sauver sa vie en se faisant descendre le long d'une muraille dans une corbeille, et tantôt battu et déchiré de coups de fouets. Enfin je ne vous dirai rien de toutes les courses qu'il a été obligé de faire, et de tous les dangers où il a été exposé : dangers sur la terre, dangers sur mer, dangers dans les naufrages, dangers sur les fleuves, dangers de la part des voleurs, dangers du côté de ceux de sa nation, dangers de la part des faux frères.

Je ne vous dirai rien de la nécessité où il étoit de vivre du travail de ses mains, de son désintéresse- II. Cor. xi. 9.
ment si héroïque, si parfait, du zèle avec lequel il prêchoit partout gratuitement l'Evangile. Je ne vous représenterai point non plus de quelle sorte, placé entre Dieu et les hommes, il étoit en spectacle au I. Cor. iv. 9.

ciel et à la terre, n'envisageant, dans tous les grands combats qu'il avoit perpétuellement à soutenir, d'un côté, que le salut des âmes, et de l'autre, que la
Phil. III. 8. gloire de son Dieu, à qui il vouloit réconcilier et conquérir un peuple nouveau.

Je ne m'arrêterai, quelque grands et terribles qu'aient été tant de travaux et tant de combats extérieurs, qu'à vous représenter les peines et les tribulations intérieures de saint Paul.

Mais que vous en dirai-je, de ces peines et de ces tribulations? qui pourroit vous en donner une juste idée? qui traceroit à vos yeux cette activité de zèle qui le rendoit attentif à tout, cette sollicitude où il étoit pour toutes les églises du monde, cette tendresse compatissante pour tous les maux des hommes, cette charité ardente qui l'engageoit à tout souffrir pour eux, et à porter sans cesse du secours
II.Cor. XI. 29. à tous? Que quelqu'un fût dans l'affliction, Paul étoit lui-même pénétré de douleur. Que quelqu'un eût succombé sous l'effort de la tentation; Paul, touché de sa chûte, et embrasé du zèle de son salut, n'oublioit rien pour le relever.

Quant aux peines qu'il se donnoit pour l'instruction de tous les hommes, elles sont inexprimables. Consommé dans l'art de traiter les maladies spirituelles, il savoit s'accommoder au génie et au caractère de tous, et appliquer différents remèdes à tous les maux. Tantôt il ne montroit aux uns que douceur

et que tendresse, et tantôt il employoit, à l'égard des autres, la rigueur et la sévérité. Persuadé qu'il y en avoit qu'une trop molle complaisance n'auroit fait que rendre plus lâches, ou qu'une excessive dureté auroit pu rebuter, il avoit soin de se proportionner aux besoins de tous, et sa conduite étoit douce et sévère tout ensemble.

Vous le voyez étendre ses soins à tous, établir des lois pour les maîtres et pour les serviteurs, pour ceux qui commandent et pour ceux qui obéissent, pour les hommes et pour les femmes, pour les pères et pour les enfants, pour les personnes mariées et pour celles qui gardent le célibat. Il prescrit à tous les règles qu'ils ont à observer pour demeurer dans les bornes de la frugalité et de la tempérance, et il met un frein à toutes les passions.

Ses instructions sont proportionnées à la science des plus éclairés, aussi-bien qu'au peu d'intelligence des simples et des ignorants. Tous, soit Juifs, soit Gentils, y trouvent ce qui convient à leur état. Ceux qui suivent les inclinations du monde, il les condamne et les reprend avec sévérité. Ceux qui agissent selon l'esprit et les maximes de l'Evangile, il les loue, il les chérit, il rend à Dieu d'immortelles actions de grâces pour eux; il les appelle sa joie, sa couronne, et le sujet de sa gloire.

Pag. 24. I. Thess. II. 20.

Enfin, chargé des intérêts de tous les hommes, il se rend propres les biens et les maux de tous.

Tantôt il gémit et fond en larmes, et tantôt il est comblé de joie et d'allégresse. Tantôt il ne leur offre
Hebr. v. 12. que du lait, c'est-à-dire que les éléments de la piété chrétienne, et tantôt il leur développe les plus grands mystères. Tantôt il s'abaisse jusqu'à l'infirmité des plus foibles et des plus petits, et tantôt il s'élève et entraîne après lui ceux qui peuvent le suivre. Tan-
I. Cor. iv. 21. tôt terrible et menaçant, il est prêt à venir la verge à la main, et tantôt il n'a plus que des entrailles de tendresse et de miséricorde. Tantôt il le prend sur un ton de force et de supériorité qui étonne et désarme la fierté des plus superbes, et tantôt il s'humilie et se confond avec les humbles et les plus petits. Tantôt il se met au dernier rang, et s'appelle
Eph. iii. 8. le moindre des Apôtres, et tantôt il est prêt de donner des marques éclatantes de la puissance de Jésus-Christ, qui agit et parle en lui. Tantôt enfin il
Phil. i. 23. désire de sortir de ce monde, et il est impatient de voir bientôt les liens qui le retiennent captif rompus et brisés, et tantôt il est résolu de demeurer encore dans cette vie mortelle pour l'intérêt de ceux à qui sa présence est encore nécessaire.

Tout dévoué et tout consacré au bien des chers enfants qu'il a engendrés à Jésus-Christ, il ne sait
I. Cor xiii. 5. ce que c'est que de rechercher en rien son propre avantage; et c'est là un des grands traits qui servent à caractériser un pasteur véritable, que de mépriser en toute occasion ses propres intérêts, et de n'envi-

sager que le bien des autres. Trop élevé pour s'arrêter à ce qui est sensible et terrestre, il n'est occupé que de ce qui est invisible. Il se glorifie dans ses infirmités, dans ses tribulations et dans ses souffrances, et les vives impressions de la mort de Jésus-Christ, qu'il ressent en lui. C'est là ce qui fait toute sa joie et le sujet de son triomphe. Gal. VI. 14.

Il est aussi éclairé que le fut jamais mortel sur la terre, et il déclare qu'il ne voit encore qu'à travers les ombres et les énigmes. Il a lieu de compter sur la force et sur l'onction de celui qui opère tout en lui, et il craint encore la rébellion de la chair, il châtie son corps et le traite en esclave. Qu'un tel exemple devroit bien nous apprendre à ne point passer la vie dans un honteux asservissement aux créatures, à ne point tirer vanité d'une science qui enfle, et à ne point flatter une chair criminelle et rebelle à l'esprit ! I. Cor. XIII. 12. I. Cor. IX. 27.

Mais pourquoi entrer dans un plus long détail ? Le zèle qui le brûle, qui le dévore, ne peut se prescrire aucunes bornes ; il embrasse toute la terre. Paul est sans cesse à veiller, à prier, à combattre pour tous les hommes. Prédicateur des Gentils, avocat et protecteur des Juifs, tous deviennent le commun objet de sa sollicitude et de ses soins infatigables ; et dans l'ardeur qui l'anime, il ne craint point de se livrer à des transports si grands et si merveilleux, que je n'ose presque en parler.

Rom. IX. 3. Il souhaite d'être anathème pour tous ses frères selon la chair, et de les introduire en sa place auprès de Jésus-Christ : quel amour ! quelle grandeur d'âme ! quelle noblesse de sentiments ! Il est l'imitateur de Jésus-Christ, qui a été fait pour nous Gal. III. 13. malédiction, en prenant nos infirmités, et en supportant la mort ; ou, pour dire quelque chose de plus modéré, il est le premier, après Jésus-Christ, qui ne refuse pas de souffrir pour les Juifs quelque chose comme un impie, pourvu qu'ils soient sauvés.

Enfin Paul n'étoit plus à lui ; il étoit tout à Jésus-Christ et aux fonctions de son ministère. Le monde Pag. 25. lui étoit un objet d'horreur qu'il avoit crucifié en Gal. VI. 14. lui ; et crucifié à son tour à l'égard du monde, il étoit lui-même un objet d'horreur au monde. Foulant aux pieds tout ce qui tombe sous les sens, il Phil. III. 13. 14. avançoit d'un pas rapide dans la carrière, sans jamais détourner les yeux ni à droite, ni à gauche. Et quoiqu'il eût rempli de la lumière de l'Evangile tous les vastes pays qui s'étendent depuis Jérusalem jusqu'au fond de l'Illyrie ; quoiqu'il eût été enlevé II.Cor. XII. 4. jusqu'au troisième ciel ; quoiqu'il eût été spectateur de la gloire du Paradis, et qu'il eût entendu des paroles ineffables ; tout cela il le comptoit pour rien, dans l'ardeur où il étoit de tendre sans cesse à une plus haute perfection, et de signaler son amour par des actions toujours plus grandes et plus héroïques.

Voilà quel a été Paul, et quels ont été tous les autres, vrais pasteurs animés de l'esprit de Paul. Mais nous-mêmes, qui sommes-nous?

Doutera-t-on, après tout ce que j'ai dit, que les peines qui se rencontrent dans le sacré ministère ne soient infinies, les travaux immenses, et les difficultés presque insurmontables?

S. Grégoire de Nazianze emprunte à l'Ecriture de nouveaux traits pour percer

Ces prélats, jeunes d'âge, plus jeunes encore d'inclination et de mœurs, pasteurs incapables de consoler le troupeau et de parler au cœur de Jérusalem. Il rappelle et commente avec chaleur les anathèmes, dont les prophètes Osée, Michée, Habacuc, Malachie, Zacharie, Daniel, Ezéchiel, Jérémie, ont frappé les mauvais prêtres. Pag. 26. 27.

Je n'insiste pas sur les détails, de peur que ma franchise ne m'expose à trop de haine (1). Pag. 28.

Qui osera donc, au mépris de tant de raisons si fortes, et de tant de motifs de crainte et de frayeur, se livrer ici à une précipitation toujours si fatale, qui s'empare du sanctuaire et de la chaire de vérité, sans préparation et sans étude? Qui pourra Pag. 31.

(1) Avec saint Grégoire de Nazianze, Massillon conclut que « les pasteurs infidèles sont la source funeste de tous les maux de l'Eglise, et qui » ont attiré à cette vigne choisie sa ruine et sa destruction ». (*Confér.*, tom. 1, pag. 11, 12.)

la préférer à l'utilité et à la sûreté qui ne se trouvent que dans la circonspection et la retenue?

Quoi! en sera-t-il du dépositaire et de l'intrépide défenseur de la vérité, comme d'une vile statue de boue qui se pétrit et se fait à la hâte? Un homme dont le ministère est si grand, et qui, répondant, comme il le doit, à sa vocation, aura rang parmi les anges et les archanges, qui unira sa voix au concert de ces Esprits bienheureux, qui glorifiera avec eux l'éternelle Majesté, un homme qui sera associé au sacerdoce de Jésus-Christ, qui en exercera avec lui les fonctions sublimes, qui fera monter ses sacrifices de l'autel visible de la terre, jusqu'à l'autel invisible du ciel, qui réparera les ruines que le péché a causées au plus bel ouvrage du Créateur, qui retracera dans les âmes la brillante image d'un Dieu que le péché y avoit défigurée, qui bâtira pour l'éternité et qui élèvera dans le Ciel des édifices immortels, et pour dire quelque chose de plus merveilleux, un homme qui sera un Dieu destiné à transformer les hommes en autant de Dieux, un homme de ce caractère se formera-t-il en un jour, et sera-t-il l'ouvrage d'une heure et d'un moment?

Je sais quelle est l'ineffable majesté du Dieu dont nous sommes les ministres, et quelle est notre misère extrême. J'aperçois la distance infinie qu'il y a de la dégradation où le péché nous a fait tomber, à l'état de splendeur et de gloire où nous devons élever

les âmes. Je sens enfin l'étrange disproportion qui se trouve entre ce que nous sommes, et ce que nous devrions être, pour exercer de si augustes fonctions, et posséder une telle puissance : *Le ciel est élevé, et la terre est la bassesse même.* Et comment un homme misérable et abattu sous le poids de ses péchés, arrivera-t-il à ce haut point de grandeur et de perfection? Comment, engagé qu'il est dans les liens de la mortalité, et tout environné d'épaisses ténèbres, parviendra-t-il à la contemplation de cette pure et souveraine intelligence? Comment enfin s'élèvera-t-il au-dessus de l'instabilité de toutes les choses présentes, et prendra-t-il un tel essor que, mêlé avec les anges, il ne soit plus occupé que de ce qui est immuable? Prov. xxv. 2.

Ah! que l'on me donne une âme très pure, très sainte, ou qui du moins ait travaillé avec toute sorte d'ardeur et de zèle à se purifier et à se sanctifier : à peine la croirai-je capable, cette âme sublime, de contempler la plus foible image de cette beauté souveraine. Je l'estimerai bien heureuse, si elle peut en saisir ici-bas certains traits, échappés au travers des ombres et des énigmes, comme on aperçoit les rayons du soleil dans un nuage, ou bien réfléchis dans les eaux.

Qui est celui qui a renfermé l'immensité des mers Isa. xl. 12.
dans le creux de sa main? qui, la tenant étendue, a pesé les cieux? qui soutient de trois doigts toute la

masse de la terre, et qui met les collines et les montagnes dans sa balance? Quel est le lieu et le centre de son repos? Où trouver rien dans toute la nature à quoi on puisse le comparer?

Quel est celui qui a tiré par sa parole l'univers du néant, qui a créé l'homme par sa sagesse, et qui a réuni en lui les deux extrêmes, un corps qui n'est que terre, avec une intelligence toute céleste, le visible et l'invisible, ce qui périt et n'a que la durée d'un moment, avec ce qui est incorruptible, immortel; et qui, de ces deux extrêmes réunis, en a composé un tout merveilleux, un être qui est encore sur la terre, et qui pénètre jusque dans les cieux par la sublimité de ses pensées, et par la grandeur de ses désirs, qui semble approcher par intervalles de la Divinité, et qui n'a pas plutôt cru y atteindre qu'il s'aperçoit qu'elle s'est dérobée à ses regards?

Eccles. VII. 24. *J'ai dit*, s'écrioit Salomon : *Je deviendrai sage; et la sagesse s'est retirée, et a fui loin de moi.* Aussi éprouvons-nous que toutes nos connoissances ne sont propres qu'à multiplier nos peines, et qu'à
Pag. 22. nous découvrir un fonds inépuisable de choses que nous ignorons, toujours plus affligés des profondes ténèbres qui nous environnent ici-bas, que consolés par les foibles lumières que nous pouvons acquérir.

Il en est, par rapport à nous, de cette haute et

divine sagesse, comme d'une eau vive qui s'offre à un homme brûlé d'une soif ardente, et dont il n'a pas plus tôt approché les lèvres, qu'elle s'écoule et lui échappe; ou comme de ces éclairs, qui tout à coup nous frappent, et s'éteignent à l'instant, et qui semblent n'avoir brillé un moment à nos yeux, que pour nous laisser l'instant d'après dans une plus grande obscurité.

A peine les Esprits bienheureux, qui ne sont que splendeur et lumière, peuvent-ils soutenir l'aspect de la majesté de ce Dieu, qu'un abîme de perfections dérobe aux yeux les plus clairvoyants, et dont la lumière est si pure, si inaccessible, qu'il est dit de lui, *qu'il a choisi sa demeure dans le sein des ténèbres*. Ps. XVIII. 13. Tout entier dans toutes les parties du monde, et franchissant par son immensité les bornes de l'univers; beau, excellent, parfait par essence, et la beauté primitive : beauté qui éclaire tous les esprits, et qui échappe à la vivacité des intelligences les plus promptes et les plus sublimes; qui attire sans cesse après elle ses amants, qui s'enfuit au-dessus d'eux, au moment qu'ils ont cru la posséder; et qui les élève et les transporte eux-mêmes en s'enfuyant!

Oh! que la destinée où nous devons tous aspirer est grande! Mais que celui qui est chargé d'y conduire les autres et d'être l'introducteur des âmes auprès de leur céleste époux, doit être parfait!...

Pag. 38. Quoi! un homme dont le cœur n'a point été embrasé par les paroles pures et enflammées de Dieu, qui n'a point compris, à la faveur de ce feu divin, les vérités renfermées dans les divines écritures, et qui n'a point eu soin de les graver profondément dans son esprit et dans son cœur, en sorte que son
Pag. 39. esprit et son cœur soient l'esprit et le cœur même de Jésus-Christ; un homme qui n'est point entré dans les trésors de lumière et de sagesse cachés en Dieu, et inaccessibles au commun des hommes; qui ne s'est point appliqué à y contempler, et à y puiser cette abondance de richesses dont il doit faire part aux autres, en communiquant les choses spirituelles à ceux qui sont spirituels; un homme qui n'a jamais éprouvé les chastes délices que l'on goûte dans le sein de Dieu, qui n'a point été admis dans son temple, qui n'a point été rendu lui-même le temple du Dieu vivant, et le sanctuaire spirituel où Jésus-Christ repose; un homme qui n'a point pénétré le sens des figures, qui n'a point su passer de la lettre à l'esprit, et s'élever jusqu'à la grâce du libérateur, et s'affranchir par la pureté de sa vie de la servitude de la loi, laquelle on ne peut accomplir véritablement que par l'esprit, et par la destruction de tout ce qu'il y a de grossier et de charnel; un homme qui n'est point parvenu, tant par les bonnes œuvres que par l'étude profonde de la religion, à l'intelligence des grands mystères; qui n'a point compris

combien ce Sauveur est admirable dans tous les titres qu'il possède, soit comme Dieu, soit comme homme; un homme enfin, qui ne s'est point appliqué longtemps dans le silence et l'éloignement du monde, à la contemplation de la sagesse; qui ne s'est point efforcé d'en découvrir les divins secrets, afin de pouvoir en parler dignement au reste des hommes; un homme, tel que je viens de le représenter, sera-t-il assez hardi que de souffrir qu'on le place à la tête du troupeau de Jésus-Christ? Ah! je frémis à la vue du danger où il s'exposeroit; et je suis persuadé qu'il en sera consterné avec moi, s'il fait attention à tout ce que j'ai dit; et si, d'une part, il sent les difficultés qu'il y a à surmonter pour réussir dans le sacré ministère; si, de l'autre, il comprend les malheurs extrêmes où se précipitent ceux qui y réussissent mal... C'est aux hommes extraordinaires à se charger de ces entreprises hardies. Capables de remplir les postes éminents, on auroit tort de ne pas donner à leur vertu lieu de prendre essor, et d'être utile à plusieurs. Les réduire à des emplois médiocres, c'est agir contre l'intérêt public, et destiner une grande lumière à éclairer une cellule, ou bien revêtir le foible corps d'un petit enfant de l'armure d'un athlète.

Toutefois S. Grégoire de Nazianze s'étoit vu contraint de sortir de sa retraite, et de se charger du sacré ministère. Il emploie le reste de ce discours à justifier son Pag. 41 et suiv.

obéissance ; et démontre, par les plus sages réflexions, sur l'histoire de Jonas, qu'il n'y auroit pas moins de mal à se soustraire opiniâtrement aux vues de la Providence, quand elle nous appelle aux fonctions du sacerdoce, que de s'y ingérer quand elle ne nous y appelle pas (1).

Discours II.

Prononcé à Nazianze, en présence de Grégoire son père, qui en étoit évêque. Application de la parabole des noces à l'indifférence pour la divine parole.

Pag. 47. ... Je ne dissimulerai pas la profonde impression de tristesse dont m'affecte le petit nombre de fidèles ici rassemblés, et le mépris qu'il laisse craindre pour nos instructions... S'il est parmi vous quelqu'un, dont l'extrême sensibilité ait à se plaindre de ne trouver pas de retour dans les cœurs des personnes qui lui sont le plus chères, celui-là pourra apprécier ma douleur, et pardonnera à l'amertume de ce reproche, le dernier, sans doute de ce genre, que j'aurai jamais

(1) Il écrivoit dans les mêmes termes à saint Basile : « Nous avons été » l'un et l'autre faits prêtres malgré nous. Peut-être nous eût-il été plus » avantageux de n'être point élevés au sacerdoce. Voilà tout ce que je puis en » dire, jusqu'à ce que je connoisse bien quelles ont été les vues de Dieu sur » vous et moi. Puisque la chose est faite, notre devoir est de nous soumettre, » principalement à cause des temps où nous sommes, où les langues des hé- » rétiques nous attaquent de tous côtés, et de ne rien faire qui soit au-des- » sous, ni de l'espérance que l'on a conçue de nous, ni de la vie que nous » avons menée jusqu'à présent. » (*Epist.*, XI, pag. 75.)

à vous adresser. Et peut-être, ai-je à me reprocher Pag. 48.
à moi-même, de vous causer ici une trop vive peine, vous, troupeau qui m'êtes si cher! vous, les brebis privilégiées du divin Pasteur, et son plus précieux héritage! vous qui faites toute la richesse de mon père, et le consolez de tout ce qui lui manque! Oui, ô mon père, je puis vous appliquer les paroles du psaume : *Le sort vous est échu d'une manière très* Ps. xv. 5.
avantageuse, car votre héritage est excellent. Ce ne sera pas moi, qui préférerai à cette église aucune des cités les plus opulentes, aucun des troupeaux les plus considérables. Pour être inférieure à toute autre par le nombre ; pour être la moindre des tribus de la maison d'Israël, et mériter à peine d'être comptée parmi les milliers d'habitants de Juda, elle n'en est pas moins pour nous une autre Bethléem, où Jésus-Christ est connu, où il est honoré, où la Trinité sainte reçoit les hommages qui lui sont dus... Et vous, si vous me rendez quelque affection, vous, le champ, la vigne que Dieu cultive par mes mains, ou plutôt par celles de notre commun père, qui vous a enfantés à Jésus-Christ, en vous communiquant la lumière de son Evangile; vous, partie de moi-même (1), accordez-moi aussi à moi-même quelque retour de tendresse et de considération. Le pourriez-

(1) *Vos viscera mea*, comme parle saint Paul dans son épître à Philémon, verset 12.

vous refuser à l'homme qui vous a préférés à tout? Vous m'en êtes témoins, vous et celui de qui je tiens, soit l'autorité, soit le ministère que j'exerce auprès de vous. Ah! si l'amour ne se paie bien que par l'amour, que ne me devez-vous pas en échange de celui qui m'engage à vous!

Pour l'acquitter, ce que nous vous demandons, c'est de garder fidèlement le dépôt de la foi, dans laquelle vous avez été élevés... La vraie piété ne consiste pas à parler beaucoup et souvent de Dieu. Elle se manifeste bien mieux par le silence. La langue, à moins que la raison ne la gouverne, est sujette à pécher. Aimez à écouter plutôt qu'à discourir; et vous témoignerez à Dieu votre amour, en observant la loi bien mieux qu'en louant le législateur.

Le reste du discours rappelle les préceptes généraux de la morale chrétienne.

Discours III.

C'est la première de ces fameuses invectives contre Julien l'Apostat, où respire toute la véhémence des Philippiques et des Catilinaires. Le début en est remarquable par une sorte d'enthousiasme, qui rappelle le langage des Prophètes.

Pag. 49. Peuples, écoutez ce que je vais dire : Vous qui habitez la terre, soyez attentifs à mes paroles. Je vous appelle tous comme d'une éminence située au

milieu du monde, d'où je voudrois que ma voix retentît aux deux extrémités de l'univers. Ecoutez, peuples, tribus, langues, hommes de toute condition comme de tout âge; vous tous qui vivez maintenant, ou qui vivrez dans les siècles à venir. Et afin que ma voix s'étende plus loin encore, je voudrois qu'elle pénétrât jusqu'aux Cieux, pour se faire entendre parmi les chœurs des Anges qui ont exterminé le tyran. Celui que leurs mains viennent d'immoler, ce n'est ni un Séhon, roi des Amorrhéens, Jos. II. 10.
ni un Og, roi de Bazan, foibles monarques qui tenoient sous le joug la terre de Juda, une si foible contrée perdue dans l'immensité de la terre; c'est le serpent tortueux, c'est l'apostat, ce grand et rare génie, le fléau d'Israël et du monde, qu'il persécuta tout entier; de qui les fureurs et les menaces ont laissé partout des traces pofondes, et dont la bouche insolente osa s'élever contre le Très-Haut...... Réveille-toi, cendre du grand Constantin! S'il reste Pag. 5.
encore quelque sentiment sous la tombe, âme héroïque, écoute mes paroles. Ranimez-vous à ma voix, ô vous tous qui gouvernâtes l'empire avant lui, fidèles serviteurs de Jésus-Christ! Celui de tous nos princes qui étendit le plus loin l'héritage de Jésus-Christ, qui surpassa la gloire de tous ses prédécesseurs (1), combien il s'est mépris dans le choix de

(1) Il est difficile d'accorder avec l'histoire d'abord, puis avec notre saint lui-même, les éloges qu'il donne ici à l'empereur Constance. Ce n'est

l'homme qui devoit le remplacer ! Un empereur chrétien nourrissoit, sans le savoir, le plus mortel ennemi de Jésus-Christ ; et sa bienfaisance, pour cette seule fois aveugle et trompée, se prodiguoit à celui de tous les hommes qui la méritoit le moins. Ainsi, tout ce que l'on appelle la puissance ou la science du siècle marche en aveugle, et tout ce qui s'éloigne de la vérité vient tôt ou tard se briser contre elle.

Le premier reproche que le Démosthène chrétien adresse à l'ennemi du christianisme est dirigé contre le fameux édit, par lequel Julien avoit défendu à tous ceux de cette communion de tenir des écoles, et d'enseigner les lettres (1). C'étoit, selon saint Grégoire, un attentat à la propriété commune de tout le genre humain.

Pag. 51. Bien que la culture de l'esprit soit une faculté commune à tout ce qui est doué de raison, il vouloit

point dans ces termes qu'en parle saint Hilaire. Le meurtrier d'une grande partie de sa famille, le persécuteur de saint Athanase et de toute l'Eglise catholique, le protecteur déclaré de l'Arianisme, à qui les païens eux-mêmes ont fait les plus sévères reproches; comment a-t-il pu trouver grâce auprès d'un homme si peu accoutumé à flatter les grands ? On peut répondre, qu'à l'époque où il prononça ce discours (en 364), saint Grégoire ne connoissoit pas bien encore Constance; qu'il pouvoit rejeter sur des bruits populaires les accusations auxquelles sa conduite donnoit lieu; et que mieux informé par la suite, il en a parlé comme tous ceux qui avoient eu avec ce prince des rapports plus directs.

(1) Une épreuve plus dangereuse que les édits de proscription, étoit celle qui fut imaginée par Julien, quand il défendit aux chrétiens, par une loi expresse, portée dès le commencement de son règne, d'étudier et d'en

en réserver pour lui seul le privilége, alléguant ce ridicule prétexte : que les lettres grecques n'appartenoient qu'à ceux qui suivoient la religion grecque (c'est-à-dire le paganisme) (1). Par cette grossière équivoque, il nous présentoit comme des spoliateurs d'un bien qui n'étoit pas à nous. C'étoit, pour un homme aussi connoisseur en éloquence qu'il avoit la prétention de l'être, la plus étrange de toutes les méprises. Il s'imaginoit que nous ne soupçonnerions pas son secret, et qu'il n'auroit pas l'air de nous priver d'un bien fort considérable, vu le peu de cas que nous faisons de ces lettres humaines. Son vrai motif étoit la peur qu'on ne les fît servir à la réfutation de son impiété; comme si les coups que nous lui portons tiroient leur force de l'élégance des paroles et de l'artifice du langage, plutôt que du solide raisonnement que fournit la vérité. Il n'est pas plus possible de nous attaquer de cette manière,

seigner les lettres humaines. Ses motifs, qu'il déguise mal dans sa correspondance familière, avoient pour principe une jalousie secrète contre la gloire que les écrivains du christianisme s'étoient acquise. Socrate et Sozomène n'en font pas mystère. Quelques sceptiques modernes ont essayé de jeter des doutes sur cette circonstance de la vie de Julien. C'étoit bien gratuitement donner le démenti à tous les contemporains, aux païens eux-mêmes, comme aux chrétiens. On peut voir à ce sujet les preuves qu'en donnent Tillemont, *Mém.*, tom. VII, art. IX. Hermant, *Vie de S. Basile et de S. Grégoire*, liv. II, chap. XXVI. La Bletterie, *Vie de Julien*, pag. 244. Notre *Biblioth. choisie*, tom. I, pag. 241.

(1) Julien en fait la déclaration précise dans sa lettre cent quarante-deuxième.

que de nous empêcher de louer Dieu tant que nous aurons une langue..... Par-là, Julien ne faisoit que manifester sa foiblesse. Certes, il ne nous auroit pas défendu de parler, s'il eût cru que sa religion étoit bonne, et pouvoit se soutenir par la discussion. Un athlète qui voudroit mériter la gloire de surpasser tous les autres, et qui demanderoit que le public l'établît, par un suffrage universel, en possession de cette gloire, donneroit des marques de sa timidité plutôt que de son courage, s'il défendoit aux plus forts et aux plus généreux de descendre dans l'arène pour s'y mesurer avec lui. Les couronnes sont pour les combattants, et non pas pour les spectateurs ; pour celui qui déploie toute l'énergie de sa force, et non pour celui qui n'apporte que le reste
Pag. 52. d'un corps mutilé. Vous craignez d'en venir aux mains ; par-là même vous reconnoissez votre vainqueur, vous avouez votre infériorité. J'ai vaincu sans livrer de combat, puisque tous vos efforts ont abouti à éviter le combat.

Tel avoit été le début de sa tyrannique persécution. Pour nous, il est trop juste que nous fassions servir d'instrument à notre reconnoissance ce dont il avoit voulu faire l'instrument de son oppression ; et que, si nous employons au service de notre Dieu des biens que sa miséricorde nous a conservés, ces mêmes langues, enchaînées par un édit aussi lâche que cruel, aujourd'hui rendues à la liberté, célè-

brent le bienfait dont nous jouissons. Tel est le tribut que la justice réclame de tous ceux qui, jour et nuit, demandoient au Seigneur, dans les larmes, dans les jeûnes et la prière, la fin de nos misères, et ceux qui, éprouvés par les combats et les persécutions, étoient un spectacle pour le monde, pour I. Cor. IV. 9.
les hommes, et pour les Anges du Ciel; et ceux qui renonçant généreusement à leurs avantages temporels, à leur patrie, à leurs biens, à leurs familles, à tous les liens qui nous attachent les uns aux autres, avoient eu le courage de subir l'exil pour s'associer aux souffrances de Jésus-Christ. Ceux-là non plus ne s'excluderont pas de notre commune alégresse, qui, reconnoissant bien notre Dieu pour le dominateur universel, mais ne pénétrant point les conseils de sa providence, qui se plaît à tirer le bien du mal, n'attendent point le dénouement des choses pour en connoître le dessein; hommes superficiels, qui ne vont point au-delà de ce qui frappe leurs yeux, et fondent leurs coupables espérances sur la prospérité de l'impie, abusés qu'ils sont par une apparence de paix dont jouit le pécheur. Ce que nous avons vu suffit pour les détromper.

L'éloquent évêque reviendra encore sur le même reproche avec une nouvelle vigueur.

La mort de Julien avoit affranchi l'Eglise tout entière de la dure captivité où elle gémissoit Saint Grégoire invite toutes les classes de la société chrétienne à prendre

part à la commune joie. S'adressant à ceux qui s'en étoient séparés pour suivre des doctrines particulières :

Pag. 53. Pourquoi manque-t-il à cette fête de famille une partie du troupeau? Ah! plût au Ciel qu'il se trouvât ici réuni tout entier! Il n'y a pas long-temps, ils chantaient avec nous des hymnes purs et agréables à Dieu. Confondus dans nos rangs, ils y étoient distingués par nos hommages. Comment s'est-il fait qu'ils se sont éloignés tout à coup, pour chanter à part, et s'isoler de nos assemblées? Comment la commune joie et l'association du triomphe ne les portent-elles pas à venir les célébrer avec nous, plutôt que de présenter, comme ils font, une réunion si peu nombreuse et régulière, qu'il me soit permis de le dire, sans prétendre les offenser. La charité modère les plaintes que le zèle aurait droit de faire éclater, et l'espérance de leur retour adoucit l'aigreur des reproches que nous aurions à leur adresser. Membres malades, mais toujours chers, s'ils méprisent aujourd'hui le corps dont ils se sont détachés, souvenons-nous qu'ils y tenaient autrefois.

Voilà le seul langage que la religion nous permette à l'égard de nos frères égarés par le schisme ou par l'hérésie. Attaquons l'erreur avec force; parlons des personnes avec ménagement. Bossuet n'y manque jamais. Voyez avec quelle affectueuse commisération il rappelle l'infidélité de l'Angleterre, dans son sermon *sur l'unité*. « Qu'y a-t-il de plus beau que d'entendre un roi pieux

» dans un concile. C'étoit un roi d'Angleterre. Ah ! nos » entrailles s'émeuvent à ce nom, et l'Eglise toujours » mère, ne peut s'empêcher dans ce souvenir de renou- » veler ses gémissements et ses vœux (1). » Dans un autre de ses sermons, le même orateur, avec la même effusion de charité qui animoit saint Augustin à l'égard des Donatistes : « Frères égarés, s'écrie-t-il, mais toujours » enfants chéris. Ah ! revenez, revenez au sein de l'u- » nité, etc. » On peut voir encore dans son Oraison funèbre de Madame la duchesse d'Orléans, un autre mouvement non moins pathétique (2).

Mais si notre ministère nous donne des entrailles maternelles en faveur de ceux qui sont dans l'erreur, il est bien loin de nous interdire le zèle des Phinées et des Moïses, pour reprendre et corriger la criminelle indolence, qui se rend complice de l'impiété, en ne s'opposant point à ses fureurs ou à ses complots. C'est ce que saint Grégoire exécute avec une liberté toute apostolique.

Combien sont plus coupables encore, combien Pag. 54.
plus sévèrement doivent être retranchés de cette assemblée, ceux-là qui n'ont point opposé la moindre résistance à la violence de la tempête,... qui ne peuvent pas même s'excuser par la dure contrainte de la nécessité, et qui se sont vendus lâchement et à si bas prix ! Ils tremblaient de se compromettre par une parole en faveur de la vérité, de s'exposer

(1) Tom. v, pag. 501, Collect. in-4°. Paris, 1743.

(2) *Ibid.*, tom. VII, pag. 431.

au plus léger hasard. Et, pour quelque avantage temporel, pour une fumée de faveur ou d'honneur, ils ont misérablement sacrifié leur salut.

Le saint évêque n'avoit pas fait plus de grâce à ces chrétiens sans vertu et sans courage

Lesquels, je le dis avec douleur, et les larmes que nous versons sur eux sont d'autant plus amères, qu'ils sont moins sensibles à leur propre malheur; hélas! le comble de leur misère est de ne pas la sentir; lesquels se sont exclus du droit de paroître désormais dans nos saintes assemblées. Cœurs glacés sur les vérités de la religion, ils ont bien quelques semences de foi, mais qui n'ont point levé, faute d'avoir pris de profondes racines. Et, à la première incursion de la tempête soulevée par le démon, uniquement jaloux de plaire aux hommes, ils ont lâché pied, et sont allés se ranger sous les drapeaux de l'ennemi.

Après avoir ainsi fait le partage, et, comme il le dit lui-même, une sorte d'épuration, dans la famille chrétienne; saint Grégoire célèbre le nouveau triomphe que le Seigneur a remporté sur son ennemi. C'est le saint enthousiasme de Moïse chantant la victoire du Tout-Puissant sur Pharaon. Il s'approprie ses paroles :

Exod. xv. 1. *Chantons la gloire du Seigneur : il s'est signalé avec magnificence, en précipitant le cheval et le ca-*

valier, non dans la mer, comme autrefois, mais en le faisant périr de la manière qu'il l'a voulu dans sa justice. Le prophète Amos, raisonnant sur la toute-puissance de Dieu, disait avec l'accent de l'inspiration : *Il fait tout, il change tout. L'ombre de la mort devient une lumière éclatante entre ses mains, il couvre la clarté du jour des ténèbres de la nuit.* Il gouverne le monde enchaîné ainsi que dans un cercle où il roule perpétuellement. Placé au centre de tous les événements; sa providence ordonne les révolutions qu'elle diversifie à son gré, les précipite ou les arrête par les moyens les plus contraires à nos vues, souvent même dans un apparent désordre, ne découvrant à nos regards que les résultats, enfermant leurs ressorts cachés dans un secret impénétrable, seule constante, seule immuable, dans ce flux et reflux de toutes nos viscissitudes humaines. Amos. v. 20.

A ces grands traits, on reconnoît la doctrine, et jusqu'aux expressions de Bossuet. Plein de la lecture des Pères, l'évêque de Meaux les traduit ou les commente sous la dictée du même Esprit qui les a fait parler.

Saint Grégoire poursuit :

C'est lui qui renverse les puissances de leur trône, et fait monter à leur place des hommes de néant. Il donne aux plus foibles une force qui leur étoit inconnue, et abat la force et le courage du méchant. Il permet que l'impie s'élève par-dessus les cèdres Ps. xxxvii. 35.

du Liban, et que, renversé tout à coup, il ne laisse pas même les traces de son passage. Oh! qui pourra
Ps. cv. 2. parler dignement de la puissance du Seigneur? Quelle voix, quels accents, égaleront jamais la grandeur du prodige que nous avons vu? Quelle main a brisé les armes et le glaive, a comprimé les fureurs de la guerre, a enchaîné le serpent ennemi?

...Quel est celui qui a dit à la mer irritée: Appaise-toi, fais silence? Et l'onde grondante, écumeuse, s'est apaisée aussitôt... Qui a fait cesser la domination impie qui s'exerçoit, dirai-je, sur les justes, il y auroit de notre part quelque orgueil à nous appeler de ce nom, mais du moins sur ceux qui connoissent Dieu? Car si nous avons été persécutés, ce n'est point à titre de justes; pour la plupart, nous n'étions, hélas! que des pécheurs condamnés pour leurs crimes, et réservés à la miséricorde paternelle du Dieu qui nous châtioit pour nous ramener à lui. Quel est donc enfin celui qui a exercé sa vengeance sur les nations, et soumis les peuples à de si rudes
Ps. xxiii. 8. châtiments? C'est le *Dieu fort et puissant, le Dieu redoutable dans les combats*... Notre Eglise qui présentoit naguères l'aspect d'une veuve désolée, sans soutien, flétrie qu'elle étoit par le souffle de l'impiété jalouse des anciens triomphes, a repris tout à coup l'éclat des plus belles couleurs. Dieu a jeté sur son peuple un regard de compassion, il a

brisé les liens qui nous tenoient enchaînés... Et comment s'est opéré ce prodige? Pour le bien comprendre; sondons la profondeur de l'abîme, qu'avoient creusé les crimes du tyran, etc.

Tout cela est pris de l'Écriture. L'auteur ne permet pas qu'on l'oublie; il est tellement plein de l'esprit de Dieu que ses paroles viennent, dit-il, d'elles-mêmes composer le tissu de son chant triomphal.

Il parcourt les divers actes d'accusation dont l'histoire a chargé la mémoire de Julien, et dressant, selon sa belle expression, une colonne d'infamie sur laquelle la postérité viendra lire son opprobre, il remonte jusqu'au temps où il n'étoit encore que César et chrétien. S'il est possible de lui contester l'exactitude de quelques faits rapportés d'après des bruits populaires (1), tels que la mort de Constance par qui il avait été élevé à l'empire (2). Pag. 57.

(1) Voyez sa *Vie*, par La Bletterie, pag. 190 (note).

(2) Constance mourut à Mopsueste, sur les confins de la Cilicie, au pied du mont Taurus, le 3 novembre 361, comme il pressoit sa marche pour aller combattre Julien, qui s'étoit mis en révolte déclarée contre lui. Le bruit courut que Constance étoit mort du poison que Julien lui fit donner. Ammien Marcellin ne le croit pas (lib. XXI, *in fine*); mais il raconte gravement les présages qui assuroient à Julien le succès de sa rébellion, et que celui-ci alloit solliciter de toutes parts (*ibid.*, lib. XXI, *initio*). Ce seul fait suppose l'autre. Pour éloigner les soupçons, il se hâta d'écrire à diverses villes de Grèce, rejetant sur les dieux ce qui s'étoit fait; en quoi il avoit raison, dit un sage écrivain moderne, s'il parloit du dieu de l'ambition (Hermant, liv. II, chap, XIII). S. Grégoire étoit donc fondé à affirmer sur le bruit public que Julien étoit l'auteur de la mort de Constance son bienfaiteur. *Ad tempus arcano atque occulto facinori præstitum adveniens, atque ad mortem cujus ipse architectus erat properans* (pag. 68).

Sur le plus grand nombre, il n'a point à craindre le reproche d'exagération. On sait avec quelle complaisance la philosophie moderne a exalté ce prince, sans doute en reconnoissance de la persécution ouverte qu'il fit au christianisme (1). Elle n'a pas même essayé de répondre aux inculpations précises qui lui sont faites. Des louanges intéressées peuvent-elles prévaloir contre des faits reconnus par Julien lui-même, prouvés par tous les actes de son règne, racontés unanimement par de respectables contemporains, tels qu'un saint Grégoire de Nazianze, un saint Jérôme, un Théodoret, un saint Augustin, un saint Jean Chrysostôme, avoués par un écrivain payen (Ammien Marcellin) attaché à la personne même de l'empereur (2)?

Pag. 61. Tel qu'un feu qui couve sourdement, avant d'avoir éclaté par une flamme brillante, se manifeste par les étincelles ou par les jets de fumée qui s'en échappent; tel encore, si vous l'aimez mieux, que des eaux souterraines qui, se trouvant comprimées dans des canaux étroits d'où elles ne peuvent s'épancher en liberté, se font jour par des ouvertures diverses, grondant au fond de l'abîme qui les recèle, et filtrent au dehors, malgré la résistance

(1) Voltaire, entre autres, dans son poëme *sur la loi naturelle*. Thomas, *Essai sur les éloges*, chap. xx, etc.

(2) S. Hieronym., *Epist.* LXXXIII, *ad Magn.*, tom. IV, pag. 655. Theodor., *Hist.*, lib. III, cap. IV. Ruffin., *Hist.*, lib. X, cap. XXXI. S. Joann. Chrysost., *orat.* XL. S. August., *Confess.*, lib. VIII, cap. II. Amm. Marcell., lib. XXII, XXIV. Voy. la nouvelle *Hist. de Julien*, par M. Jondot.

qui les enchaîne : tel Julien, tout retenu qu'il étoit par le défaut d'occasion, par l'autorité et les sages réglements de l'empereur, qui l'obligeoient à dissimuler en grande partie son impiété (1), ne laissoit pas d'en découvrir le secret à ceux que leur libertinage, plutôt que la prudence, rendoit plus pénétrants. Tantôt c'étoient des disputes qu'il engageoit avec son frère au sujet de la religion, et dans lesquelles il prenoit outre mesure parti en faveur du paganisme, sous le prétexte de faire assaut d'esprit en soutenant la mauvaise cause, mais réellement pour s'exercer à combattre la vérité; tantôt c'étoient les mouvements d'une joie provoquée par les succès de l'impiété, marque certaine de l'affection qu'on lui porte... Il ne tarda pas à être secondé par le débordement des mauvaises mœurs introduites parmi nous. Parvenus à une prospérité d'où il devient bien difficile de ne pas déchéoir : le relâchement, la faveur publique, l'abondance qui ne peut plus garder de mesure, une sorte d'inquiétude naturelle, qui, même dans la plus heureuse situation, aspire au changement, nous avoient précipités dans tous les désordres qu'enfante l'orgueil. Il est plus difficile de conserver les biens que l'on possède, que d'acquérir Pag. 62.

(1) *Quanquam a rudimentis pueritiæ primis inclinatior erat erga Numinum cultum, paulatimque adolescens desiderio rei flagrabat, multa metuens, tamen agitabat quædam ad id pertinentia, quantum fieri poterat, occultissimè.* (Amm. Marcell., lib. XXII, *initio.*)

ceux que l'on n'a pas; comme il en coûte moins pour revenir à l'heureuse situation où l'on étoit arrivé, que d'en descendre; car (c'est l'observation du sage)
Prov xvi. 18. *si l'orgueil enfante la disgrâce, l'abaissement et l'humiliation ramènent à la solide gloire...*

A peine Julien se fut-il emparé de la pourpre impériale, qu'il fit profession publique de l'idolâtrie. Il la commença par un trait de fanatisme qui fait horreur. Ce fut d'entreprendre d'effacer en lui le caractère de chrétien (1).

A quel langage, bon Dieu! vais-je être obligé de descendre.

Il voulut effacer dans un sang impur le sceau que lui avoit imprimé son ancienne initiation à nos saints mystères, et consacrer par un culte profane ces mêmes mains à qui il reprochoit d'avoir été purifiées par la participation au sacrifice non sanglant qui nous communique les fruits de la passion du Sauveur, et nous associe à sa divinité (2). Il fit de la cour impé-

(1) « On croit (dit son historien, l'abbé de La Bletterie), qu'il se servit, à ce dessein, de la ridicule et dégoûtante cérémonie du taurobole et du criobole, inconnue dans l'ancien paganisme, et, ce semble, uniquement inventée pour l'opposer au baptême des chrétiens. Du moins elle s'appeloit aussi régénération; et les païens lui attribuoient l'efficace de notre divin sacrement. » (*Vie de Julien*, pag. 177, 178.) On peut en voir la description, d'après un des hymnes de Prudence, dans le IV[e] vol. de cet ouvrage, pag. 81.

(2) Sozomène qui raconte le même fait, ne doute nullement qu'il fût vrai. (*Hist.*, lib. v, n° 3. Voy. Tillem., *Mém.*, tom. VII, pag. 323.)

riale le réceptacle des haruspices et des sacrificateurs... Puisque j'ai commencé à parler de sacrifices, dois-je m'arrêter à rapporter, sur la foi publique, un événement qui semble tenir du prodige, ou lui refuser toute créance? Je balance, et ne sais quel parti prendre, à cause du mélange qui s'y rencontre de choses croyables, avec d'autres qui paroissent ne l'être pas... Un jour donc qu'il assistoit à l'un de ces sacrifices, on trouva empreinte dans les entrailles de Pag. 71. la victime, une croix environnée d'une couronne. Ce prodige déconcerta les assistants, qui le regardèrent comme un présage du triomphe et de la durée perpétuelle de la religion chrétienne (parce que la couronne est le symbole de l'empire, et le cercle celui de l'éternité). Mais le sacrificateur donna une autre explication au prodige. « Vous n'y entendez » rien, dit-il : Le cercle qui enferme la croix, montre » que le christianisme ne peut plus s'étendre, et que » son terme fatal est arrivé. Voilà les chrétiens investis, ils ne nous échapperont pas. » Je regarde ce prodige, s'il est arrivé, comme un vrai miracle : si c'est une fable, je l'abandonne; si c'est une vérité, c'est Balaam qui prophétise, c'est Samuel que la pythonisse fait parler, c'est Jésus-Christ qui arrache aux démons l'aveu de sa divinité (1). Peut-être la miséricorde divine, vouloit-elle, par un semblable pro-

(1) Num. XXIII. — I. Reg. XXVIII. 9. — Matth. VIII. 29.

dige, ménager à ce prince le moyen de s'arrêter dans son impiété. Voici toujours ce que l'on en raconte, et ce que son caractère connu rend probable.

Julien, voulant s'instruire de l'avenir, consultoit les démons, et descendoit dans je ne sais quel antre obscur, inconnu et inaccessible à la plupart des hommes. L'aspect en étoit horrible. Hé! plût à Dieu qu'il fût tombé dans l'enfer, avant que de se porter à de telles abominations! Il étoit accompagné, à la descente de ce lieu ténébreux, d'un homme, digne, comme lui, d'être enseveli dans les plus noirs abîmes, qui passoit pour fort habile dans l'art de la divination, mais qui n'étoit qu'un fourbe et un imposteur (1). C'est l'usage de ces sortes de devins, d'aller consulter les démons dans certains endroits, obscurs et souterrains; soit parce que les ténèbres plaisent aux démons, parce qu'ils sont des esprits de ténèbres, se plaisant dans les ténèbres où s'en-

(1) Son maître, dans cette science infernale, étoit probablement Maxime, auquel il s'étoit attaché dès sa jeunesse. (Tillem., tom. VII, pag. 324.) Un empereur, un philosophe comme Julien livré à de pareilles initiations! Mais ceux qui l'y conduisoient, étoient-ils moins que lui des philosophes? Libanius, qui fait à Julien un mérite de sa docilité à l'égard de ses maîtres de magie, et de sa ferveur sur tout ce qui concernoit l'idolâtrie, n'étoit-il pas lui-même un philosophe? De nos jours, n'a-t-on pas vu plus d'un de ces Esprits forts, qui sourioient dédaigneusement au mot d'enfer, trembler au moindre présage, et donner dans les plus absurdes surperstitions?

veloppe le crime, soit parce que les imposteurs, en général, évitent l'œil des gens de bien, ouvert sur leurs artifices.

Julien, avec tout son courage, trembloit en y entrant, frappé, dit-on, par un bruit inconnu de voix confuses, qui prenoient par intervalles un accent plus formidable, par l'infection des odeurs qui s'exhaloient, par la vue de spectres en feu, et de prestiges ridicules, mais inattendus. Epouvanté. l'habitude qu'il avoit du signe de la croix, le fit recourir à cette armure, et à la protection de celui-là même, dont il étoit le persécuteur (les détails qui suivent, ont quelque chose encore de plus effrayant). Le signe de la croix eut son effet. Les démons sont vaincus, ils fuient, et les terreurs avec eux. L'empereur, rassuré, revient à son premier dessein : mêmes spectacles, mêmes terreurs. Le disciple éperdu ne sait ce qu'il doit faire. Son maître revient à la charge; il finit par triompher des alarmes de son prosélyte, pour l'entraîner avec lui dans les abîmes du crime. Un cœur vicieux s'abandonne plus aveuglément à des conseils pervers, qu'il ne cède à des impressions vertueuses. Je laisse à raconter aux ministres de ces étranges initiations, ou à leurs adeptes, ce que fit Julien dans cette cérémonie, et les impostures dont il fut la victime. Il en sortit fanatisé par les démons, plein de ce que, dans leur langage, ils nomment enthousiasme. Ses regards farouches et Pag. 72.

ses déportements déréglés et furieux témoignaient assez avec qui il avoit eu commerce. »

S. Grégoire expose la persécution qui fut déclarée au christianisme.

Pag. 73. Julien réfléchit qu'une guerre d'éclat attireroit sur sa personne le reproche de cruauté, et compromettroit ses espérances, sans profit pour sa haine; que la tyrannie éprouvoit toujours des résistances, et redoubloit la ferveur du zèle, comme la flamme attisée par le vent. L'histoire des anciennes persécutions, ne lui apprenoit-elle pas que le christianisme, bien loin d'en être affoibli, s'étoit au contraire fortifié, endurci par elles, comme le fer trempé dans l'eau? au lieu que, s'il déguisoit ses coups, s'il combinoit adroitement l'artifice avec la violence, et les amorces des récompenses avec la terreur des exécutions, ses attaques, ainsi concertées, en seroient bien plus sûres... Tel fut, en conséquence, le plan de sa conjuration... Ce qui présentoit le caractère odieux de cruauté, il l'abandonnoit au peuple des
Pag. 74. villes et des campagnes, dont les préventions aveugles s'emportent aisément aux plus violents excès; ne se permettant pas de les autoriser par aucun édit public, mais se gardant bien aussi de les réprimer, et les couvrant d'une impunité qui n'étoit qu'une approbation déguisée (1)... Ce caméléon prenoit

(1) Cette hypocrite tolérance se contient dificilement dans les bornes

aisément toutes les couleurs. Substituant à la cruauté une apparente douceur, plus cruelle que les édits de persécution, et des moyens de persuasion plus actifs que les mesures de rigueur, il se ménageoit la ressource de sévir, et de s'abandonner à toute son humeur sanguinaire, quand il aurait eu l'air d'épuiser la clémence.

Une autre tactique qu'il avait encore mieux concertée, ce fut de s'assurer à l'avance, par le choix de ses officiers civils et militaires, les dociles exécuteurs de ses criminels projets; ce qui n'est jamais difficile aux persécuteurs. Dans cette vue, il renouvela toute la face de la cour, par le changement des officiers, dont il fit mourir les uns, et chassa les Pag. 74
autres, plutôt parce qu'ils avaient été serviteurs de Dieu, qui est le grand empereur de tous les hommes, que pour avoir été trop affectionnés à son prédécesseur durant son gouvernement : double crime qui les lui rendoit suspects.

Bientôt après, son impiété sacrilége se déclara contre le premier de nos étendarts. Orné du signe de la croix, le Labarum marchait en tête de nos armées, à qui il faisait oublier les fatigues de leurs marches, s'élevant par-dessus les images de nos princes, par-dessus toutes les autres enseignes mi-

qu'elle sembloit s'être prescrites. Julien en est la preuve (voy. le 1er vol. de cette *Biblioth.*, pag. 13, note); et ce qui suit le confirme amplement.

litaires. Julien le fit disparaître; l'aspect en était pour lui d'un trop sinistre augure (1).

Pag. 76. O homme! le plus aveugle et le plus impie qui fut jamais, dont l'habileté le servait si mal dans les plus grandes affaires! vous prétendiez anéantir ce peuple immense de chrétiens répandu dans tout l'univers, par la force, ou comme vous affectiez de le dire, par la folie de la prédicatiou, cette folie qui a vaincu la sagesse du siècle, a triomphé des démons, a bravé les temps! Qui? vous dont on connoît si bien et le caractère et l'origine, qui donc êtes-vous pour vous élever contre l'héritage de Jésus-Christ? qui ne finira jamais, dût-on l'attaquer avec plus de fureur encore que vous ne faites, qui s'agrandira sans cesse par des conquêtes nouvelles; nous en avons pour garant les anciennes prophéties, et les événements qui se passent sous nos yeux... Vous, lutter avec vos sacrifices et vos expiations, contre le sacrifice de Jésus-Christ! opposer le sang de vos

(1) Il le réduisit à son ancienne forme, c'est-à-dire, autant que l'on en peut juger par les médailles qui nous en restent, qu'il ôta la couronne qui étoit en haut (selon Ensèbe) autour du chiffre, marquant le nom de Christ, avec le même chiffre écrit en broderie sur le voile qui pendoit de la croix; et, en place de ce trophée de la religion chrétienne, il y fit graver les lettres ordinaires de la république romaine, S. P. Q. R. Mais Jovien et Valentinien, qui avoient confessé généreusement le nom de Jésus-Christ dans l'armée, pendant cette persécution où ils avoient été enveloppés comme les autres, rétablirent depuis sur cet étendard le nom du diviu Sauveur.

victimes, à ce sang qui a purifié le monde! lever un bras impie contre ces mains percées de clous pour votre salut! quel trophée espérez-vous ériger contre sa croix? Quoi! la tyrannie et l'oppression, contre les victoires de sa mort! la révolte et l'insurrection, contre la gloire de son tombeau! et pas même des martyrs, contre la foule immense de ses confesseurs? Vouloir le persécuter, après Hérode, le trahir, après Judas, le condamner, à la suite d'un Pilate; et vous déclarer l'ennemi de Dieu, à l'exemple du peuple déicide!.. Vous comptez pour rien les victimes illustres qui se sont laissées égorger pour le nom de Jésus-Christ? Vous ne craignez pas les athlètes invincibles qui ont combattu sous sa bannière, Jean, Pierre, Paul, Étienne, André... tant d'autres qui, soit avant, soit après, ont défendu la vérité au mépris de tous les périls, ont affronté généreusement le fer et le feu, les fureurs et des animaux féroces et des tyrans, souffrant avec joie comme s'ils n'avaient point eu de corps? Eh! quel mobile les portait à soutenir d'aussi horribles tortures? sinon le respect pour la vérité qu'ils auraient craint de trahir par le plus léger mensonge. Les pouvez-vous braver impunément ces illustres martyrs de Jésus-Christ, en l'honneur de qui ont été instituées de pompeuses solennités, dont la puissance se fait sentir par les miracles qui s'opèrent à leurs tombeaux, chassant les démons, guérissant les ma-

Pag. 77. ladies, faisant connaître l'avenir par les songes et les prédictions, et dont les précieux restes n'ont pas moins de pouvoir que leurs âmes saintes? une seule goutte de leur sang, que dis-je? les instruments de leur martyre n'ont pas moins de force que leurs corps eux-mêmes? Mais ces objets de notre vénération ne font qu'exciter vos mépris. Votre culte à vous, c'est un Hercule, mourant victime de sa brutale passion; un Mythras, non moins infâme; une Diane, dégoûtante du sang des étrangers immolés sur son autel, etc. Vos héros, un Socrate qui boit la cigüe; un Anaxarque mourant parce qu'il n'étoit pas maître de vivre; un Pythagore, un Apollonius de Thyane, avec leurs ridicules initiations!

Comme Julien affectoit jusque dans ses marches militaires de porter des habits simples et de se montrer avec un extérieur négligé, parce que, disoit-il, un général doit l'exemple à tous; saint Grégoire lui offre des modèles qui sont sous ses yeux; il parle de nos solitaires chrétiens :

Les voyez-vous ces hommes pauvres, sans autre toit que le ciel, couchant sur la dure, exercés par la faim, par l'intempérie des saisons; à qui vous croiriez à peine un corps dont ils se dépouillent afin de se mettre mieux en rapport avec la Divinité;... que l'humilité courbe jusqu'à terre, et que leur foi élève au-dessus de tout ce qui tient de la

terre,... libres jusque dans les fers ; que la tyrannie enchaîne, et qu'aucun lien ne captive ; qui ne possèdent rien dans le monde, et qui possèdent tout ce qui est au-dessus du monde;.. étrangers aux affections mondaines pour se livrer tout entiers aux saintes flammes du divin amour : leurs rochers et leur abjection, leur solitude et leurs privations, voilà leur trône et leurs délices, leur univers et la source de purs et ineffables plaisirs qui les inondent dès cette vie... Ce sont leurs larmes qui purifient le monde, leurs mains élevées vers le ciel qui éteignent les feux de l'incendie, désarment les animaux féroces, émoussent les pointes des épées, mettent les armées en fuite, et quelque jour enfin arrêteront le cours de votre impiété, quelque succès que vous vous promettiez, et quelque personnage que vous jouiez avec vos démons (1).

Il les compare avec les philosophes les plus vantés, dont il apprécie les vertus avec autant de sagacité que d'érudition.

On les compte ces héros de sagesse ; et combien de temps encore soutenoient-ils ce personnage d'hommes vertueux ? Comptez, si vous le pouvez, cette innombrable multitude de chrétiens adonnés

(1) Le P. Caussin a cité tout ce morceau comme modèle de véhémence, dans son traité *De eloq. sacr. et civ.*, lib. VIII, cap. XXXII; pag. 520.

à une philosophie bien autrement sublime, répandus dans toutes les contrées du monde; dans les deux sexes, une sainte émulation à qui servira le mieux le Seigneur par la chasteté, la résignation par l'exercice continuel de toutes les vertus, non pas seulement dans les conditions les plus obscures de la société, mais dans les rangs les plus élevés par l'extraction, par l'opulence, par les dignités dont ils ont fait à Jésus-Christ un généreux sacrifice.....

Pag. 86. Les deux projets qui tenoient le plus au cœur de l'Apostat, c'était la ruine du christianisme, et sa guerre contre les Perses; le dernier ne devoit être pour lui qu'un jeu, du moins il le disoit à qui vouloit l'entendre. Il ne voyoit pas avec toute sa pénétration, que si les persécutions d'autrefois n'avoient amené que des troubles passagers, aujourd'hui que le christianisme étoit la religion dominante par tout l'univers, vouloir le renverser, c'étoit ébranler tout l'empire, risquer les plus effroyables convulsions, nous exposer à des calamités telles que la haine des ennemis même les plus acharnés du nom romain n'auroit osé jamais en concevoir la pensée. Et les voilà les magnifiques bienfaits que nous promettait cette nouvelle et sublime philosophie ! voilà ce règne qui devoit nous rendre si heureux, et rappeler le siècle d'or, en anéantissant tout germe de trouble et de dissension! Quoi! parce qu'il y auroit eu diminution dans les charges publiques, un choix plus sévère

dans la composition des tribunaux, des mesures de répression contre le brigandage (1) ; avantages réels, mais bornés dans leur durée ; étoit-ce là pour la république un si grand bienfait? Encore auroit-il fallu le lui procurer. Le récit en eût flatté agréablement nos oreilles. A la place de tout cela, qu'avons-nous vu? que voyons-nous? Les peuples et les villes armés les uns contre les autres ; dans toutes les cités, pas une famille, pas une maison qui ne soit divisée, pas un mariage où la paix ne soit disputée par la discorde ; fruits inévitables de la malheureuse politique que Julien avoit embrassée (2). La belle source de gloire pour lui, comme de tranquillité pour l'état! Quel homme, avec les plus perfides desseins contre la religion, ou la moindre lueur de raison dans l'esprit,

(1) Julien, parvenu à l'empire, créa, dit Ammien Marcellin, une chambre de justice pour quelques coupables. On condamna bien des innocents (lib. XXII, *initio*).

(2) Julien ne se contenta pas de ramener le paganisme au sein de l'état chrétien ; ce qui étoit une source de discordes. Pour assurer mieux le succès de ses vues, dit son historien Ammien Marcellin, il faisoit venir dans son palais les évêques qui étoient en différend avec leurs peuples, sous prétexte de réconciliation (lib. XXII, pag. 476, col. 2). Personne n'étoit dupe de cet artifice. « Les historiens païens, aussi bien que les chrétiens, ont découvert sa malignité dans cette manière d'agir, et ils nous témoignent que son intention, en cela, n'étoit pas moins criminelle, que son action paroissoit juste et légitime. Car, outre que par cette douceur et cette modération apparente, il condamnoit le gouvernement de son prédécesseur, qui s'étoit souvent emporté aux dernières violences, il avoit aussi pour but de fomenter la division du peuple et des évêques, sous le prétexte de les réunir. » (Hermant, *Vie*, tom. I, pag. 159.)

pourroit approuver de pareils systèmes? Que vous souffriez dans une partie du corps, si le reste est sain, une constitution d'ailleurs vigoureuse l'emporte et rétablit la santé sans beaucoup de peine ; mais quand ce sont plusieurs des membres à la fois qui sont en souffrance, et qu'il y a complication dans le mal, il devient impossible que la totalité ne soit languissante et exposée à un danger manifeste.
Pag. 81. Image naturelle du gouvernement: si l'état est fort, quelques particuliers peuvent être vicieux sans que l'état en souffre; mais quand la maladie a gagné la multitude, l'état tout entier est en péril. Tout autre que Julien, même avec les préventions les plus envenimées contre nous, l'auroit senti, surtout pour les temps où nous sommes, et vu la prospérité du christianisme; mais lui, sa profonde corruption avoit mis sur ses yeux un bandeau qui ne permettoit pas à la raison de se faire jour; et son aveugle animosité n'épargnoit personne, ni grands, ni petits. Par exemple, quelle légèreté d'esprit, quelle étourderie indigne, je ne dis pas du haut rang où la Providence l'avoit placé, mais de l'intelligence la plus bornée, de s'être imaginé qu'en changeant le nom de chrétiens, il changeroit par-là seul nos dispositions; et qu'en nous rendant ridicules par une qualification nouvelle, il nous rendroit bientôt odieux? Il substitua donc à notre nom de chrétiens celui de *Galiléens*, et fit exprès une loi pour or-

donner que nous ne fussions plus désignés que sous ce titre. Il n'en faut pas davantage pour témoigner combien est honorable le nom de chrétien, puisque notre ennemi vouloit tant nous le ravir. Peut-être que ce nom lui inspiroit le même effroi qu'aux démons.

Un autre stratagème lui réussit mieux. C'étoit un Pag. 84. usage établi dans l'empire que le prince fît des largesses aux troupes ; elles consistoient en distributions d'argent. Julien, assis sur son trône, avoit fait dresser à côté un autel avec des charbons allumés. Chacun de ceux qui étoient admis à la gratification recevoit des assistants l'ordre de jeter de l'encens : ce n'étoit qu'à ce prix qu'ils pouvoient l'obtenir. C'étoit sacrifier son âme pour une bien modique rétribution. Le plus grand nombre succomba. Ces légions victorieuses du monde entier se trouvèrent Pag. 85. subjuguées par un peu de feu, d'or et d'encens ; et ce qu'il y avoit de plus déplorable, elles ne rougissoient pas de leur défaite. En baisant la main de leur empereur, elles baisoient celle du meurtrier de leurs âmes, main plus funeste mille fois que n'eût pu l'être une armée entière de Perses. Soulageons l'amertume de ce récit par une anecdote plus consolante. On raconte que quelques-uns de ceux qui n'avoient cédé que par surprise, s'étant rencontrés avec d'autres de leurs compagnons au sortir de cette malheureuse distribution, se mirent à table avec eux. Là, ou-

bliant ce qui venoit de se passer, ils firent, avant de porter le verre à la bouche, comme ils avoient accoutumé de le faire, le signe de la croix, levant les yeux au ciel, invoquant le nom de Jésus-Christ. Sur quoi, quelqu'un leur ayant témoigné son étonnement de ce qu'ils invoquoient encore Jésus-Christ après l'avoir renié ; ceux-ci, comme frappés par la foudre après l'explication qui leur fut donnée, honteux de leur apostasie, désespérés du crime qu'ils avoient commis, sortirent de table à l'instant même, transportés d'indignation et de zèle, et criant à haute voix au milieu de la place publique : « Nous sommes » chrétiens, nous le sommes dans l'âme ; nous vou- » lons que tout le monde le sache. Nous en faisons » la publique profession en présence du Dieu pour » qui nous vivons et sommes prêts à mourir. Non, » nous ne vous avons point trahi, ô Christ ! notre » Sauveur ! Nous n'avons point trahi la foi promise à » votre saint nom. Si notre main a péché, notre » cœur fut innocent. C'est moins l'or de Julien que » sa fourberie qui nous a trompés. Nous offrons notre » sang en expiation de notre erreur. »

Ils ne s'en tinrent pas à ce discours ; mais courant de toutes leurs forces vers Julien, et jetant à ses pieds, par un généreux dédain, l'or qu'ils avoient reçu de lui, ils s'écrièrent : « Ce n'est point un don » que vous nous avez fait : vous nous avez donné la » mort. Réservez vos largesses pour d'autres que

» pour ceux qui reconnoissent dans Jésus-Christ
» leur monarque légitime ; donnez votre or à des
» gens qui n'aient pas ensuite à rougir de l'avoir
» accepté. Quant à nous, vous pouvez nous immo-
» ler, faire jeter dans les flammes des hommes
» coupables du crime d'avoir brûlé un profane en-
» cens. Punissez et ces mains qui se sont étendues
» pour un sacrifice impie, et ces pieds qui ont trop
» bien servi notre aveugle empressement. Jésus-
» Christ seul nous suffit, à nous ; seul il nous tient
» lieu de tout. »

Julien frémissoit de colère. Ordonner leur exécution, c'eût été en faire des martyrs : c'est ce qu'il ne vouloit pas. Il ne les empêchoit pas d'être des confesseurs. Il se contenta de les condamner au bannissement ; le plus grand bien qui pût leur arriver, puisque c'étoit les éloigner de la vue de ses sacriléges abominations (1).

Un homme tel que lui pouvoit-il garder longtemps le masque de tolérance dont il se couvroit? Incapable de soutenir par lui-même aucune résolu-

(1) Hermant ajoute (*Vie*, tom. 1, pag. 203) que Julien, dans le premier transport de son emportement, avoit ordonné qu'on leur coupât la tête ; ce qui alloit être exécuté, si la peur que lui inspirèrent les mécontentements du peuple, ne l'eût ramené à des sentiments plus humains. La sentence fut révoquée. Un de ces généreux confesseurs ne s'en consoloit pas : Apparemment, disoit-il, que nous ne méritions pas l'honneur d'être appelés martyrs de Jésus-Christ. Il se nommoit Romain. Théodoret parle

tion fixe, il n'étoit que le servile instrument du démon qui le dominoit. Semblable à la flamme du volcan qui, long-temps recelée dans ses entrailles, s'échappe avec plus de violence, la rage qui couvoit dans son cœur contre le nom chrétien, comprimée par une sorte de réserve philosophique, devoit
Pag. 87. éclater à la première occasion, et se manifester par les fureurs d'une persécution ouverte.

Je ne parlerai point des édits publiés contre nos édifices sacrés, du pillage de nos églises, exécuté par l'avarice autant que par l'impiété, de la spoliation des richesses du sanctuaire en proie aux plus brutales profanations, qu'il falloit arracher aux prêtres et aux laïques qui en étoient les dépositaires; les cruautés barbares exercées sur leurs personnes; les colonnes des temples inondées de leur sang, coulant à grands flots sous les verges des bourreaux qui les frappoient; les soldats furieux, parcourant les villes et les campagnes, plus impitoyables encore que le maître qui commandoit leurs fureurs, traitant les chrétiens avec plus d'inhumanité que n'auroient fait les Perses, les Scythes, et les autres Barbares.... Ce furent surtout les villes d'Alexandrie,

d'autres confesseurs que Julien fit tourmenter avec une telle rigueur, qu'ils laissèrent la vie dans les tourments; ce qui leur valut la couronne du martyre. Ils se nommoient Juventin et Maximin. Déposés après leur mort dans un magnifique tombeau, ils sont honorés comme Saints, et l'Eglise d'Antioche célèbre leur fête chaque année. (*Hist.*, liv. III, chap. XV.)

d'Héliopolis, de Gaza, d'Aréthuse, qui se signalèrent par ces excès.

On peut en lire les détails dans les historiens ecclésiastiques (1). Notre écrivain se borne à ceux-ci :

Il y a, dit-il, une sorte de distinction qui s'attache aux grands crimes comme aux grandes vertus. Ces villes ont eu ce privilége. On y a vu des vierges consacrées au Seigneur, et qui jamais ne furent jusque-là profanées par les regards des hommes; on les a vues enlevées de leurs saintes retraites, produites sous les yeux de la populace, dépouillées de leurs vêtements, déchirées, mises en pièces, (Dieu vengeur! jusqu'à quand souffrirez-vous d'aussi monstrueux excès?) et leurs chairs palpitantes servir d'aliment à ces bêtes féroces! On les a vus, après avoir ouvert le ventre à leurs victimes, et jeté de l'orge sur leurs entrailles, prendre plaisir à les faire dévorer par les animaux qu'on nourrit de cette espèce de grain (2).

Parmi les victimes les plus signalées de cette persécution, devenue sanguinaire, saint Grégoire distingue l'évêque d'Aréthuse, Marc, qui avoit sauvé la vie à Ju- Pag. 88.

(1) Voyez Théodoret, liv. III, chap. VII.

(2) L'histoire parle dans les mêmes termes. Voyez Sozom., lib. v, cap. x. Niceph., lib. v, chap. XIII. Tillem., *Mém.*, tom. VII, pag. 338—561. Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. xv, n° v et suiv., tom. IV, pag. 9—36.

lien dans son enfance, et à qui les païens faisoient le reproche d'avoir renversé sous Constance un temple de Cybèle. Sous le prétexte de s'en venger (1), mais en effet pour complaire à Julien, et le punir des efforts qu'il avoit faits pour leur conversion, les habitants de cette ville se portèrent contre lui à des violences qui font horreur.

Averti des desseins formés contre sa vie, Marc avoit fui d'abord, fidèle à l'ordre de l'Evangile, qui ne permet pas de s'exposer à la persécution, tant pour conserver sa propre existence, que pour épargner un crime aux persécuteurs. Bientôt, apprenant que plusieurs des habitants se trouvoient compromis pour sa cause, il avoit quitté le lieu de sa retraite, et étoit revenu se présenter à l'orage. Sa
Pag. 89. présence, l'exemple du courage qu'il donnoit, ne firent qu'irriter ses bourreaux. On se saisit de sa personne. Hommes, femmes, enfants, jusqu'aux magistrats, tous se réunirent contre lui, sans respect pour son âge, pour ses longs services, et se portèrent à des horreurs que notre plume se refuse à retracer, malgré même l'autorité de saint Grégoire,

(1) Julien l'avoit condamné à le rebâtir à ses dépens. Marc ne crut point que cela fût permis à un chrétien, moins encore à un évêque, et pour s'en garantir, il sortit de la ville. On avoit diminué de moitié la somme à laquelle il avoit été taxé d'abord : il répondit qu'il n'y auroit pas moins d'impiété à donner une obole, qu'à donner la somme entière. (Théodoret, liv. III, chap. VII.)

qui a cru devoir en mettre sous les yeux toutes les circonstances (1).

Quelques païens mêmes en étoient révoltés, et osèrent s'en plaindre à l'empereur. Un de ses préfets, Pag. 91-92.
essayant (dit saint Grégoire) de marcher entre la tyrannie et les lois, se permit de punir quelques idolâtres qui avoient massacré des chrétiens. On lui en fit un crime auprès de l'empereur, qui le destitua ignominieusement. Il eut beau chercher à se justifier, en alléguant les lois; il eut beaucoup de peine à éviter le dernier châtiment. Julien finit par lui faire grâce en le condamnant à l'exil. Quel acte de clémence et de sagesse! Il le motivoit en disant : « Est-ce donc un si grand mal qu'un Grec ait massa-« cré des Galiléens? » Dira-t-on que ce ne fut point là une persécution ouverte, et une persécution bien plus manifeste, comme bien plus formidable, que toutes celles qui s'annonçoient par des déclarations précises? Qu'importe que vous les envoyiez directement à la mort, ou que vous autorisiez les fureurs de leurs bourreaux, et que vous sévissiez contre ceux qui les ménagent? Ce que veut l'empereur est

(1) Sa constance fut à l'épreuve des tortures les plus cuisantes. « Si la gloire de ses souffrances n'étoit point tachée par l'Arianisme qu'il a voit si long-temps défendu, il seroit comparable aux plus illustres martyrs. » (Godeau, *Hist. eccles.*, tom. II, pag. 345.)

Ceux qui voudront connoître ces circonstances, peuvent lire Tillemont, Fleury, Hermant et les autres.

une loi non écrite, bien plus impérieuse et plus puissante, que des lois écrites auxquelles manque l'appui du trône...... C'est aller trop loin, nous répondent certaines personnes attachées à sa mémoire, et qui se font de Julien un dieu, séduites par des apparences de douceur et de modération. Mais parce qu'il savoit joindre l'hypocrisie à la cruauté, en étoit-il moins persécuteur? Lui, ou ses ministres, lequel est le moins coupable, quand c'est lui qui les fait agir? Il y auroit eu du moins quelque noblesse à s'avouer pour persécuteur. S'envelopper d'artifices, étoit à la fois et bien plus lâche, et bien plus sanguinaire. C'étoient là autant d'essais par lesquels il préludoit à des actes qui devoient surpasser les précédentes persécutions. Non, un Dioclétien, qui accabla les chrétiens d'outrages, ni un Maximien, qui vint après et enchérit sur son devancier, ni Maximin, qui les surpassa tous deux en cruauté, n'avoient imaginé rien de semblable aux desseins qu'il préparoit contre nous, si Dieu ne les eût prévenus. Sa bonté s'est laissée fléchir par les larmes que nous versions en secret, les seules armes que les chrétiens doivent opposer à la tyrannie. Il se disposoit à leur enlever toute liberté, tout droit à la confiance, tout exercice de la vie civile ; à les éloigner des assemblées, des tribunaux, en les interdisant à ceux qui refuseroient d'offrir de l'encens à ses dieux.... O vous, législateurs des empires, modérateurs de la

société humaine, dont les lois, telles que l'aspect du ciel, la lumière du soleil et l'air que nous respirons, sont autant de bienfaits publics à la jouissance desquels tous les hommes libres sont appelés, un homme s'est rencontré qui a voulu en priver les chrétiens ! Il ne vouloit pas que les opprimés trouvassent des organes pour les défendre. Il ordonnoit qu'ils fussent bannis de leur pays, qu'on les égorgeât, qu'ils ne pussent pas même respirer l'air ; et cela sous le prétexte, disoit-il, que notre loi nous interdit la vengeance et les procès, qu'elle ne nous permet pas de posséder rien en propre, qu'elle nous ordonne de mépriser tous les biens de ce monde, de prier Dieu pour ceux qui nous persécutent, et de leur vouloir toute sorte de bien.... Pouvoit-il se méprendre sur le véritable esprit de ces maximes de nos Ecritures, lui qui les avoit apprises du temps où il faisoit dans l'Eglise l'office de lecteur ?.. Saint Grégoire rappelle ici ce qu'il avoit déjà dit plus haut sur les premières années de Julien, où il raconte, à l'occasion de Constance, « que cet empereur avoit pris un soin tout particulier de lui donner, ainsi qu'à Gallus son frère, des maîtres chrétiens, pour les instruire en toutes sortes de sciences. C'est ainsi que ces deux jeunes princes passèrent par tous les exercices de la philosophie chrétienne, non-seulement pour apprendre à bien parler, mais aussi pour étudier les sentiments de la véritable piété et des

bonnes mœurs. Ils avoient la conversation des personnes les plus vertueuses. Ils se firent même recevoir dans le clergé, jusqu'à lire publiquement au peuple les livres des divines Ecritures, ne faisant pas moins d'état de cette fonction de lecteur que des emplois les plus relevés et de ce qu'il y a de plus glorieux dans les dignités du siècle, et mettant la piété au-dessus des plus illustres ornements (1). ») Pouvoit-il aussi oublier qu'il avoit lu dans ces mêmes Ecritures que le méchant doit s'attendre à une fin funeste? Lui qui nous recommandoit si fort de vivre conséquemment à nos saints livres, avoit-il lu dans ces mêmes livres qu'il lui fût commandé de vivre en impie? que tel étoit le bon plaisir de ses dieux?.....
Pag. 95. Qu'il en appelle au témoignage de nos ennemis eux-mêmes, et des plus acharnés, de ces hommes si dignes de leurs dieux, et dont la bouche du moins dépose en faveur des principes de la probité et de la douceur; qu'ils nous prouvent que le crime est pour eux un apanage dont ils ont l'exclusive propriété; qu'ils nous montrent où est la justice et la morale, de nous obliger, nous, à endurer les outrages et les tortures, eux, à n'épargner pas des hommes qui ne savent que pardonner. Comparons leurs procédés avec les nôtres. Dans le temps que le christianisme

(1) Hermant (*Vie*, tom. 1, pag. 54, 55.) analysant saint Grégoire, pag. 58, 59, 60.

jouissoit de la considération publique, et que le paganisme, manquant d'appuis, se précipitoit vers sa ruine, les chrétiens en ont-ils agi avec vous comme vous agissez communément avec eux? Vous ont-ils ravi la liberté? Quand ont-ils excité contre vous les fureurs de la multitude? Quand vous ont-ils abandonnés à la discrétion de juges avides d'aller au-delà des ordres qu'ils avoient reçus? Quels sont ceux de vous que nous ayons exposés au danger de perdre, je ne dis pas seulement la vie, mais leurs dignités, leurs emplois, les distinctions qu'ils avoient méritées? Vous ont-ils, en un mot, traités jamais comme vous faites les chrétiens?

Philosophe si sage et si pénétrant, qui vouliez faire aux chrétiens une obligation rigoureuse de la plus sublime perfection! comment n'avez-vous pas remarqué que si parmi nos lois il en est qui obligent sans restriction, et de qui l'infraction n'est jamais permise, il en est aussi dont le précepte n'est pas absolu, et dont l'observation libre et volontaire amènera les récompenses promises à la perfection, sans que leur inexécution engage ceux qui les omettent. Plût au Ciel, sans doute, que tous les fidèles atteignissent à ce haut degré de vertu! Mais parce que l'homme n'est pas un dieu; parce que, s'il est des Pag. 96.
âmes supérieures qui excellent dans la perfection, il en est d'autres aussi qui s'estiment heureuses d'arriver à la médiocrité, pourquoi vouloir qu'il y

ait pour tous une même mesure? et que l'on fasse, sous peine d'être condamné, ce à quoi l'on n'est pas tenu? Parce qu'on ne fait pas des actions qui méritent châtiment, a-t-on droit à la récompense? Non, sans doute. De même, pour ne pas faire des actions d'un ordre qu'il faille récompenser, faut-il en conclure que pour cela l'on mérite châtiment? Notre philosophie chrétienne est bien mieux assortie aux besoins de la nature; elle ne nous oblige qu'autant que nos forces le permettent.

Et encore une fois, quel acte de tyrannie plus caractérisé que le fameux édit par lequel il interdisoit aux chrétiens tout commerce avec les lettres? Je reviens sur mes pas pour vous entretenir encore de cet acte de son gouvernement, que je regarde comme le plus inique et le plus odieux de tous. Mon indignation sera partagée aisément par quiconque est sensible aux charmes de l'étude et de l'instruction. Quant à moi, je fais profession de l'être; je cède sans nulle peine tous les autres avantages à qui les recherche, tels que la puissance, la noblesse de l'extraction, la gloire, les richesses, tout en un mot ce que les hommes vantent le plus sur la terre, ce qui leur donne les jouissances mensongères de la vanité. La science est à mes yeux d'un prix bien autrement réel; et je n'aurai pas l'injustice de méconnoître tant d'utiles et de laborieux travaux, entrepris par ceux qui nous les ont procurés. A quoi

pensoit-il donc cet homme de qui l'imprévoyance égala l'implacable haine qu'il portoit au christianisme? à quoi pensai-t-il, en nous fermant tous les canaux de la science? Ce n'étoit point là de sa part une simple menace, mais une loi positive (1); quel mauvais démon lui avoit inspiré une semblable idée? Son dessein, quel étoit-il? Je vais vous le dire (2)... Le même qu'avoit eu autrefois l'envoyé impie de Sennachérib au peuple de Jérusalem : se voyant dans l'impuissance de prendre cette ville par les armes, Pag. 101.

(1) On parle de deux ordonnances rendues par Julien dans le même esprit; la première, du commencement de son règne, qui défend aux chrétiens d'étudier les lettres humaines, et ne permet de suivre les écoles publiques, qu'à ceux qui adorent les idoles; l'autre, dont la date est plus précise (elle est du 17 juin 362), portant que, non-seulement tous les professeurs des lettres seront choisis par le conseil, et les plus notables habitants des villes; mais que le décret de leur élection lui seroit envoyé, pour être soumis à son acceptation. Par là il se réservoit le droit d'exclure tous les chrétiens.

(2) Julien prétendoit que les chrétiens ne devoient point avoir d'autre science que la simplicité de leur foi, et qu'ils étoient obligés de laisser là les lettres humaines, qui, étant alors appelées les lettres grecques, n'appartenoient, disoit-il, qu'à ceux qui suivoient la religion grecque, c'est-à-dire le paganisme. Si ce raisonnement puéril eût pu être recevable, il n'alloit pas seulement à interdire aux chrétiens l'étude de l'éloquence, mais l'usage entier de la langue grecque, et de tous les arts inventés par les Grecs; et en même temps il interdisoit aussi aux païens tout ce que les Grecs avoient reçu des autres nations du monde. Ce que notre savant docteur établit avec toute la pompe de l'érudition. C'étoit évidemment, de la part de Julien, trahir la cause de son paganisme; puisqu'il reconnoissoit ne pouvoir le soutenir, qu'en ôtant aux chrétiens les armes et l'appui de son éloquence.

IV. Reg. XVII. 27. il essaya de s'en rendre maître par un langage qu'il croyoit plus à sa portée. Ainsi vouloit-il qu'il n'y eût dans tout le monde de langue que la sienne. Les écoles, les temples, les tribunaux, tous les offices, jusqu'aux plus petits emplois, alloient être possédés exclusivement par ceux de sa religion. Eux seuls alloient occuper les chaires profanes de divers ordres pour l'enseignement des dogmes et des cérémonies du paganisme. Chaque ville auroit eu les siennes, dont Julien eût été le fondateur.

Julien avoit bien senti qu'en détruisant le christianisme, il falloit mettre quelque chose à sa place. Il entreprit de réformer le paganisme; et pour y réussir, il n'imagina rien de mieux que d'y transporter les constitutions et les cérémonies du christianisme. « Les » païens, dit à ce sujet un moderne écrivain, n'eurent pas » le loisir de s'exercer à contrefaire les vertus chrétiennes. » La copie fût demeurée fort au-dessous de l'original, et » quand elle auroit ressemblé jusqu'à certain point, ce » n'eût jamais été qu'une copie. C'étoit habiller la raison » des livrées de la folie. » (1) Saint Grégoire qui entre dans le détail de cette bizarre parodie, semble regretter que la mort de Julien en ait empêché l'essai.

Pag. 102. Il ordonna que l'on chantât dans ses temples des hymnes à deux chœurs, établissant des peines contre ceux qui y feroient des fautes, et imitant pour les réglements, les usages et la discipline de notre

(1) La Bletterie, *supr.*, pag. 254.

Eglise. Il pensoit à construire des monastères et des hôpitaux, des communautés de vierges, des administrations de charité sur le modèle des nôtres, qui excitoient de sa part plus que de l'admiration ; car voici les propres termes dans lesquels il s'explique à ce sujet : « Il est honteux de voir que les Galiléens nourrissent non-seulement leurs pauvres, mais aussi les nôtres (1). » C'étoient là les projets qu'avoit conçus le nouveau dogmatiste. Je n'entreprendrai pas de décider s'il a mieux valu pour nous que ses tentatives aient échoué ;... on eût vu à quoi aboutissent les grands mouvements que se donnent les hommes, quand ils veulent singer les œuvres d'une sagesse divine. Nos institutions à nous, ce ne sont ni les hommes, ni le temps qui nous les ont données; c'est Dieu lui-même.

Ce que la mort de Julien ne lui permit pas d'exécuter, saint Grégoire, par une éloquente supposition, le met en œuvre. Il réalise cette nouvelle république à la Platon, et il en fait une description dont les traits semblent être pris sur les scènes que l'impiété, sous le nom de *Théophilantropie*, a jouées sous nos yeux (2) ; et laisse à jamais accablés sous les traits de sa sanglante ironie, ces prétendus philosophes qui se disent sages, et montrent

(1) *Julian. epist.* XLIX, *ad pontif. Arsac.* La Bletterie, préface de la *Vie de Jovien*, pag. XII.

(2) *Quemadmodum in plerisque scenicis ludis fieri solet, nos quoque paulum ludamus.*

si peu de sagesse dans leurs actions; téméraires, dont on ne sait si l'on doit plus ou s'en moquer ou les plaindre.

Pag. 103. Que l'on élève donc les théâtres; car quel autre nom donner à ce qu'il eût appelé ses temples? Que les hérauts se fassent entendre; que la foule se rassemble. Place, place à ceux que l'âge, que l'éminence de leurs fonctions, que l'élévation de la naissance ou du rang appellent à l'honneur de présider la cérémonie... Qu'ils en nomment les pontifes. Les voilà, ornés de pourpre, couverts de guirlandes, la tête ceinte de couronnes de fleurs, affectant selon l'usage, une démarche grave et majestueuse : il faut cela pour en imposer au peuple. Un langage simple et intelligible ne seroit pas de mise; de grands mots, un style ampoulé, qui s'élève au-dessus de la portée commune, voilà ce qui met en crédit. Ils nous laissent à nous, gens de néant, la gravité qui n'a rien de spécieux, mais qui consiste à régler les mœurs... A la suite de ces préliminaires, paroissent, à la voix de l'empereur, les interprètes des divins oracles, c'est ainsi qu'il désigne ceux qui sont chargés d'expliquer les livres de théologie et de morale; tels que la Théogonie d'Hésiode, où sont chantés les guerres des Titans, et les monstres engendrés par eux, et les dieux aux pieds de serpents, et cette dégoûtante famille de divinités, avec qui les maux ont pullulé dans l'univers; puis viendra ensuite le chantre de la

Thrace, sa lyre à la main, entonnant des cantiques à la louange d'un Jupiter, père des dieux et des hommes, traînant dans la fange ses impudiques amours; d'une Cérès avec ses infâmes initiations, etc... Pag. 104.

Tels sont les sublimes mystères qui seront exposés sous les yeux de ce dévot auditoire. Hâtez, hâtez-vous d'en couvrir le scandale par de mensongères allégories, et par de futiles explications, qui cherchent à sauver l'indécence de ce qui se publie! Vains palliatifs! En fait de religion, ce que l'on voit, et ce que l'on ne voit pas, doit être une leçon de mœurs; autrement, ce n'est plus qu'une école de corruption. Si l'image est criminelle, le commentaire n'en sauroit être innocent.

[On répondoit que ces fables ridicules étoient l'ouvrage des poètes, qui les avoient inventées pour embellir leurs fictions, servir d'enveloppe aux préceptes de la morale; qu'elles ne devoient donc pas être mises sur le compte de la théologie. C'étoit là en effet le système de Julien, de Porphyre, des philosophes de cette école, qui arguoient de la doctrine de Platon, faisant un crime à Homère d'avoir altéré la majesté de la religion par ses travestissements.] Saint Grégoire répond à son tour :

Si les poètes furent les calomniateurs de vos dieux, pourquoi tant de pompeux éloges donnés à leurs chants et à leurs personnes? pourquoi ces sortes d'apothéoses à des hommes envers qui l'on Pag. 106.

eût été généreux de ne point les punir pour leur impiété? Vos lois décernent bien des peines capitales contre le plus léger outrage commis, même dans l'ombre, envers ces prétendus dieux : quels ménagements méritoient donc des hommes qui n'ont épargné aucune de ces divinités, les ont déshonorées, sans mystère, comme sans pudeur, en leur prêtant les désordres les plus honteux qu'ils ont accrédités dans leurs vers, et les livrant par là à la risée de tous les siècles (1).

Après avoir confondu la théologie du paganisme, soit par le raisonnement, soit par le ridicule, saint Grégoire en examine la morale, qu'il foudroie à son tour. Il re-
Pag. 107. monte à ses principes, dans leurs rapports avec l'harmonie sociale, et prouve que l'essence de la religion païenne en fait l'ennemie de toute morale.

Par quelles instructions, par quels exemples (demande-t-il à Julien), sera-t-elle enseignée? Sera-ce en leur donnant pour modèles vos dieux, avec leurs combats et leurs discordes, avec les maux qu'ils se font réciproquement, et qui les partagent, les uns en bourreaux, les autres en victimes? Or, voilà tout le code de vos histoires et de vos poëmes.

(1) Nous voyons la même objection réfutée, dès les premiers siécles, par l'auteur du livre des *Récognitions*, attribué au pape saint Clément (lib. IX), et surtout dans l'ouvrage *de la Cité de Dieu*, de saint Augustin (lib. IV et lib. VII). On auroit bien dû s'en souvenir dans les réfutations publiées de nos jours contre le système allégorique de MM. Court de Gebelin, Roucher, Dupuy et autres.

Avec de semblables modèles, vous parviendriez plutôt à corrompre la vertu, qu'à réformer le vice. Persuaderez-vous la modération à des hommes qui lisent, dans l'histoire de leurs dieux, l'apologie de tous les excès? Si la vertu elle-même résiste si difficilement à l'attrait des plaisirs, comment détourner du vice, quand on le voit autorisé, commandé par l'exemple des dieux, récompensé par les honneurs de l'apothéose, et par les sacrifices qui leur sont offerts? Ce que vous consacrez dans leur personne, vos lois elles-mêmes le punissent, etc., etc. Parlerez-vous de respect filial, de mépris des richesses, de pudeur et de continence, en présence d'un Saturne, assassin de son père, d'un Jupiter se vengeant à son tour de Saturne par un parricide, d'un Mercure voleur, d'un Mars furieux, d'un Jupiter incestueux, adultère, monstre de débauche et de brutalité, etc, etc.?

L'on juge bien que notre éloquent orateur ne se contente pas d'effleurer ces reproches. Il les développe, il les poursuit avec une savante précision. Sous sa plume véhémente et ingénieuse, l'ironie se mêle à l'indignation; c'est le nerf de Tertullien uni à l'élégance de Minucius Félix, et d'Arnobe. L'antiquité profane n'a rien de comparable, l'antiquité sainte elle-même rien de supérieur.

Saint Grégoire a dû insister sur des détails aussi propres à confondre le paganisme, à faire rougir ses partisans les plus opiniâtres ou les plus hypocrites, et à verser tout à la fois le mépris et l'odieux sur la mémoire

de l'empereur philosophe qui, en cherchant à réhabiliter d'aussi monstrueuses extravagances, ruinoit le service que l'Evangile a rendu au monde en les anéantissant.

Pag. 106 et suiv.

Restoit encore une objection. « Le christianisme n'a-« t-il pas aussi ses mystères, et son langage secret? » Notre saint docteur ne le dissimule pas; et la différence qu'il établit entre les mystères païens et ceux du christianisme fait le triomphe de celui-ci.

Dans quelque sens qu'on explique nos mystères, ils n'ont rien, dans l'expression, de contraire à la décence, rien que d'admirable dans le fonds; et l'intelligence qui sait les pénétrer, n'y rencontre que l'éclat d'une beauté pure; c'est un beau corps revêtu d'un magnifique assortiment. Tout ce qui tient à la nature divine, n'admet point, ni dans ses explications, ni dans ses signes extérieurs, de commentaire qui viole les bienséances, qui dément la sainteté de l'objet qu'il veut rendre sensible; tel, en un mot, que les hommes rougiroient de s'en servir pour eux-mêmes. Elle veut les convenances les plus parfaites, ou du moins, l'absence de tout ce qu'il y a de déshonnête; afin que, si les savants peuvent y applaudir, les ignorants n'en soient pas choqués. Votre théologie, à vous, ou ne propose à l'intelligence que des absurdités impossibles à croire, ou n'offre aux yeux que des images que l'on ne peut regarder sans danger... Vous donnez à vos fictions, pour voile l'allégorie; mais comment vous,

croire sur parole? On ne croit que ce que l'on voit. Par là, sans profit pour ceux qui vous entendent, votre doctrine est une source de corruption pour ceux qui vous voient... Il y a si loin de vos principes à vos conséquences, qu'il devient impossible d'apercevoir le nœud qui les lie, et d'imaginer que la fable et l'enveloppe qui la couvre soient l'ouvrage du même homme.

La réfutation du paganisme est complétée par un tableau éloquent de la morale chrétienne, dont Bossuet entre autres semble avoir pris quelques traits dans son sermon *sur la divinité de la religion.*

Est-ce là notre culte à nous? Sont-ce là nos Pag. 108.
maximes et notre morale? Avons-nous rien de pareil, nous qui reconnoissons pour règle et pour mesure de l'amour que nous devons au prochain, celui que nous nous portons à nous-même? nous qui condamnons, non-seulement ce qui est mal, mais ce qui en approche; non-seulement toute action mauvaise, mais jusqu'au désir; nous qui respectons la chasteté au point de ne pas permettre un seul regard, proscrivons la vengeance au point de désarmer la colère qui la produit, avons pour le parjure une horreur telle que nous interdisons même de jurer. Pour preuve de notre désintéressement, grand nombre parmi nous n'ont connu jamais l'usage de l'argent; et s'il en est qui aient eu

de grands biens, ça été pour se faire un mérite d'avoir plus à perdre en s'en dépouillant, et se réduisant à une pauvreté absolue. Etrangers aux plaisirs de la table, nous laissons l'intempérance, avec le honteux asservissement et tous les maux qu'elle entraîne, aux hommes terrestres et grossiers; la chair est pour nous un esclave, un ennemi que nous tenons dans la dépendance et sous le joug; à peine paroissons-nous avoir un corps, tant la partie supérieure de notre âme l'emporte sur celle qui est dévouée à la mort(1). Notre vertu à nous consiste à ne
Pag. 109. pas tomber dans les fautes les plus légères, parce qu'en fait de péché rien ne nous semble indifférent. Les lois humaines n'atteignent dans le crime que ses effets; le chef-d'œuvre de la loi divine, c'est de l'arrêter à sa naissance, de punir ce qui l'excite, de comprimer le torrent avant qu'il ne déborde. Ditesmoi dans quelle contrée du monde, dans quelle autre

« (1) Elle (la morale chrétienne) va éteindre jusqu'au fond du cœur » l'étincelle qui peut causer un embrasement. Elle étouffe la colère, de » peur qu'en s'aigrissant elle ne se tourne en haine implacable. Elle n'at» tend pas à ôter l'épée à l'enfant, après qu'il se sera donné un coup mortel; » elle la lui arrache dès la première piqûre. Elle retient jusqu'aux yeux, » par une extrême jalousie qu'elle a, pour garder le cœur. Enfin, elle » n'oublie rien pour soumettre le corps à l'esprit, et l'esprit à Dieu. » (Bossuet, *serm. sur la divin. de la relig.*, 2ᵉ part. « Jésus-Christ est le » seul législateur qui ait élevé l'homme au-dessus de tout système ter» restre, et qui l'ait placé à une hauteur où le tourbillon des intérêts » temporels ne peut l'éteindre et l'entraîner. » (M. l'evêque de Langres, *Instr. pastor.*, édit. in-4°, pag. 51.)

législation, voyez-vous qu'il soit ordonné de répondre à des outrages par des bénédictions, de prier pour ses plus violents persécuteurs, de ne redouter dans une accusation que de la mériter, de supporter les mauvais traitements, de se dépouiller de sa tunique en faveur de ceux qui nous prennent Luc. VII. 29. notre manteau, de souhaiter tous les biens à ceux qui nous font tous les maux, enfin de vaincre la haine par la bienfaisance, et de travailler à rendre meilleurs ceux qui s'abandonnent aux préventions les plus injustes? En supposant même que les préceptes de la philosophie, et les instructions de sa sagesse mensongère, pussent réprimer le vice; pourroient-ils bien soutenir la comparaison avec une morale qui ne permet pas à la vertu elle-même de s'arrêter au même point, sous peine de décheoir, et lui ordonne d'avancer toujours pour arriver à la perfection? autrement, ce n'est plus qu'un mouvement uniforme, tournant sur soi-même, et roulant dans le cercle où il s'agite, avec l'air d'y être enchaîné. En conséquence la vie du chrétien doit tendre, par des efforts toujours nouveaux, à joindre aux vertus qu'il a déjà les vertus qui lui manquent, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à ce terme heureux, où, confondu dans l'essence divine, il remplira la glorieuse destination pour laquelle il fut créé, et vers laquelle nous élèvent les sublimes espérances que nous fondons sur la magnificence de notre Dieu.

Discours IV.

Seconde invective contre Julien.

Ce discours, plus historique que oratoire, porte sur deux des évènements les plus célèbres de la vie de Julien : son projet de rebâtir le temple de Jérusalem pour faire mentir les oracles du christianisme, et sa guerre contre les Perses, au retour de laquelle il espéroit triompher du christianisme. La narration en doit être rapide, grave, concise, mais sans sécheresse, animée sans trop de véhémence, mêlée de pensées éclatantes, qui ramènent à l'auteur suprême des empires et des révolutions, à son éternelle providence, à sa justice ou à sa miséricorde. L'orateur doit entrer dans son sujet par une réflexion générale dont la vérité soit palpable, et dont la lumière puisse se répandre sur tout l'ouvrage. Le discours doit se terminer par l'expression d'un sentiment pathétique. Voyons notre grand théologien a rempli ces conditions.

Pag. 109. Saint Grégoire rappelle que dans le discours précédent il a exposé les crimes de Julien. Son impiété appelle la vengeance du Ciel. Cette conséquence toute naturelle lui fournit le principe qu'il établit dans son exorde et que les faits développeront.

Pag. 110. « Si le Seigneur adoucit souvent par sa miséricorde les afflictions qu'il nous envoie, il ne manque pas non plus de châtier tôt ou tard l'insolence de l'impiété qui le provoque. Qui pourroit raconter par combien de fléaux, de maladies, de morts subites et extraordinaires, ses vengeances ne sont-elles pas

signalées? Combien de ces pécheurs ont été forcés de reconnoître, mais trop tard, leurs crimes par leurs supplices, terminant par une pénitence stérile une vie abominable! La mort tragique de l'apostat Julien est la preuve de cette vérité. »

Il est avéré que ce prince, voulant saper le christianisme par ses fondements, entreprit de convaincre de faux le Sauveur, qui avoit prédit que le temple de Jérusalem seroit détruit, et que jamais on ne le releveroit de ses ruines (1). Si ce projet eût réussi, il étoit prouvé que l'auteur de notre religion n'étoit point Dieu, ni l'objet des écritures de l'ancien Testament, où l'on trouvoit également des prophéties qui annonçoient l'entière destruction du temple de Jérusalam. C'en étoit donc fait de la révélation judaïque et chrétienne; le paganisme en triomphoit de la manière la plus éclatante. Matth. xxiv. 2.

Plein de cette espérance, Julien invita, par les lettres les plus pressantes, les Juifs dispersés dans les provinces de l'empire, à se réunir dans leur ancienne patrie, pour y rebâtir leur temple (2). Ils se mettent à l'œuvre, n'épargnant ni travaux ni dépenses. [Les écrivains qui nous ont transmis ces détails, et qui se passionnent aisément en faveur de cette nation, racontent que les femmes, non-seule- Pag. 111.

(1) Théodoret, liv. III, chap. XX.

(2) Nous les avons encore (Julian., *Epist.* XXV, et *Fragm.*, pag. 541.)

ment se dépouillèrent de leurs plus riches parures pour contribuer aux frais de l'entreprise, mais que les plus délicates d'entre elles, puisant dans le sentiment religieux une énergie qui les rendoit supérieures à leur foiblesse naturelle, se mêloient aux ouvriers, emportant les décombres dans leurs robes les plus précieuses.] A peine l'ouvrage étoit-il commencé, qu'un affreux tremblement de terre obligea les travailleurs de ne s'occuper que de leur propre conservation, en s'éloignant par une fuite précipitée. Ils allèrent se réfugier dans un temple voisin, soit pour y prier, soit pour se mettre à couvert de la soudaine irruption qui avoit menacé de les engloutir. Mais comme si le temple lui-même eût refusé de leur donner asyle, au moment où toute cette foule s'empressoit d'y entrer, se poussant et se pressant les uns sur les autres, ses portes, dit-on, se refermèrent d'elles-mêmes, sans doute par l'ordre d'une puissance invisible qui vouloit les épouvanter par ce prodige. Ce qui est attesté par des dépositions unanimes; c'est que des tourbillons de flammes, sortis des fondements du temple, atteignoient les ouvriers chaque fois qu'ils se mettoient à l'ouvrage, consumant les uns, mutilant les autres, leur laissant à tous les marques les plus visibles de la colère du Ciel. Telle a été l'issue de cette tentative : il n'y a pas plus de raison de révoquer en doute la vérité de ce fait, que celle des autres miracles du christianisme.

Il y avoit à peine un an que cet événement avoit eu lieu lorsque saint Grégoire de Nazianze prononçoit ce discours (1).

Voici quelque chose de plus prodigieux encore, et qui n'est pas moins attesté. Tandis que les impies outrageoient la croix sur la terre, la croix triomphoit dans le ciel, apparoissant au milieu d'un cercle éclatant de lumière. Ce phénomène s'est fait voir à tous les yeux, en sorte qu'il n'est pas possible d'en douter (2). Dieu signaloit par ce trophée la victoire Pag. 112.

(1) Le témoignage d'Ammien Marcellin, auteur païen, et qui a fait de Julien le héros de son histoire, est trop précieux pour n'être pas rappelé : « Pendant que le comte Alypius, gouverneur de la province, pressoit vive- » ment les travaux, d'effroyables tourbillons de flammes s'élancèrent des » endroits contigus aux fondements, brûlèrent les ouvriers, et leur ren- » dirent la place inaccessible. Enfin, cet élément persistant toujours avec » une espèce d'opiniâtreté à repousser les ouvriers, on fut obligé d'aban- » donner l'entreprise. » (*Hist.*, liv. XXIII, chap. 1.)

Il n'y a pas jusqu'à Julien qui n'ait été forcé de rendre hommage à la vérité. Il convient que le temple des Juifs a été ruiné trois fois, ce qui n'est pas aisé à entendre, s'il ne compte pour une troisième destruction la catastrophe arrivée sous son règne. Il dit encore qu'il a voulu le rebâtir; et ces paroles, dans la bouche d'un souverain, ressemblent bien à l'aveu d'une entreprise manquée. (La Bletterie, *Vie*, pag. 384. Butler, *Etablissement du christianisme*. Warburton, *Dissert. sur le projet formé par Julien de rebâtir le temple de Jérusalem.*) Les Juifs enfin, qu'on ne soupçonnera pas d'avoir copié les auteurs chrétiens, racontent le même fait, d'après la tradition de leurs Synagogues, et presque avec autant d'unanimité que les auteurs chrétiens. (Butler, *Vie de saint Cyrille de Jérus., dans la Vie des Saints*, tom. III, pag. 38.)

(2) Théophane affirme que cette croix resplendissante de lumière,

qu'il remportoit sur l'impiété. Que nous répondent à cela les sages du siècle, avec leurs fastueuses paroles, leur manteau de philosophe qu'ils savent ajuster avec tant d'art sur leurs épaules? Osez me démentir, ô vous (1) de qui la plume mensongère se vante de posséder les secrets du ciel, qu'elle nous débite en longs discours! vous qui lisez dans la conjonction des astres l'histoire des événements humains, interrogez votre étoile. Moi, j'en vois une dont les rayons m'éclairent plus sûrement, celle-là qui conduisit les Mages près du berceau de mon Sauveur, celle-là que Jésus-Christ vient d'attacher à la voûte du firmament pour en faire le présage de sa victoire sur l'impie.

S. Grégoire raconte que, de plus, on vit des croix imprimées sur les habits et sur les corps de ceux qui étoient présents (2).

s'étendoit depuis le Calvaire jusqu'au mont des Oliviers. (Tillem., *Mém.*, tom. VII, pag. 414.) S. Cyrille de Jérusalem parle de la plupart de ces circonstances, comme témoin oculaire. S. Jean Chrysostôme en parloit publiquement, vingt ans après, devant un grand nombre d'auditeurs, dont les plus jeunes, comme il dit, l'avoient pu voir de leurs propres yeux.

(1) Est-ce de Libanius ou de Maxime qu'il est ici question? Toujours les paroles de saint Grégoire peuvent-elles s'appliquer à l'un et à l'autre.

(2) Théodoret atteste le même prodige; et il ajoute: « Un grand nombre de Juifs, saisis de terreur, s'en retournèrent, en confessant que celui que leurs pères avoient autrefois crucifié étoit le vrai Dieu. Tout ceci fut trop public pour ne pas frapper les oreilles de Julien; mais il s'endurcit comme Pharaon. » (Liv. III, chap. XV.)

Pour Julien, il n'en persista pas moins dans sa haine contre le christianisme, laquelle alloit le précipiter dans le plus grand des malheurs. Lui, et les philosophes de sa cour, mettoient en œuvre tout ce qu'ils savoient de physique, pour dérober à Jésus-Christ la gloire d'un prodige aussi éclatant. Toutefois

Il n'empêcha point que la plupart de ceux qui en furent les témoins n'y reconnussent le doigt de Dieu; et, parmi eux, un grand nombre, touchés d'un salutaire effroi, vint se jeter aux pieds des ministres de notre religion, pour en recevoir la grâce du baptême. Toujours enivré par sa haine et par ses coupables espérances, il poursuivoit son ouvrage. La guerre des Perses entroit dans le plan de sa conspiration contre le christianisme; il la saisit avec ardeur. Ses oracles, tantôt lui promettoient la victoire, tantôt le menaçoient par les plus sinistres présages; les espérances que lui donnoient ses philosophes fixèrent ses irrésolutions. Ils vouloient une guerre dont l'issue, dans leurs vœux hautement exprimés, devoit être l'anéantissement du christianisme; elle fut résolue. Julien s'y engagea avec la plus téméraire con- Pag. 114.
fiance, oubliant les défaites de Carus et de Valérien.

Tout entier aux préparatifs de son expédition, il en croyoit assurer le succès par des sacrifices publics ou

occultes (1), dans l'espérance que, la Perse devenue sa conquête, le christianisme seroit sa victime.

Eh quelle victime! quel holocauste il promettoit à ses fausses divinités! Vous-même, ô Christ! ô Rédempteur du monde! tout ce qu'il y avoit de chrétiens dans l'univers immolé sur les autels de ses démons, ou asservi à leur empire.

Pag. 115. Ici l'orateur, devenu historien, fait un récit assez circonstancié de cette expédition, qui se termina, comme l'on sait, par le plus honteux dénoûment pour l'empereur et pour tout l'empire.

Cependant Julien balançoit encore sur le parti qu'il avoit à prendre pour pénétrer dans la Perse, lorsqu'un transfuge de cette nation vint le trouver dans son camp. C'étoit un vieillard adroit et délié,

(1) Dans l'Illyrie, à Constantinople, il sacrifioit publiquement aux idoles; et, par des édits solennels, commandoit qu'on l'imitât. Il se plaint, dans plusieurs de ses lettres, du peu de ferveur qne l'on mettoit à exécuter ses ordonnances. La dépense qu'il faisoit pour ces sacrifices étoit excessive, au jugement des païens même; c'étoit au point, que l'on avoit à craindre que les bœufs ne vinssent à manquer dans l'empire; *ut æstimaretur, si revertisset de Parthis, boves defuturos*, dit Ammien Marcellin.

Quant aux sacrifies occultes, on assure que, dans des sacrifices nocturnes et des opérations de magie, Julien faisoit périr grand nombre de jeunes enfants, pour consulter leurs entrailles, ou pour évoquer les âmes des morts; que le temps révéla ces affreux mystères, et, qu'après sa mort, on trouva des coffres remplis de têtes, et plusieurs cadavres dans les puits, dans les égouts, et dans les endroits les plus écartés du palais. (La Bletterie, *Vie*, pag. 333.)

qui amenoit avec lui d'autres transfuges, propres à faire les rôles subalternes dans la fourberie que méditoit ce nouveau Sinon, déterminé à périr, s'il le falloit, pour le salut de son pays. Il feignoit d'être tombé dans la disgrâce de son roi, et de chercher un asyle chez les Romains. Après s'être insinué dans l'esprit de Julien par le récit pathétique de ses malheurs prétendus, et par ses protestations d'un zèle sincère pour l'empereur, aussi-bien que d'une haine irréconciliable contre Sapor, il déclara qu'il s'étoit adressé aux Romains avec d'autant plus de confiance qu'il pouvoit les rendre maîtres de la Perse s'ils vouloient suivre ses conseils; et il lui adressa le discours suivant :

« Que faites-vous, prince, est-ce avec un tel système de lenteur et de mollesse que vous devez conduire une guerre si importante? Vous avez mis le royaume à deux doigts de sa ruine. Vos exploits ont répandu dans les esprits cet effroi et cet abattement qui présagent la chute des empires. Le monarque est dans la consternation; non qu'il ait rien à craindre, tant qu'esclave de votre flotte, vous vous bornerez à côtoyer les rivières, il aura soin de les éviter; mais il n'ignore pas qu'un conquérant tel que vous saura bien se dégager de ces entraves qui vous empêchent de donner l'essor à votre valeur. Que faites-vous, en effet, de cet attirail incommode, et de ces magasins superflus qui amollissent les cou-

rages? Des guerriers ne doivent s'attendre qu'à eux-mêmes et à leur épée. A la vue de ces vaisseaux, refuge de la nonchalance et de l'oisiveté, le soldat s'écoute et réalise la plus légère indisposition. Depuis qu'une moitié de votre armée s'épuise à traîner l'autre, et à lutter contre le Tigre, vous auriez joint l'ennemi, et Sapor seroit détrôné. Je sais les chemins mieux que personne : je vous servirai de guide. Nous avons besoin de porter des vivres pour quatre jours, parce qu'il faut passer un désert. Hâtez-vous, seigneur, la victoire est infaillible. Ma tête répond de la vérité de mes paroles; et je n'attends de récompense de mon zèle, que quand je l'aurai prouvé (1). »

Tels furent les discours de cet homme artificieux, et Julien eut la légèreté de les croire. La main divine le poussoit à sa perte. De ce moment, ce ne fut plus qu'un enchaînement de calamités : sa flotte fut la proie des flammes; la famine se mit dans son armée; et le général ne fut plus pour les troupes qu'un objet de risée : il sembloit s'être donné la mort à lui-même.

(1) Une partie de cette harangue est traduite de saint Grégoire de Nazianze, par l'abbé La Bletterie, *Vie de Julien*, pag. 45 et suiv.) Cet écrivain ajoute : « J'ai cru pouvoir sans scrupule, mettre dans la bouche du fourbe les autres raisons qui, selon Libanius, déterminèrent Julien à brûler sa flotte. » (*Ibid.*, pag. 156, note.)

De là saint Grégoire vient à la mort de Julien (1), et à l'éloge de son successeur Jovien, forcé par les malheureuses circonstances où l'armée se trouvoit alors, de souscrire aux humiliantes conditions que le vainqueur lui imposa. Il s'arrête sur les funérailles de Julien, qu'il met en opposition avec celles de son prédécesseur Constance, qui furent accompagnées des cérémonies de l'Eglise, et de tous les honneurs de la guerre; Pag. 116. Pag. 117. Pag. 118.

Au lieu que le convoi de Julien n'eut pour escorte remarquable qu'une troupe de comédiens et de bateleurs, qui lui reprochoient son apostasie, sa défaite et sa mort tragique, dans les termes de la plus insultante bouffonnerie (2). Pag. 120.

Il retrace les principaux traits du caractère de Julien, les exactions que ses officiers, assurés de l'impunité, Pag. 121.

(1) Sans prononcer affirmativement de quelle manière il mourut. « Fut-il tué par un ennemi ou par un démon? toujours celui qui le tua (et ne se retrouva point pour réclamer la récompense promise par les Perses) ne fut que l'exécuteur des vengeances divines. » (Hermant, *Vie*, tom. 1 pag. 223.)

(2) « C'étoit, dit un écrivain moderne, un usage du paganisme des plus bizarres, d'égayer les pompes funèbres des grands, et même des empereurs, aux dépens de ceux que l'on prétendoit honorer. Ils mêloient la plaisanterie et la satire aux démonstrations de douleur. Ici se faisoient entendre des chants lugubres et des lamentations, on voyoit couler des larmes; là, des baladins et des farceurs dansoient et jouoient des scènes bouffonnes; ici quelqu'un de la troupe, sous un masque qui représentoit au naturel celui dont on célébroit les obsèques, imitoit son geste et sa voix, et lui faisoit tenir d'une manière comique le langage le plns propre à le caractériser. » (La Bletterie, *Vie de Jovien*, pag. 89.)

exerçoient contre les chrétiens, l'irrégularité et la bizarrerie de ses décisions dans l'administration de la justice; la brusquerie de son humeur, qui alloit jusqu'à l'emportement; ses indécentes familiarités avec quelques-uns de ses anciens compagnons d'études, reproche qu'Ammien Marcellin lui-même faisoit à sa mémoire (1); sa générosité en paroles, et son avarice réelle. Il rappelle les impressions que lui avoit faites à lui-même la première rencontre avec lui, durant leur commun séjour à Athènes (2).

Bien que je n'aie pas la prétention de me croire fort habile physionomiste, j'aperçus le déréglement de son esprit à l'air de son visage, et à la contenance de sa personne. Sa démarche peu assurée, sa tête toujours en mouvement, ses épaules qui se haussoient et se baissaient tour à tour, l'inquiétude et la mobilité de ses regards souvent égarés et sans objet, son air railleur et qui prêtoit lui-même à la
Pag. 122. raillerie par le grotesque de sa figure, son langage brusque, entrecoupé, quelquefois hésitant, sans gravité, sans justesse, me faisoient conjecturer, avant qu'il eût encore rien fait, tout ce qu'il devoit faire un jour. J'en prends à témoin ceux à qui je fis alors part de mes pressentiments, et qui m'ont entendu plus d'une fois m'écrier à son sujet : Quelle peste nourrit l'empire romain !... Son extravagance impie

(1) Lib. xxii, pag. 476, col. 2.
(2) Voyez Hermant, *Vie*, tom. 1, pag. 51.

a subi le sort qu'elle méritoit. Dieu en a fait justice. Il n'a point voulu user à son égard de sa patience ordinaire, qui eût été funeste à trop de gens. Elle auroit inspiré de l'insolence aux pécheurs, et accablé de douleur les personnes vertueuses. On auroit cru que Dieu négligeoit les siens; qu'il s'embarrasse peu de récompenser ou de punir, et que les choses de ce monde vont au hasard. Doctrine impie, aussi criminelle dans son principe, qu'elle est désastreuse dans ses conséquences! Voilà ce que nous nous disons, nous pauvres Galiléens, adorateurs du crucifié, disciples de quelques pêcheurs grossiers, ignorants comme nos maîtres, ainsi que les païens ont grand soin de ne nous le laisser pas oublier; nous, à qui ils reprochent nos tristes psalmodies, nos jeûnes et nos macérations, nos veilles consumées, disent-ils, en prières qui ne nous profitent pas.

Mais où sont donc aujourd'hui ces subtils grammairiens, et ces savants jurisconsultes, avec leurs pompeux sacrifices, et leurs mystérieuses initiations, avec toutes leurs victimes immolées soit au grand jour soit dans les ténèbres, avec toutes leurs prédictions si vantées et si vaines (1)? Où est-elle cette Pag. 123.

(1) Un autre témoin des plus respectables assure qu'à peine Julien eut-il manifesté son dessein de rétablir le paganisme, on vit accourir de toutes les parties du monde des magiciens, des enchanteurs, des devins, des augures (sous le nom de philosophes et de grammairiens, ou gens de lettres), ouvriers d'iniquité et d'imposture, auxquels l'empereur ouvrit

fameuse Babylone, qui devoit être le siége d'un empire universel, acheté au prix de quelques gouttes d'un sang impur? Où sont et ces Perses et ces Mèdes, dont on se promettoit une victoire si facile que déjà l'on s'en disoit le maître? Où sont ces dieux promenés en triomphe à la tête des armées et combattant avec elles? ces oracles qui fixoient à tel temps l'entière destruction du christianisme, affirmant, avec tant de précision, que le nom même en seroit anéanti? Tout s'est évanoui; le triomphe imaginaire de l'impie s'est dissipé comme un songe.
IV. Reg. xix. Nous, tels qu'autrefois le pieux roi Ézéchias, menacé par les formidables armées et par les blasphèmes de Sennacherib, et qui, dans le péril extrême où il se voyoit, ne pensa qu'à se réfugier dans le temple, déchirant ses habits, versant des larmes en abondance, levant des mains suppliantes vers le ciel qu'il prenoit à témoin de la sacrilége insolence du barbare étranger qui le menaçoit, et qui ne pria pas en vain : car l'ennemi de Dieu porta la peine de son

son palais. Julien en fit les prêtres de sa religion nouvelle. (S. Joann. Chrys., *Encom. S. Babyl.* tom. 1, pag. 976.) Ammien Marcellin ne le désavoue pas : *Quisque, quum impræpeditè liceret, scientiam vaticinandi professus, juxta imperitus et docilis, oraculorum permittebatur sciscitari oracula*, etc. (lib. XXII, pag. 481); et plus haut : *A cultu christiano jam pridem occultè desciverat, arcanorum participibus paucis aruspicinæ auguriisque intentus* (lib. XXI, pag. 467). Le plus célèbre d'eux tous, après le philosophe couronné, étoit Maxime d'Ephèse, qui l'avoit initié dans les mystères de sa théurgie.

impiété. Epouvanté par une puissance invisible qui s'étoit appesantie sur lui, après avoir vu périr la meilleure partie de son armée, il fut contraint de fuir, abandonnant et le siége de Jérusalem et sa criminelle entreprise : nous, sans armes, sans forteresses, dénués de tout secours humain, nous avons laissé à Dieu seul le soin de notre défense. Et à quel autre protecteur plus puissant pouvions-nous nous adresser, pour nous mettre à couvert de l'orgueil et des homicides insultes de nos persécuteurs? Combien leurs espérances ont été déçues! combien les promesses qui leur étoient faites ont été trompées! Tous, nous devions être immolés, victimes innocentes offertes à leurs démons : l'héritage du Dieu vivant, la nation sainte, le royal sacerdoce de Jésus-Christ, c'étoit là le prix convenu pour la conquête des Perses. Voilà, ô Julien, quelle reconnoissance vous réserviez au Dieu qui sauva votre enfance (1)!

Cependant, nous ne cessions de conjurer le Seigneur. Il tenoit suspendus les traits de sa colère, différant de punir l'impie; laissant à la malignité le Pag. 124.

(1) Julien n'avoit que six ans accomplis, lorsqu'il pensa périr dans la sanglante tragédie, qui suivit de près la mort de Constantin. Sous prétexte d'assurer l'empire aux enfants de ce prince, et de prévenir les guerres civiles, l'armée se souleva contre tout le reste de la maison impériale. Julien auroit inévitablement péri, si des amis fidèles ne l'eussent dérobé aux recherches des meurtriers. Marc, évêque d'Aréthuse, fut un de ceux qui aidèrent à sauver Julien, sous le règne duquel il fut traité si cruellement. Il resta caché dans une église; c'est ce que rappeloit le saint martyr d'An-

temps d'arriver à son dernier excès, comme un ulcère intérieur, qui couve, jusqu'au moment où il vient à percer; ménageant aux pécheurs le moyen de se sauver par la pénitence, ou les attendant pour les châtier avec plus de rigueur, s'ils s'opiniâtrent dans leurs révoltes. Partagés entre la crainte et l'espérance, nous gémissions en silence; nous implorions le secours du Ciel, nous plaignant à lui-même, comme des enfants soumis se plaignent à leur père, de la rigueur qu'il paroît exercer envers eux. « Eh quoi! disions-nous : Seigneur, nous auriez-vous rejetés pour toujours? Votre fureur s'est-elle embrasée contre les brebis de votre troupeau. Rappelez à votre mémoire ce peuple qui est le vôtre, ce peuple dont vous vous êtes mis en possession dès le commencement, que vous vous êtes acquis par le sang de votre propre Fils, que vous avez adopté par une alliance éternelle, à qui vous avez ouvert l'entrée de votre royaume, par la grâce de votre divin Esprit. Armez-vous pour châtier ces orgueilleux : ils ont profané votre sanctuaire et vos solennités; traitez-les selon la grandeur de leurs offenses. » Tantôt nous lui demandions, de déployer contre les impies les mêmes

Ps. LXXIII. 1 et seq.

cyre, saint Basile, mis à mort dans la persécution de Julien, quand il disoit que le prince ingrat avoit bien vite oublié le saint autel qui lui avoit servi d'asile : *Non est recordatus quomodò eruerit eum (Dominus) per sanctos suos sacerdotes, abscondens eum sub sancto altari ecclesiæ suæ.* (La Bletterie, *Vie*, pag. 7, 8.)

vengeances dont autrefois il frappa la coupable Égypte ; tantôt nous exprimions nos douleurs en ces termes : « Vous nous avez rendu le jouet et la fable de nos voisins ; votre vigne que vous aviez transplantée de l'Egypte, c'est-à-dire, ces régions que vous aviez appelées des ténèbres de l'erreur à la lumière de la foi, vous avez rompu la haie dont elle étoit défendue ; vous l'avez abandonnée en proie au sanglier féroce et perfide, trop naturelle image d'un prince qui surpasse en impiété tous les autres princes. » Telles étoient mes pensées ; telles les prières que je faisois au Seigneur. Aujourd'hui, j'ai changé de langage. C'est leur infortune que je déplore ; leurs misères excitent ma piété. Dans quel abîme de maux ils se sont précipités ! Un moment les a vus tomber de ce faîte de prospérité où ils s'étoient élevés ; et les voilà dissipés, anéantis comme une vile poussière, comme une rosée brillante qui s'étoit fait voir au matin, comme le sifflement d'une flèche lancée dans l'air, qui n'y laisse point de traces, comme un bruyant éclat de tonnerre, comme un éclair qui luit et disparoît. Ah ! qu'ils rentrent enfin en eux-mêmes ; qu'ils reviennent à des pensées plus dignes d'hommes raisonnables ; qu'ils renoncent aux erreurs dont ils sont comme enivrés ; pour s'attacher désormais à la vérité, leurs calamités elles-mêmes auront été pour eux des bienfaits. Que s'ils persistent dans leur aveuglement, le prophète Jérémie n'a pas assez

Exod. VII. VIII.
Ps. LXXIII. 14.
Ps. LXXIV. 14.
Pag. 125.

14.

de larmes pour pleurer sur un aussi funeste endurcissement.

Mais plutôt, pourquoi ne nous livrerions-nous pas à l'espérance de les voir ramenés à de meilleurs sentiments? Qui sait si le Seigneur, qui brise quand il
Ps. cxlv. 8. lui plaît les chaînes des captifs, qui relève ceux
1 Reg. ii 6. qui sont abattus et les retire des portes de la mort, qui veut que le pécheur se convertisse, et non pas qu'il meure; le Dieu qui nous a éclairés nous-mêmes, quand nous étions assis dans les ombres de la mort; qui sait s'il ne jettera pas sur les infidèles un favorable regard, et ne fera pas succéder les conseils de miséricorde aux arrêts sévères de la justice dont il les a frappés? Quelles merveilles
Isa. xxxiii. 9. ont déjà signalé sa puissance! Bel est tombé; l'idole de Dagon a été réduite en poudre; la gloire de Saron et du Liban a été changée en un limon impur: désormais, ils ne chercheront plus leurs dieux dans des idoles vaines, sans mouvement et sans vie; ils
Pag. 126. n'iront plus porter leurs adorations sur les hauts-lieux, ni le sang de leurs enfants en sacrifice aux démons. Désormais, nos ennemis ne profaneront plus nos temples par leurs regards; ils ne souilleront plus d'un sang impur nos autels réservés à l'immolation de la victime sainte; ils ne déshonoreront plus nos sanctuaires en y érigeant des autels en l'honneur des démons. Leurs sacriléges mains ne pilleront plus nos offrandes, mettant, par leur avarice, le comble à leur

impiété. Ils n'outrageront plus la vieillesse de nos prêtres, la sainteté de nos diacres, la pudeur de nos vierges. Ils ne jetteront plus aux chiens les entrailles de nos saints égorgés, pour leur servir de pâture. Ils ne livreront plus aux flammes ni les sépulcres de nos saints confesseurs, dans le dessein de jeter l'épouvante au cœur des fidèles, ni les saintes reliques des martyrs confondues pêle-mêle avec de profanes ossements (1), pour en jeter les cendres au vent, afin de dérober à ces précieux restes les honneurs que nous leur rendons. On ne les verra plus aller s'asseoir dans les chaires de pestilence; et Ps. I. 1.
de là outrager, par leurs calomnies, les évêques, les prêtres, les prophètes, les apôtres, et Jésus-Christ lui-même. Désormais, ils ne nous interdiront plus, à nous chrétiens, l'exercice et l'enseignement des lettres humaines, sous l'artificieux prétexte que notre religion condamne les dieux qu'elle professe (2). Eh bien! que vos sophistes étalent et leurs pompeux discours et leurs invincibles syllogismes! Voyons comment ces pêcheurs que vous taxez d'une si grossière ignorance sauront y répondre. Qu'il fasse résonner

(1) A Sebaste (ancienne Samarie), les païens, soutenus par la protection de Julien, déterrèrent les os de saint Jean-Baptiste, et du prophète Elisée, et les brûlèrent mêlés à des os de bêtes, et ensuite les jetèrent au vent. (Philostorge, Ruffin, Tillem., *Mem. ecclés.*, tom. VII, pag. 361.)

(2) Voyez Tillem., *ibid.*, pag. 344 et suiv. La Bletterie, pag. 244. Fleury, tom. IV, pag. 45, edit. in-12. Théodoret, *Hist.*, liv. III, chap. VII, XII.

parmi nous sa lyre divine, ce berger de Sion qui terrassa le fier Goliath, qui triomphoit par ses harmonieux accords des fureurs du démon dont Saül étoit obsédé. Suspendez un moment vos concerts et vos instruments de musique pour laisser parler nos prophètes. Ah! plutôt qu'ils s'éteignent à jamais ces flambeaux impurs que l'on porte en présence de vos fausses divinités. Que vos sophistes et vos déclamateurs se taisent; que nos divins prédicateurs s'expriment en toute liberté. Condamnez au silence ces livres menteurs qui ne contiennent que des prestiges et de faux oracles; à la nuit de leurs ténèbres, ces mystères impurs qui se célèbrent dans l'ombre. Fermez ces antres et ces issues souterraines qui mènent aux enfers : nous vous ouvrirons le chemin qui conduit au royaume du Ciel. Les démons imposteurs ne sont plus les maîtres du monde. Rougissez des livres d'Orphée, que vous regardiez comme votre théologien. Permettez au temps de couvrir vos infamies et d'en effacer le souvenir.

Pag. 128. Cet éloquent discours est terminé par deux avis importants, que S. Grégoire donne aux fidèles de tout âge comme de tout rang : de profiter des maux qu'ils avoient soufferts pendant la persécution de Julien, la regardant comme un châtiment que la justice du Ciel leur avoit infligé pour les arracher à leur assoupissement, n'oubliant pas la tempête après la tempête, ni la maladie après le retour de la santé.

Purifiés par le feu de la persécution, nous devons faire voir en nous, moins des coupables que Dieu ait livrés aux Gentils, que des enfants que Dieu a corrigés dans sa paternelle bonté. Quel étrange renversement ne seroit-ce pas, si d'humbles et de patients que nous étions dans l'adversité, nous allions redevenir fiers et insolents dans la prospérité, abandonnés aux mêmes désordres qui attirèrent nos disgrâces! *A Dieu ne plaise, ô mes enfants!* dirai-je I. Reg. II. 30. avec le grand-prêtre Heli, etc. Il est plus aisé de recouvrer la félicité qu'on a perdue que de fixer le bonheur dont on jouit; on s'expose à le perdre bientôt par l'abus que l'on en fait. Livrons-nous à la joie; mais à une joie chrétienne, non en imitant les joies dissolues des païens. Répandons autour de nous la lumière par nos vertus et par nos bons exemples. Celle-là sera bien plus vive, bien plus éclatante, que les profanes illuminations dont les infidèles font la pompe de leurs solennités.

L'autre avis, sur lequel le saint ne dissimule pas qu'il appréhende de trouver moins de docilité dans les esprits, porte sur la conduite à tenir à l'égard des infidèles.

Il semble que le désir de se venger de son ennemi Pag. 130.
soit un sentiment naturel. On se permet aisément de faire ce que l'on condamnoit dans les autres. Pour nous, ne nous permettons aucunes violences. Nous

sommes assez vengés de nos ennemis par leur propre conscience, et par la crainte dont ils sont tourmentés à leur tour. Quand nous chercherions à nous venger, quels dédommagements seroient en proportion avec les maux qu'ils avoient cherché à nous faire? Pardonnons de bon cœur, puisque nous ne saurions être suffisamment vengés. C'est ainsi que nous nous élèverons au-dessus de ceux qui nous ont offensés. Montrons-leur quelle différence il y a entre les maximes que Jésus-Christ nous enseigne et la doctrine qu'ils ont reçue des démons. Faisons à Dieu le sacrifice de tous nos ressentiments, en reconnoissance de ses bienfaits..... Dieu n'a pas besoin du secours de ses serviteurs pour se venger de ses ennemis; il a fait assez reconnoître sa toute-puissance et sa justice par le châtiment de Julien. La mort de cet impie, voilà le trophée qu'il s'est érigé à lui-même; monument plus glorieux, plus élevé, que les colonnes d'Hercule. Celles-ci, pour les voir, il faut les aller chercher dans la contrée lointaine où elles furent placées; mais ici, tout l'univers a des yeux pour y voir l'éloquente instruction que Dieu donne à tous les hommes, de ne pas se révolter contre lui, pour ne pas s'exposer à un égal châtiment.

Discours v.

S. Grégoire, ordonné prêtre malgré lui, s'étoit retiré dans la solitude. Ramené à Nazianze, par les instances de son père et de saint Basile, il justifie son retour.

(Analyse.)

Il n'est rien de plus fort que la vieillesse ; rien Pag. 134.
d'engageant comme l'amitié. Telles sont les douces, mais irrésistibles chaînes qui m'ont ramené près de vous. Je m'étois cru invincible dans mes résolutions, et attaché pour jamais au dessein qui m'avoit entraîné dans la solitude. Je ne demandois au Ciel qu'un coin de terre où je pusse demeurer caché à tous les yeux. S'il y a moins de gloire, il y a bien plus de sûreté dans ce genre de vie. Songe agréable ! dont se berçoit ma pensée. Voilà que l'amitié et les cheveux blancs de mon père ont triomphé de moi. Plus de résistance, plus de ressentiment. Ces mains, Pag. 135.
dont j'accusois la violence qu'elles m'avoient faite, aujourd'hui je les envisage avec calme. Je m'étois dit : Non, désormais je ne veux plus croire à l'amitié. Tous les hommes sont trompeurs ; tous, hélas ! ne sont-ils point pétris du même limon, tous pénétrés des sucs d'un même arbre empoisonné ? Il n'y a entre eux de différence que le masque. A quoi m'a servi cette amitié si tendre dont on parloit tant, où tout étoit commun entre nous ; quand je ne lui dois

pas même le foible avantage de pouvoir rester dans mon obscurité? Tels étoient les nuages que la tristesse répandoit sur ma raison. Maintenant je dois tenir un langage et plus vrai, et plus digne de nous. Ma bouche s'est r'ouverte à votre commandement,
Pag. 136. ô mon père ! La preuve de ma soumission est le dis-
Act. IX. cours même que je prononce en votre présence. C'est vous qui avez appelé Barnabé auprès de Paul, pour étendre, par mes foibles mains, le royaume de Jésus-Christ.

Il demande à Basile, par qui il a été consacré, les lumières de son expérience dans l'exercice du saint ministère.

DISCOURS VI.

(Analyse et extraits.)

Pag. 137. Portrait d'un ami fidèle. C'est un éloge pour saint Grégoire de Nysse.

L'objet du discours est la manière dont les chrétiens doivent célébrer les fêtes des Saints.

Pag. 139. Purifions nos cœurs pour honorer les martyrs qui se sont lavés dans leur sang, et qui ont sacrifié leur
Rom. XII. 1. vie pour confesser la foi de Jésus-Christ. Offrons au Seigneur nos corps comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux, pour lui rendre un culte raisonnable et spirituel. Combattons au nom de ces saints athlètes; vainquons pour honorer leur victoire; rendons, à leur exemple, témoignage à la

vérité. Les combats qu'ils ont livrés doivent nous encourager à bien combattre, pour avoir part à leurs triomphes et à la gloire qu'on leur rend dans le ciel et sur la terre ; gloire qui n'est que bien foiblement représentée par tout ce que nous avons sous les yeux.....

« Les Juifs avoient des fêtes ; mais dans l'esprit grossier et charnel qui régnoit alors, ils les solennisoient pour la pompe extérieure, et seulement selon la lettre. Le Gentil avoit aussi ses solennités ; mais ses solennités ne se célébroient que pour consacrer le vice et réjouir le démon. Chez les chrétiens, où tout doit être spirituel, jusqu'au moindre mouvement des yeux, la manière de célébrer leurs fêtes et de récréer leur esprit doit être aussi spirituelle (1). » Pag. 140.

« Il faut que l'on s'imprime dans l'esprit, dit saint Grégoire de Nazianze, que tout ce que nous devons craindre, c'est de craindre quelque chose plus que Dieu. *Hoc unum timeamus ne quid magis quàm Deum timeamus* (2). »

Exhortation pour conserver pur et inviolable, le dépôt de la foi, qui nous a été transmis par les Pères des temps apostoliques.

(1) Traduit par Molinier *Serm. choisis*, tom. IV, pag. 326.

(2) Traduit par La Rue, *Carême*, tom. I, pag. 406.

Discours VII.

Intitulé l'*Apologétique*, parce que le saint justifie l'effroi dont l'avoit pénétré son admission au sacerdoce, d'autres disent sa promotion à l'évêché de Sazyme. Il fut prononcé en présence de saint Grégoire de Nazianze, père du théologien, et de saint Basile. Il demande à l'un et à l'autre leurs conseils pour son administration.

J'y remarque ces réflexions délicates, et qui supposent une science déjà consommée dans la direction spirituelle :

Pag. 142. De même que le soleil fait reconnoître la foiblesse de la vue, ainsi Dieu, quand il entre dans un cœur, lui fait sentir son infirmité. Pour les uns, c'est une lumière douce qui les éclaire et les échauffe ; pour les autres, un feu qui les brûle.

Pag. 143. Quoique la sagesse n'entre point dans une âme mal disposée, on a cependant encore plus de peine à conserver sa vertu et à se modérer dans une haute dignité qu'à l'acquérir, tant les hommes sont foibles et inconstants dans le bien. La grâce même, et c'est ce qu'il y a de plus déplorable et de plus funeste pour nous, la grâce nous inspire quelquefois un orgueil secret et une folle vanité. Elle nous approche de Dieu et nous élève ; mais c'est souvent pour nous précipiter de plus haut, parce que nous n'approchons point de Dieu comme il faut, et que nous ne pouvons point porter le poids de notre propre gran-

deur; de sorte que ce qui est bon et excellent en soi, se change pour nous en un poison mortel, et le crime augmente par l'endroit même qu'il devroit être détruit. Ces réflexions me troublent; elles me remplissent de crainte et de tristesse. Je ressemble, dans la nouvelle situation où je me trouve, à ces enfants que les éclairs éblouissent, et à qui ils causent une certaine joie mêlée d'inquiétude et d'effroi.

S'adressant à saint Basile :

Montrez-nous la voie, marchez à la tête du troupeau et des pasteurs; nous sommes bien résolus de vous suivre. Enseignez-nous à imiter la charité qui vous anime pour vos ouailles, votre esprit de conduite dans le gouvernement, le zèle infatigable que vous apportez à tous les besoins, l'empire que vous donnez à l'esprit sur la chair, cet heureux mélange de sévérité et de douceur, cette tranquillité d'âme que rien ne trouble, qualité peut-être la plus rare de toutes. Apprenez-nous à vous ressembler, et dans les généreux combats que vous a fait soutenir le salut de votre troupeau, et dans les victoires que Jésus-Christ vous a fait remporter. Dites-nous à quels pâturages, à quelles sources d'eaux vives, je dois mener le troupeau qui m'est confié, quels sont ceux d'où je dois l'écarter; dans quelles circonstances il faut employer ou la houlette ou la voix, le mener dans la prairie ou l'en tenir éloigné; com- Pag. 144.

ment l'on doit s'y prendre, soit pour le garantir des attaques de l'ennemi des troupeaux, soit pour se ménager avec les pasteurs de nos jours ; de quelle manière il faut s'y prendre pour fortifier ce qui est foible, relever ce qui est à terre, ramener ce qui est égaré, aller à la recherche de ce qui est perdu, conserver ce qui est sain.

Discours viii.

Ce sont des conseils donnés, publiquement un jour de fête des martyrs, à Julien, collecteur des tailles (1); mais conseils profitables à tous les chrétiens. Le premier, est celui de la discrétion à observer dans ses paroles. Il se propose lui-même pour exemple :

Pag. 150. Voyant qu'il m'étoit impossible de réprimer la témérité avec laquelle on se permet, la plupart du temps, de traiter, du ton le plus doctoral, les matières les plus relevées dans l'ordre spirituel, je tentai un autre moyen, que je crois en effet et plus simple et plus efficace, ce fut de garder le silence dans ces sortes de conversations, pour apprendre aux autres à se taire. Voici le raisonnement que je me faisois à moi-même : En supposant que ces personnes aient de l'estime et de la considération pour moi, le respect les obligera à ne vou-

(1) Ami de saint Grégoire, et digne de l'être. (Voy. Hermant, *Vie*, tom. II. pag. 14.)

loir pas faire plus qu'un homme qu'elles regardent comme au-dessus d'eux. Si elles n'ont pas de moi une idée plus avantageuse que je ne mérite, elles imiteront du moins la réserve de leur égal. Voilà ce qui explique ma taciturnité habituelle.

Mais qu'arrive-t-il? On s'empare de moi; on me presse en sens contraire, on me force dans mes retranchements pour me contraindre à m'expliquer sur mes travaux. Une curiosité vive, qui se prétend avoir pour moi plus d'affection que je ne m'en porte à moi-même, m'interroge du ton le plus impérieux, comme si l'on savoit mieux que moi quand il faut parler, ou bien quand on doit se taire.

Quoi qu'il en soit, je vais, puisque vous m'y avez Pag. 151.
contraint, vous tenir un langage qui vaut mieux que le silence. *Enfants des hommes !* vous dirai-je avec Ps. IV. 3.
le prophète, *jusqu'à quand aimerez-vous la vanité et chercherez-vous le mensonge ?* Vous croyez que la vie, les plaisirs, quelque ombre misérable de gloire et de puissance, le faux éclat des prospérités humaines soient quelque chose de bien désirable : Apprenez à les mieux connaître. Sont-ce là des biens qui appartiennent à ceux qui en jouissent? Non, pas davantage qu'à ceux qui les avoient espérés ; pas plus à ceux qui ne s'étoient jamais attendu à les posséder. Semblables à une vaine poussière que le vent dissipe, ils passent à celui-ci, à celui-là, pour se dissiper bientôt avec la rapidité de la fumée

ou d'un songe illusoire qui s'évanouit au moment du réveil, fantôme qui échappe à la main qui va le saisir. Tant qu'on ne les a pas, on les espère ; à peine on les a, qu'on tremble de les perdre. N'apprendrons-nous donc jamais à connoître les vrais biens? Quoi! pas un regard, pas une pensée vers ce Ciel où réside la solide gloire et la vraie richesse; celle-là qui ne passe point, la vraie félicité qui ne finira point, et que rien ne menace? Quoi qu'il en dût coûter, un tel bien ne mérite-t-il pas qu'on l'achète, même au prix des plus grands sacrifices? S'il est des plaisirs que nous eussions espérés dans ce monde, n'en est-ce pas un que de prétendre à ceux de la vie future? Jetez les yeux sur les martyrs dont nous célébrons aujourd'hui la fête : qui leur a inspiré l'intrépide courage avec lequel vous les voyez braver les chaînes, les instruments des supplices, l'aspect des bûchers, le tranchant de l'épée, la rage des animaux féroces, l'obscurité des cachots, les privations de toute espèce, la mort, en un mot, avec toutes ses tortures, et la mort endurée avec une sainte alégresse, comme s'ils eussent été supérieurs aux impressions de la nature ; et pourquoi? Nous le savons tous. Animés des mêmes espérances ; sous les yeux du même juge et du même rémunérateur ; aux prises avec le même ennemi, l'implacable persécuteur de nos âmes, qui ne se montre pas, mais qui nous attaque, non par un combat d'un mo-

ment, mais par de journalières hostilités; nous céderions en courage à ces glorieux confesseurs? Qui que vous soyez, hommes et femmes, jeunes ou vieux, riches ou pauvres, habitant des villes ou des campagnes, chrétiens de tout rang, de toutes conditions, tributaires des mêmes épreuves, ma voix vous appelle dans la lice. L'ennemi vous attend; point de lenteur, point de relâche. L'occasion perdue ne se répare point. La vie présente appartient au travail; les récompenses, à l'autre. Vous avez entendu le Sauveur dire à ses apôtres, au moment de sa passion : *Levons-nous et marchons ;* et il le Matth. XXVI. 21. disoit à tous ceux qui aspirent à être ses disciples. Marchons à la suite de notre divin maître; détachons-nous de cette terre d'illusion et de mensonge; montrons que nous sommes d'une extraction divine; justifions notre sublime vocation. Faits pour le ciel, pourquoi ramper à terre? Déposons aux pieds de notre Dieu, les uns nos richesses, les autres notre indigence; ceux-ci, le talent qu'ils peuvent avoir pour la parole et le ministère de l'enseignement : ceux-là, le silence de la discrétion, ou de l'humble docilité qui se contente d'écouter. Vierges, offrez-lui une chasteté qui ne réserve rien pour le monde; époux, des affections qui ne s'éloignent pas de Dieu; pénitents, un jeûne sans pharisaïsme; gens du monde, des tables d'où soient bannies l'intempérance et l'étourderie. Of-

frons-lui, les uns la régularité et la ferveur dans la prière et le chant des psaumes, les autres une assistance qui les rende secourables aux indigents; tous, les larmes de la piété, les expiations de la pénitence, les saintes aspirations de l'âme qui veut se réunir à la patrie céleste. Il n'est point de don médiocre aux yeux du Seigneur; tout sert à la construction de l'arche : ce n'est point la valeur du
Pag. 154. don, mais la disposition de celui qui donne, qui en fait le mérite.

Conseils de détails; aux pécheurs, pour les réformer; aux justes, pour exciter leur surveillance et leurs efforts, afin de tendre à une plus grande perfection; aux laïques :

Brebis, n'ayez pas la prétention de paître les pasteurs, n'allez pas au-delà des bornes qui vous sont déterminées; estimez-vous heureuses que vous ayez de bons pasteurs. Juges, ne prescrivez pas de loi aux législateurs. Savants, ne donnez pas une confiance présomptueuse à ce que vous avez de savoir et d'éloquence; n'ambitionnez point d'avoir toujours raison, mais sachez quelquefois avoir tort, etc., etc.

Revenant à Julien : Il lui recommande la fidélité, l'humanité, la douceur dans l'exercice de sa charge, l'avertissant de s'y conduire comme un disciple de celui qui a bien voulu se faire homme pour nous, et

être inscrit sur les rôles de la taille; de ne point accroître par de violentes exactions, le poids d'un office déjà si onéreux par lui-même, et qui étoit l'effet du péché du premier homme, par l'inégalité des conditions introduites dans la société humaine. Pag. 157.

Viendra un autre rôle, un autre exacteur, devant qui nous serons tous cités pour lui rendre compte de nos œuvres, tenant dans ses mains un registre rigoureux où est inscrit le nom de chacun de nous, sans égard ni pour la richesse de l'un, ni pour l'indigence de l'autre; auprès de qui, ni la faveur ni les préventions n'ont point d'accès, comme il n'arrive que trop souvent près des tribunaux humains. Pag. 158.

Il termine enfin, en lui présentant les pauvres, les ecclésiastiques et les religieux, qu'il appelle les philosophes.

N'ayant rien en ce monde que leurs corps, et ne les possédant pas même en propre; rien qui soit de la dépendance de César, parce qu'ils ont tout donné à Dieu; dont tous les biens sont les hymnes, les prières, les veilles, les larmes, sorte de richesse qui n'est pas au pouvoir de la violence des hommes. Pag. 159.

Discours ix et x.

Eloges funèbres de son frère saint Césaire, et de sainte Gorgonie sa sœur. Renvoyés après les discours ascétiques.

Discours xi.

Contre le schisme.

(Analyse et extraits.)

Grégoire le père, évêque de Nazianze, avoit eu, comme beaucoup d'autres, la foiblesse de signer la confession de foi de Rimini; et sa défection avoit entraîné la plupart des ecclésiastiques de ce diosèse. Les autres refusoient de communiquer avec eux. Grégoire le fils, qui pensoit à sa retraite, crut que le devoir l'arrêtoit auprès de son père, pour travailler à la réunion des esprits. Il paroît que ses premières démarches ne furent point sans succès. L'union rétablie, il en expose les avantages dans ce discours. Il le commence par l'éloge de la vie solitaire, qu'il regarde comme l'état le plus parfait du chrétien sur la terre :

Pag. 191. Là, dit-il, la vie entière se passe dans le jeûne, dans la prière et dans les larmes; le silence des nuits n'est interrompu que par les soupirs de la pénitence, ou par le chant des divins cantiques qui s'élèvent vers le ciel pour bénir la gloire du Seigneur, et répandre dans toutes les âmes les saintes ardeurs de la componction. Là, tout l'extérieur répond à la tendre piété dont les cœurs sont enflammés : vêtement simple; oubli de toute recherche, à l'imitation des apôtres; démarche grave, uniforme; dans les regards rien de dissipé; sourire gracieux, et qui

ne permet pas au rire de s'échapper en éclats indiscrets ; entretiens auxquels la raison préside, mêlés, quand il le faut, soit d'éloges qui encouragent au bien, soit de reproches sans aigreur, et de charitables avis préférables à la louange ; heureux assortiment de condescendance et de sévérité, les charmes de la solitude dans une vie commune, et les secours d'une vie commune dans le sein de la retraite : ce qui n'est pas moins excellent, ce qui même l'emporte sur tous ces avantages, la vraie richesse dans la pauvreté, la vraie possession dans le manque apparent de tout, la vraie gloire dans le mépris de la gloire, la force dans l'infirmité, la fécondité dans le célibat.

La faute de Grégoire le père n'avoit été qu'une surprise faite à la simplicité du vieillard. S. Grégoire le fait entendre :

Nous avons divisé Jésus-Christ, nous qui l'aimions tant ; nous nous sommes prêtés au langage du mensonge par respect pour la vérité, livrés à la haine par amour pour la charité ; et sous le prétexte de nous serrer contre la pierre, nous sommes allés nous briser contre elle. Pag. 192.

Peut-être, ô mon Dieu ! aviez-vous permis nos dissentions, afin qu'elles nous fissent goûter mieux le prix de la paix. Tels que deux plantes unies à la même tige, que l'on veuille les séparer l'une de l'au- Pag. 195.

tre, elles reviennent bientôt à leur première direction : ainsi, après un écart d'un moment, sommes-nous rentrés dans les anciens sentiments qui nous unissoient; et notre éloignement n'a fait que nous rapprocher par des liens plus étroits.

Pag. 196. Naguère l'union faisoit notre richesse comme notre force : c'étoit la gloire particulière de notre Eglise. Elle retraçoit une image de cette arche où se conservoient les débris du genre humain, parce que les semences de la piété s'y trouvoient maintenues fidèlement. Mais enfin nous étions hommes; nous n'avons pu échapper aux perfides manœuvres de l'ennemi des âmes, ni à la contagion d'un mal déjà signalé par tant de ravages. Mais si nous avons succombé les derniers, nous avons aussi la gloire d'être revenus les premiers.

Pag. 197. Sans doute une division qui a pour principe le zèle de la piété et de la religion, vaut mieux qu'une criminelle union.

Il affirme que la dissidence qui a existé n'avoit point altéré l'unité de la foi, quant au dogme de la Trinité; qu'il n'y avoit eu là qu'une querelle de famille, où des frères, animés des mêmes sentiments, se disputent l'héritage paternel, uniquement pour soutenir leur droit; que, jusque dans la chaleur des dissentions, on n'étoit point sorti des règles de la modération
Pag. 197. et de la charité, en sorte que la dissention elle-même avoit fait mieux encore ressortir la charité, la plus

excellente des vertus du christianisme, comme elle est la première des prérogatives de l'essence divine.

Notre Dieu est essentiellement le Dieu de la paix et de la charité. C'est là de tous ses attributs celui qui plaît davantage à son cœur ; il aime à s'appeler le Dieu de paix et de charité, afin de nous avertir que c'est en pratiquant ces vertus que nous pouvons nous en rapprocher de plus près. Parmi les anges, celui qui autrefois excita la sédition, qui voulut s'élever au-dessus du rang où il avoit été placé, et se révolter contre le Tout-Puissant, osant, selon l'expression de l'Ecriture, prétendre *porter son trône au-dessus des nues*, fut puni comme il le Isa. XIV. 13. méritoit. Son châtiment fut proportionné à son insolence ; condamné à d'éternelles ténèbres, devenu ange de ténèbres, il perdit tout l'éclat dont il avoit été investi. Les autres conservèrent leurs glorieux priviléges, parce qu'ils sont pacifiques, ennemis de la discorde, ne formant tous ensemble qu'un seul et même cœur... A l'image du ciel, le monde Pag. 199. est entretenu en paix par les lois d'une constante harmonie. Qu'elle vienne à être troublée : les fléaux dévastateurs, produits par la vengeance divine, se répandent sur sa surface, et la consternation avec eux. Leçon terrible qui nous apprend combien nous devons estimer la paix !

L'histoire des empires et des peuples, particulière-

ment du peuple Juif, fournit à saint Grégoire de nouveaux témoignages en faveur de sa proposition.

Depuis que leurs divisions, consommées par le plus détestable de tous les attentats, en ont fait la proie de leurs ennemis, quel épouvantable enchaînement de calamités!

Pag. 201. Jérémie avoit déploré autrefois les maux qui étoient venus fondre sur eux durant leur transport à Babylone (1). Et certes, avec raison. Pouvoient-ils gémir trop amèrement sur la ruine des murailles de la ville sainte, la destruction de son temple, la profanation de ses sacrifices et de ses riches ornements; son sanctuaire, ou foulé sous les pieds ou exposé aux regards d'étrangers à qui l'accès en étoit interdit; la voix de ses prophètes réduite au silence, ses prêtres dispersés, ses vieillards livrés aux plus cruels traitements, ses vierges abandonnées à tous les outrages de la licence, sa jeunesse moissonnée dans sa fleur, ses maisons dévorées par la flamme, des torrents de sang inondant ses portiques; dépouillés du feu sacré et des victimes de la religion; les accents du deuil substitués aux chants d'une pieuse allégresse; enfin, pour emprunter les paroles
Thren. IV 1. même du prophète, l'or obscurci, changé dans un plomb vil, et les voies de Sion dans les pleurs, parce

(1) Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.*, 2ᵉ part., chap. VIII, pag. 325, éd. in-4°. Paris, 1681.

qu'elles étoient devenues désertes. A une époque plus récente, Jérusalem, captive dans l'enceinte de ses murs assiégés, avoit vu des mères déchirer de leurs mains les membres sanglants de leurs propres fils, pour chercher dans leurs entrailles palpitantes un remède à la faim (1). Pourtant ces horribles calamités n'étoient rien auprès de celles qu'ils ont eu à souffrir, depuis que, subjugués par les Romains, ils ont été chassés de leur territoire. A qui s'en prendre, sinon à leurs divisions? L'univers tout entier est aujourd'hui témoin de leurs désastres; répandus et dispersés par tout le monde, ils n'ont plus ni cérémonies ni sacrifices; à peine existe-t-il encore quelques vestiges de l'ancienne Jérusalem; pour toute consolation, ses infortunés habitants obtiennent à peine la permission d'aller pleurer sur ses ruines; et de leur gloire passée, il ne leur reste que la liberté de gémir publiquement sur leur solitude. Pag. 202.

Le saint docteur met à son éloge de la paix cette restriction importante.

Je ne dis pas qu'on doive souscrire indifféremment à toute sorte de paix. Comme il y a des divisions utiles, on pourroit trouver aussi des espèces de paix très pernicieuses; mais je parle de celle qui Pag. 203.

(1) Joseph, *De Bello Judaico*, lib. VI et VII.

est louable, qui est fondée par de bons motifs, et qui porte à Dieu. Je n'approuve point d'excès, pas plus d'un côté que de l'autre. Je ne veux, ni de l'indolence, ni de l'emportement. Faire grâce à toutes les opinions, adopter tous les partis, marque d'un esprit sans réflexion; comme aussi rompre avec tout le monde, âpreté de caractère et témérité. La mollesse et l'indifférence ne mènent à rien; la versatilité, l'irrésolution, ne s'allient pas davantage avec l'esprit de charité qui doit unir tous les frères. Sitôt que l'impiété a levé le masque; nul ménagement: ce que l'on doit faire, c'est de s'exposer à tout, à la mort même, plutôt que de se laisser atteindre par la contagion, et d'en paroître complice par aucune société avec ceux qu'elle a gagnés. Rien n'est à craindre, comme de craindre quelque chose plus que Dieu, et de trahir, par une perfide connivence, la cause de la foi et de la vérité, nous qui faisons profession de la défendre. Mais tant qu'il n'y a que le soupçon du mal, et que la peur que nous en avons n'est pas fondée sur des preuves certaines et indubitables; jusques-là, sachons employer les moyens de douceur, plutôt que de rien précipiter. Une indulgente retenue est préférable à la fougue et à l'entêtement; et il vaut bien mieux, en restant dans un même corps, travailler à se corriger mutuellement, comme étant membres les uns des autres, que de préjuger les choses par le fait d'une séparation, de risquer son

autorité, à laquelle vous n'avez plus de droits quand on refuse de la reconnoître, et de se voir obligé de descendre à une rigueur tyrannique, qui essaie vainement de conquérir, par la sévérité de ses ordonnances, une soumission qui ne se donne qu'à la charité fraternelle.

S'adressant à son père :

Vous voyez les fruits de votre religieuse et paternelle indulgence. Regardez, et voyez autour de vous, vos enfants rassemblés; jouissez du spectacle que sollicitoient vos prières de nuit et de jour, celui de les voir réunis sous vos ailes. Pag. 204.

Discours xii.

Même sujet.

(Analyse et extraits.)

Où sont-ils, ces hommes dont les yeux toujours ouverts sur nous, s'inquiètent si sévèrement de ce qui nous arrive d'heureux ou de malheureux; dans la seule intention de nous censurer, non de nous juger? Avares de louanges, prodigues de reproches et d'insultes, ardents à dénaturer par leurs mensonges ce que nous faisons de bien, à exagérer, par leurs déclamations forcenées, les fautes qui nous échappent habiles à chercher dans nos torts ; Pag. 206.

l'excuse de tous ceux qu'ils se permettent. Si du moins ils pesoient les uns et les autres dans la balance d'une rigoureuse équité, nous profiterions, avec reconnoissance, d'une haine qui nous rendroit plus circonspects. Mais l'excès même de leur injustice ôte tout crédit à leurs arrêts, et leur jugement ne peut pas plus servir à leurs ennemis, que leurs calomnies ne peuvent nous nuire. Où sont-ils, ces détracteurs de la Divinité, comme de ceux qui la servent? Car la cause est la même. Et ce qui rehausse l'éclat de nos souffrances, c'est que, si nous sommes persécutés par eux, Dieu ne l'est pas moins que nous. Où sont-ils, ces hommes si complaisants sur leurs propres défauts, si impitoyables sur ceux des autres? Réussiront-ils encore ici à en imposer à la vérité? Qu'ils viennent parmi nous; qu'ils surmontent un moment leur répugnance, pour prendre part à nos secrets; qu'ils viennent: nous ne craindrons pas le témoignage de nos ennemis les plus implacables. Ils verront de leurs propres yeux, que du sein même de notre infirmité d'un moment sont sortis les germes d'une vigueur nouvelle.

Il répète dans ce discours ce qu'il avoit affirmé dans le précédent, que la contestation survenue à Nazianze n'avoit point eu pour objet la foi de nos mystères que l'Arianisme seul altéroit par des blasphèmes directs.

Pag. 207. Il eût mieux valu, sans doute, que cette ombre

de dissention n'existât point. Notre erreur fut l'excès de notre attachement pour notre pasteur, et de n'avoir pas su choisir entre deux biens, lequel étoit préférable, jusqu'à l'heureux moment où nous les avons enfin accordés l'un et l'autre. Voilà tout notre acte d'accusation : est-ce un tort, est-ce un mérite? Qu'avec cela, l'on nous condamne, ou nous absolve; il n'en faut pas davantage à l'hérésie. Pourtant, nous ne pouvons lui accorder rien de plus. Mais elle a beau faire, toujours elle échouera contre la vérité. Il ne nous a fallu pour arbitre, de notre différend, que nous-mêmes; nous n'en irons point chercher d'autres.

Réfutation de l'Arianisme et des erreurs de Sabellius. Pag. 208.
Elle se termine par cette invocation :

Trinité Sainte, adorable et patiente Trinité! Pag. 212.
(combien vous l'êtes pour supporter si long-temps ceux qui vous divisent!) Trinité qui avez daigné me choisir pour être votre ministre fidèle, et venger vos mystères! Trinité que tous reconnoîtront un jour, soit par votre manifestation, soit par vos vengeances, faites que ceux qui vous outragent, se rangent enfin parmi vos adorateurs, que nous n'en perdions aucun, non pas même des moins considérables; quand je devrois pour cela, être privé d'une partie de votre grâce, car je n'oserois pousser mon Rom. IX. 3.
zèle aussi loin que l'Apôtre.

C'est dans ce discours (1) que se rencontre cette belle expression : que l'expérience est la maîtresse des téméraires et des insensés (2).

Discours XIII.

Même sujet.

(Extraits et analyse.)

Pag. 213. Chère paix, dont le nom seul est si délicieux ! paix que je viens de donner à mon peuple, et que mon peuple m'a rendue à son tour, aimable paix, l'objet de tous mes vœux, mon plus beau titre de gloire, vous qui êtes l'ouvrage de Dieu, sa propre essence, puisque nous l'entendons s'appeler lui-
Phil. IV. même, dans ses saintes écritures, *le Dieu de la paix!*
Pag. 214. paix enchanteresse, bien inestimable que tout le monde loue, et que si peu de personnes savent conserver! où vous étiez-vous retirée, pendant un si long-temps que vous étiez loin de nous? Quand reviendrez-vous près de nous? De tous les cœurs qui sont sur la terre, il n'en est point qui vous désire avec plus d'ardeur que moi, vous recherche avec plus d'empressement, vous chérisse avec plus de tendresse quand nous jouissons de vous; qui vous

(1) Pag. 102.

(2) A quoi Bossuet, après avoir cité ces paroles, ajoute : « C'est le dernier argument sur lequel Dieu les couvaincra. » (*Serm.*, tom. VI, pag. 70.)

rappelle, quand vous nous fuyez, avec un plus vif sentiment de regret de votre absence. Ce sont alors les sanglots de Jacob, redemandant son fils Joseph, qu'il croit avoir été dévoré par une bête féroce; couvrant de ses larmes sa robe ensanglantée; ce sont les gémissements de David, pleurant la perte de son cher Jonathas, exhalant sa douleur en imprécations contre les montagnes de Gelboë.

Gen. xxxvii, 33.

I. Reg. xii. 26.

C'étoit assurément un spectacle bien lamentable, de voir l'arche sainte tombée au pouvoir des étrangers, le sol sacré où fut Jérusalem, foulé sous les pieds des infidèles, les nobles enfants de Sion traînés en exil, aujourd'hui encore, dispersés par toute la terre, errants dans tous les lieux du monde. Pourtant, ces calamités sont moins déplorables encore, que celles dont nous sommes les témoins. Nous voyons nos cités renversées de fond en comble, d'innombrables légions dissipées et disparues, la terre gémissant sous le poids des cadavres amoncelés, une nation barbare (1) portant au loin ses excursions, et faisant marcher avec elle la dévastation et la terreur; non pas qu'il faille accuser nos Romains d'avoir reculé, car ce sont les mêmes hommes qui ont porté leurs armes victorieuses jusqu'aux extrémités de la terre; mais leurs bras

I. Reg. iv.

(1) Les Goths, réunis aux Huns et aux Alains, pilloient impunément la Thrace, et menaçoient déjà Constantinople.

étoient enchaînés par la colère divine, qui vengeoit les outrages faits à l'adorable Trinité.

Pag. 215. Certes, de pareils malheurs sont affligeants. Il n'en est point qui le soient plus que de voir la paix bannie de nos égliges. La persécution nous avoit été moins funeste que la guerre intérieure que nous nous sommes faite à nous-mêmes... Les voleurs de profession, unis par le crime, vivent en paix les uns avec les autres; nous, éternellement en guerre, rebelles à toutes les exhortations, nous ne savons
Pag. 216. que nous entre-déchirer. Disciples de la charité, nous ne professons que la haine. Tout cesse dans le monde, tout, excepté nos discordes. La source de nos animosités, quelle est-elle? L'amour de la domination, la passion des richesses, l'amour-propre, l'envie; et de là, l'injustice et l'inconséquence de nos jugements. Tel homme étoit hier un modèle de
Pag. 217. toutes les vertus chrétiennes; aujourd'hui, ce n'est plus qu'un composé de tous les vices; ce que l'on admiroit en lui, devient tout à coup un sujet de critique et de blâme. La sévérité de notre discipline ne nous permet pas même les paroles oiseuses; elle nous défend de révéler les choses cachées, quand elles violent la charité due à nos frères; nous, nous les allons divulguer au grand jour, en présence des ennemis du nom chrétien, qui savent bien se prévaloir contre nous-mêmes de nos indiscrètes communications. Avec l'air d'y applaudir, ils se

promettent bien de nous en punir, au moment où leur haine pourra s'exhaler. Ainsi, nous devenons la fable de tout ce qui nous environne.

Ce qui m'afflige, ce n'est pas l'invasion de nos églises; nos ennemis auront leur tour; après tout, Dieu n'est pas enfermé dans l'enceinte d'un édifice; ni la perte des biens dont les autres abondent, notre Dieu ne se met pas à prix, ensorte qu'il n'y ait que les riches qui puissent y prétendre; ni le déchaînement des langues envenimées, leur nature est de dire du mal et de répandre le fiel. Ce ne sont pas plus leurs calomnies que leurs suffrages qui m'empêcheront d'être ce que je suis. Car enfin, me dirai-je à moi-même : De deux choses l'une : ou ce que l'on dit est faux, et ne me regarde pas plus que le dénonciateur lui-même, quand même mon nom s'y trouveroit articulé; ou bien il est vrai, alors c'est à moi, plutôt qu'à lui, que je dois m'en prendre. Les discours que l'on tient ne sont pas la cause de mon déréglement; c'est moi qui leur ai donné occasion. Une fois qu'on les aura oubliés, je n'en serai pas moins ce que j'étois; et je leur aurai toujours l'obligation de m'avoir excité à plus de surveillance. Et puis, un avantage bien plus précieux qu'ils nous procurent, c'est de nous donner quelque ressemblance avec notre Dieu, qui ne fut pas plus ménagé que nous. Si du moins la calomnie s'arrêtoit à nos personnes; mais la plaie la plus vive pour mon cœur, c'est qu'en Pag. 219.

nous attaquant, c'est à Dieu lui-même que l'on en veût, à l'auguste fondement de notre religion. On ne fait la censure de nos torts que pour combattre la doctrine que nous professons, confondant le ministre avec son enseignement.

Pag. 221. Exposé succinct des dogmes d'Arius, de Novatien, de Sabellius, d'Apollinaire.

Ce dernier, qu'il ne nomme pas, n'avoit commencé que depuis peu à répandre ses erreurs qui consistoient à dire que Jésus-Christ n'avoit point d'âme, et que la divinité y suppléoit; que le corps du Sauveur étoit venu du Ciel, et qu'il avoit passé par le sein de Marie comme par un canal.

Pag. 222. Falloit-il (demande S. Grégoire, combattant cette nouvelle hérésie), qu'après avoir avoué que la divinité étoit unie, on divisât l'humanité?... Puisque ma chute fut entière, et que j'ai été condamné pour la désobéissance du premier homme, et par les artifices du démon, pourquoi ma rédemption ne seroit-elle pas entière? Pourquoi diminuer le bienfait de Dieu et l'espérance de mon salut?

Pag. 223. Embrassons cette paix que Jésus-Christ, en quittant la terre, lui avoit léguée. Ne connoissons d'ennemis que ceux du salut; ne refusons pas le nom de frères à ceux même qui ne partagent point nos sentiments, s'ils veulent l'agréer de notre bouche. Fai-

sons quelques sacrifices, s'il le faut, pour obtenir le plus grand des biens, qui est la paix (1).

DISCOURS XIV.

Une grêle désastreuse (2), à la suite d'une épizootie et d'une sécheresse également funeste, donna occasion à ce discours.

(Extraits.)

Seroit-ce à Eléazar à parler en présence d'Aaron (3)? L'éloquence du jeune prédicateur ressemble à un torrent passager qui bouleverse la terre, mais sans produit pour l'agriculture ; celle du vieillard, moins impétueuse, mais bien plus pénétrante, ressemble à ces pluies douces qui, tombant sans fracas, humectent les campagnes, s'insinuent profondément, et font mûrir les moissons. Le premier a peut-être flatté agréablement les oreilles de son auditoire ; a-t-il cessé de parler, tout est oublié avec l'orateur. L'autre a laissé les âmes pleines d'une onc-

(1) Ailleurs il dit : Perdez quelque chose, puisque sonvent on gagne en perdant, comme l'arbre qu'on émonde, et dont on retranche quelques branches, n'en devient que plus fertile. Car c'est faire un gain considérable que d'acquérir la paix, qui est un des plus grands biens de cette vie. (*In Tetrastico*, pag. 156.)

(2) Les historiens en parlent comme d'un événement en effet extraordinaire. (Socr., *Hist. ecclés.*, lib. IV, cap. XI. Hermant, *Vie de S. Grégoire*, tom. I, pag. 288.)

(3) Son père présent, évêque de Nazianze.

16.

tion céleste, et quelques paroles lui ont suffi pour amener une abondante récolte.

Pag. 226. Il conviendroit à mon père, plutôt qu'à moi, de parler dans cette circonstance. Il nous apprendroit les causes du fléau qui nous afflige, les justes jugements de Dieu, l'alliance de la justice et de la miséricorde, les secrets de sa providence, que l'impie méconnoît, abandonnant à un hasard aveugle la conduite des choses d'ici-bas, et le profit que nous devons faire de ce châtiment pour notre instruction.

Pag. 228. Quelle affligeante calamité nous présente la sécheresse de la terre et la perte de nos moissons à la veille de la récolte! Combien n'est-il pas désolant de voir le laboureur parcourant tristement ses campagnes ravagées, le fruit de ses sueurs avorté, cette terre que des rosées vivifiantes avoient fécondée, n'offrir plus que l'aspect d'un affreux désert! Quelle hideuse nudité! Qu'est devenue cette brillante parure qui ornoit nos campagnes? Je crois entendre le prophète Joël déplorer un aussi lamentable chan-
Joël. II. 3. gement, quand il s'écrioit : Hier un jardin de délices, aujourd'hui un champ de carnage.

Oui, sans doute, un tel malheur accable, quand on ne voit que le mal présent, sans penser à de plus grands encore que l'on pourroit avoir à redouter; comme dans les maladies, la souffrance actuelle est toujours celle qui paroît le plus sensible. On ne

songe pas qu'il est des maux à craindre et bien plus formidables, ceux que renferment les trésors de la colère divine. Ceux-là, plaise au Ciel, mes frères, que vous ne les éprouviez jamais! et pour les éviter, pas d'autre ressource que de recourir à la divine miséricorde, d'en fléchir le courroux par les larmes de la pénitence. Auprès de ceux-là, ce qui vient de nous arriver n'est rien ; ce n'est qu'une épreuve ménagée par la miséricorde elle-même, un essai de châtiment, une correction paternelle qui nous est infligée pour ramener au devoir une jeunesse indocile; que le témoignage de la clémence et de la bonté du Seigneur. Ce n'est là encore que la fumée du feu de sa colère, le prélude des supplices que préparent ses vengeances. Ce ne sont point encore là ces charbons allumés, ni ce feu dévorant, ni ces tourments extrêmes dont il nous menace, qu'il nous a fait déjà souffrir en partie, et dont il a arrêté le cours pour nous rendre sages par des menaces, par des peines effectives, et par un mélange Pag. 229.
de douceur et de sévérité. Il commence par des punitions supportables, afin de ne pas recourir à des châtiments plus rigoureux; viendront les remèdes plus violents, si les premiers ne suffisent pas. Je sais qu'il y a dans le Ciel un glaive étincelant, à qui rien ne résiste, et qui se repaît du sang des hommes et de leurs enfants, glaive exterminateur qui reçoit II. Machab. xv. 22.
l'ordre de dévorer l'armée toute entière des Assy-

riens, qui perce jusque dans la moelle des os, atteint l'ennemi dans sa fuite. Je sais qu'il est, dès la vie présente, des remords et des angoisses déchirantes, des épouvantes et des tremblements par lesquels l'impiété est souvent punie, sans parler de ces jugements réservés à la vie future, qui attendent le crime resté impuni durant celle-ci. Oh! combien il vaut mieux avoir à souffrir dans ce monde que d'être renvoyé à ce terrible avenir, qui appartiendra tout entier au châtiment, où il n'y a plus d'épreuves, plus de repentir ni de satisfaction! Le redoutable examen que celui où il nous faudra rendre compte de toute notre vie; où l'on nous mettra sous les yeux et les crimes dont nous nous serons rendus coupables, et les bienfaits que notre ingratitude a méconnus!

Pag. 230. Quelles excuses alléguer alors? Quels avocats entreprendront notre défense? Quels détours, quels artifices emploierons-nous pour surprendre ce tribunal et pour éluder un jugement si équitable, où tout sera pesé dans une juste balance, nos actions, nos paroles, nos pensées; où nos vertus seront confrontées avec nos vices? Le plus fort emportera la balance. L'arrêt prononcé; plus de ressource, plus d'appel, plus de recours à un tribunal supérieur, plus de moyens d'échapper au châtiment, plus d'intermédiaire dont on puisse implorer l'assistance et intéresser les bonnes œuvres. Vainement les vierges Matth. xxv. 8. folles sollicitent près des vierges sages quelque peu

d'huile pour fournir de l'aliment à des lampes éteintes ; vainement, du fond de ses gouffres enflammés, le mauvais riche demande que l'on envoie à ses proches un charitable avis de ce qui les menace comme lui ; vainement on ajourne dans l'avenir la réforme de ses mœurs. Plus rien qu'un tribunal redoutable, juste autant que terrible, disons mieux, d'autant plus terrible qu'il est juste. Luc. XVI. 27.

Au moment où les trônes sont dressés, que l'Ancien des jours est venu s'y asseoir, que les livres sont ouverts, qu'un fleuve de feu commence à rouler, que se déploient, d'un côté, une éclatante lumière, et de l'autre une obscurité sombre ; ceux qui ont bien vécu s'avancent, ressuscités à la véritable vie ; aujourd'hui cachés en Jésus-Christ, alors manifestés avec lui. Ceux qui auront mal vécu paroissent ressuscités aussi, mais pour subir ce fatal jugement qui nous est annoncé. Ceux mêmes qui refusent d'y croire portent au fond de leur conscience un premier témoignage qui les condamne. En même temps qu'une lumière impossible à décrire inonde et pénètre les élus, c'est la Trinité sainte elle-même qui verse dans leurs âmes toutes ses clartés ; ils plongent tout entiers dans le mystère de sa divine essence. Les réprouvés se sentent accablés sous le poids de cette pensée, qu'ils sont rejetés de Dieu ; et leur sentence d'une éternelle ignominie s'est à l'instant gravée dans leur conscience. Dan. VII. 9.

Voilà pour l'avenir. Dès maintenant, que devons-nous faire, dans l'absorbement où nous jette la calamité dont le Seigneur vient de nous frapper? Comment répondrons-nous à son appel? Qu'aurons-nous à lui dire, alors que, nous reprochant le double crime et de notre ingratitude, après tous les bienfaits dont il nous avoit prévenus, et de notre insensibilité à reconnoître dans nos adversités les remèdes qui devoient nous guérir, il nous adressera ce langage : Que n'ai-je pas tenté pour me faire entendre de vous, et que pouvois-je faire de plus? Falloit-il employer des moyens doux? Je l'ai fait. Je n'ai point changé en sang les eaux de vos rivières et de vos fontaines, comme autrefois dans l'Egypte. Je n'ai point fait pleuvoir sur vos campagnes des nuées d'insectes dévorants. Ma colère n'est tombée que sur les animaux de vos prairies. J'ai ménagé les hommes, et n'ai sévi que contre les bêtes. Ce désastre ne vous a pas ramenés; il vous a laissés aussi stupides que les animaux eux-mêmes. J'ai enchaîné la pluie dans les nuages. Vos campagnes, desséchées, ont cessé de produire. J'ai envoyé la grêle à son tour. Pour vous châtier, j'ai ruiné vos vignes et vos moissons, sans pouvoir dompter votre malignité. Et moi-même, ô mes frères, peut-être le Seigneur, lassé de voir que tant d'épreuves dont il m'a frappé n'aient pas réussi davantage à me rendre meilleur, peut-être il m'adressera ces paroles : Ni les avertissements, ni les fléaux

du ciel, n'ont pu amollir la dureté de votre cœur. Croyez-vous donc que mes trésors de colère soient épuisés? Détrompez-vous. J'en ai encore des réservoirs tout pleins....... A Dieu ne plaise qu'à la suite Pag. 232. de tous les malheurs dont nous sommes accablés, le Seigneur ait encore à nous adresser ces sanglants reproches! Je vous ai affligés par toutes sortes de maladies, et je n'y ai rien gagné. A dieu ne plaise que nous ressemblions à cette vigne plantée et en- Isa. v. 2. 4. tourée d'une forte muraille, fortifiée d'une tour, et munie de toutes les choses nécessaires à sa conservation, laquelle a été détruite et désolée parce qu'elle n'avoit produit que des épines. Voilà ce que j'appréhende. Détournons ce malheur. Adressons à Dieu cette prière : Seigneur, nous avons péché; nous avons vécu dans l'impiété, oublié vos commandements, méconnu les bienfaits et la voix de Jésus-Christ; ses prêtres eux-mêmes ont prévariqué comme le peuple.... Vous êtes bon, et nous sommes méchants. Vous nous avez affligés par quelques calamités, quand nos crimes avoient mérité des châtiments sans bornes. Vous êtes le Dieu terrible. Qui résistera à votre puissance? Vous faites trembler les montagnes. Qui pourra soutenir la pesanteur de votre bras? Qui pourra ouvrir le ciel, si vous le fermez? Si vous en ouvrez les cataractes, qui les arrêtera? Il dépend de vous de nous faire riches ou pauvres, de nous faire mourir ou de nous rendre la vie, de nous bles-

ser et de nous guérir. Votre volonté est toujours
Isa. LXIV. 5. efficace. Vous êtes en colère et nous avons péché, disoit un ancien qui s'avouoit coupable. Moi, renversant la proposition, je dis : Nous avons péché, et vous vous êtes mis en colère. Vous avez détourné votre visage, et nous avons été couverts d'ignominie. Mais, ô mon Dieu ! apaisez votre colère, et soyez-nous propice. Ne nous abandonnez pas pour toujours, en punition de nos iniquités. Ne permettez pas que nous servions, par nos châtiments, de leçon aux autres peuples ; il nous doit suffire d'en prendre sur le châtiment des autres. Ne nous traitez pas comme les nations infidèles qui ne connoissent point votre nom. Souvenez-vous que nous sommes votre peuple, et l'héritage que vous vous êtes réservé (1).

Discours XVI.

De l'amour des pauvres.

(Extraits.)

Pag. 239. Mes frères, mes compagnons d'indigence, car nous sommes tous pauvres, tous nous avons besoin que Dieu nous assiste, quelque prééminence que, dans nos foibles vues, nous paroissions avoir les uns sur les autres : je viens vous entretenir d'un sujet qui n'est pas fait pour les âmes étroites et arides,

(1) Tob. III. Psalm. CV, XXI, L, LXXXIV, LXXVIII, XLVI, LXXXVIII.

mais qui intéressera les cœurs sensibles et généreux, de l'amour qui est dû aux pauvres. La récompense n'est rien moins qu'un royaume. Unissez tous vos prières aux miennes, pour que j'obtienne de la faveur du Ciel de n'être pas au-dessous de mon sujet. Demandons au Seigneur d'attacher à mes paroles la même vertu divine qu'à la voix de Moïse, quand autrefois il fit pleuvoir la manne ; qu'à la voix de Jé- Exod. XVI.
sus-Christ, le vrai pain de vie, quand il rassasioit Joann. XII. 15.
plusieurs milliers d'hommes dans le désert. Matth. XIV.

Le saint docteur compare ensemble les vertus chré- Pag. 240.
tiennes, la foi, l'espérance, la charité ; assigne à chacune leurs caractères ; et avec l'apôtre, il donne la préfé- I.Cor. XIII. 13.
rence à la charité comme étant le sommaire de la loi et des prophètes, le premier et le plus grand des commandements.

La charité se manifeste par la miséricorde envers Pag. 242.
les pauvres. Point de culte plus agréable au Seigneur... Le précepte qui nous recommande de nous réjouir avec ceux qui sont dans la joie, de pleurer Rom XII. 15.
avec ceux qui pleurent, nous ordonne en même temps de secourir les pauvres et de soulager les malheureux, de quelque nature que soient leurs maux, quelle que puisse être la cause de leurs souffrances. Ne sommes-nous pas hommes comme eux ? Ils sont malheureux ; c'en est assez. Ils nous implorent en étendant vers nous des mains suppliantes, comme

nous implorons la miséricorde de Dieu dans les besoins qui nous pressent. Tous ont un droit égal à notre assistance; mais plus particulièrement ceux qui sont moins accoutumés à la souffrance.

A la tête de cette classe de malheureux, sont les lépreux, de qui les chairs, dévorées par le feu qui les brûle, ne leur laisse plus qu'une ombre de corps.

Ce pauvre, l'image d'un Dieu! Une aussi auguste ressemblance dégradée par l'abjection de la misère où il se montre à vos yeux! Ce mystère vous étonne; je ne le comprends pas davantage. J'ai peine à concevoir pour moi-même le secret de cette union de mon âme et de mon corps; comment il se fait que je porte sur tout mon être le sceau de la ressemblance divine, et que tout à la fois je roule dans la fange. Que ce corps soit en santé, il me fait la guerre; qu'il soit malade, je languis avec lui. C'est tout ensemble un compagnon que j'affectionne, un ennemi que je redoute. Ce corps, c'est une prison qui m'épouvante, un cohéritier que je ménage. Si je l'affoiblis par quelque excès, me voilà incapable de rien entreprendre de grand, bien que je sache parfaitement pour quelle noble fin j'ai été créé, à savoir pour le Dieu vers qui se doivent diriger toutes mes actions. Que je flatte ce corps, que je le traite avec trop de complaisance, il se met en révolte, et mon esclave m'échappe. Arrêté à la terre par des liens qu'il n'est plus en mon pouvoir de rompre, et qui

m'empêchent de prendre mon essor vers Dieu ; ennemi qui m'est cher, ami traître et dont je dois me défier, quelle union et quelle discorde à la fois! On le craint et on l'aime. Par quel conseil, par quel secret motif l'homme a-t-il été composé de la sorte? Ne seroit-ce pas que Dieu auroit voulu humilier notre orgueil, qui se seroit emporté facilement jusqu'à méconnoître notre Créateur, par la pensée qu'étant un écoulement de son être il peut nous être permis de traiter avec lui comme d'égal à égal? C'est donc pour nous ramener au sentiment de notre absolue dépendance, que Dieu a réduit nos corps à cet état d'une continuelle foiblesse qui le livre à d'éternels combats, balance notre noblesse par la bassesse, nous tient dans l'alternative de la mort ou de l'immortalité, selon l'affection qui nous entraîne, ou pour notre corps, ou pour notre âme; en sorte que si l'excellence de notre âme nous jette dans la vanité, le limon dont notre corps fut pétri nous ramène à l'humilité (1).

De cette haute méditation, l'orateur infère le devoir de soulager les malheureux.

(1) *Ut quos imaginis Dei dignitas extulerit, pulvis eosdem deprimat.* Parmi les nombreuses imitations, que cette belle pensée de saint Grégoire a produites, nous indiquons celle qui se rencontre dans le sermon de Molinier, pour le troisième dimanche de l'Avent. (*Serm. choisis*, tom. III, pag. 236.)

Bien que ce corps soit mon plus dangereux ennemi, je le chéris en considération de celui qui l'a uni à mon âme. Nous devons donc au corps de notre frère le même intérêt qu'au nôtre. Nous ne faisons
Rom. XII. 5. tous qu'un seul corps en Jésus-Christ qui est notre chef; nous nous devons à tous une même assistance, comme étant les membres du même corps.

Il parcourt les divers genres d'infortune qui peuvent affliger l'humanité; l'indigence, les maladies, fléaux d'autant plus déplorables qu'ils ne laissent plus d'amis, qu'ils éloignent souvent jusqu'à l'espérance, la dernière consolation des malheureux. Les abandonner, c'est renoncer au pacte de famille; c'est renoncer à son propre salut.

Ce qui le ramène à solliciter une commisération plus particulière en faveur des malades incurables, qui souvent quittoient le lit de la souffrance pour venir se présenter aux regards dans les places publiques ou à l'entrée des églises.

Pag. 244. Vous êtes vous-mêmes les témoins de leur calamité. Vous avez sous les yeux un spectacle bien fait pour exciter toute votre sensibilité; vous ne le croiriez pas si vous ne le voyiez. Des corps qui semblent plus appartenir à la mort qu'à la vie, où il n'y a plus que la moitié d'eux-mêmes, mutilés, défigurés au point de laisser douter s'ils furent autrefois des hommes; débris misérables, qui ont besoin de citer leurs pères, leurs mères, leurs frères, leur patrie,

sous peine de n'être pas reconnus. « Je suis fils d'un » tel, c'est une telle qui fut ma mère, je me nomme » un tel, vous étiez jadis de mes amis. » Sans cette explication, on ne les prendrait plus aux traits de leur visage pour des hommes. Sans argent, sans parents, sans amis, ce ne sont plus que les restes d'eux-mêmes ; eux-mêmes ne savent pas s'ils se doivent ou plus d'amour ou plus de haine. Ils auroient peine à dire lequel de leurs membres ils doivent regretter, ou ceux qui sont déjà morts, ou ceux dont ils ont encore l'usage et que la maladie a épargnés. Si les uns ont été cruellement arrachés, les autres sont encore plus pitoyablement conservés ; les uns sont morts avant que tout le corps périsse, et morts d'autant plus misérablement qu'ils ne peuvent en être détachés. L'unique sentiment qu'ils inspirent aux âmes les plus compatissantes, c'est l'horreur et l'aversion. Leur aspect nous fait oublier que Pag. 245. nous avons un corps sujet à toutes sortes d'accidents. Pour eux, la nature elle-même est sans entrailles. Ce père, jusque-là modèle de tendresse, qui voyoit dans son fils la plus douce consolation de sa vieillesse, qui n'épargna rien pour son éducation, le bannit désormais de sa présence, comme un étranger, et tout en versant des larmes, le chasse loin de ses regards. Sa mère, déchirée ainsi qu'autrefois par les douleurs de l'enfantement, gémissant de sa fécondité, pleure ce fils comme si elle l'avoit

perdu. Elle s'écrie : Malheureux! ne t'ai-je donné le jour que pour te voir ainsi livré à la souffrance, le rebut de la société, traînant ta languissante vie dans les déserts, sans asile que parmi les animaux féroces? Pourquoi, dit-elle encore avec l'infortuné Job, pourquoi, ô mon fils, t'ai-je donné la naissance? pourquoi as-tu sucé le lait de ces mamelles? et pourquoi n'es-tu pas mort avant de naître? Et en répétant ces accents lamentables, elle n'a que des larmes à donner à l'infortnné. Elle voudrait du moins le couvrir de ses embrassements; une secrète horreur la repousse.

Job. III. 10.

Pag. 246.

Ce n'est pas contre les méchants et contre les scélérats, c'est contre les malheureux que l'on s'emporte; ce sont eux que l'on maltraite, eux que l'on persécute. Les assassins, on les accueille; les adultères, on les admet à sa table; les sacriléges, on en recherche la compagnie : les malheureux seuls, on les fuit, on leur fait un crime de leur misère. On rougit de sa compassion, on se fait un mérite de sa dureté... Repoussés sans pitié des villes, des maisons, des assemblées et des lieux publics, des festins, à peine leur permet-on de jouir des éléments communs de la vie. L'eau même des fontaines leur est interdite; on auroit peur qu'ils ne l'infectent de leur haleine empoisonnée. Errants nuit et jour, sans asile, sans vêtements, couverts de leurs seules plaies, ils implorent à grands cris le secours du Dieu qui les

créa. Ils imaginent des chants plaintifs pour réveiller la pitié, demandant pour toute grâce un morceau de pain, un peu de drap... On veut encore passer pour indulgent et pour généreux, quand on ne les accable pas de reproches et de mauvais traitements... Leurs gémissements se mêlent aux chants de l'église : ces voix lamentables s'élèvent à l'encontre de nos cantiques...

A quoi bon, m'allez-vous dire, dans un jour de fête étaler sous nos yeux d'aussi lugubres images ? Pourquoi? Parce que je n'ai pu réussir encore à vous persuader qu'une sainte tristesse vaut mieux qu'une indiscrète joie. Ces infortunés, vous avez beau ne pas le vouloir, ils sont nos frères, pétris du même limon que nous, comme nous enfants de Dieu, les images de Dieu, participant comme nous aux mêmes sacrements, appelés aux mêmes espérances; peut-être même ont-ils su mieux conserver que nous l'empreinte céleste de la main divine qui les a formés, plus fidèles que nous à la grâce de Jésus-Christ. Aujourd'hui les compagnons de ses souffrances, un jour viendra qu'ils le seront de sa gloire... Voilà ce que Jésus-Christ leur réserve. Mais nous, nous chrétiens, nous les disciples du maître miséricordieux qui a bien voulu s'assujétir à nos propres infirmités, imiterons-nous, à l'égard des pauvres, l'exemple de la commisération qu'il a témoignée à notre égard? Ou bien persisterons-nous à les accabler de nos mépris,

Pag. 247.

à les rebuter, à les ranger dans la classe des morts que l'on fuit avec horreur? Ce n'est pas nous, du moins, nous, brebis fidèles du bon pasteur qui court
Luc. xv. 5. après la brebis égarée, la charge sur ses épaules pour la ramener au bercail. Quoi! nous les laisserions exposés aux intempéries de l'air, tandis que nous habitons des maisons commodes et magnifiques, enrichies de pierres de toutes sortes de couleurs, où l'or et l'argent brillent de toutes parts, où les peintures les plus recherchées attirent et fixent
Pag. 248. les regards? Nous n'avons pas assez des maisons que nous occupons : il faut en bâtir de nouvelles; pour; qui? pour des héritiers, qui ne les posséderont pas; peut-être pour des étrangers, pour des envieux, pour des ennemis. Les pauvres mourront de froid sous leurs habits déchirés et sous les haillons qui
Pag. 249. les couvrent à peine; nous, nous traînons après nous de longues robes flottantes, tissues de lin et de soie! Les pauvres manqueront des aliments les plus nécessaires; et moi je nage dans les délices! Quelle honte pour moi! quelle douleur pour eux! Ils seront étendus à nos portes, languissants, expirant de besoin, ayant à peine la force d'exhaler des sons mal articulés, ne pouvant quelquefois ni étendre les mains, ni marcher pour se jeter aux pieds des riches, ni pousser des cris pour les émouvoir. Voilà dans quel état déplorable ils sont réduits; et nous, nous dormons dans des lits voluptueux défendus

contre les rayons du jour ;... nous habitons des appartements parfumés d'essences précieuses, tapissés de fleurs que la saison a cessé de produire ; nous répandons sur nos tables les parfums les plus exquis et les plus délicats, comme si notre courage n'étoit pas assez amolli déjà ; entourés de jeunes esclaves efféminés, vêtus avec élégance, les cheveux épars et flottants d'une manière étudiée pour flatter davantage les impudiques regards qui s'attachent sur eux ;... ces mêmes tables regorgent de mets, pour lesquels les éléments divers ont été mis à contribution ; et tout cela pour servir à l'avidité d'un ventre peu reconnoissant, bête insatiable et perfide qui sera bientôt détruite avec les viandes périssables qui lui servent de nourriture! Les pauvres s'estimeroient heureux d'avoir de l'eau pour se désaltérer ; et nous, nous buvons du vin avec excès, et même après qu'on s'est enivré,... peu satisfaits si l'on ne fait venir des vins étrangers, comme pour insulter aux vins du pays ! Nous voulons paraître dégoûtés et délicats ; nous faisons des profusions qui vont bien au-delà du nécessaire, comme si nous craignions de n'être pas encore assez esclaves de notre ventre et de nos appétits (1)

(1) L'éloquence moderne n'a rien produit de plus pathétique que ces tableaux et ces contrastes. On admire, avec raison, les belles exhortations de Cheminais et de l'abbé Poulle *sur l'aumône*, le *sermon de charité* de l'abbé de Boismont ; on oublie que notre saint évêque de Nazianze n'a

Mes frères, mes chers amis! voilà pour nos âmes des maladies bien plus graves que celles dont les corps de ces malheureux sont affligés; car les nôtres, c'est nous qui nous les donnons à nous-même; eux ne sont pas maîtres de s'en affranchir. Eux, la mort les en délivrera; nous, les nôtres descendront avec nous dans la tombe. Pourquoi donc ne profitons-nous pas du temps que nous avons encore pour subvenir aux maladies diverses qui affectent notre condition mortelle? Pourquoi, tant que nous sommes dans la chair, ne secourons-nous pas les foiblesses de la chair? Pourquoi, investis, comme nous le sommes, des misères de nos frères, ne sommes-nous occupés que de nos jouissances? Non, je ne consentirai pas à être riche, quand mes frères manquent de tout; à soigner ma santé, que je n'aie soulagé les blessures de mon frère; à m'asseoir près d'une table opulente, tandis que lui, il n'a pas un morceau de pain, pas un toit pour y dormir. Je ne vous demande pas de vous dépouiller de tout ce que vous avez pour marcher avec moins d'embarras à la suite de Jésus-Christ crucifié; du moins ce que je

Matth. XIX. 21.

laissé à ses successeurs, à Bossuet lui-même, que le mérite de le traduire, ou de le développer. S. Grégoire de Nysse, frère de saint Basile, et contemporain de l'évêque de Nazianze, crut ne pouvoir mieux faire que de répéter presque mot pour mot cette éloquente homélie, dans son discours *sur le précepte de la miséricorde envers les pauvres.* Le P. de La Rue en a de même transporté les principaux traits dans son *sermon sur l'aumône,* tom. III, pag. 155.

vous demande, c'est de partager avec Jésus-Christ, si vous voulez que vos richesses possédées légitimement servent à vous sanctifier. Si vous semez pour vous seul, sans que les autres recueillent leur part de ce que vous aurez semé, votre terre ne produira pour vous que des ronces au lieu de froment, que des épines au lieu d'orge. L'expérience de tous les jours ne vous le dit-elle pas assez haut? Ce qui arrive à tant d'autres, ne peut-il pas vous arriver à vous-même? Voyez s'il est rien de stable et de permanent dans les choses humaines. Elles roulent incessamment emportées dans un tourbillon que rien n'arrête. Souvent dans un même jour, au même moment, que d'effrayantes vicissitudes! On se hasarde moins encore à compter sur l'inconstance des vents, que sur les prospérités de la terre. Eh? que ferions-nous si la prospérité nous accompagnoit toujours en ce monde; puisque toute fragile et incertaine qu'elle est, elle sait si bien nous abuser par ses impostures, et nous assujettir aux biens présents, qu'elle nous empêche de penser à rien de plus solide et de meilleur? Les plus sages sont ceux qui ne donnant point leur confiance aux choses présentes, établissent leurs espérances dans l'avenir, et trouvent un fonds bien plus assuré dans la miséricorde. Pourquoi donc cette mobilité des choses humaines, si ce n'est pour nous en découvrir le vide, et, par la considération de leur inconstance, nous amener à la

Job. xxxi. 8. 40.

Pag. 251.

Pag. 252

pensée de la vie future, comme dans un port qui
Pag. 253. nous mette à l'abri des orages? L'unique avantage que nous donne la richesse, c'est le moyen de racheter nos âmes par l'aumône, de gagner le ciel par le partage de nos biens avec les pauvres. Faites donc la part de votre âme, et ne bornez point votre affection à la chair. Qu'il revienne quelque chose au Seigneur, et ne donnez pas tout au monde; donnez quelque peu de chose à celui de qui vous avez reçu beaucoup; ou plutôt, donnez tout à celui qui vous a tout donné. Vous ne surpasserez jamais Dieu en magnificence, quand vous lui sacrifieriez tous vos biens, et quand vous vous joindriez vous-même à ce sacrifice, puisque se donner soi-même à Dieu, c'est recevoir un nouveau bienfait. Quoi que vous lui donniez, vous serez toujours en reste avec lui; et que pouvez-vous lui donner que vous ne teniez de lui?

Pag. 254. Enumération des bienfaits de Dieu dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce. Digression sur l'égalité et l'inégalité actuelle des conditions. Ce sont les crimes de l'orgueil, de l'ambition, de l'avarice, qui l'ont introduite dans la société.

Pag. 256. Réparez ce désordre par les bienfaits de l'aumône. Remettez l'homme en possession de sa noblesse originelle; respectez-vous vous-même dans votre égal. Effacez la tache qui flétrit ce membre de votre famille. Vous qui êtes fort, tendez une main secou-

rable à celui qui est foible ; montrez-vous reconnoissant envers le Dieu qui vous a ménagé le bonheur de faire des heureux, d'exercer la miséricorde plutôt que d'avoir à l'inspirer. Soyez riche, non pas seulement par votre or, mais par votre charité ; méritez de paraître valoir mieux que les autres, dans ce sens que vous êtes plus bienfaisant ; devenez le Dieu des pauvres, en ressemblant à Dieu par la miséricorde (1).

Le saint évêque insiste sur le devoir de visiter les malades.

Que de prétextes contre l'observation de ce devoir exagérés par une fausse délicatesse, par de prétendus motifs de bienséance, par la défense du médecin, par les objections des personnes qui vous entourent ! Pag. 257.

Saint Grégoire répond :

Personne, que je sache, ne s'est compromis pour avoir rempli cet office. Toutefois, en accordant qu'il y ait à cette inquiétude quelque chose de plausible : disciple de Jésus-Christ, et serviteur de Dieu, vous qui faites gloire d'aimer le prochain ! avec de

(1) *Fac calamitoso sis Deus, Dei misericordiam imitando.* « C'est un beau mot, quoique hardi, que celui de saint Grégoire de Nazianze : Faites en sorte que vous soyez Dieu au misérable, en imitant la miséricorde de Dieu. » (Beausobre, *Serm.*, tom. 1, pag. 320.)

la foi vous vous éleverez au-dessus de ces timides considérations. Entre l'humanité qui vous commande, et l'intérêt personnel qui vous détourne,
Pag. 258. y a-t-il à balancer? N'attendez pas, pour apprendre combien l'inhumanité est criminelle, que vous en ayez besoin pour vous-même. Quoi! le dernier des animaux qui périt sous vos yeux excite votre compassion : un homme vaut-il moins pour vous que cet animal?

Pourtant, il n'est que trop vrai : parmi les chrétiens eux-mêmes, il en est, et pouvons-nous le dire sans la plus amère douleur? qui portent l'oubli du précepte, jusqu'au mépris de toute humanité. Insultes, outrages contre les pauvres, reproches accablants, rien ne leur coûte. « C'est Dieu lui-même, » vous diront-ils, qui les a jetés dans cette affliction. » Je lui dois ma prospérité, la misère de ce pauvre » est son ouvrage : Qu'ils s'en prennent à Dieu, s'ils
Pag. 259. » sont misérables. Qui suis-je, pour aller contre » l'ordre du Tout-Puissant, et vouloir m'entendre mieux que lui en bienfaisance? » Homme cruel! vous n'avez de zèle pour Dieu, que quand il s'agit de garder votre or, et d'insulter aux malheureux. Votre prospérité, l'ouvrage de Dieu? Non, vous ne le croyez pas. Autrement, vous ne tiendriez pas ce langage. Savez-vous le secret de Dieu, pour prononcer que si ce pauvre est dans la souffrance, et vous dans l'abondance de

toutes choses, il n'a pas des vues de prédilection sur lui, de justice sur vous? Oui, certes, il en a : oui, les souffrances qu'il endure, Dieu les lui envoie pour donner à sa vertu un nouveau lustre, comme l'or s'éprouve par la fournaise d'où il sort plus éclatant; tandis que vous, s'il vous laisse dans la prospérité, attendez : Votre élévation même n'aura fait que vous préparer une chute plus déplorable. Sap. III. 17.

Ne croyons pas que Dieu n'ait point ses desseins, parce que nous les ignorons. Et, sur le prétexte d'un désordre apparent, ne préjugeons pas les œuvres de sa providence. Nous sommes à l'égard des conseils de Dieu, ce que sont des malades qui s'imaginent voir tourner tout autour d'eux : le vertige n'est que dans leur tête. Un plus sérieux examen nous rameneroit à des idées plus saines. Ne soyons pas dupes des apparences. Ne prodiguons pas indifféremment ces mots de santé et de maladie, de richesse et d'indigence. Je ne connois point de santé dans ce qui conduit à la mort du péché; de maladie, dans ce qui peut dévenir l'occasion de la victoire. Dans ce malade que dévorent des ulcères rongeurs, mes yeux peuvent découvrir un Job, plus vigoureux que tous ceux qui sont dans la fleur de la santé; dans ce pauvre Lazare, le prédestiné qui voit sa place au sein d'Abraham, comme dans ces richesses d'iniquité, l'aliment des flammes vengeresses qui attendent le mauvais riche dans les enfers. Pag. 260. Pag. 262. Luc. XVI.

A l'appui de cette doctrine, saint Grégoire allègue les témoignages de nos livres saints sur le devoir de l'aumône. Point de précepte dont la nécessité soit plus fréquemment recommandée et avec plus d'autorité. Ordonnances, exhortations, menaces, promesses, exemples, tout est prodigué, pour laisser l'infidélité sans excuse. Les textes produits avec goût, sont discutés avec éloquence.

Pag. 264. Il ne permet pas à la charité d'être simplement libérale; il veut qu'elle soit, de plus, bienfaisante, empressée, jamais chagrine dans ses dons. Il termine ce discours par ce mouvement :

Croyez-vous que l'aumône ne soit que de conseil, et qu'il n'y ait point de loi expresse qui l'ordonne?
Pag. 265. Je le voudrois : mais les menaces de l'Evangile m'é-
Matth. xxv. 33. pouvantent. Ces boucs qui seront à la gauche, les reproches insultants qui leur seront adressés, cette colère qui viendra fondre sur eux, et pourquoi? non pour avoir dérobé le bien d'autrui, non pour avoir profané les temples, commis des adultères, ou fait quelque autre action criminelle, mais seulement pour avoir négligé Jésus-Christ, en négligeant les pauvres; en faut-il davantage pour nous faire de l'aumône un rigoureux commandement?

Discours XVI.

Prononcé en présence du gouverneur de la province, à l'occasion de quelques soulèvements excités dans la ville de Nazianze. Ce discours présente d'utiles leçons sur la soumission due aux puissances, sur l'usage des adversités, et l'exercice du pouvoir.

(Extraits.)

Les choses humaines roulent dans un cercle continuel. Dieu se sert de moyens opposés pour nous instruire. Il a tout créé avec une extrême sagesse; elle n'éclate pas moins, cette sagesse divine, dans le gouvernement du monde et de nos affaires, quoique nous ne pénétrions point dans ses jugements, et qu'ils soient infiniment élevés au-dessus de toutes les vues de la prudence humaine. La sagesse divine est comme un centre immobile autour duquel roule tout l'univers d'une manière constante et régulière; mais nous ne sommes pas assez pénétrants pour démêler des mouvements si justes, et les ressorts de tant d'événements divers qui se montrent chaque jour à nos yeux. Les épaisses ténèbres qui nous offusquent, nous empêchent de pénétrer dans cet abîme des décrets de Dieu: ce sont des énigmes pour nous, et nous ne pouvons connoître, que par conjecture, les raisons Pag. 268.

pourquoi il nous gouverne de la sorte ; soit qu'il veuille humilier notre orgueil, et nous faire comprendre combien nous sommes foibles et ignorants en comparaison de cette sagesse éternelle ; soit qu'il veuille nous faire connoître qu'il est notre fin, et l'unique source où nous devons puiser des lumières pour nous éclairer, ou nous attacher aux biens solides et éternels, après que nous aurons connu l'inconstance et la vanité des biens sensibles. Rien
Pag. 269. qui soit fixe et permanent; rien qui se ressemble constamment à soi-même, ni la joie ni la tristesse, ni l'abondance ni la pauvreté, ni la force ni la foiblesse, ni la santé ni la maladie, ni le présent ni l'avenir. Rien ici-bas de constant que l'inconstance. L'envie fait le contre-poids de la prospérité ; la miséricorde, la compensation de l'infortune. Sage économie, qui ne laisse pas l'adversité sans dédommagement, ni la prospérité sans instruction ! Pensons à la tempête durant le calme ; et quand l'orage gronde, pensons à celui qui tient le gouvernail.

Parmi les avis excellents que saint Grégoire adresse aux magistrats, et en particulier au gouverneur de la province, nous distinguons ceux-ci :

Pag. 271. Vous partagez avec Jésus-Christ l'emploi que vous exercez ; c'est de lui que vous tenez l'épée, et vous devez vous en servir plutôt pour effrayer et vous faire craindre que pour frapper... Vous êtes

l'image de Dieu, mais nous le sommes aussi. La vie présente n'est qu'un passage à une autre, où nous allons tous nous rendre après une apparition d'un moment dans cette terre d'exil, d'épreuves ou d'illusions. Il n'y a rien dans l'homme qui le rapproche plus intimement de la Divinité, que de faire du bien : il ne tient qu'à vous de vous élever sans peine à la participation des divins attributs... Unissez la clémence à la sévérité ; tempérez la crainte par l'espoir... Ne vous permettez jamais rien qui déroge à la dignité de votre commandement... Aimez à faire grâce pour en obtenir vous-même. Serai-je parvenu à vous intéresser par ce discours, vous qui, plus d'une fois, avez témoigné m'entendre avec quelque bienveillance, ô le plus illustre de nos magistrats ! et il ne tient qu'à vous que j'ajoute : et le plus clément. Oserai-je, à défaut de requête, vous présenter mes cheveux blancs, et cette longue suite d'années passées dans les laborieux exercices d'un ministère rempli sans reproche, auquel les Anges eux-mêmes, ces pures, ces célestes intelligences, ne refusent pas l'hommage de leur vénération ? Cette image produit-elle quelque impression sur votre cœur ? ou bien dois-je ajouter autre chose ? Eh bien ! la douleur me rend entreprenant. Je vous présente Jésus-Christ, ses anéantissements, les souffrances qu'il a bien voulu endurer, sa croix, ses clous par lesquels il nous a affranchis du péché, son sang, son tom-

beau, sa résurrection, son ascension, cette table eucharistique dont nous approchons tous pour communier, ces paroles et ces mystères du salut qu'exprime la même bouche dont les sons frappent en ce moment votre oreille, avec elles le sacrifice auguste qui nous transporte aux pieds du trône de
Pag. 274. Dieu. Je vous laisse en présence de Dieu et de ses Anges, avec tout ce peuple qui s'unit à mes supplications. Vous avez dans le Ciel un maître qui vous jugera, comme vous aurez jugé ceux qui sont soumis à votre juridiction.

Suivent, depuis le Discours XVII[e] jusqu'au XXVI[e], divers panégyriques et oraisons funèbres renvoyés après les discours de piété.

Discours XXVI.

Sur la modération dans les disputes, particulièrement celles qui intéressent la religion.

(Extraits.)

Pag. 444. Ce ne sont pas d'ordinaire les esprits médiocres qui excitent les divisions dans l'Eglise : ce sont des hommes d'un caractère élevé, mais bouillant et impétueux, qui ont causé les tempêtes dont nous sommes aujourd'hui tourmentés (1). Non pas que je

(1) On peut voir la belle application que Bossuet a faite de cette pensée et des expressions de saint Grégoire de Nazianze, dans son *Oraison fu-*

prétende condamner cette magnanimité et cette noble ardeur qui conviennent si bien à des chrétiens, et sans laquelle il est impossible de rien faire d'héroïque dans la religion, ni même de pratiquer dignement aucune vertu; je veux dire seulement, qu'ils se sont livrés sans lumières, à l'impétuosité de leur tempérament, et qu'ils ont joint à ce défaut de lumières, une hardiesse inconsidérée. Car cette sorte de hardiesse est toujours l'effet de l'aveuglement et de l'ignorance.

J'avoue donc que la générosité et la grandeur de courage est un puissant secours pour la vertu; et qu'une âme foible et trop abattue tombe dans une espèce d'engourdissement, où elle n'est point capable de se porter aisément ni au bien ni au mal. Si le cheval n'est ardent et plein de feu, il ne sauroit être propre à remporter la victoire. Mais aussi, de même que si l'on veut l'employer avec succès dans les courses du cirque, ou dans les batailles, il faut que son ardeur ait été domptée et accoutumée à souffrir un frein, il faut de même que le courage, pour être propre aux grandes actions, soit réglé et conduit par une raison supérieure. Autrement, loin d'être utile, il deviendra aussi pernicieux qu'il auroit pu être salutaire.

C'est là, en effet, ce qui a le plus souvent déchiré

nèbre du grand-maître de Navarre, Nicolas Cornet. OEuvres complètes, édit. de Paris, 1743, in-4°, vol. VIII, pag. 392,

les membres de Jésus-Christ, soulevé les frères contre les frères, bouleversé les villes, répandu un esprit de fureur parmi les peuples, armé nations contre nations, rois contre rois, les prêtres contre les peuples et les peuples contre les prêtres, les pères contre leurs enfants et les enfants contre leurs pères, les maris contre leurs femmes et les femmes contre leurs maris. C'est là ce qui a détruit et anéanti tous les noms et tous les titres qui servoient à cimenter l'union et la concorde parmi les hommes; c'est là ce qui a confondu les personnes libres et les esclaves, les maîtres et les disciples, les vieillards et les jeunes gens; c'est là enfin ce qui a violé toutes les lois de la pudeur, et a donné un cours effréné à l'audace et à la licence.

Pag. 4;5. De sorte que ce n'est plus aujourd'hui cette division que l'on reprochoit aux Juifs, de tribu à tribu; ce n'est plus Israël et Juda, ni le partage
III. Reg. xi. d'un seul peuple en deux; c'est le partage et la discorde de toute la terre, et de tous les hommes divisés par maisons, divisés par familles, divisés enfin avec eux-mêmes, et cela dans toute l'étendue du christianisme, et partout où la lumière de l'Evangile a pénétré. Ce qu'il y avoit en nous de plus
Ps. cxl. 7. fort a été brisé. Nos os mêmes, qui faisoient l'appui et le soutien de notre corps, ont été mis en pièces; nous nous voyons enfin aux approches du tombeau.

Falloit-il donc, qu'après avoir triomphé de tous

nos ennemis; devenus semblables à des fanatiques qui déchirent leur propre chair, et qui se dévorent de leurs mains, nous, fussions nous-mêmes nos propres destructeurs? L'orgueil de dominer a produit l'anarchie, où l'on ne sait plus ni commander ni obéir.

Insensibles à nos maux, mettant à nous rendre malheureux plus de plaisir que les autres à jouir des douceurs de la paix, nous croyons dans notre ivresse rendre à Dieu le culte et les hommages qui lui sont dus, en nous consumant ainsi les uns les autres.

Ce n'est point ici ce glaive évangélique, qui sépare le fidèle de l'infidèle, ni ce feu que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, qui purifie l'homme, et qui le consacre à Dieu; c'est le glaive de la discorde et de la fureur, c'est le feu et l'incendie de toutes les passions. Matth. x. 34.

Qu'est-ce donc qui a provoqué ces coupables fureurs? La cause en est dans l'excès d'un zèle que la science n'éclaire pas, et sur qui, par conséquent, la raison n'a plus d'empire. La foi sans boussole n'est plus, en ce cas, qu'un vaisseau sans gouvernail. Pag. 446.

Gardons-nous bien, mes frères, d'être lâches et indolents où il s'agit de notre devoir. Ranimons en nous, lorsqu'il est question de faire le bien, la ferveur de l'esprit, et craignons de nous endormir dans un sommeil de mort, à la faveur duquel, l'ennemi

Matth. xv. 25. viendroit semer son ivraie; car l'effet de la lâcheté et de la paresse, c'est de conduire à un assoupissement mortel. Mais aussi ayons soin de demeurer dans les bornes de la sagesse et de la discrétion ; et soyons persuadés qu'un zèle emporté est la fatale production de l'aveuglement, et de l'amour déréglé de soi-même, et qu'il n'est propre qu'à nous écarter de la voie étroite de la justice et de la vérité, et qu'à nous jeter dans celle de la perdition.

Que l'on ne puisse pas nous reprocher d'être des lâches qui aient besoin d'être poussés avec l'éperon, ou des impétueux qu'il faille retenir par un frein. Renfermons-nous en toutes choses dans un juste milieu, et suivons le précepte du Sage, qui nous défend
Prov. iv. 27. *de nous tourner ni à droite ni à gauche*. S'il parle de la sorte, ce n'est pas qu'il condamne ce qui est véritablement droit de sa nature; il le loue au contraire, et il déclare que les voies droites sont celles que Dieu approuve, et les gauches, celles qu'il rejette. Ce qu'il condamne, c'est cette droiture fausse, apparente, et qui n'est telle que dans l'imagination. C'est pour cela qu'il s'exprime encore ailleurs en
Eccl. vii. 17. ces termes : Ne soyez pas trop juste, ni plus sage qu'il n'est nécessaire. Ainsi, comme il y a certains excès à craindre, même dans tout ce qui semble sagesse et justice, il y a pareillement certaine ardeur immodérée à éviter, soit dans nos paroles, soit dans nos actions, lors même que nous prétendons faire le

bien. Que personne ne soit donc plus sage qu'il ne convient de l'être, ni plus juste que la loi, ni plus brillant que la lumière, ni plus exact que la règle, ni plus parfait et plus pur que le précepte divin.

Le saint évêque établit éloquemment la nécessité de l'ordre, tant par les funestes conséquences qui naissent du défaut de subordination, que par le tableau des avantages et des agréments qui résultent du bon ordre et du bel ensemble des parties. Pag. 447.

Levez les yeux au ciel, contemplez la terre, considérez comment toutes les parties de cet univers ont été rassemblées; rappelez-vous leur origine, figurez-vous ce qu'elles étoient, avant que ce bel ordre y régnât, souvenez-vous du nom que nous donnons à ce merveilleux assemblage de tous les êtres (1). C'est l'ordre qui en a formé l'arrangement et la structure admirable; et cet ordre, c'est le Verbe, la sagesse éternelle de Dieu. Il étoit le maître de produire, s'il eût voulu, toutes choses dans le même moment; car ayant pu tirer du néant, orner et embellir tant et de si beaux ouvrages, il avoit bien le pouvoir de les créer tous, tout à la fois. Mais il a voulu les produire successivement, afin de

(1) Allusion au mot grec Κοσμος qui signifie le *monde*, l'*univers*, et en même temps, *ordre*, *ornement*, *beauté*.

18.

faire briller sa sagesse parmi toutes les créatures, à mesure qu'elles paroîtroient.

C'est donc l'ordre qui a tout réuni, tout rassemblé, et qui maintient encore actuellement toutes choses, les terrestres et les célestes, les visibles et les invisibles. L'ordre règne parmi les cœurs des anges; il brille dans le mouvement des astres, dans leurs grandeurs, dans leurs influences, et dans
I. Cor. xv. 41. leurs différents degrés de lumière. Car *le soleil a son éclat, la lune le sien, et les étoiles le leur; et entre les étoiles, l'une est plus éclatante que l'autre*. L'ordre paroît dans le cours des saisons, et des différentes parties de l'année, où l'on voit que ce qu'il y a de trop rude dans les unes, est corrigé et tempéré par la douceur des autres. Il y a de l'ordre dans les intervalles si bien proportionnés du jour et de la nuit, et parmi tous les éléments dont les corps sont composés.

C'est l'ordre qui a construit ces voûtes azurées, qui a étendu l'air, qui a affermi la terre sous les astres brillants qui l'éclairent, ou plutôt qui l'a suspendue au milieu de la vaste étendue des cieux. C'est l'ordre qui a donné leur fluidité aux eaux, et les a rassemblées dans cet océan immense. C'est l'ordre qui modère le souffle impétueux des vents, empêche qu'ils ne ravagent la terre et ne détruisent le genre humain. C'est l'ordre qui soutient les eaux au-dessus des nues, qui les dispense avec mesure,

et les fait servir à arroser, dans les temps marqués, la surface de la terre.

Toutes ces merveilles qui éclatent dans l'univers, sont l'effet de ce bel ordre qui y règne. C'est le même qui s'est manifesté constamment durant la longue succession des siècles qui nous ont précédés.

Malgré l'inconstance d'une nature où tout est dans une agitation perpétuelle, elles subsistent depuis la création du monde, toujours les mêmes; et c'est la puissance constante et immuable du Verbe divin, l'ordre primitif et essentiel, qui les fait subsister. *Il a établi toutes choses, et toutes choses demeureront éternellement en l'état où il veut les maintenir. Il a prescrit sa loi aux créatures, et elle ne manque point de s'accomplir.* Il est lui-même cette loi qui, n'ayant jamais commencé d'être, est toujours vivante et subsistante; au lieu que ce qui a eu commencement ou qui doit l'avoir, n'a et n'aura rien de stable par soi-même, condamné à tomber continuellement en décadence.

Ps. CXVIII. 91.

Ps. CXLVIII. 6.

Aussi, là où règne l'ordre, tout est d'une beauté parfaite, inaltérable; où il ne règne pas, tout est plein de difformité, tout est dans le trouble et la confusion.

Pag. 448.

C'est le désordre qui produit les tonnerres dans l'air, les tremblements dans la terre, les naufrages sur la mer, les dissensions dans les maisons, les guerres civiles dans les villes, et les péchés dans les

âmes. Cette destruction future du monde, dont toutes nos Écritures retentissent, et que nous attendons, que sera-t-elle autre chose qu'un désordre universel qui déconcertera toutes les parties? Désordre, qui arrivera au moment où il plaira au souverain architecte de l'univers de tout détruire, ou plutôt de tout changer en mieux, et de faire briller avec encore plus d'éclat sa gloire et sa magnificence dans le renouvellement de toutes choses.

N'est-ce pas l'ordre qui a appris aux animaux mêmes les règles qu'ils observent si exactement, soit pour se loger, soit pour se nourrir? N'est-ce pas lui qui dispose souverainement de tout, et qui gouverne les plus petites choses comme les plus grandes, par des lois sûres et invariables? Nous ne voyons pas que la lune éclaire durant le jour, ni que le soleil vienne à paraître sur l'horizon pendant la
Ps. CIII. 18 et seq. nuit. *Les hautes montagnes*, dit le Psalmiste, *servent de retraite aux cerfs, et les rochers aux hérissons. Il a fait la lune pour marquer les temps; le soleil connoît le moment auquel il doit se coucher; les ténèbres ont été répandues sur la terre, la nuit a été faite, l'homme s'est retiré pour prendre son repos; et c'est durant la nuit que toutes les bêtes des campagnes et des forêts ont erré librement pour chercher la nourriture qui leur est destinée par le Créateur. Le soleil s'est ensuite levé, et aussitôt ces bêtes se sont toutes rassemblées pour se*

retirer et s'aller coucher dans leurs retraites. Alors l'homme est sorti pour aller à son ouvrage et travailler jusqu'au soir. Ainsi s'écoule la vie présente. Ces alternatives règlées en adoucissent les peines et les ennuis, et sont l'effet de cet ordre admirable qui règne dans toute la nature.

J'ajouterai quelque chose de plus merveilleux et qui nous intéresse tous personnellement. C'est l'ordre qui a formé l'homme, ce composé de deux substances de nature si différente, et qui a uni par des nœuds secrets et ineffables le corporel au spirituel, la terre à l'âme, et l'âme à l'Esprit (1). Et, ce qui est encore plus surprenant : l'homme, ce chef-d'œuvre de la divine sagesse, passe avec le temps et tombe de jour en jour en ruine ; et cependant il est toujours conservé. Les particuliers disparoissent continuellement de dessus la terre pour faire place à d'autres. C'est comme un flux et reflux perpétuel ; et au milieu de ces grandes révolutions, le corps du genre humain subsiste toujours en entier. Ceux mêmes qui semblent périr, ne sont jamais plus vivants que lorsqu'ils sont sortis de cette vie : et c'est par la mort qu'ils parviennent à l'immortalité. Tant de prodiges sont encore les effets merveilleux de l'ordre.

(1) C'est-à-dire au Saint-Esprit, selon l'interprétation d'Elie de Crète. (*S. Gregor. oper.*, edit. Bill., tom. II, pag. 895.)

C'est l'ordre qui nous a distingué du reste des animaux, qui a bâti les villes, établi des lois, attaché les honneurs à la vertu, des peines aux crimes, inventé les arts, formé les mariages, uni les cœurs par une affection mutuelle, cimenté la société humaine, inspiré aux pères cet amour tendre qu'ils ont pour leurs enfants, et aux enfants l'amour réciproque qu'ils ont pour ceux dont ils tiennent la naissance. Bien plus, c'est l'ordre qui a allumé dans nos cœurs le céleste feu de l'amour divin : amour qui est quelque chose de si grand, de si élevé au-dessus de tout ce qui est purement humain.

Pag. 449. Mais qu'est-il besoin d'entrer dans tous ces détails ? L'ordre est le père et le soutien de toutes choses : seul vraiment digne, si nous voulons le faire parler, de tenir le langage que l'Écriture attribue au Verbe divin : *Lors*, dit-elle, *que Dieu produisoit le monde, et qu'il le tiroit du néant, je lui étois présent, et j'arrangeois avec lui toutes les créatures, à mesure qu'elles sortoient de la confusion et du cahos ; lorsqu'il plaçoit son trône au-dessus des vents, et qu'il affermissoit les nues ; lorsqu'il jetoit les fondements de la terre, et qu'il communiquoit par son souffle la vertu et la fécondité à toutes les créatures, j'étois avec lui, et je réglois toutes choses.* (Prov. VII. 22 et suiv.)

Et pour venir à mon dessein principal : c'est l'ordre établi dans l'Église qui fait que les uns sont au rang des brebis, et les autres au rang des pasteurs ; que

les uns obéissent, et les autres commandent ; que l'un est comme le chef, et les autres comme les pieds, les mains, les yeux, ou quelques-uns des autres membres, qui concourent tous au bien et l'harmonie parfaite de tout le corps.

On ne voit point que les membres qui composent I.Cor. xii. 17.
le corps humain soient jamais en guerre et en division ; ils sont au contraire toujours parfaitement unis. Tous n'ont pas la même fonction ; mais c'est cette diversité même de fonctions qui, loin d'altérer en eux la concorde et la paix, sert à les cimenter, par le besoin qu'ils ont d'entretenir ensemble une mutuelle correspondance. L'œil ne marche point, mais il montre le chemin ; le pied ne voit point, il marche ; la langue n'entend pas les sons, c'est l'office des oreilles ; celles-ci ne parlent point, c'est la fonction de la langue ; le nez est l'organe de l'odorat : *le palais*, selon l'expression de Job, *juge des viandes par le goût ;* la main prend et reçoit ; et l'âme commande à tout le reste : elle est le principe du sentiment, et tous les sens se rapportent à elle. Job. xx. 12.

C'est ainsi que tout est réglé parmi nous ; je veux Rom. xii. 6.
dire, dans le grand corps des fidèles, qui s'étend par toute la terre, et qui est le corps même commun et universel de Jésus-Christ. Nous y sommes tous membres de Jésus-Christ, et membres les uns des autres. Tous n'y ont pas la même fonction ; car les uns commandent et les autres obéissent ; les uns

gouvernent et les autres se laissent conduire ; tous cependant n'y sont qu'un, en un seul Jésus-Christ;
I. Cor. XII. 8 et seq. et c'est par l'influence d'un seul et même Saint-Esprit, que tous, dans leurs différents états, sont liés ensemble, avec une si juste proportion, et consommés en l'unité.

Et même, comme il y a de grandes différences parmi ceux qui obéissent, eu égard à l'âge, à la doctrine, et à l'expérience de chacun, il y en a pareillement de fort grandes parmi ceux qui commandent.
I. Cor. XIV. 32. L'Apôtre nous déclare que *les esprits des prophètes sont soumis aux prophètes*. Il dit ailleurs
I. Cor. XII 27. que *Dieu a donné à son Église, les uns pour être apôtres, les autres pour être prophètes, les autres pour être évangélistes, et les autres peur être pasteurs et docteurs*. Les premiers sont comme les appuis et les colonnes de la vérité ; les seconds ont été chargés de l'annoncer par des figures; et les derniers doivent la manifester dans un plus grand jour, mais néanmoins avec mesure et discernement, et en proportionnant toutes choses aux divers besoins de ceux qu'ils veulent éclairer.

Pag. 450. L'Esprit qui nous anime tous, est donc en tous un seul et même Esprit ; mais tous n'étant pas des vases propres à le recevoir dans la même plénitude, ses dons sont différents. *L'un reçoit de ce divin Esprit le don de parler de Dieu avec une haute sagesse ; un autre reçoit du même Esprit le don de parler aux*

hommes avec science ; un autre reçoit le don de la foi, par le même Esprit ; un autre reçoit du même Esprit la grâce de guérir les maladies ; un autre, le don de faire des miracles ; un autre, le don de prophétie ; un autre, le don du discernement des esprits ; un autre, le don de parler diverses langues ; un autre, le don de l'interprétation des langues. C'est ainsi que l'Esprit, qui opère tout en tous, distribue différemment ses dons, et qu'il les proportionne à la ſoi de ceux qui les reçoivent, plus ou moins excellents, selon que cette ſoi est plus ou moins grande.

Respectons, mes frères, et conservons cet ordre divin et cette admirable économie ! Que l'un soit la langue, l'autre la main ou quelque autre membre ; I Cor. XII. 4.
que l'un enseigne, et que l'autre apprenne ; que l'un travaille de ses mains pour avoir de quoi donner aux pauvres, et que l'autre préside, et qu'il gouverne le peuple...

C'est quelque chose de grand, sans doute, que d'enseigner ; mais il est plus sûr de travailler à s'instruire. Pourquoi vous arrogez-vous les fonctions de pasteur, quand vous ne méritez encore que d'avoir rang parmi les brebis ? Pourquoi ambitionnez-vous d'être la tête, lorsque vous n'êtes que le pied ? Pourquoi, n'étant qu'un simple soldat, entreprenez-vous de conduire une armée ? Pourquoi, enfin, pouvant labourer et cultiver la terre en sûreté, allez-vous vous exposer à tous les flots et à toutes les tempêtes

de la mer, et chercher à faire des gains considérables, mais très incertains et très périlleux?

Pag. 451. Si vous êtes un homme parfait en Jésus-Christ, si vous avez captivé vos sens sous l'empire de la raison et de la foi, si vous êtes rempli d'une science et d'une lumière extraordinaires, parlez de cette sa-
1 Cor. II. 6. gesse qui se communique aux parfaits, annoncez à ceux qui en sont dignes les mystères cachés en Dieu. Vous y êtes obligés; car, qu'avez-vous que vous
I. Cor. IV. 7. n'ayez reçu et que vous ne deviez communiquer à vos frères? Mais il faut que le ministère de la parole vous ait été confié; et vous ne devez l'exercer que dans le temps et les circonstances convenables.

Que si, n'ayant fait que peu de progrès dans la vie spirituelle, vous êtes encore dans un âge foible; si vous ne sentez rien en vous de cette force et de cette vigueur qui est nécessaire pour s'élever à ce qu'il y a de grand et de sublime dans la religion;
I. Cor. III. 2. imitez les Corinthiens, contentez-vous de lait. Pourquoi rechercher des aliments trop solides que vous ne sauriez digérer? Parlez, si vous avez quelque chose à dire de mieux que le silence. Vous ne savez pas, mes frères, quel grand don de Dieu c'est que de n'être pas obligé de parler, et de savoir se taire. Pourquoi? Parce qu'il est toujours très difficile de bien concevoir les choses divines, et plus difficile encore de les expliquer. Dieu est une lumière inaccessible dont nos yeux n'aperçoivent que de foibles

rayons. Il s'est caché dans sa propre gloire. De vastes ténèbres le séparent de nous, semblables à ce voile qui déroboit Moïse aux yeux d'Israël. Saint Paul l'a dit : *Nous ne voyons maintenant que comme en un miroir et par énigmes ; mais alors nous verrons Dieu face à face. Je ne connois maintenant Dieu qu'imparfaitement ; mais alors je le connoîtrai comme je suis moi-même connu de lui.* Voilà ce que nous apprend le grand apôtre de la vérité, ce maître des Gentils, qui a porté la lumière de l'Évangile dans les parties les plus considérables de la terre, qui ne vivoit que pour Jésus-Christ, qui fut élevé jusqu'au troisième ciel, qui fut témoin de la gloire du Paradis, et à qui la sainteté de sa vie inspiroit un ardent désir de mourir (1).

Exod. XXXIV. 33.

I. Cor. XIII. 12.

Moïse n'eut que le privilége de contempler Dieu par la fente d'un rocher ; il n'obtint cette faveur que par de ferventes prières : encore ses vœux ne furent accomplis qu'à demi. Cependant, quel crédit n'avoit pas Moïse ? Il étoit comme le dieu de Pharaon ; il opéroit tous les jours de nouveaux prodiges. Avez-vous, comme lui, fait pleuvoir la manne du ciel pour nourrir ceux qui sont sous votre conduite ? Avez-vous fait jaillir l'eau du sein des rochers ? Avez-vous fendu les flots, mené un peuple entier à travers les eaux de la mer ? Quels peuples avez-vous

Exod. XXXIII. 22.

Exod. VII. 1.

(1) Gal. II. 20. — II. Cor. VII. 4. — Phil. I. 13.

conduits à travers les déserts à la trace d'une colonne enflammée ou d'une nue miraculeuse? Quels Amalécites avez-vous vaincus par vos prières? Cependant, vous vous plaignez à Dieu de ce que vous ne comprenez pas son essence divine pleinement et
Pag. 453. parfaitement..... Si vous êtes un autre Moïse, digne d'approcher de Dieu comme lui par une sainteté éminente, pénétrez la nue : parlez-lui, à ce grand Dieu ; écoutez sa voix ; recevez de lui la loi, et montrez-vous un nouveau législateur. Si vous êtes un
Exod. xxx. xxxiv. 30. autre Aaron, vous pouvez monter avec Moïse sur la montagne; mais tenez-vous auprès de la nue, sans avoir la hardiesse d'y entrer. Si vous êtes un
Levit. x. Ithamar ou un Eléazar, contentez-vous de demeurer au troisième ordre, et craignez de porter plus
Exod. xix. 12. loin vos pas. Que si vous êtes un homme du peuple, sachez que vous ne devez pas même approcher de la montagne. Souvenez-vous qu'il est ordonné que
Ibid. 13. tout animal qui viendra à y toucher soit lapidé. Fixez-vous donc au dernier rang, et bornez-vous à écouter de loin la voix et les oracles de votre Dieu. Encore faut-il que vous ayez eu soin auparavant de
Ibid. 14. vous purifier et de vous sanctifier avec toute la ferveur et tout le zèle qui vous est prescrit.

Qui avoit le droit de consacrer les mains des prê-
Levit. viii. xxi. tres? N'étoit-ce pas Moïse? Aaron ne tenoit-il pas le premier rang parmi tous ceux qui étoient consacrés?
Num. I. 50. Qui étoit chargé de toutes les fonctions qui concer-

noient le culte divin? Qui enfin regardoit-on comme la voix de tout le peuple? L'entrée du saint des saints étoit-elle accordée à quelque autre qu'au seul grand-prêtre? Ne sait-on pas même qu'elle ne lui étoit pas toujours permise, mais seulement une fois l'année, et au temps marqué? Les lévites n'étoient-ils pas les seuls à qui il appartînt de porter l'Arche? Chacun d'eux n'avoit-il pas son rang et sa dignité, ses fonctions réglées auprès de ce sacré dépôt? Exod. xxx. 10.

Tant il est vrai qu'il n'y avoit rien dans l'ancienne alliance qui ne fût disposé avec ordre, et fixé par des lois invariables. Pourrons-nous donc nous-mêmes tout troubler dans la nouvelle? Quoi! parce que nous nous serons fait une réputation frivole; parce que nous nous serons acquis en un jour une sagesse fausse et digne du mépris et de la confusion dont furent chargés les audacieux constructeurs de la tour de Babel; serons-nous en droit de nous élever insolemment contre Moïse, et d'imiter l'arrogance et l'impiété de Dathan et Abiron? Gardons-nous de tomber en de pareils excès, de peur d'être accablés du même supplice. Gen. xi. 7. Num. xvi.

Cet excellent discours se termine par cette instruction puisée dans les vrais *principes de la charité* évangélique:

Gardez-vous bien de condamner votre frère par un jugement aveugle et précipité, ni de jamais dés- Pag. 461.

espérer de son salut. Montrez-vous plutôt, autant que vous le pourrez, humble et patient envers lui, vous dont la modération doit être le propre caractère. Respectez toujours en lui cette aimable qualité de frère. Craignez que le mal que vous voudriez lui faire ne retombe sur vous; lors surtout qu'il s'agit de prononcer contre lui un arrêt de condamnation qui le sépareroit de Jésus-Christ, la grande, l'unique espérance des chrétiens.

Matth. XIII. 29. Vous croirez retrancher la zizanie, et vous arracherez, sans y prendre garde, un froment caché, et un froment peut-être beaucoup plus précieux à Jésus-Christ que vous. Je suppose que ce frère, qui vous doit être si cher, ait foibli en quelque chose: tâchez de le corriger; mais en le corrigeant, comportez-vous en père tendre, et jamais en ennemi, ni même en médecin trop dur et trop impitoyable, qui ne sauroit que couper et que brûler. Reconnoissez en lui un autre vous-même, et sentez, dans son infirmité, votre propre misère.

Vous le croyez coupable; mais êtes-vous toujours bien sûr qu'il soit dans le fond aussi criminel que vous vous l'imaginez? Ne seroit-ce point que sa vertu même vous auroit ébloui, trop vive et trop éclatante pour des yeux faits comme les vôtres? Ne pourroit-on point vous comparer à un malade qui condamneroit le soleil et la lumière du jour parce que sa vue foible ne sauroit s'y accoutumer? Ne ressembleriez-vous

point à un homme frappé de vertige ou plongé dans l'ivresse, à qui tout paroît tourner, et qui attribueroit aux objets extérieurs ce qui est l'effet de la maladie ou des fumées du vin ?

Il faut avoir usé d'une longue patience, et avoir tenté toutes les sortes de voies, avant que d'en venir à rejeter quelqu'un comme un impie. On n'arrache pas un homme du sein de l'Eglise comme on arracheroit d'un champ un vil arbrisseau ou une de ces fleurs qui n'ont que la durée d'un jour. Vous êtes l'image de Dieu ; et cet homme à qui vous parlez est lui-même, aussi-bien que vous, l'immortelle image d'un Dieu. Vous jugez ; mais vous serez vous-même jugé. Vous jugez ; mais le serviteur du grand Dieu que vous avez l'un et l'autre pour maître commun vous jugera à son tour. Vous jugez ; mais vous subirez vous-même le jugement que vous aurez porté.

C'est pourquoi craignez de retrancher légèrement qui que ce soit de la communion de l'Eglise ; et n'en venez jamais à cette séparation d'un des membres tant que vous ignorez quelle en seroit l'issue, et que vous êtes incertain si la partie saine ne recevroit point quelque blessure par ce retranchement. Suivez plutôt le précepte de l'Apôtre : *Reprenez, suppliez, menacez*, sans jamais vous lasser de tolérer vos frères et de les instruire. II. Tim. IV. 2.

Chrétien comme vous l'êtes, et disciple de Jésus-Christ, ce maître si bon, si tendre et si miséricor-

dieux, qui a pris sur lui toutes nos infirmités, vous avez, dans le nom même que vous portez, et dans la qualité dont vous vous glorifiez, la preuve et l'éclatant témoignage de la douceur dont vous devez être rempli, et de la charité avec laquelle vous devez traiter votre frère.

S'il résiste une première fois à vos avis, attendez avec patience un moment plus favorable. S'il les méprise une seconde fois, ne perdez pas pour cela l'espérance; car, tant qu'il est encore en cette vie le temps d'espérer ne s'est pas encore écoulé. S'il s'obstine une troisième fois à les rejeter, imitez la charité du vigneron de l'Evangile; priez le maître de ce figuier infructueux d'user encore de bonté et de patience, et de ne pas le maudire et l'arracher, mais
Luc. XIII. 6. d'en avoir soin, de *le labourer au pied et d'y jeter de l'engrais;* c'est-à-dire de toucher cet endurci, et d'humilier ce superbe, en le portant à confesser ses fautes et à les réparer par une vie austère, et par la honte et la confusion qu'il subira en public.
Pag. 462. Qui sait s'il ne viendra point à changer et à porter quelques bons fruits. Supportez quelque chose de la mauvaise odeur de votre frère, soit effective, soit apparente, vous qui devez être par vos vertus la
II. Cor. II. 15. bonne odeur de Jésus-Christ, et qui avez été rempli de l'onction spirituelle de sa grâce. Tâchez que le mal qui est en lui soit adouci et tempéré par le bien que vous avez vous-même le bonheur de posséder.

Discours xxvii.

(Analyse.)

Prononcé en présence de Théodose et de toute sa cour. Réponse aux calomnies que ses détracteurs semoient contre lui. Plaintes contre les prédicateurs qui introduisent dans le sanctuaire le ton du barreau et du théâtre. Invective contre l'envie. Ses déplorables effets. Fuite des spectacles et des divertissements mondains. Pag. 464.

C'est là qu'il adresse aux empereurs ces belles paroles :

« O princes, respectez votre pourpre, révérez votre propre puissance, et ne l'employez jamais contre Dieu, qui vous l'a donnée. Connoissez le grand mystère de Dieu en vos personnes. Les choses hautes sont à lui seul; il partage avec vous les inférieures. Soyez donc les sujets de Dieu, et soyez les dieux de vos peuples (1). » Pag. 471.

Discours xxviii.

Prononcé par saint Grégoire de Nazianze à la suite de son retour à Constantinople, d'où l'intrusion de Maxime l'avoit contraint de s'exiler (2). Dans tout ce discours, la tendresse et la sollicitude pastorale se manifestent par le langage de la plus ardente charité. Le com-

(1) Traduit par Bossuet, *Serm.*, tom. v, pag. 374.

(2) Ce Maxime, philosophe de la secte des Cyniques, étoit venu à bout de se faire nommer évêque de C. P., à la place de saint Grégoire, qui céda à l'orage, en se retirant dans la solitude. (Voy. plus haut, pag. 44.)

mencement surtout est remarquable par un accent de sensibilité vive et profonde, d'une familiarité la plus noble et la plus délicate, d'un abandon délicieux qui pénètre les âmes même les plus froides.

Que l'on se figure un père se retrouvant, après une une longue absence, au milieu d'une famille chérie qui fut toujours présente à son cœur : il parle de soi, des autres ; il interroge, il presse les questions, il s'occupe des moindres détails ; il voudroit tout apprendre à la fois. Voilà saint Geégoire de Nazianze rendu à son troupeau d'où la tempête l'avoit éloigné. Inquiet, si pendant son absence, les Fidèles, confiés à ses soins, avoient mis en pratique les salutaires avis qu'il leur avoit donnés avant son départ, il leur en demande compte. Il leur rend compte à son tour de ce qu'il avoit fait durant sa retraite.

Pag. 472. Combien je souhaitois de vous revoir, ô mes enfants ! Sans doute, j'aime à me le persuader, vous n'étiez pas moins empressés à revoir votre père. S'il m'est permis de l'attester, par serment : *je vous en assure par la gloire que je reçois de vous, en*
I.Cor. xv. 31. *Jésus-Christ, notre Seigneur*. Telle est la formule de serment que le Saint-Esprit m'a dictée. C'est par son inspiration et par son ministère que je me suis rendu auprès de vous, afin d'acquérir au
Tit. II. 13. Seigneur un peuple choisi. Voyez tout ce que la foi a d'énergie. Car ici je vous découvre tous mes sentiments, et je réponds des vôtres à mon égard. M'en étonnerai-je ? Il n'y a, dans tous ceux qui dirigent le

même esprit, qu'un même sentiment et une même foi. On ne croit pas volontiers qu'un autre éprouve le Pag. 473.
sentiment que l'on n'a pas soi-même; mais aussi, quand on aime, on se persuade aisément que l'on est payé de retour. Il m'étoit impossible, malgré toute mon aversion pour le tumulte et les intrigues des villes, de soutenir une plus longue absence; et j'ai cédé, sans beaucoup d'effort, aux mouvements de la tendre affection qui me ramenoit vers vous. Pour des cœurs fortement épris, un jour de tourment paroît aussi long que la vie entière. Il semble qu'un plaisir qu'on achète, doive en paroître plus vif. Quand j'étois journellement au milieu de mon peuple, j'en goûtois moins le bonheur. À peine je vous avois quittés, que déjà je me sentois tourmenté par l'impérieux besoin de me retrouver avec vous. N'en soyez pas surpris. Jugez plutôt de mon impatience, par celle du pasteur d'un troupeau, à
qui une de ses brebis vient à manquer; comme il Luc. xv. 4.
s'empresse à la chercher, courant sur les hauteurs, pour voir s'il ne la découvrira pas, la rappelant par
ses cris plaintifs! Qu'il vienne à la recouvrer, son Pag. 474.
retour lui donne plus de joie que la possession de toutes les autres. Foible image de l'amour que j'ai pour vous! car est-il rien d'égal à la tendresse du bon pasteur, pour les âmes confiées à ses soins, surtout
quand il a eu le bonheur d'exposer sa vie pour elles! Joann. xi. 11.
Eh! pourrois-je, sans une frayeur mortelle, penser

que des loups furieux assiégent mon troupeau, qu'ils peuvent profiter des ténèbres pour l'attaquer plus sûrement, et en faire leur proie? Ils n'oseroient se montrer au grand jour; l'obscurité de la nuit sert bien mieux leurs homicides desseins. Je crains que de faux pasteurs, déguisés sous les dehors de l'amitié, ne se mêlent à eux pour les aider à dévorer
Ezech. XXII. 27. les âmes, comme parle le Prophète. Quelles artificieuses manœuvres n'invente pas l'ennemi du salut! guides trompeurs qui ne s'unissent aux troupeaux que pour en écarter le vrai berger; pasteurs d'un jour, sans titre, sans mission, lesquels ne savent que dissiper, et détruire ce que les autres ont fait. Hélas! il ne faut qu'un moment pour dissiper et perdre. *Que de soins*, dit le saint homme Job, *pour former un homme, pour construire un vaisseau, pour bâtir une maison!* Un moment suffit pour ôter la vie à cet homme, pour brûler le vaisseau, pour abattre cet édifice. Qu'ont-ils fait pour le bien du troupeau! Qu'ils nous citent une seule brebis sauvée par eux! une seule bonne action qu'ils aient faite! Non, ils ne
Pag. 375. savent que commettre des crimes; ils ne viennent que pour jeter le désordre parmi le troupeau, comme feroit un soudain ouragan, une peste, une bête féroce. Qu'ils fuient plutôt! qu'ils ne tirent point vanité de ce qui fait leur opprobre! qu'ils s'humilient en présence du Seigneur! qu'ils pleurent leur iniquité! nous ne leur fermons pas l'entrée de la ber-

gerie ; qu'ils y rentrent, puisque leur salut n'est pas encore désespéré : c'est l'avis que je leur donne, moi, dont ils accusent la timide circonspection ; moi, à qui l'on faisoit un crime de ma retraite, quand elle m'étoit commandée par une sage prévoyance. Je ne suis point de ces pasteurs qui boivent le lait de leurs troupeaux, qui se couvrent de leur toison, qui s'engraissent de leur suc, les égorgent, et trafiquent de leur chair, comme ceux-là s'en applaudissent, en disant : Dieu soit béni, nous avons fait fortune. Uniquement occupés d'eux-mêmes, ils ne s'embarrassent guère des troupeaux. Ce n'est pas eux qui diront avec l'Apôtre : Qui est malade sans que je le sois, qui est scandalisé sans que je brûle : je ne cherche point mes intérêts, je ne cherche que vous?

Ezech. xxxiv 2 et seq.

Rom. xiv. 21.

I.Cor. xiii. 5.

Voilà dans quels sentiments je reviens à vous, et je ne doute point que ce ne soient aussi les vôtres. Voyons donc ce que nous avons fait, vous et moi, durant notre séparation. Rendons-nous compte réciproquement, comme nous aurons à le rendre au tribunal du grand Dieu par qui nous serons interrogés sur toutes les actions et toutes les paroles de notre vie. Dites-moi, ô mes enfants, quel usage avez-vous fait des instructions que je me plaisois tant à vous donner sur le Dieu que nous servons, sur les divers articles de notre créance ? Je ne vous demanderai pas seulement où est le talent que je

Matth. xxv.

vous avois confié; j'en veux avoir aussi l'intérêt: l'avez-vous enfoui en terre sans le faire valoir? peut-être quelques-uns de vous accusent en ce moment le créancier d'être un exacteur dur et sévère. Où est le bien que vous avez fait? Par quelles œuvres votre foi s'est elle manifestée; car il n'en est point sans les œuvres?... Avez-vous pris soin des pauvres? etc.

Pag. 477. Je vais maintenant vous instruire de ce que j'ai fait après vous avoir quittés. Hélie se retiroit sur la montagne du Carmel pour s'appliquer avec plus de liberté à la pratique de la vertu; Jean-Baptiste vivoit dans le désert; Jésus-Christ opéroit ses miracles en présence de tout le peuple, mais il cherchoit les solitudes écartées pour prier, afin de nous apprendre, par son exemple, à aimer la solitude. Quel fruit ai-je recueilli de ma retraite? Je vais vous le dire. Un jour que je me promenois sur le bord de la mer, pour jouir de la fraîcheur du soir et de l'aspect de ses eaux tranquilles, qui venoient doucement baigner le rivage, je la vis tout à coup qui s'agitoit, soulevée par un vent impétueux qui en enfloit les vagues et la rendoit menaçante. Ses flots arrivoient de loin, et venoient se briser en mugissant contre le rivage ou contre les rochers voisins, qui les repoussoient sans en être ébranlés, et les faisoient dissoudre en une pluie écumante, entraînant pêle-mêle les cailloux, les plantes marines et les coquillages. Ce spectacle sembloit m'offrir l'i-

mage de ma situation actuelle, et fut pour moi une source d'instruction. N'est-ce point là, me disois-je à moi-même, le tableau fidèle de la vie humaine ; et toutes les choses de ce monde ne ressemblent-elles pas à la mer, dont elles ont l'amertume et l'instabilité? Les tentations, et tant d'événements divers qui nous surprennent, ne sont que trop bien représentées par ces vents, dont la violence soudaine portoit le désordre dans cet élément que j'avois sous les yeux. Le prophète David s'en plaignoit, quand il disoit : *Sauvez-moi, Seigneur, mon âme est comme noyée dans les eaux ; retirez-moi de l'abîme où je me vois précipité. Je suis tombé sous la profondeur de la mer, et la tempête m'a submergé.* Ils cèdent à la moindre tentation, ces corps légers et sans consistance ; mais ils résistent à tous ses chocs, ceux-là qui, semblables au rocher, s'élèvent au-dessus des foiblesses vulgaires, surmontent avec une inébranlable fermeté tous les accidents humains, et contemplent de loin ceux qui ont fait naufrage, soit pour gémir sur leur peu de courage, soit pour les plaindre...

Ps. LXVIII. v. 3.

Pag. 479.

Les poètes nous parlent d'un certain arbre qui fleurit lorsqu'on le coupe, qui résiste au fer, et qui, pour me servir de leurs expressions figurées, trouve un renouvellement de vie dans la mort même. Ce n'est là qu'une fiction ; mais elle me rappelle l'idée d'un vrai philosophe, tel que le christianisme seul peut le former.

Il triomphe dans les épreuves. Il regarde ce qu'on appelle les malheurs de la vie comme une ample moisson de mérite et de gloire. Sa joie redouble dans les adversités ; et aussi peu capable d'être enflé par la prospérité que d'être abattu par les contretemps les plus fâcheux, rien ne peut altérer la paix de son âme. Son égalité, sa constance, sont toujours les mêmes. On l'accable d'injures ; il les surmonte
Pag. 481. en n'y répondant point. On le persécute ; il le souffre avec patience. On le calomnie, on le charge de malédictions ; il n'oppose à tout cela que les larmes et les prières. On lui donne un soufflet sur la joue droite, il présente la gauche ; et il instruit par ses actions celui qui le maltraite plus efficacement qu'il ne feroit par ses paroles. Il se souvient que Jésus-Christ a été traité de la sorte, et il se glorifie de participer aux souffrances d'un Dieu.

Qu'on l'appelle un Samaritain, qu'on l'accuse d'être un possédé du démon ; il sait que ce sont là
Joann. VIII, 48. les outrages qu'un Dieu a voulu souffrir, et il les souffre généreusement avec lui. Enfin, à quelques épreuves qu'il puisse être réduit, quelque grands et terribles que soient les tourments qu'il endure, ou qu'il peut endurer, il sent qu'il n'est point encore parvenu, et qu'il ne parviendra jamais, à souf-
Ibid. XIX. frir le fiel, le vinaigre, la couronne d'épines, le roseau, la robe de pourpre, la croix, les clous, la compagnie des voleurs, les blasphèmes des passants,

et tout ce qu'un Dieu a souffert. Il faut, en effet, que toute créature cède en ce point, aussi-bien qu'en tout le reste, à un Dieu. Il n'y avoit que lui qui fût capable de souffrir les outrages et les tourments qu'il a bien voulu endurer; et cependant, c'est à cause de ses tourments même et de l'excès de ses humiliations, que des hommes aveugles et impies le méprisent. Pag. 482.

Je reviens au philosophe dont je fais le portrait. Rien de plus fort, rien de plus indomptable qu'un homme de cette trempe. Jamais liberté ne fut plus entière que celle dont il jouit. Docile lorsque son devoir n'y est point intéressé, vous en ferez tout ce qu'il vous plaira; mais inflexible lorsque vous demanderez de lui quelque chose d'injuste. En vain prétendrez-vous le dépouiller de ses biens, le priver de l'univers entier; il a les ailes et le vol rapide de l'aigle; il vous échappe; il s'élèvera où vous ne sauriez atteindre; il ira se reposer dans le sein de Dieu, qui est son maître et son protecteur.

En un mot, on avoue qu'il y a deux choses que rien au monde ne sauroit surmonter, Dieu et l'Ange. Mais j'en connois moi-même une troisième : c'est un homme du caractère de celui que je représente ici.

Immatériel dans la plus noble partie de lui-même, quoique encore composé de matière; sans bornes par la grandeur et l'activité de ses désirs, quoique encore renfermé dans un corps mortel; vivant sur

la terre, mais déjà citoyen du ciel par la grandeur de sa foi et par la solidité de ses espérances, inébranlable enfin au milieu de toutes les agitations humaines, il souffrira d'être vaincu en tout le reste, mais jamais en magnanimité ; ou s'il paroît succomber dans son corps à la violence et à la fureur des persécutions, ce sera en demeurant victorieux dans son âme, et en triomphant de ceux mêmes qui ont cru le vaincre.

Voilà ce que peut, dans une âme chrétienne, la vraie et la parfaite philosophie. En quoi est-ce donc que mes ennemis pourroient me nuire? où aboutiroient tous les traits de leur malignité, et de la haine implacable qu'ils ont conçue contre moi? Diront-ils que je suis un ignorant? Il est vrai ; je n'ai point d'autre science que celle qui consiste dans la crainte
Eccli. 1. 16. de Dieu. *Craignez Dieu*, dit le sage, *c'est là le commencement de la sagesse, la fin et l'abrégé de tout discours, et le tout de l'homme.* Qu'ils prouvent que je n'ai point cette crainte religieuse du Seigneur, et je m'avouerai vaincu. C'est là, en effet, où tendent toutes mes connoissances. Toute autre sagesse, si elle est humaine, je la méprise ; et j'ai acquis, par l'étude que j'en ai faite, le droit de la mépriser. Si elle est divine, je désire de l'acquérir selon une certaine mesure en cette vie ; et j'ai la confiance de la posséder, par le secours de l'Esprit saint, en l'autre, dans toute sa plénitude.

Me reprocheront-ils ma pauvreté? C'est elle-même qui fait toute ma richesse (1). Hé! plût à Dieu que je pusse me sauver tout nu à travers les épines de ce monde, sans être à toute heure exposé à me voir retenu dans ma course par les vils haillons que je porte! Plût à Dieu, même que je fusse dans ce moment entièrement dépouillé de cette tunique mortelle, pour être au plutôt revêtu d'un vêtement de gloire et d'immortalité ! Pag. 483.

M'appelleront-ils un proscrit, un exilé? Assurément ces hommes injurieux, ces ennemis déclarés de l'hospitalité, ont de bien vils sentiments de moi! Ai-je donc une patrie déterminée ici-bas? moi qui ai l'univers tout entier pour patrie, ou plutôt qui ne reconnois point ma vraie patrie dans aucun lieu de cet univers. Vous mêmes, n'êtes-vous pas partout voyageurs et étrangers sur la terre? Si vous ne vous regardez point comme tels, sachez que je n'ai, quelque part que vous soyez, qu'un souverain mépris pour le lieu où vous habitez, et que vous courez grand risque de n'arriver jamais à la céleste patrie où nous devons tendre, par tous les mouvements de nos cœurs, et par toutes les actions de notre vie.

Me feront-ils un crime de ma vieillesse et de mes

(1) Ailleurs il dit : « Je ne sais quel effet la pauvreté produit dans les autres ; pour moi, elle m'enfle le courage, elle me rend tout glorieux. » (Traduit par La Colombière, *Serm.*, tom. II, pag. 523.)

infirmités? J'ose le dire : peut-être ne sont-elles pas uniquement l'effet d'un mauvais tempérament. Mes austérités, s'il m'est permis de me donner quelque louange, peuvent bien y avoir un peu contribué. Mais vous, n'êtes-vous pas, avec cette santé si fleurie et cet embonpoint que vous vantez si fort, quelque chose d'agréable et de charmant? Ah! si vous m'en croyez, un air mortifié, un visage pâle et défait vous siéroit mieux. Vous édifieriez du moins par l'extérieur; et vous pourriez passer pour avoir quelque sagesse.

Entreprendront-ils de me priver du trône épiscopal? Eh quoi! a-t-on vu que je l'aie jamais désiré? Peut-on dire que ce soit de mon plein gré et par mon choix que j'y sois parvenu? Ne sait-on pas combien j'ai toujours déploré le sort de ceux qui remplissent les premières places? Seroit-ce donc vos brigues, et les moyens indignes que vous employez pour les envahir, qui m'engageroient à regarder ces sortes de postes comme bien agréables et bien dignes de mon ambition?

Pag. 484. M'arracheront-ils de l'autel visible de la terre? Il m'en restera toujours un autre, dont ce que nous voyons présentement est la figure, qui n'est point
Hebr. IX. 24. l'ouvrage des hommes, de qui l'Esprit saint est seul l'architecte, et où l'on s'élève par la contemplation. C'est à cet autel sublime que je me présenterai; c'est là que j'immolerai des victimes agréables, et que

j'offrirai le sacrifice, l'oblation, et des holocaustes qui surpassent autant ce qui est maintenant offert, que la vérité elle-même l'emporte au-dessus des ombres (1). C'est de cet autel que le roi Prophète a dit : *J'entrerai à l'autel du Dieu vivant, du Dieu qui comble ma jeunesse d'une véritable joie*. Autel dont je ne crains pas d'être arraché quand on le voudroit. Ps. XLII. 4.

Ils me chasseront peut-être de la ville ; du moins ils ne me banniront point de la céleste patrie. Si ceux qui me haïssent avoient ce pouvoir, j'aurois raison de les craindre; mais tandis qu'ils ne peuvent étendre jusque-là leur pouvoir, je compare tous les maux qu'ils peuvent me faire, à une goutte d'eau, à un souffle, à un songe.

Ils m'enlèveront mon argent : et quel argent? Si

(1) Les écrivains protestants ont abusé de ce texte.

Le cardinal Du Perron, expliquant ce passage de saint Grégoire, éclaircit toute difficulté. « Il est vrai, dit-il, qu'il ne peut y avoir d'oblation plus excellente que celle du corps de Jésus-Christ, eu égard à l'œuvre opérée, c'est-à-dire à la valeur de la chose offerte en soi; mais non pas eu égard à l'œuvre opérante, c'est-à-dire à ce que nous appartons et contribuons de notre part. Car il y a beaucoup d'oblations plus agréables à Dieu, et plus excellentes que l'action extérieure, par laquelle nous lui offrons le corps et le sang de Jésus-Christ, et même telles, que sans elles, l'oblation extérieure du corps et du sang de Jésus-Christ ne lui est point agréable : savoir la contrition de notre cœur, l'immolation de nos vices, le sacrifice intérieur de nous-même, desquelles choses le sacrifice extérieur du corps et du sang de Jésus-Christ doit être accompagné comme des vérités qu'il figure. »

c'est du bien de l'Eglise qu'ils entendent parler, j'en fais si peu de cas, que je le regarde comme la matière funeste de toutes nos guerres, et de toutes nos dissensions. C'est ce fatal argent qui engagea Judas à trahir son divin maître, et à le vendre trente deniers; prix dont étoit digne le traître, et non pas celui qu'il trahissoit.

Matth. XXVI. 15.

Pag. 485

Ils me banniront de ma maison; ils m'interdiront l'usage de tous les plaisirs; ils me feront perdre la bienveillance de mes amis. Ma maison : je n'en ai point d'autre que celle où j'ai été reçu ici, comme Elisée le fut autrefois chez le Sunamite. Les plaisirs : si je les recherche, puissé-je être livré en proie à la fureur de mes ennemis! je ne saurois former de plus terribles imprécations contre moi. Mes amis : les uns me fuiront, je n'en suis que trop convaincu, et n'attendront pas même qu'ils soient attaqués. ; à l'égard des autres, je suis depuis long-temps accoutumé à souffrir leur orgueil et leurs mépris. Je puis le dire avec le Prophète : *Mes amis et mes proches sont venus auprès de moi pour me perdre : Ils se sont élevés, et se sont déclarés contre moi ; ceux qui m'ont traité le plus favorablement se sont tenus à l'écart.* Je leur ai été à tous, durant cette nuit, un sujet de scandale; peu s'en est fallu que Pierre même ne m'ait renoncé (1), et peut-être même ne pleure-t-il point encore amèrement son péché.

IV. Rég. IV.

Psalm. XXXVII. 12.

Marc. XIV. 27.

(1) S. Grégoire désigne ici Pierre, évêque d'Alexandrie, qui aida puis-

Quoi ! apparemment que je suis donc le seul hardi, le seul rempli d'un courage ferme, intrépide, le seul qui, dans les plus horribles tempêtes, aie toujours conservé une généreuse espérance, le seul qui aie souffert toutes sortes d'injures et de contradictions, soit en secret, soit en public, connu enfin dans l'Orient et l'Occident par la guerre que l'on m'a faite, et par tous les combats que j'ai eu à soutenir. Oh ! dira-t-on, quelle audace, quelle folie !

J'ajouterai cependant que, quand des armées en- Ps. XXVI. 3.
nemies seroient campées contre moi, mon cœur n'en seroit point effrayé ; et que, quand on me livreroit mille nouveaux combats, ce seroit en cela même que je mettrois mon espérance. Je fais si peu d'état de tout ce qu'il y a de plus formidable aux yeux du monde, que, m'oubliant totalement moi-même, je ne songe qu'à déplorer le sort funeste de mes persécuteurs. O vous, qui étiez autrefois les membres de Jésus-Christ, et qui n'avez pas cessé de nous être chers, bien que la corruption vous ait gâtés ! membres d'un troupeau que vous avez livré avant qu'il fût rassemblé ; comment vous êtes-vous dispersés, comment en avez-vous dispersé d'autres ? Comment avez-vous élevé autel contre autel ? comment vous êtes-vous ainsi ruinés et détruits tout d'un coup ? comment vous êtes-vous donné la mort à

samment l'intrusion de Maxime au siége de Constantinople. (Voy. Tillem *Mém.*, tom. IX, pag. 447 et 454.)

vous-mêmes, par votre séparation, et nous avez vous causé à nous d'inconsolables regrets? comment avez-vous abusé de la simplicité des pasteurs, pour dissiper et perdre tout le troupeau? car ce n'est pas à eux que mes reproches s'adresseront; leur peu d'expérience les a trompés; mais vous, quelle excuse donner à votre artificieuse perversité? O Israël! qui guérira votre corruption? quels remèdes appliquerai-je à d'aussi vives plaies? quelles paroles, quelles supplications employer désormais pour vous arracher au profond abîme où vous vous êtes plongé? J'aurai du moins recours au Seigneur. Trinité Sainte, lui dirai-je, adorable et parfaite Trinité, que nous adorons et que nous prêchons hautement! il n'appartient qu'à vous de réparer un mal aussi funeste : vous seule pouvez opérer un si grand ouvrage. Daignez nous rendre ceux qui se sont détachés de nous ; et faites même que leur séparation leur apprenne à aimer et à conserver la paix et l'union. Quant à nous, après les tribulations et les travaux de cette vie, faites-nous arriver à la contemplation de votre divine essence, et à la jouissance de ces biens célestes que l'on possède sans division et sans trouble!

Discours xxxii.

Il a pour objet la demande que le saint évêque fait de sa retraite, motivée sur son grand âge et ses infirmités. Ce discours fut prononcé en présence de cent cinquante

évêques réunis à Constantinople dans la grande église de cette ville. Ce sont les adieux de S. Grégoire à son peuple. Il y rend compte de la manière dont il s'est conduit dans son administration, rappelle en quel état il avoit trouvé son vaste diocèse, et fait voir, avec étendue, dans quelle situation il le laissoit. Il explique ensuite la foi qu'il y avoit constamment prêchée; proteste, comme Samuel, de son désintéressement; et pour toute récompense de ses travaux, demande la permission de se retirer dans la solitude. On s'étonne qu'elle lui ait été si facilement accordée, non-seulement par l'empereur Théodose, mais par les évêques du concile. Quoi qu'il en soit; la résolution du saint étoit invariable. Il remet au Seigneur le soin de lui substituer un successeur comme il avoit mis un bélier en la place d'Isaac. « Saint Grégoire ne pouvoit mieux choisir sa similitude (remarque M. de Tillemont) pour prophétiser Nectaire, son successeur (1). » Il rappelle les qualités que devoit avoir l'évêque d'un siége de cette importance.

Ce qu'il y a surtout de remarquable dans ce discours, c'est la péroraison, plus d'une fois imitée en français (2).

Cette partie du discours fait, comme l'on sait, le triomphe de l'éloquence romaine. Cicéron a laissé, dans ce genre, d'admirables modèles. On vante surtout la péroraison de sa harangue en faveur de Milon. M. de La

(1) *Mem. ecclés.*, tom. IX, pag. 485. Hermant, *Vie de S. Grégoire*, tom. II, pag. 256.

(2) L'une des plus heureuses imitations que j'en connoisse, est celle d'Ezéchiel Spanheim, prédicateur protestant. «Jésus-Christ allant au Calvaire : Adieu, ô ma chère Sion! etc.» (*Morceaux choisis des protestants*, pag. 260.)

Harpe l'a citée comme le chef-d'œuvre de cet orateur (1). Toutes les rhétoriques enchérissent à l'envi sur les éloges donnés aux touchants adieux que Milon adresse à ses concitoyens; et il faut convenir que son éloquent défenseur paroît y avoir épuisé toutes les ressources de son art.

Il avoit profondément senti le besoin d'émouvoir ses juges, de vaincre leurs préventions, d'absorber, pour ainsi dire, toutes les pensées dans l'unique sentiment de la commisération, et d'invoquer la pitié au défaut de la justice. C'est là le ressort auquel il s'attache. Il y prépare les esprits par une savante progression dans les mouvements. Aussi faut-il joindre à la péroraison même, commençant à ces mots : *Que me reste-t-il à faire, si ce n'est d'implorer, en faveur du plus courageux des hommes, la pitié*, etc. (2); faut-il, disons-nous, joindre l'apostrophe *aux saintes collines d'Albe et au divin Jupiter du Latium*, qui la précède immédiatement (3), et avoit déjà commencé l'émotion que Cicéron cherchoit à exciter.

Je ne crois pas qu'aucun de mes lecteurs puisse me savoir mauvais gré de reproduire, dans un ouvrage tel que celui-ci, les observations que j'exposai, il y a quelques années, dans une de mes leçons du cours d'Eloquence sacrée, sur cette partie du discours de saint Grégoire de Nazianze, en présence d'un nombreux au-

(1) *Cours de belles-lettres*, tom. II, pag. 345, édit. de Toulouse, 1813.

(2) *Quid restat, nisi ut orem obtesterque vos, judices, ut eam misericordiam*, etc., n° 92.

(3) *Vos jam Albani tumuli atque luci, Tuque ex tuo edito monte Latiari, sancte Jupiter*, etc., n° 85, édit. Westein., tom. IV, pag. 2848.

ditoire, où s'étoient réunis un grand nombre des élèves de l'Ecole Normale. Je disois donc :

Essayons, messieurs, un rapprochement qui ne peut manquer de vous intéresser. Mettons en parallèle cette éloquente péroraison avec celle que nous avons ici à vous produire. Je parle à des auditeurs instruits, dont la mémoire fraîchement pénétrée de l'historique de ce plaidoyer célèbre, n'a pu surtout perdre encore l'impression des principales circonstances qui l'ont frappée. Quant à la péroraison elle-même, elle est partout, et il devient superflu de la transcrire textuellement. Nous croyons qu'il suffit de rappeler le caractère spécial de cette partie du discours. Nous dirons donc avec tous les maîtres de l'art, que la péroraison est le triomphe du sentiment, la vraie pierre de touche du talent de l'orateur. C'est là que les passions sont dans l'usage de ramasser tout ce qu'elles ont de plus fort et de plus entraînant. Ce n'est plus à l'esprit qu'il faut parler; c'est au cœur, pour le gagner, pour l'intéresser au triomphe de sa cause, lui arracher son suffrage, l'enchaîner despotiquement malgré lui-même à l'intérêt qui nous occupe. Car, nous dit Quintilien, il n'y a plus à revenir après cela; plus rien à réserver pour un autre endroit. S'il est important d'avoir bien commencé, il l'est bien plus encore de bien finir; parce que les premières impressions ont pu s'effacer ou s'affoiblir dans le cours de la discussion; ce sont les dernières qui sont permanentes et décisives (1). Or, de tous les mouvements que l'art emploie pour arriver à cette conquête, c'est, en effet, la pitié qui doit avoir la meilleure part. C'est elle

(1) Quintil.. *Instit. orat.*, liv. VI, cap. I.

qui non-seulement oblige le tribunal ou l'auditoire à se laisser fléchir, mais qui, souvent même le contraint à marquer, par des larmes, par des applaudissements, par l'aveu de sa défaite, le changement subit opéré dans leurs dispositions; donc tous les ressorts de la pitié et du sentiment doivent être réunis à la fois. Les figures les plus brillantes et les plus hardies doivent être mises en scène et jouer toutes un rôle dramatique. La prosopopée surtout, l'interrogation, l'apostrophe, l'obsécration, doivent verser à grands flots dans les âmes tout ce qu'elles ont de lumière, de chaleur et d'éclat. Cicéron qui, au jugement de M. Rollin, excella dans toutes les parties du discours (1), s'est en effet bien véritablement surpassé lui-même dans celle-ci, particulièrement dans celle dont nous parlons. Il n'y est pas seulement l'orateur digne de la majesté du peuple roi; il y devient poète, et plus encore, ajoute un écrivain éloquent du XVIe siècle, le Prométhée, qui porte dans les cœurs la flamme et la vie. Accordons sans regret toutes ces expressions. Après avoir épuisé, dans cette admirable harangue, toutes les ressources du génie et de la dialectique, Cicéron va déployer à la fin toutes les ressources du pathétique. Comment s'y prend-il? On se hâte de nous répondre : Par un trait d'adresse incomparable. On savoit que l'inflexible fermeté de Milon avoit repoussé, et par-là sembloit interdire à son défenseur, le langage de la pitié. Cicéron ne pouvoit néanmoins renoncer à cette arme puissante, et jamais plus nécessaire. La manière dont il s'y prend pour en tirer avantage, sans nuire à la dignité de sa partie et se mettre en contradiction avec elle, est de

(1) *Traité des études*, tom. I, in-4°, pag. 405.

prendre pour lui-même le personnage de suppliant, en se substituant au stoïque Milon, et implorant pour soi l'intérêt de ceux à qui il parle, afin de le répandre sur celui en faveur de qui il parle. C'est là, nous dit M. de La Harpe, d'après Quintilien, un coup de l'art, un trait unique (1), qui manifeste dans l'orateur la souplesse et la fécondité de son talent.

Assurément il y a de l'art, et un art prodigieux dans cette tournure; et l'orateur l'a manié en grand maître. Mais par cela seul qu'on est réduit à vanter l'art et la subtilité d'esprit, on nous indique le point de comparaison à établir dans la discussion présente. Quoi! le grave, l'éloquent Cicéron, réduit à chercher dans l'art son pathétique, et le profond sentiment dont sa péroraison doit être animée! Admirons l'usage qu'il en fait; mais ne nous faisons pas illusion sur la foiblesse du principe, et sur l'étrange caractère de sa source. Cicéron, empruntant un masque étranger et des mouvements artificiels, n'est plus que l'acteur de théâtre (c'est l'expression même de Quintilien), dont ici l'effet est détruit nécessairement par sa cause. Le pathétique ne doit pas être simplement animé, pittoresque, véhément; il doit surtout être persuasif. Or, en supposant, ce qui n'est pas (2), que cette harangue ait été prononcée telle que nous l'avons : qui est-ce qui a pu se laisser persuader par cet artifice? La séduction n'opère que quand elle ressemble à la vérité. La preuve que personne ne s'y laissa prendre, c'est que

(1) *Cours de littérature*, tom. II, pag. 353.

(2) Celui que nous avons n'est pas celui qu'il prononça. (La Harpe, *ibid.*, Plutarch., *in Vita Cicer.* Rollin, etc. Asconius, *dans le Ciceron des Westein*, tom. V, pag. 2781.)

Cicéron perdit sa cause (1). On ne manqua pas sans doute de vanter *le coup de l'art;* mais le sentiment échoua contre l'éloge donné à l'esprit de l'orateur. Cicéron fut plaint parce qu'il demandoit à l'être ; Milon n'en fut pas moins condamné. Oui, me dira-t-on, parce que la harangue ne fut point prononcée telle qu'elle nous a été transmise ; et l'on sait à ce sujet le mot de Milon (2). Que le corps même du discours ait été repris en sous-œuvre, à la bonne heure ; mais il n'y a pas plus de raison de nier, qu'il n'y en a d'affirmer que cette belle péroraison ne se soit présentée d'abord à la féconde imagination de l'orateur, et qu'elle n'ait été produite telle qu'elle se lit aujourd'hui. Dans l'un et dans l'autre cas, tout le pathétique qui existe dans ce chef-d'œuvre, se concentre sur la personne de Cicéron demandant grâce pour lui-même (3), et devient nul pour la cause de l'accusé. Milon aura beau crier, par la bouche de son défenseur, à l'injustice de ses concitoyens : De bonne foi, où était l'injustice de condamner à l'exil un homme qui en avait tué un autre ? à leur ingratitude : le moyen de faire revenir des ingrats n'est pas de le leur reprocher. Cicéron se plaindra d'être désormais condamné au malheur par l'absence de son

(1) Milon fut envoyé en exil. De cinquante juges il n'en eut que treize pour lui. (Ascon., *ibid.*, pag. 2852.)

(2) Lorsque Milon reçut à Marseille, où il avoit été exilé, le plaidoyer que Cicéron lui envoyoit, tel qu'il nous a été transmis, il lui écrivit : *Je vous remercie de n'avoir pas fait si bien d'abord : car si vous aviez parlé ainsi, je ne mangerois pas ici de si bon poisson.*

(3) *Nullum unquàm, judices, mihi tantum dolorem inuretis, etsi quis potest esse tantus ! — Aut si in me aliquid offendistis, cur non me id meo capite potius luitur, quàm Milonis ? — O me miserum ! o me infelicem !* etc., nos 99—102.

ami ? Comment l'exil de Milon peut-il compromettre la dignité, la fortune, le bonheur de Cicéron ?

Dans celle que nous allons traduire, rien d'emprunté à l'art, ni à la fiction; rien que de légitime; rien qui n'émane de la nature et d'un pathétique vrai. Ici tout va au cœur, parce que tout sort du cœur. Ici ce n'est pas seulement la pitié qui obtient des larmes, sans avoir besoin de les invoquer; c'est l'autorité et la tendresse d'un père qui commande le plus vif attendrissement. C'est un vieillard à cheveux blancs, se plaçant entre le ciel et la terre, entr'ouvrant la tombe où il va bientôt descendre, et montrant du doigt la commune patrie où il doit se retrouver un jour avec le troupeau à qui il a consacré sa vie toute entière; un père environné d'une famille nombreuse à qui il lègue ses dernières dispositions en présence du sénat le plus auguste. Une semblable perspective est bien différente assurément de tous les tableaux factices que l'art peut embellir, mais dont il ne corrige pas le fonds. Ici donc, le pathétique, habilement manié, tient à la vérité de la cause et au caractère des personnages bien plus qu'au talent de l'orateur. Cicéron implorant la pitié pour Milon, pour un assassin banni par décret du sénat, et l'implorant au nom d'êtres fantastiques, vaut-il saint Grégoire, un évêque chargé d'ans et de vertus, sollicitant son propre exil au nom de tout ce qu'il y a en effet de plus sacré? Encore une fois la péroraison latine se réduit toute entière à cette seule pensée, que, Milon ayant dédaigné de descendre au rôle de suppliant, Cicéron le prend pour lui-même; par là, nécessairement l'intérêt s'affoiblit en se divisant. Dans la péroraison grecque, point d'intermédiaire. Saint Grégoire parle dans sa propre cause. En réunissant les plus puissants intérêts non-

seulement sur sa personne, mais sur tant d'objets divers que sa retraite va laisser dans le deuil : bien loin de s'affoiblir, l'émotion se propage et s'accroît. Aussi quelle foule d'images! quelle progression dans les mouvements, quelle chaleur, et quelle plénitude de pathétique résulte de cet admirable tableau que nous allons mettre tout entier sous les yeux de nos lecteurs! Que l'on juge d'après cela si notre éloquence chrétienne peut redouter aucune espèce de parallèle.

Pag. 526. Tant et de si puissants motifs ont-ils déterminé vos cœurs? Ai-je gagné ma cause? Faut-il quelque chose de plus fort et de plus convainquant? Je vous en supplie, au nom de la Trinité même que nous adorons de concert, au nom de nos communes espérances ; je vous en supplie : ne me refusez pas la grâce que je vous demande. Consentez à ma retraite : donnez-la-moi par écrit, comme les empereurs la donnent par écrit aux soldats, après de longs services. Si j'ai pu mériter quelque bienveillance de votre part, rendez-moi un témoignage honorable, afin que ma réputation soit en sûreté;
Pag. 527. sinon, faites ce que vous jugerez à propos, je n'entrerai point en jugement contre vous. Que Dieu prenne soin de moi, il ne me reste plus de vœux à former. Mais quel successeur vous donnera-t-on, demandera quelqu'un? Dieu y pourvoira; il saura bien trouver un pasteur, comme il trouva autrefois
Gen. XXII. 13. une victime pour être immolée. Tout ce que je dé-

sire après cela, c'est que vous choisissiez un pasteur, dont la vertu courageuse ne laisse point appréhender, de sa part, de lâches et serviles complaisances; qui ose affronter, s'il le faut, la haine du peuple, pour les intérêts de la vérité. Recevez donc et mes adieux, et les dernières paroles que je vous adresse. Adieu, adieu, Anastasie, qui reçûtes votre nom de la piété (1). C'est vous qui avez ressuscité de ses ruines la saine doctrine tombée dans l'avilissement. Vous êtes le trophée de la victoire, une autre Silo, où s'est d'abord arrêtée l'arche sainte, Jos. XVIII. 1.
après avoir long-temps erré dans le désert. Temple à jamais célèbre! vous devez votre grandeur à la doctrine du salut que vouz avez recueillie dans votre enceinte. Si foible à vos commencements, vous êtes devenue, par nos soins, une Jérusalem nouvelle. Adieu, auguste basilique, qui le disputez presque à celle-ci en magnificence; vous, liens sacrés, qui unissez toutes les parties de la ville! Grâces à la bonté divine, vous avez obtenu de moi, dans des circonstances, ce semble, désespérées, les ministres nécessaires à tous vos besoins. Adieu, saints apôtres, qui, du Ciel que vous habitez, m'avez servi de guides dans mes combats! Si j'ai célébré vos fêtes avec moins d'assiduité que je n'aurois dû le faire, peut-être n'en faut-il

(1) C'étoit l'église catholique, bâtie sur l'emplacement de la maison qui lui avoit servi de retraite durant la persécution des Ariens. (S. Greg., *Carm.* I, pag. 17, et *Carm.* X, pag. 58. Sozom., lib. VIII, cap. V.)

II. Cor. xi. 7. accuser que l'ange de Satan. Adieu, chaire pontificale, trône éclatant, mais périlleux, et trop exposé aux regards de l'envie ! Adieu, pontifes, prêtres, plus vénérables encore par vos vertus, que par votre âge ; vous tous ministres des sacrés autels, qui avez l'honneur d'approcher si près du Dieu vivant! Adieu, cœur de Nazaréens, douceur de la psalmodie, stations nocturnes, vierges chastes, femmes si modestes, assemblée des veuves et des orphelins,
Pag. 528. pauvres qui avez toujours les yeux tournés vers Dieu et vers moi, hôpitaux où moi-même j'ai trouvé un asile dans mes infirmités! Adieu, auditeurs si empressés à m'entendre, que l'on vous voyoit accourir de loin pour recueillir mes paroles, et les consigner par écrit! Adieu, empereurs, palais, courtisans! Cette voix, qui vous sembloit si redoutable, la voilà qui, désormais, va être condamnée au silence. Mais, si ma langue est muette, mes écrits du moins et ma plume sauront toujours bien combattre pour la vérité. Adieu, ville célèbre, si distinguée par l'éclat de sa foi et de son amour envers Jésus-Christ! car je dois ce public hommage à la vérité, quoique peut-être le zèle ne soit pas ici selon la science ; nos dissensions ont servi du moins à nous rendre plus doux. O vous, qui ne vous êtes pas rangés encore dans le parti de la vérité! convertissez-vous ; revenez à Dieu, servez-le mieux que vous n'avez fait par le passé; ce qu'il y a de honteux, ce n'est pas de

changer de sentiments et de conduite, c'est de s'opiniâtrer dans le mal. Adieu, Orient et Occident, pour qui j'ai tant combattu, et qui m'avez livré tant de combats. Si mon exemple peut engager quelques personnes à m'imiter, en perdant nos siéges, du moins nous ne perdrons pas le Seigneur; il nous donnera, en échange, des trônes bien plus éclatants et bien plus assurés. J'élèverai la voix pour m'écrier: Anges tutélaires de cette église, qui m'avez gardé durant mon épiscopat, et qui me garderez encore dans ma retraite, si Dieu ne m'abandonne pas; Trinité sainte, objet de mes pensées et de ma gloire, que mon peuple vous soit toujours fidèle! conservez-le. Il sera toujours mon peuple chéri, dans quelque situation que je me trouve. Puissé-je apprendre qu'il se rend de jour en jour plus illustre par ses vertus, par la régularité de ses mœurs! Adieu, mes enfants! gardez bien le dépôt qui vous a été confié. Souvenez-vous de mes souffrances; que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec nous tous!

Discours xxxiii.

(Analyse et extraits.)

Les discours qui suivent (depuis la page 529 jusqu'à la page 624), traitent des plus hautes spéculations de la théologie. L'essence de Dieu et ses attributs ineffables; la divinité du Verbe et sa parfaite égalité avec Dieu son

Père; celle du Saint-Esprit, sa consubstantialité avec les personnes divines, ses mystérieuses opérations, en font la matière. Partout le saint docteur expose et développe les articles de la créance catholique avec la précision la plus rigoureuse et la plus sublime élévation dans les vues. On diroit qu'il les a puisés dans une communication intime avec la Divinité elle-même. Ces seuls discours justifient l'éloge qui lui a été décerné par l'église grecque et par tous les siècles chrétiens, quand ils l'ont appelé le Théologien; à cause, dit Bossuet, qu'il y défend, avec une force invincible, dans sa manière précise et serrée, la théologie des chrétiens sur le mystère de la Trinité (1).

Ils sont dirigés contre les Eunomiens, disciples d'Eunomius, évêque de Cyzique, qui, après avoir suivi l'école d'Aétius, forma lui-même une secte à part. Il avançoit que le Verbe n'étoit pas égal au Père, que l'incarnation n'étoit pas l'union de la substance divine avec la substance humaine, mais simplement des sens corporels avec les puissances divines; que la nature de Dieu n'étoit pas tellement relevée qu'elle ne pût être comprise par nos foibles intelligences. Opinion extravagante d'orgueil et d'ignorance, contre laquelle nous verrons saint Jean Chrysostôme s'élever à son tour, avec toute la force de son talent. Saint Basile et saint Grégoire de Nysse l'ont également combattu. Eunomius s'étoit fait des partisans par la singularité de sa doctrine, et par une morale beaucoup moins austère que celle de saint Grégoire.

L'affectation avec laquelle le maître et les disciples répandoient ses systèmes, les avoit propagés. Partout

(1) *Défense de la tradit.*, pag. 53.

on ne s'entretenoit que des mystères de l'Essence divine comme l'ayant obligée de sortir de la nue inaccessible où elle se dérobe à l'œil même des Chérubins, pour se révéler touteentière aux nouveaux adeptes. « C'étoit là le » sujet de tous les entretiens; la paix des maisons et la joie » des repas en étoient troublées; le barreau lui-même en » retentissoit; le sexe lui-même y prenoit part; et les fem- » mes les plus ignorantes s'érigeoient en docteurs.» C'est notre saint évêque qui nous a transmis ces particularités. D'autres circonstances, plus affligeantes encore, étoient bien propres à enflammer le zèle d'un docteur vraiment suscité par Dieu même pour être le dépositaire et l'intrépide défenseur de la vérité (1). Il s'en falloit beaucoup que ses collègues dans l'épiscopat lui resemblassent et par sa foi et par sa vertu. Une jalousie secrète contre la supériorité de ses talents, les avoit rendus ennemis de sa gloire (2). Une indifférence réelle pour le dogme, et peut-être quelque connivence avec l'hérésie (3), se déguisoient, dans leur langage, sous le nom d'amour de la paix (4). L'austérité de ses principes et de ses exemples, présentoit un contraste trop sensible avec le relâchement général des mœurs; et tous, jusqu'à ses amis eux-mêmes, accusoient son rigorisme et son apparente rusticité (5).

Dans le premier, qui est une sorte d'introduction aux

(1) S. Gregor., *orat.* XXXVIII pag. 479.

(2) *Idem.*, *orat.* I, *init. Carm. de Vitâ suâ*, et *Carm.* XIII.

(3) *Idem.*, *Carm.* CXXIII, pag. 187. La pureté de sa doctrine le mettoit en opposition avec la plupart; il en étoit devenu odieux à ses meilleurs amis. (Tillem., *Mém.*, tom. IX, pag. 482.)

(4) *Ibid.* Voyez plus haut, pag. 304.

(5) *Orat.* XXXII, pag. 526.

suivants, il se plaint que l'on n'expliquoit plus les choses divines d'une manière simple et naturelle.

On enveloppe la doctrine de paroles artificieuses: on s'embarrasse à dessein dans de captieuses argu-
Pag. 530. mentations. Mais (ajoute-t-il) on connoît l'arbre à ses fruits; c'est-à-dire que l'esprit de ténèbres, inventeur de tant de dogmes pernicieux, se décèle par l'obscurité de ces disputes ténébreuses (1). Vous croyez entendre ces déclamateurs qui viennent sur la place publique annoncer des combats extraordinaires.....

Il n'appartient pas à tous de parler de Dieu, et d'expliquer ses mystères. Cette fonction n'est point quelque chose de si trivial, qu'elle convienne à des âmes basses, et à des esprits charnels et rampants. J'ajoute que tous les temps n'y sont pas propres; qu'il ne le faut pas faire devant toutes sortes de gens; qu'il n'est pas à propos de traiter toujours toutes sortes de matières; et qu'enfin quelque sujet que l'on traite, il faut toujours s'y comporter avec sagesse et discrétion.
Pag. 531. Qui donc peut parler de Dieu et annoncer ses oracles? Celui qui s'est long-temps éprouvé, qui a pénétré et approfondi les vérités chrétiennes par la prière et la contemplation, et qui s'est appliqué à purifier son corps et son âme de toute souillure, ou qui, du

(6) *Orat.* xxxiv. Ailleurs : Les disputes académiques ne conviennent pas à la simplicité chrétienne. *Orat.* xlv.

moins, s'y applique sans relâche. Car, comme il est dangereux de regarder le soleil avec une vue foible et des yeux malsains ; de même c'est risquer infiniment que de toucher, étant souillé, à ce qui est souverainement pur.

Quand doit-on entreprendre d'expliquer les mystères? C'est lorsqu'on est éloigné du bruit et du tumulte du monde, et dégagé de toute affection charnelle. Car tous ces vains fantômes et toutes ces images importunes qui naissent de l'illusion des sens et des passions, altèrent la paix de l'âme, qui ne sauroit connoître Dieu si elle ne jouit d'une tranquillité parfaite, répandent le trouble et la confusion dans nos idées, et ressemblent à des traits informes et grossiers, mêlés avec de hardis et excellents coups de pinceaux, ou à une mauvaise odeur répandue parmi des parfums exquis.

A qui doit-on faire part de ces grandes vérités? A ceux qui y donnent toute leur application, et qui ne sont point de ces gens qui viennent ici au sortir des spectacles et des jeux du cirque, et qui, après avoir entendu des chansons profanes et s'être livrés à mille folies, se font de nos discours une autre sorte d'amusement. Oui, tel est l'aveuglement et la corruption de plusieurs que, mettant au nombre de leurs divertissements, des choses si sérieuses, ils parlent ou plaisantent des plus hauts mystères, et les réduisent à de vaines subtilités.

Quels sont enfin les sujets que l'on doit traiter, et quelle mesure y doit-on apporter? On peut parler de ce qui est proportionné à nos lumières et à notre intelligence; mais on ne doit point se flatter de pouvoir expliquer ce qui est impénétrable à la raison humaine. Il faut aussi que tout ce que l'on dit soit à la portée de ceux qui nous écoutent. Car, comme les cris excessifs blessent les oreilles, une trop grande abondance de viande nuit à la santé, de trop pesants fardeaux accablent ceux qui les portent, et des pluies immodérées pressent trop la terre; de même, un discours embarrassé de questions trop subtiles et trop recherchées accable l'auditeur, et n'est propre qu'à épuiser ses forces et son attention.

Dans le suivant, le saint évêque s'appliquant à lui-même les principes qu'il vient d'établir, paroît d'abord succomber sous le poids de la majesté divine, dont il entreprend de dévoiler la mystérieuse essence. Ainsi, Bossuet, théologien comme lui, et si bien pénétré de sa méditation, avant de parler du mystère de l'éternelle génération du Verbe, s'arrête saisi d'effroi : « Où vais-je me perdre? dans qu'elle profondeur? dans quel abîme? etc.» (1). De même saint Grégoire de Nazianze :

Au moment de m'élever sur la montagne, je me

(1) *Douzième semaine, septième élévation*, tom. IX, édit. Paris, in-4°, pag. 194.

sens glacé d'effroi. Si l'espérance me rassure, ma foiblesse me déconcerte et m'abat. Dieu m'ordonne de pénétrer la nue pour m'y entretenir avec lui. Si, du moins, quelque Aaron vouloit bien m'accompagner et me prêter une main secourable jusqu'à l'entrée du sanctuaire. Mais que tout ce qui est peuple s'arrête au pied de la montagne, sous peine d'être chassé sévèrement. Ceux-là seulement qui ont apporté quelque soin à se purifier, pourront entendre, mais de loin, le son des trompettes; c'est-à-dire le simple exposé des mystères. Mais qu'ils se gardent bien d'approcher plus avant; la montagne est couverte de feu et de fumée. Pag. 537. Exod. XII.

Le Père Lenfant a fait une imitation heureuse de ce mouvement dans un sermon sur la foi (1).

O vous, qui êtes mes disciples et mes amis, vous qu'enflamme comme moi l'amour de la vérité, que m'est-il arrivé? Je m'étois flatté de l'espérance que moi aussi je pourrois avoir une connoissance claire de la Divinité. Plein de confiance, je me suis élancé vers la montagne, j'ai pris mon essor vers la nue inaccessible; j'ai franchi la matière et tous les objets sensibles, m'isolant de tout ce qui est humain; j'ai osé fixer ma vue; et mes yeux, comme ceux de Moïse, ont pu à peine entrevoir la Divinité. Cette Pag. 538. Exod. XXXII. 22.

(1) Tom. II, pag. 292.

première et pure nature, que les chérubins ombragent de leurs ailes, elle a fui mes regards. Il ne m'a été donné de la découvrir que dans les foibles rayons qui s'en détachent pour parvenir jusqu'à nous, c'est-à-dire, avec le divin Psalmiste, cette majesté, cette magnificence qui se fait sentir dans les œuvres de la création, et dans le gouvernement des choses de ce monde par laquelle elle se fait connoître à nos yeux, comme l'image du soleil réfléchie dans l'onde nous donne un aperçu de cette vive lumière dont l'éclat nous éblouit quand nous voulons fixer notre vue sur l'astre lui-même. Seriez-

Exod. XVII. 12. vous un autre Moïse, comme lui *le dieu de Pharaon*, auriez-vous été comme saint Paul, enlevé jusqu'au

II. Cor. XII. troisième ciel, introduit dans la connoissance des plus sublimes mystères, transporté au-dessus des chœurs des archanges et des chérubins ; toujours existera-t-il un intervalle immense entre Dieu et la créature, quelque excellente qu'elle puisse être ; toujours, nulle proportion du Créateur avec tout ce qui a reçu l'être. Premier principe à établir, en conséquence duquel il faut conclure que s'il est bien difficile de connoître Dieu, il est plus difficile encore, il est impossible d'expliquer ce qu'il est. Point de termes dans aucun langage humain qui puissent l'exprimer ; point d'intelligence qui puisse le concevoir. Ce que l'on vient à bout de comprendre, on peut encore le rendre, sinon d'une

manière claire et distincte, au moins approximativement; mais ici l'éloquence, ici non-seulement les conceptions les plus vulgaires et les plus bornées, mais l'éloquence la plus sublime, est sans voix, tant que l'esprit reste appesanti sous le poids des ténèbres qui nous enveloppent. Je doute même que les Esprits célestes, quoique dégagés de la matière, voyant Dieu de plus près, et tout resplendissants qu'ils sont de la lumière qu'il leur communique, connoissent tous l'Essence divine. Si l'Apôtre déclare que la paix de Dieu, dans ses rapports plus Phil. IV. 7.
intimes avec nous, et les promesses qu'il a faites à ceux qui le servent, sont au-dessus de tout ce qu'il est possible d'imaginer; si tout ce que nous en pouvons dire, n'en est que l'ombre, et si la possession de leur plénitude est réservée pour le temps où, affranchis de la vie présente, nous serons admis à des connaissances bien plus parfaites; à plus forte raison est-il vrai de dire que cette divine nature, source et principe de toutes les autres, demeure incompréhensible.

Je ne dis point qu'il est impossible de comprendre qu'il existe un Dieu; mais qu'on ne peut ni comprendre sa nature, ni la définir. Non, certes, notre prédication n'est pas vaine, notre foi n'est point illu- I.Cor. XV. 14.
soire. N'abusez pas de la franchise et de l'ingénuité Pag. 539.
de nos aveux, ne vous prévalez pas de notre ignorance sur un point pour autoriser l'impiété et l'im-

posture de vos assertions sur d'autres, comme s'il n'y avoit pas une grande différence entre savoir qu'une chose est, et savoir ce qu'elle est. Qu'il y ait un Dieu, une première cause de qui toutes les autres dépendent, il ne faut, pour le reconnoître, que le témoignage des yeux, et le simple aspect de la nature. Comment tout ce que nous voyons auroit-il commencé, et se maintiendroit-il dans l'ordre constant où nous le voyons, si Dieu ne lui avoit donné l'être, et n'en avoit assuré la conservation ? Mais autre chose est d'expliquer ce qu'il est. Par exemple, je vous le demande, à vous qui vous vantez d'avoir pénétré si avant dans les secrets de la théologie et de la philosophie, et nous parlez de votre science d'un ton si fier
Pag. 540 et suiv. et si superbe : Dieu est-il un corps? Et pourtant l'Ecriture semble l'insinuer, puisque vous lisez à
Sap. 1. 17. chacune de ses pages, qu'il remplit le ciel et la terre, etc. S'il en est ainsi, comment sera-t-il immense, infini ? Dieu corporel ? Dieu limité à un espace borné dans ses perfections? Quel privilége auroit-il donc par-dessus nous? pourquoi lui décerner des vœux et des adorations? Il sera donc aussi un composé d'éléments sujets à la corruption, à la mort ?.... Vous prétendez connoître la nature divine ; vous avez à m'apprendre non-seulement ce qu'elle n'est pas, mais tout ce qu'elle est.....

Vous me demanderez à mon tour de vous apprendre pourquoi Dieu est incompréhensible. Je

répondrai, autant du moins qu'il m'est possible de le conjecturer dans une question aussi relevée, que c'est pour trois raisons principales : la première, c'est que nous n'en aurions pas une si haute idée, si nous pouvions nous en faire une idée quelconque; la seconde, c'est que s'il nous étoit donné, comme autrefois à l'ange des ténèbres, alors ange de lumière, de contempler sa gloire, l'orgueil que nous concevrions de tant de lumière nous aveugleroit comme lui, et nous précipiteroit dans la même révolte et la même chute; la dernière, c'est pour ménager à notre foi et à notre soumission les récompenses promises à la fidélité, ainsi qu'autrefois il plaça entre Israël et les Egyptiens une nuée obscure, pour donner à son peuple l'occasion d'exercer sa patience et de mériter les biens qu'il tenoit en réserve dans la terre promise. Maintenant, nous ne saurions voir à travers l'obscurité qui nous enveloppe un être qui, selon l'expression de David, est renfermé dans sa propre gloire, qui lui sert de retraite. Asservis à des sens qui nous voilent les objets les plus lumineux, nous sommes obligés d'emprunter des choses sensibles les images dont nous essayons d'exprimer les objets qui sont le plus hors de la portée de nos sens. Ainsi, pour nous faire quelque idée de la Divinité, sommes-nous obligés de lui donner les noms de souffle, de feu, de lumière, d'esprit, de charité, de sagesse et de Verbe,

Exod. XIV. 19.

Ps. XVII. 12.

toutes acceptions qui supposent quelque chose de matériel, et ne subsistent pas sans l'intermédiaire d'un organe sensible? Et de là ces monstrueuses er-
Pag. 546. reurs que l'idolâtrie a répandues si long-temps partout le genre humain. Au lieu de remonter, par la contemplation des merveilles de la nature, au seul Dieu tout-puissant qui les a faites, une admiration aveugle s'est arrêtée à l'ouvrage de ses mains; elle a transporté à la créature les hommages et les noms qui ne sont dus qu'au Créateur. Elle a manifesté la Divinité sous des formes également bizarres et sacriléges; et d'erreur en erreur, de crime en crime, le genre humain tout entier est arrivé au dernier excès de l'extravagance et de l'impiété.

Savante énumération des causes diverses qui, en établissant l'idolâtrie parmi les hommes, avoient fait disparoître dans tous les lieux de l'univers l'idée primitive de la divine Essence, de son unité et de ses incomparables perfections.

Les fausses impressions des sens ont eu sur elle
Pag. 548. la plus active et la plus funeste influence. La raison seule auroit dû suffire pour en corriger les écarts; parce que (ajoute notre saint docteur) la raison, commun privilége accordé à tous les hommes, règle primitive du devoir, les élève, des choses sensibles, à la connoissance de Dieu. Mais tous ses efforts s'arrêtèrent au-devant de son Essence adorable; elle ne

la connoîtra que quand, dégagée de la chaîne des sens, elle se sera réunie à son image et à son principe. Jusque-là, les perceptions que nous pouvons en avoir ne sont que de foibles écoulements, et comme des rayons échappés de ce foyer immense de lumière. Quand l'Ecriture dit, en parlant des patriarches et des prophètes, qu'ils ont connu Dieu, Ps. LXXV. 2.
elle ne parle que comparativement au reste des hommes, pour dire qu'ils en ont eu une connoissance un Pag. 549.
peu moins imparfaite.

Toutes les recherches que l'on fait pour y parvenir sont pénibles autant qu'infructueuses. C'est vouloir faire de grandes choses avec de petits instruments. Salomon, déclaré le plus sage des hommes, convient que plus il s'enfonce dans cet Océan sans Eccl. VIII. 17.
fond, moins il avance dans la découverte de la vérité. Saint Paul, après de longs efforts pour connoître les jugements de Dieu, n'ose porter ses re- Rom. II. 3.
gards sur sa nature, persuadé qu'elle est au-dessus de toutes nos intelligences. Dans cet abîme impénétrable des divines perfections, il sent qu'il est impossible de fixer un point d'appui, comme de déterminer aucun terme à des recherches aussi laborieuses et toujours renaissantes; et satisfait d'admirer ce qu'il ne comprendra jamais ici-bas, il s'écrie : *O profon-* Pag. 550.
deur des trésors de la sagesse et de la science divine! Que ses jugements sont impénétrables, et ses voies Ibid.
incompréhensibles!

Quoi! la raison de l'homme échoue à tous moments contre les objets qui sont le plus à sa portée. Tout ce qui l'entoure, ce qui est au-dessus, à côté de lui, lui-même, son propre corps, le mécanisme
Pag. 552. de ses sens, les phénomènes de sa mémoire, de son intelligence, l'alliance intime de deux substances aussi étrangères l'une à l'autre que semblent l'être l'âme et le corps, la formation des animaux divers, leur instinct, les prodiges de l'industrie dans quelques-uns, l'harmonie qui règne dans la nature, autant d'énigmes dont nous ne comprenons pas le secret; et nous voudrions connoître le mystère de l'essence divine!

Chacun de ces détails fournit à la brillante imagination de saint Grégoire de Nazianze, autant de tableaux où l'éloquence, soutenue par le langage des Prophètes, semble prendre l'essor et les vives couleurs de la poésie. Il s'arrête avec complaisance sur chacune des merveilles qui embellissent la scène du monde (1). A travers ces belles descriptions, l'orateur sème les réflexions les plus philosophiques.

Pag. 558. C'est donc la foi, plutôt que la raison, que nous devons prendre pour guide. Pour apprécier la foi-

(1) Ce qui a fait dire à Bossuet : « Le théologien d'Orient, saint Grégoire de Nazianze, contemplant la beauté du monde, dans la structure duquel Dieu s'est montré si sage et si magnifique, l'appelle élégamment, en sa langue, le plaisir et les délices de son Créateur. » (*Serm.*, tom. v, pag. 3.)

blesse de votre esprit, il vous suffit de n'aller pas au-delà de l'étroite enceinte qui enferme vos regards. C'est un sublime effort de la raison, de discerner ce qui est au-dessus de la portée de la raison humaine. Les âmes enchaînées à la terre ne savent point reconnoître leur ignorance.

Parlant des Anges : Sans cesse environnant le trône de l'éternelle Majesté, dont ils reçoivent les ordres pour les exécuter dans les diverses contrées du monde où ils sont envoyés, ils chantent perpétuellement cette gloire éternelle, non que leurs éloges lui donnent quelque accroissement, mais afin que ces natures sublimes, les premières après Dieu, soient comblées de bienfaits.

Les trois sermons qui viennent après traitent, les deux premiers, de la consubstantialité du Verbe; le second, de la divinité du Saint-Esprit. Dans le premier (xxxve sermon contre les Eunomiens), nous remarquons les passages suivants :

Le Fils de Dieu n'a point changé de nature, en prenant un corps qu'il n'avoit point. Parce qu'il s'est fait homme pour nous sauver, vous commencez à mépriser sa divinité, sous le prétexte que vous le voyez revêtu de l'humanité, et qu'il s'est abaissé au-dessous de Dieu, afin que je devienne Dieu, comme il est devenu homme. Il est né; mais il avoit été engendré (avant l'aurore, dans le sein de Dieu son Pag. 574. Pag. 575.

Père) : il est né d'une femme, mais cette femme étoit vierge ; si l'un est humain, l'autre est divin : sa naissance n'admet point de père, sa génération point de mère ; l'un et l'autre nous révèle sa divinité. Sa mère le porta dans ses entrailles ; mais il n'en étoit pas sorti encore, qu'un Prophète le reconnut,
Luc. I. 41. et témoigna par son tressaillement la joie qu'il avoit de voir le Messie. Il a été enveloppé de langes, mais il a brisé en ressuscitant les liens dont son corps étoit enchaîné dans le tombeau ; il a été gisant dans une
Ibid. II 14. crèche, mais les anges vinrent lui rendre leurs hommages, une étoile nouvelle donna le signal de sa naissance, les mages sont venus l'adorer. Pourquoi arrêter vos regards à ce qui frappe vos sens ? que votre intelligence s'élève au-dessus de ces apparentes
Matth. II. humiliations. Il a fui en Egypte, pour échapper à la persécution ; mais il en a dissipé les erreurs. Les Juifs n'ont point aperçu sa beauté, ni l'éclat de
Ps. XLIV. 3. son visage ; mais David l'a vu le plus beau de tous les enfants des hommes : il s'est manifesté sur la montagne plus éclatant que la foudre, et plus bril-
Marc. IX. I. lant que le soleil ; et par la lumière dont il parut environné, il préludoit à ses splendeurs futures. Il a
Luc. III. 16. été baptisé comme homme, mais il effaçoit les péchés comme Dieu ; n'ayant nul besoin d'être purifié, il purifioit les eaux : il a été tenté comme homme ; mais il a triomphé comme Dieu, et il nous exhorte
Joann. XVI. 33. à la confiance, parce qu'il a vaincu le monde ; il a eu

faim, mais il a nourri plusieurs milliers d'hommes, et il est le pain céleste qui donne la vie. Il a eu soif; Joann. VI. 50. mais il a exhorté ceux qui étoient travaillés de la *Ibid.* 31. soif à venir à lui pour se désaltérer. Il a souffert la lassitude, mais il donne le repos à ceux qui sont Matth. XI. 18. chargés et fatigués; il a été accablé de sommeil, *Ibid.* VIII. 24. mais il a marché sur les flots, il a fait taire les 24. vents, il a empêché Pierre d'être submergé; il a payé le tribut, mais il est le roi de ceux qui l'exigent. *Ibid.* XVII. 26. Il s'est laissé appeler démoniaque et Samaritain, Joann. VIII. mais il a guéri celui qui étoit tombé entre les mains 48. Luc. X. 33. des voleurs sur le chemin de Jérusalem; il a été reconnu par les démons, et les a mis en fuite; il Matth. VIII. prie, mais c'est lui qui exauce les prières adressées 29. à Dieu; il verse des larmes, mais il console ceux qui pleurent. Il demande où on a mis Lazare (car il étoit Joann. XI. homme); il le ressuscite, car il étoit Dieu. Il fut vendu à vil prix, mais il a racheté le monde par son sang. Il a été conduit à la boucherie comme un Isa. LIII. 7. agneau, mais il a nourri tout Israël, et il nourrit maintenant tout l'univers; muet, comme la brebis sous le couteau qui l'égorge, il est la parole de celui *Ibid.* qui crie dans le désert pour annoncer sa venue. Les *Ibid.* I. 23. blessures qui lui ont été faites l'ont jeté dans la lan- *Ibid.* LIII. 5. gueur, mais il guérit nos infirmités et nos maux; il a été attaché à la croix, mais ce bois a été pour nous un arbre de vie; mourant, il sauve le compagnon de Matth. XXVII. sa mort, il couvre la terre de ténèbres. Il est mort,

mais vous l'allez voir, tout mort qu'il est, se ressusciter lui-même par sa seule puissance; mais il déchire le voile du temple, il fend les rochers, il entr'ouvre les tombeaux, et par sa mort il triomphe de la mort même. Monté au Ciel, il en redescendra pour juger les vivants et les morts. S'il y a d'un côté, dans l'Evangile, des obscurités qui vous sont un objet de scandale; de l'autre, il y a des lumières dont l'éclat absorbe tous vos doutes.

Discours xxxvi.

Sur Jésus-Christ, Fils de Dieu.

Pag. 577. Aidés par la lumière de l'Esprit saint, nous avons discuté et confondu, dans nos précédents discours, et les raisonnements de l'hérésie, et les objections qu'elle fonde sur des passages de l'Ecriture, que l'on affecte de détourner de leur véritable sens, pour répandre les ténèbres sur la route de la vérité. Il est impossible, avec de la bonne foi, de ne pas rendre cette justice à la clarté de nos preuves.

Pag. 590. Tous les siècles d'après ont souscrit à ce jugement, qu'ils ont étendu aux discours qui suivent, le premier, sur la divinité du Verbe; le suivant, sur celle du Saint-Esprit. L'Arianisme, et les erreurs des Macédoniens y sont poursuivis dans chacun de leurs retranchements. La matière est traitée théologiquement

Après être revenu sur quelques-uns des textes dont

les ennemis de la consubstantialité appuyoient leur doctrine impie, Saint Grégoire explique les noms divers, sous lesquels nous adorons Jésus-Christ.

Le nom de Père est affecté à celui qui n'a point de principe, nous appelons Fils celui qui est engendré, et Saint-Esprit celui qui procède du Père et du Fils. Pag. 590.

« La seconde personne de la Trinité s'appelle *Fils*, parce qu'il est de la même essence que le Père, et qu'il vient du Père; *Fils unique*, non-seulement parce qu'il est seul, mais parce qu'il est engendré d'une manière toute spéciale, et qui ne convient nullement au corps; *Verbe*, parce qu'il a la même relation avec son Père, que la parole avec l'Esprit, non-seulement en vertu de la génération, mais aussi parce qu'il est uni à son Père, et qu'il le fait connoître... On le nomme la *Sagesse*, parce qu'il connoît les choses divines et humaines, car pourroit-il ne pas connoître ses ouvrages? *Puissance*, Pag. 591. parce qu'il conserve ce qu'il a fait; *Vérité*, parce que sa nature est simple; la vérité est une, le mensonge a plusieurs faces... *Lumière*, parce qu'il éclaire l'âme; si l'ignorance et le péché sont comparés aux ténèbres, la science et la vie divine sont une véritable lumière; *Vie*, parce qu'il anime toutes les créatures raisonnables; c'est par lui que nous sommes, que nous vivons, et que nous avons le mouvement; Act. XVII. 28. il nous fait respirer; il nous communique le Saint-Esprit... *Justice*, parce qu'il récompense ou

qu'il punit... *notre Rédemption*, parce qu'il nous a délivrés de l'esclavage du péché, et qu'il s'est livré pour racheter le genre humain; *notre Résurrection* : nous étions morts par le péché, et il nous a ramenés à la vie. Tous ces noms lui conviennent en tant qu'homme, et en tant que Dieu; en voici d'autres qui sont particulièrement attachés à l'humanité. On l'appelle *homme*, non-seulement parce qu'il s'est rendu visible, d'invisible qu'il étoit, mais aussi parce qu'il sanctifie l'homme en se répandant, comme le levain, par toute la masse de la nature humaine, et qu'il s'est uni à l'humanité pour la délivrer des peines à quoi elle avoit été condamnée;
Hebr. IV. 14. il s'est fait en tout *semblable à nous, à la réserve du péché*. Il est devenu un Dieu visible, et *Fils de l'homme*, parce qu'il est descendu d'Adam, par le ministère d'une Vierge, selon les lois et contre les lois de la génération ordinaire. Il est le *Christ*, à cause de la divinité, qui est comme l'onction de son humanité, et qu'elle ne sanctifie pas seulement par opération comme dans les autres Christs. Il est la *voie* qui nous conduit; la *porte* par où il faut entrer; le *Pasteur* qui nous mène dans les pâturages, et aux fontaines pour nous désaltérer : il nous montre la route par où nous devons marcher; nous guérit de nos infirmités et de nos blessures; nous conserve, tandis que nous sommes en santé, et nous ouvre la porte pour la vie éternelle. Il est une *brebis* destinée

pour être victime ; c'est un *agneau* parfait ; c'est le *pontife* qui offre le sacrifice, véritable Melchisedech, roi de paix, roi de justice (1). »

Discours xxxvii.

Sur la divinité du Saint-Esprit.

Dans le langage des hérétiques, c'étoit un Dieu étrange, un Dieu de nouvelle fabrique. Saint Grégoire établit la foi de sa divinité et la parfaite égalité des trois personnes divines sur les témoignages de l'Ecriture. Pag. 593.

Ceux qui ne veulent pas souscrire à ce dogme, eh bien ! qu'ils le rejettent : s'ils se plaisent dans leur impiété, qu'ils y restent. Quant à nous, nous prêchons ce qui nous a été manifesté. Nous porterons notre chaire sur le lieu le plus élevé ; et de là nous proclamerons la divinité du Saint-Esprit. Nulle crainte n'affoiblira notre voix ; nous n'en aurons d'autre que celle de ne pas nous faire entendre, jamais de parler. Pag. 594.

S'il a pu exister un temps où le Père n'étoit pas, il y en a eu un aussi où le Fils et le Saint-Esprit n'étoient pas. Si le Père est dès le commencement, le Fils et le Saint-Esprit sont aussi dès le commencement. Retrancher une des personnes, c'est anéantir les trois. Plus de Trinité, plus de Dieu.

(1) Ancienne traduction, tom. 1, pag. 198 et suiv. Paris, 1693.

Pag. 597. Nous disons que le Saint-Esprit procède du Père. Cette procession n'en fait point une créature... Mais qu'est-ce que cette procession ? Commencez par me répondre : comment le Père n'est pas engendré, et ce que c'est que la génération du Fils? alors je tâcherai de vous expliquer la procession du Saint-Esprit ; et, dans ce cas, il y aura de part et d'autre une égale témérité à prétendre expliquer les mystères de l'Essence divine.

Que manque-t-il donc au Saint-Esprit, me direz-vous, pour être Fils? Je réponds qu'il a tout ce qu'a le Fils, étant Dieu comme lui. Il n'y a de différence que dans les rapports de l'un à l'autre, et dans la qualification que nous leur donnons.

Pag. 598. Le Fils n'est pas le Père, d'autant qu'il n'y a qu'un Père ; mais le Fils est ce qu'est le Père. Le Saint-Esprit n'est pas le Fils, parce qu'il n'y a qu'un Fils unique; mais il est ce qu'est le Fils. Ces trois personnes ne font qu'une seule et même divinité. L'unité, dont je parle, ne favorise ni l'erreur de Sabellius ni la division d'Arius. Le Saint-Esprit est-il Dieu? Oui. Il est donc consubstantiel? Oui, puisqu'il est Dieu. Vous voudriez que je vous expliquasse comment il est possible que la même substance soit le Fils, et cependant qu'elle ne soit pas le Fils. Mais il n'est rien de créé qui puisse nous donner quelque idée de cette nature supérieure. Ce seroit une extrême folie de chercher parmi des choses si

basses quelque similitude, avec des choses si sublimes. C'est comme si l'on cherchoit des vivants parmi les morts, selon l'expression du prophète Isaïe. Toutefois, pour donner une comparaison imparfaite : Adam et Eve, et leur fils Seth, étoient tous trois de même nature. Adam étoit l'ouvrage de Dieu, Eve une portion d'Adam, et Seth son fils ; Eve et Seth étoient sortis d'Adam, mais diversement. Isa. VIII. 19.

S'il ne faut pas adorer le Saint-Esprit, comment me peut-il sanctifier par le baptême? S'il faut l'adorer, ne lui devons-nous pas un culte particulier? L'un suit nécessairement de l'autre... Appelons l'Ecriture en témoignage, les textes naissent en foule pour la confusion de ceux qui nous combattent... Jésus-Christ vient au monde, c'est l'Esprit Saint qui l'annonce ; on le baptise, l'Esprit Saint lui rend témoignage ; il est tenté, le Saint-Esprit le délivre ; Jésus-Christ fait des miracles, le Saint-Esprit l'assiste ; il monte au Ciel, le Saint-Esprit en descend. Rien de Grand et d'auguste qui ne soit son ouvrage. Un saisissement religieux me pénètre à la seule pensée de tant de noms divins que lui donne l'Ecriture. Il y est appelé l'esprit de Dieu, l'esprit et l'âme de Jésus-Christ, l'esprit du Seigneur, le Seigneur lui-même ; l'esprit d'adoption, de vérité, de liberté, de sagesse, de prudence, de conseil, de force, de science, de piété, de crainte de Dieu ; il remplit tout par son Essence ; il contient tout, mais le monde ne peut le

Pag. 609. Matth. I. 18. 20. Ibid. III. 16. Luc. IV. 1. Act. II. 5.

contenir, ni borner son pouvoir (1). Il est bon, juste, il dirige ; il sanctifie, il n'est pas sanctifié ; il mesure, il n'est pas mesuré ; il donne, il remplit, il contient ; il est glorifié, il est dans le même rang que le Père et le Fils ; c'est le doigt de Dieu, il est feu comme Dieu (2)... C'est le Saint-Esprit qui crée, qui donne une seconde naissance par le baptême ; il connoît tout ; il souffle où il veut, et quand il veut (3) ; il va devant, il parle, il envoie, il sépare ; il donne la vie et la lumière, il est la lumière et la vie ; il perfectionne, il déifie ; il fait tout ce que Dieu fait ; il dispense les dons : il a fait les apôtres, les prophètes, les évangélistes, les pasteurs, les docteurs (4).

Pag. 612. Au reste, gardons-nous bien de chercher, parmi les images terrestres, quelque objet de comparaison avec nos mystères. Toutes similitudes, tirées des créatures, et appliquées à la Trinité, sont imparfaites, et par conséquent dangereuses, si l'on ne s'attache au seul point de la comparaison, écartant avec grand soin toutes les différences.

« L'ancien Testament parle clairement du Père,

(1) Sap. I. 7. Eccli. XV. 5 ; XXXIX. 8. Isa. XI. 2 ; XXVIII. 6. Luc. I. 18. II. Cor. III. 3. 17. Gal. IV. 16, Ephes. I. 17. Rom VIII. 15.

(2) Sap. XIII. 2. Joel. II. 28.

(3) Joann. III. 8.

(4) Matth. III. 11. Luc. I. 17. 67 ; III. 16. Joann. VI. 64. Act. VII. 26. 39 ; XIII. 2. Rom. VIII. 26. I. Cor. XIII. 8 ; XIV. 32.

et avec quelque obscurité du Fils; le nouveau parle clairement du Fils, et obscurément de la divinité du Saint-Esprit; mais le Saint-Esprit, qui habite maintenant parmi nous, explique plus nettement ce mystère. Il n'étoit nullement à propos de parler de la divinité du Fils, avant que l'on connût nettement celle du Père; ni de publier ouvertement la divinité du Saint-Esprit, avant que d'être persuadé de la divinité du Fils. Il falloit aller pas à pas, et nous élever comme par degrés, jusqu'à la fin; le mystère de la divinité du Saint-Esprit étoit un des points qui ne devoient être communiqués aux disciples, que quand ils l'auroient vu ressuscité des morts, et qu'après sa glorieuse ascension dans le ciel, ayant reçu le Saint-Esprit sous la forme de langues de feu, il leur seroit devenu impossible de douter du mystère, après un miracle si éclatant de sa puissance (1). Pag. 608.

Richard-Simon a osé attaquer la théologie de saint Grégoire de Nazianze d'être plus forte en mouvements oratoires qu'en raisonnements, et en témoignages des livres saints. Bossuet répond à ce reproche, et emprunte surtout ses moyens de défense aux livres du saint docteur contre les Eunomiens. (*Défense de la tradit. et des saints Pères*, pag. 56, tom. III des *OEuvres posth.* Amsterdam, 1753.)

(1) Traduit par D. Ceillier, tom. VI, pag. 98. Développé par Bourdaloue, *Mystères*, tom. I, pag. 346. Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. VIII, pag. 311.

Discours xxxviii.

Sur la Nativité de Jésus-Christ.

(Extraits.)

Pag. 613. Jésus-Christ vient au monde : glorifiez-le, mes très chers frères. Il descend du ciel : allez au-devant de lui. Il s'abaisse jusqu'à venir sur la terre : élevez-vous, peuple qui habitez la terre, chantez les louanges du Seigneur... Jésus-Christ paroît revêtu d'un corps, faites paroître de la crainte et de la joie; de la crainte, c'est le péché qui l'oblige à ses abaissements; de la joie, il vient opérer l'œuvre de notre rédemption. Jésus-Christ naît d'une vierge; femmes, respectez la virginité, si vous voulez être les mères de Jésus-Christ.

Qui n'adorera celui qui est dès les commencements! Qui ne louera celui qui ne fait que de naître! La nuit du mensonge et de l'erreur va se dissi-
Exod.xiv. 20. per; l'Egypte est replongée dans d'épaisses ténèbres; Israël est éclairé par une colonne de feu; le peuple, qui gémissoit dans une profonde ignorance, a reçu des connoissances qu'il n'eut jamais.
II. Cor. v. 17. *Ce qui étoit vieux est passé;* tout est devenu nouveau; la lettre cède, l'esprit prend le dessus; les ombres passent, la vérité se manifeste... Que Jean crie
Matth. iii. 3. dans le désert : *Préparez les voies du Seigneur;* moi,

à sa suite, je crierai, pour faire connoître la puissance et la solennité de ce jour : Celui qui n'avoit point de corps s'est incarné, le Verbe devient palpable ; il étoit invisible, et il se fait voir ; il étoit avant le temps, et il commence d'être... Que les Juifs se scandalisent ; que les Gentils insultent à notre foi ; que les hérétiques se déchaînent : ils croiront, quand ils le verront monter au Ciel ; ou, s'ils persévèrent dans leur incrédulité, ils croiront Matth. xxvi. du moins, quand ils le verront assis sur son tri- 44. bunal, pour juger le monde.

Dieu s'est manifesté aux hommes ; il s'est fait Pag. 614. homme pour notre salut. Il nous avoit donné la vie ; il a voulu la rendre heureuse. Le péché nous avoit fait déchoir de notre première dignité ; la divine incarnation nous réhabilite dans tous nos droits.

Il n'a pas suffi au cœur de notre Dieu du bonheur de se contempler soi-même ; le souverain bien demande à se communiquer. Voilà pourquoi Dieu créa d'abord les Anges et les vertus célestes. Cette pensée fut l'ouvrage du Verbe ; le Saint-Esprit la perfectionna. Après ce premier essai, il créa le monde matériel et visible. L'esprit et la matière, séparés l'un de l'autre, avoient chacun leurs limites distinctes ; et, par leurs propriétés respectives, rendoient déjà un assez éclatant hommage à la toute-puissance de leur divin Auteur. Il n'avoit pas encore fait connoître l'immensité de ses trésors, ni

toute l'étendue de sa sagesse, en réunissant l'un à l'autre des principes aussi opposés, et leur imprimant une dépendance réciproque qui en établît la savante harmonie; quand le Verbe, pour manifester sa puissance, voulut les rapprocher dans le composé merveilleux de matière et d'esprit qui fait l'homme.
Gen. I. 26. Il en tira le corps de la terre, créée antérieurement, et lui donna un esprit formé de son souffle, à sa propre image, comme parle l'Ecriture. L'homme, ainsi créé, devint à lui seul comme un autre monde, un grand monde dans le petit monde (1); ange mortel, adorateur mixte, avec des sens qui le mettent en rapport avec tous les objets créés, avec un esprit qui embrasse les objets les plus éloignés des sens; roi sur la terre, soumis aux seules puissances du Ciel, tout à la fois terrestre et céleste, périssable et immortel, suspendu entre ce qu'il y a de plus élevé et de plus bas, mélange inconcevable de grandeur par les facultés de son intelligence, de bassesse par son orgueil. L'homme oublia les com-
Pag. 618. mandements de son Dieu; l'homme subit des châti-

(1) « Au lieu que les philosophes ont dit que l'homme est un petit monde dans le grand monde, le saint évêque, mieux instruit des desseins de Dieu, pour celui qu'il a fait à son image, dit qu'il est un grand monde dans le petit monde, voulant nous faire connoître que l'esprit de l'homme étant fait pour Dieu, capable de le connoître et de le posséder, étoit par conséquent plus grand et plus vaste que la terre, ni que tous les cieux, ni que toute la nature. » (Bossuet, *Serm. sur la résurr. de N. S.*, tom. v, pag. 115.)

ments divers, en raison de la diversité des péchés dont il s'étoit rendu coupable; funestes rejetons d'une racine maudite. Dieu employa tour à tour les remontrances, la loi, les prophètes, les bienfaits, les menaces, les pluies, le déluge, les incendies, les guerres, les victoires, les désastres, les signes du ciel, de l'air, de la terre, de la mer; il renversa des villes et des nations entières. Tant de calamités n'avoient pour objet que la destruction du péché. Mais le mal porté à son comble, il fallut aussi des remèdes extraordinaires........ Le Fils de Dieu est venu se revêtir d'un corps, pour guérir les foiblesses de la chair; il a pris une âme semblable à la nôtre, afin que le remède fût proportionné au mal..... J'avois été fait à l'image de Dieu; mais je n'ai pas conservé cette image. Pour réparer cette perte, et pour immortaliser ma chair, le Verbe a pris une chair toute semblable à la mienne. Il Pag. 619.
vient contracter avec nous une alliance nouvelle, plus merveilleuse encore que la première. Il nous avoit donné ce qu'il y a de plus excellent (à savoir sa propre image); aujourd'hui, il prend pour lui ce qu'il y a de plus dégradé (à savoir notre chair).

Que répondront à cela ces rigides censeurs de la divinité, qui blâment ce qui mérite de plus grandes louanges? Ingrats, pour qui Jésus-Christ est né, pour qui il est mort, est-ce ainsi que vous faites à Dieu un crime de ses bienfaits! Cesse-t-il d'être grand,

parce qu'il s'abaisse par amour pour nous? Pasteur
Pag. 621. charitable; il donne sa vie pour son troupeau; il vient chercher la brebis errante sur les montagnes où elle sacrifioit; après l'avoir trouvée, il l'a mise sur ces mêmes épaules qui ont été chargées du bois de sa croix; il lui a rendu la vie... Es-ce pour cela que vous le méprisez?... Que ne lui faites-vous encore un reproche de ce qu'il mangeoit avec les publicains, et de ce qu'il en a fait ses disciples pour convertir
Pag. 622. les pécheurs? Faites-donc aussi au médecin un crime de s'abaisser trop pour guérir ses malades..... Vous le voyéz naître dans une étable: attendez un moment, vous l'allez voir purifier les eaux du Jour-
Luc. III. 22. dain par son baptême, les cieux s'ouvrir, et le Saint-Esprit en descendre pour lui rendre témoignage.
Matth. IV. 11. Vous l'allez voir servi par les anges dans le désert, guérir les malades, ressusciter les morts; et plût au Ciel qu'il vous ressuscitât aussi vous-même, vous qui êtes morts par votre impiété! chasser les dé-
Matth. VIII. XIV. XV. mons, soit par lui-même, soit par le ministère de ses apôtres; nourrir avec quelques pains plusieurs milliers d'hommes; marcher sur les flots. Il sera trahi et crucifié, pour faire mourir les vices; il sera immolé comme un agneau, s'offrant lui-même en qualité de prêtre. Il sera enseveli comme homme; il ressuscitera comme Dieu; il montera au ciel; enfin, il en descendra dans toute sa gloire.

Que de fêtes les mystères de Jésus-Christ me pré-

parent, dont la fin n'est autre chose que ma perfection et mon rétablissement dans mon premier état !

Réjouissez-vous donc à la naissance du Sauveur. Pag. 623.
Si vous ne pouvez donner les mêmes signes de joie
que Jean-Baptiste, qui tressaillit dans le sein de sa Luc. I. 41.
mère, réjouissez-vous du moins comme David,
lorsque l'arche se reposa; respectez cette nativité II.Reg.VI. 11.
qui brise les chaînes de votre naissance; honorez
cette pauvre Bethléem qui vous a ouvert les portes
du Paradis. Accourez avec l'étoile; offrez des pré-
sents avec les mages, de l'or, de l'encens, de la Matth. II. 16.
myrrhe, comme à un roi, comme à un Dieu, comme
à un homme qui meurt à votre place; joignez-vous
aux pasteurs pour célébrer ses louanges; chantez des Luc. II. 9. 13.
hymnes avec les cœurs célestes... De toutes les cir-
constances qui accompagnent cette nativité, n'en
détestez qu'une; je veux dire le massacre des inno-
cents, qu'Hérode fit égorger; honorez ces innocentes Matth. II. 16.
victimes qui furent immolées avec Jésus-Christ. S'il
fuit en Egypte, soyez le compagnon de sa fuite... *Ibid.* 15.
Purifiez-vous avec lui; subissez avec lui la circonci- Luc. II. 21.
sion... Si l'on vous amène devant Hérode, ne répon- *Ibid.* XXIII. 9.
dez pas une seule parole; il respectera plus votre silence que les longs discours des autres. Si l'on vous condamne au fouet, résignez-vous à tous les autres supplices; buvez le fiel et le vinaigre pour vous punir de vos sensualités; endurez les soufflets, les crachats,

la couronne d'épines. Enfin, laissez-vous crucifier pour mourir avec Jésus-Christ, afin de ressusciter avec lui, si vous voulez régner dans sa gloire (1). Les chrétiens consentiroient bien à naître comme Jésus-Christ, mais non à mourir comme lui.

Discours xxxix.

Pour la fête des Lumières.

(Extraits.)

Elle se célébroit peu de jours après celle de la Nativité, avec beaucoup de pompe (2). C'étoit celle du baptême de Jésus-Christ. Ce nom lui venoit de ce que le baptême étoit appelé illumination; parce qu'elle nous transfère des ténèbres de notre nature à l'admirable lumière de la vérité évangélique. L'Eglise latine en a conservé la tradition dans la cérémonie des cierges allumés au jour de la Purification, ou fête de *la Chandeleur.*

Pag. 624. Qu'étoient-ce que les cérémonies légales, qu'é-

(1) Il y a beaucoup d'art dans ce rapprochement des dernières circonstances de la vie du Sauveur, avec celles de ses premières années; la crèche et le Calvaire se touchent. La crèche, avoit dit Tertullien, fut le premier calvaire de Jésus Christ. *A partu virgineo factus hostia.* — Et encore : *Pannis jam sepulturæ involucrum initiatus.* (Voyez Bourdaloue, *Mystères*, tom. 1, pag. 6.)

(2) Les Grecs réunissent encore aujourd'hui la fête de l'Epiphanie à celle de la Nativité, qu'ils appellent *Théophanie.* S. Grégoire avoit dit, au Discours précédent : *Nunc Theophania sive Natalitia, præsens celebritas*, pag. 613.

toient-ce surtout que les superstitions de la Gentilité, si vous les comparez avec la lumière, ou nous sommes introduits par le baptême?

Futilité, extravagance, impiété des mystères du paganisme.

L'objet de la fête que nous célébrons en ce jour est de nous faire souvenir de Dieu. Les bienheureux n'ont point d'autre occupation que de chanter éternellement ses louanges...... Je tremble, ma langue, mes pensées, mon esprit sont mal assurés, quand je suis obligé de parler de Dieu. Commençons par nous purifier; et nous pourrons ensuite approcher d'un Dieu qui est la pureté et la sainteté même, et participer à sa divine lumière. Autrement craignons qu'il ne nous arrive ce qui arriva au peuple juif, de ne pouvoir soutenir l'éclat d'une telle majesté; ou de ressentir ce qu'éprouva Manué : *O ma femme, nous avons vu Dieu, nous sommes perdus!* C'est ainsi qu'il parloit, lorsqu'il eut été frappé de certains traits qui n'étoient qu'une ombre légère de la Divinité. Craignons encore que nous ne soyons obligés, comme Pierre, d'éloigner Jésus de notre nacelle, indignes de soutenir ses approches et sa présence. Et quand je cite ici l'exemple de Pierre, de quel homme parlé-je? D'un homme si admirable, qu'il marchoit sur les ondes et sur les flots de la mer; ou qu'enfin nous ne soyons saisis de l'aveugle-

Pag. 628.

Exod. xx. 19.

Judic. xiii. 22.

Luc. v. 28.

glement dont fut frappé Paul lorsque, n'ayant point encore expié l'attentat de ses persécutions, il fut tout
Act. IX. 3. à coup environné de la lumière de celui qu'il persécutoit, ou plutôt éclairé seulement de quelques foibles rayons échappés, pour ainsi dire, du sein de cette grande lumière.

Matth. VIII. Entrons dans les sentiments d'humilité dont étoit pénétré le Centenier de l'Évangile. Cherchons comme lui en Jésus-Christ le remède à tous nos maux ; mais cherchons-le de telle sorte que nous n'ayons point
8. la hardiesse de vouloir l'introduire dans notre maison : que chacun dise donc, tant qu'il n'est point encore purifié, et qu'il n'est qu'un centenier qui est
9. élevé en puissance, mais dans le mal, et qui est à la solde de César, c'est-à-dire du prince de ce monde, et des choses terrestres et périssables, qu'il dise : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison.*

Pag. 629. Mais lorsqu'il sera devenu un autre Zachée, qu'il aura fait quelques progrès dans la vie spirituelle et
Luc. XIX. 4. qu'il sera monté sur le sicomore, je veux dire qu'il aura mortifié sa chair et surmonté le poids de la matière ; lorsqu'enfin, quoique petit par son peu
Ibid. 3. d'avancement en l'âge spirituel, il sera parvenu à jeter quelques regards sur Jésus-Christ ; qu'il reçoive avec lui le Verbe divin, et qu'il entende de lui
Ibid. 9. cette parole : *Aujourd'hui cette maison a reçu le salut...*

Le même Verbe, qui est formidable et inaccessible par sa nature aux indignes, veut bien, par sa miséricorde, se rendre accessible à ceux qui sont bien préparés. Ces derniers sont ceux qui, ayant banni de leur âme l'esprit impur et charnel, ne souffrent point qu'elle se dégrade dans une honteuse oisiveté, mais qui ont soin de l'orner et de l'enrichir de plus en plus de toutes les vertus et de tous les dons de Dieu; de peur que, venant à être attaquée de nouveau et avec de plus grands préparatifs par les esprits immondes, elle ne retombe sous leur puissance. Ce sont ceux encore qui introduisent en eux Jésus-Christ dans sa plénitude, ou du moins, le plus parfaitement qu'il est possible; en sorte qu'il n'y ait rien de vide, rien par où le prince des ténèbres puisse s'y faire entrée, et rendre leur sort plus déplorable qu'il n'étoit auparavant, soit par le ravage que causeroit une nouvelle et plus furieuse irruption, soit par l'attention qu'auroit le tyran à s'assurer sa conquête, et à s'affermir dans la possession de la place dont il vient de se rendre maître une seconde fois.

Matth. XII. 44.

Ibid. 45.

Après donc que nous aurons veillé avec toute sorte de soin à la garde de notre cœur; que nous l'aurons disposé à s'élever par degrés jusqu'au trône de Dieu, et qu'il aura été préparé, par une nouvelle terre, à recevoir la divine semence que nous y aurons semée, et répandu une abondante justice; qu'enfin nous au-

rons accompli tout ce que prescrivent les Salomon, les David, les Jérémie ; remplissons-nous de la lumière de Dieu, et tâchons d'en remplir les autres. Devenus dignes de ces communications intimes que
I. Cor. II. 6. le Verbe divin veut bien avoir avec les âmes pures, parlons-leur de cette sagesse qui est cachée pour eux dans un profond mystère. C'est ainsi qu'ayant commencé par nous rendre les premiers semblables à Dieu, nous pourrons ensuite, non-seulement rece-
Luc. XI. 28. voir en nous la parole de vie, mais encore l'y conserver toujours, en l'annonçant et la communiquant aux autres.

Il vient à l'objet de la fête : le baptême conféré à Jésus-Christ par le saint précurseur.

Pag. 632. Le Sauveur n'est baptisé qu'à l'âge de trente ans, avant d'avoir commencé l'exercice de son ministère, Pourquoi? Pour nous apprendre qu'avant de nous ingérer dans le gouvernement des autres, nous devons nous être purifiés, et soumis avec humilité aux ordres d'autrui ; qu'il n'est point permis de se livrer à la prédication, que l'on n'ait atteint l'âge de la maturité et de la perfection, tant pour les forces du corps que pour les dispositions de l'esprit. Ce que je dis, pour servir de leçon à ces jeunes téméraires, à qui une confiance présomptueuse laisse croire que tout âge est bon pour dispenser l'enseignement et s'immiscer dans les fonctions

du sanctuaire. Jésus commence par se purifier : vous, vous imaginez n'avoir pas besoin de l'être ! Jésus se soumet à Jean : vous, vous refusez d'obéir à vos supérieurs, mandataires auprès de vous des divins oracles ! Jésus-Christ attend sa trentième année : vous, à peine sortis du premier âge, vous avez la prétention d'enseigner les vieillards ! je ne vous parle que de votre âge, et si j'interrogeois vos mœurs ?

Jean hésite de baptiser Jésus-Christ, qui presse le Matth. III. 14.
précurseur. *C'est plutôt vous qui devez me baptiser*, dit le flambeau au soleil, la voix au Verbe ; *le plus grand d'entre les enfants des hommes*, au premier-né Luc. VII. 28.
de toutes les créatures ; celui qui avait tressailli dans le sein de sa mère, à celui qu'il avait adoré ; le précurseur, à celui qui avoit apparu ; *c'est moi qui dois* Matth. III. 14.
être baptisé par vous, et à votre place. Que signifie ce langage ? Vous qui baptisez le Messie, vous qui menez une vie si austère et si mortifiée, qui êtes comme un nouvel Élie *et plus que prophète*, qui Luc. VII. 26.
avez vu celui que les prophètes avoient annoncé, qui êtes le lien de l'ancien Testament et du nouveau !

Le saint docteur attaque en passant l'hérésie de Novatien, chef des Cathares ou purs.

Vous rejetez la pénitence ! nouveau pharisien, Pag. 635.
vous ne voulez pas qu'on pleure. Plaise au Ciel que

vous trouviez des juges plus indulgents pour vous que vous ne l'êtes pour autrui ! Vous n'êtes point touché de la douceur de Jésus qui s'est assujetti à nos foiblesses et à nos infirmités, qui n'est point venu
Matth. IX. 13. *appeler les justes*, mais pour exhorter les pécheurs à la pénitence ; il préfère la miséricorde au sacrifice ; il ne met point de bornes à ses bontés. Votre état seroit fort heureux, sans doute, si cette pureté, dont vous vous vantez, n'étoit point imaginaire, et au-dessus des forces humaines. Vous réduisez les hommes au désespoir de ne pouvoir se convertir. Il est également funeste ou de pardonner les péchés sans les châtier par la pénitence, ou de les châtier sans laisser l'espérance du pardon : l'un amène la licence par le relâchement, l'autre le désespoir par une excessive rigueur... Quoi ! pas même grâce pour David, ni pour Pierre, à qui Jésus pardonna son triple reniement ! Mais l'apôtre saint Paul ne se montra point aussi impitoyable à l'égard de l'incestueux de Corinthe : vous croyez-vous donc valoir plus qu'un saint Paul ? comme si vous aviez été élevé à un quatrième ciel : et qu'on vous eût révélé à vous des mystères dont la communication n'auroit pas été donnée au plus sublimes des Apôtres.

Si nous ne pouvons vous émouvoir, nous verserons des larmes sur vous. Si vous ne voulez pas suivre la route que nous tenons, et que Jésus-Christ a tracée ; marchez-donc tout seul dans celle

que vous vous êtes ouverte. Peut-être un nouveau baptême vous attend dans l'autre monde; mais baptême de feu, le dernier, le plus long et le plus douloureux de tous les baptêmes.

Discours xl.

Même sujet.

Saint Grégoire y traite du baptême plus au long et plus dogmatiquement.

(Extraits.)

L'Écriture nous parle de trois espèces de nativités : celle des corps, celle du baptême et celle de la résurrection. La première est basse, servile, toute charnelle ; la seconde est le remède de nos inclinations vicieuses, et de la foiblesse humaine : c'est la porte de la vie éternelle ; la troisième est courte, mais favorable; elle rassemblera dans un moment toutes les créatures raisonnables pour les présenter au Créateur, qui leur demandera un compte exact de leur vie. Il est certain que Jésus-Christ a honoré ces trois nativités : la première, par le souffle de vie dont il a été animé; la seconde, par son incarnation et son baptême; la troisième, par sa résurrection. Nous ne traiterons ici que de la seconde. L'effet du baptême est d'éclairer les âmes, de leur donner une nouvelle vie.... Il soutient notre foiblesse, il amortit la concupiscence,

Pag. 637.

Pag. 638.

nous assujettit à l'Esprit, et nous communique le Verbe; il redresse la nature, efface le péché, dissipe les ténèbres, nous conduit à Dieu, nous associe à Jésus-Christ... Il nous donne une vie nouvelle, nous délivre de la servitude, nous remet dans notre premier état; c'est le plus grand de tous les bienfaits de Dieu...

On donne plusieurs noms à Jésus-Christ qui l'a institué; nous en donnons aussi plusieurs au baptême, soit que nous le fassions par un épanchement de joie, car on se plaît à nommer souvent une chose que l'on aime, soit que les divers avantages que nous retirons de ce bienfait nous aient fourni les noms différents que nous lui donnons. Car nous l'appelons don, grâce, baptême, onction, illumination, symbole d'incorruption, régénération, sceau: *don* et *grâce*, parce qu'on le reçoit sans y avoir rien contribué de sa part; *baptême*, parce que le péché s'y trouve enseveli dans le bain sacré; *onction*, parce
Pag. 639. qu'il imprime un caractère divin et royal; *illumination*, parce qu'il dissipe les ténèbres et donne la lumière; *bain*, parce qu'il lave nos souillures; *sceau*, parce qu'il nous marque pour le salut.

Dieu est une lumière souveraine, inaccessible à nos sens, à notre intelligence elle-même. Il est dans le monde intellectuel, ce qu'est le soleil dans le monde physique. Il se prête à la contemplation, en proportion du soin que nous apportons à purifier

nos âmes, les pénétrant de son amour à mesure qu'elles s'attachent à le contempler. Capable seul de se comprendre lui-même, il veut bien laisser tomber du centre de sa gloire quelques traits de lumière qui se répandent au dehors. Ce sont les émanations de cette divine lumière, qui formoient le buisson ardent et incombustible, au milieu duquel il se fit voir à Moïse; la colonne de feu qui marchoit au devant d'Israël, le char enflammé sur lequel Hélie fut transporté dans le Ciel, l'étoile qui vint découvrir aux mages le lieu où le Sauveur venoit de naître, la nuée lumineuse qui enveloppa Paul sur le chemin de Damas, la lumière enfin qui nous régénère au baptême, en effaçant en nous la tache originelle du péché.

Pag. 640. Exod. III. 1. *Ibid.* XIV. 19. IV. Reg. II. 11. Matth. II. 2. Act. IX. 3.

C'est cette lumière de qui la source, se communiquant aux bienheureux en possession de la céleste gloire, en fait autant de dieux, selon l'expression du Psalmiste (1).

Ps. LXXXI. 6. Joann. X. 34.

Qu'est-ce donc que le baptême? La force et la vertu de ce sacrement consiste principalement dans le

Pag. 641.

(1) Bossuet, dans un de ses sermons pour la fête de tous les Saints : « Je ne m'étonne pas si saint Grégoire de Nazianze les appelle dieux, puisque ce titre leur est bien mieux dû qu'aux princes et aux rois du monde, à qui David l'attribue.... Vous donc, ô bienheureux Esprits, qui régnez avec Jésus-Christ, vous n'êtes plus simplement des hommes, puisqu'il n'y a plus désormais aucun faux jour, aucune fausse lumière qui vous la déguise. » (Tom. 1, pag. 197, 108.)

pacte que nous faisons avec Dieu, de mener une seconde vie plus pure et plus parfaite que la première. Que si les hommes prennent Dieu à témoin pour affermir une alliance qu'ils font avec d'autres hommes, combien n'est-il pas plus important de bien prendre garde de ne pas violer celle que nous avons contractée avec lui-même, de peur de nous rendre coupables, non-seulement des autres péchés, mais encore de celui d'avoir manqué à la parole que nous avons si solennellement jurée devant le tribunal de la vérité souveraine (1).

Il s'élève contre la coutume où l'on étoit de renvoyer le baptême à un temps reculé, souvent aux extrémités de la vie.

C'est un artifice de l'ennemi du salut pour nous frustrer de ses bienfaits. La pénitence est un remède qui guérit nos blessures ; mais il est bien plus sûr de n'en avoir pas besoin (2).

Pag. 644. Que de larmes faut-il répandre pour égaler la vertu du baptême! Qui nous répondra que nous aurons le temps de faire pénitence, et que nous ne serons pas persécutés au tribunal de Dieu ; accablés

(1) Un prédicateur moderne à solidement développé cette pensée de saint Grégoire, dans un sermon contre les violateurs des promesses faites au baptême. (Voy. le P. Le Jeune, *Serm.* LXIX, tom. 1, pag. 881.

(2) Commentaire éloquent dans Bossuet, *Serm.*, tom. IV, pag. 323.

du poids de nos crimes? N'attendez pas que votre langue, épaissie par les infirmités, ou glacée par le froid de la mort, ne puisse plus articuler les paroles que doivent prononcer ceux qui sont initiés à ce mystère. Pourquoi devoir cette grâce à la fièvre, plutôt qu'à Dieu? Puisque cette eau penètre jusqu'à l'âme, pourquoi en faire une eau funèbre qui ne lave que le corps? Est-ce donc une peine que de recevoir le salut? On ne vient point encore pleurer autour de vous, comme à vos derniers moments. Votre femme, vos enfants, ne sont point encore obligés de dissimuler leurs larmes, dans la crainte de vous attendrir par le spectacle de leur affliction, et par leurs derniers adieux. Point encore autour de vous de médecin qui vous promette des jours dont il ne dispose pas, qui vous réponde de votre santé par un branlement de tête, qui disputera après votre mort du genre de votre maladie, ou qui donne à entendre par sa retraite que votre mal est désespéré. Point autour de vous d'héritiers avides qui attendent votre dernier soupir. Hé! pourquoi consultez-vous le temps, plutôt que la raison? Dans tout autre intérêt, vous en rapportez-vous à l'opinion d'un ami flatteur, plutôt qu'à des conseils salutaires?.. Pourquoi voulez-vous qu'un autre vous assure que vous n'avez plus que quelques moments à vivre? Cette sueur que vous regardez comme une crise, est une sueur mortelle... Ayez, ayez, compassion de vous-

même, puisque, pour être guéri, il vous suffit de le
Pag. 645. vouloir... Quel étrange mécompte d'avoir tant d'empressement pour les richesses, et si peu pour les vrais biens !.. J'emprunterai l'éclatante voix de
II.Cor. vi. 2. l'Apôtre, pour vous crier : Voici maintenant le jour favorable, le jour du salut. *Maintenant*, vous dit-il, car maintenant, à cette heure, vous pouvez mourir...
Pag. 646. Le démon vous dit : « Abandonnez-moi le présent, » Dieu se contentera de l'avenir. Votre jeunesse est » pour moi, la vieillesse sera le partage de Dieu : » Jouissez des plaisirs, tant que vous le pouvez. » C'est assez pour Dieu d'un corps usé par les années » et par la débauche. » Ainsi parle le démon, parce que le démon veut vous perdre (1).

Les veilles, les jeûnes, les mortifications, les prières, les larmes, la compassion envers les pauvres, les aumônes, sont les dispositions nécessaires pour mériter, et pour conserver la grâce du baptême; c'est par là que vous témoignerez votre reconnoissance des bienfaits que vous avez reçus. La grâce qui vous a été faite est pour vous un avertissement continuel, qui vous engage à la pratique des bonnes œuvres.

A quoi vous serviroit d'avoir obtenu le pardon d'un tort que vous auriez fait au prochain, si vous

(1) Saint Basile et saint Grégoire de Nysse ont traité le même sujet avec une égale vigueur.

négligez de le satisfaire pour le dommage qu'il en a reçu ; quand vous avez deux fautes à expier, l'une d'avoir acquis du bien par des voies injustes, l'autre de retenir un bien mal acquis? De même, quoique le premier peché vous ait été pardonné, vous restez encore sous le lien du dernier, en sorte que votre crime n'est pas proprement encore éteint, il n'est que suspendu. Vous l'avez commis en partie avant le baptême : le reste demeure encore sur vous après le baptême. Cette eau salutaire nous procure bien le pardon des péchés que l'on a commis avant de la recevoir, mais non pas de ceux que l'on commet encore après l'avoir reçue. Hier, votre plaie étoit vive et sanglante : aujourd'hui la cicatrice vous reste ; travaillez à rétablir la santé.

Un pauvre se présente-t-il à vous? Souvenez vous Pag. 661.
de l'extrême pauvreté dont on vous a tiré pour vous combler de richesses. Un indigent, comme Lazare, est étendu à votre porte : Qu'il vous souvienne de la table mystique dont vous avez approché, de ce pain céleste que vous avez mangé, de ce calice que vous avez bu, lorsqu'on vous a invité à la passion de Jésus-Christ. Un pélerin, sans asile, se prosterne à vos genoux : Recevez, en sa personne, celui qui a bien voulu se rendre étranger en son propre pays, pour vous préparer une demeure dans le Ciel.. Vous avez sous les yeux un homme malade, estropié : Que la santé dont vous jouissez, et les blessures dont

Jésus-Christ vous a guéri, vous engagent à le soulager. Est-il nu, donnez-lui de quoi se couvrir pour honorer Jésus-Christ, et la robe dont il vous a revêtu...

Pag. 672. N'oubliez pas que toutes les cérémonies du baptême sont mystérieuses. Le chant des psaumes est le prélude de la psalmodie céleste ; les flambeaux qui y sont allumés, sont le symbole des lampes que
Matth. xxv. 1. nous porterons lorsque nous irons au-devant de l'époux (1).

Discours xli.

Sur la résurrection du Sauveur.

(Analyse.)

Pag. 673 et suiv. La Pâque des chrétiens figurée par celle des Hébreux. Nous avons échappé à la tyrannie de Pharaon. Crucifiés hier avec Jésus-Christ, nous sommes aujourd'hui glorifiés avec Jésus-Christ. Il est mort; mourons avec lui : il est ressuscité; ressuscitons avec lui. Sacrifions tout pour celui qui s'est sacrifié lui-même comme le prix de notre rédemption; faisons pour lui ce qu'il a fait pour nous.

(1) Parmi les modernes, ceux qui ont le mieux profité de la substance de cet éloquent discours, sont Fromentières, *Serm.*, tom. 1, pag. 397. Bossuet, *Serm.*, tom. 1, pag. 224.

Discours xlii.

Même sujet.

Il commence par un exorde écrit dans le style des Prophètes.

Je demeurerai ferme dans le lieu où l'on m'a mis en sentinelle; je me tiendrai immobile dans ma forteresse; et je regarderai attentivement pour remarquer ce que Dieu me dira au dedans de moi. Ce sont les expressions du prophète Habacuc. Et moi aussi, pour n'être pas au-dessous du ministère que le Saint-Esprit m'a confié, je considérerai attentivement tout ce qu'il voudra me dire ou me faire voir. J'ai regardé en silence, avec réflexion; et j'ai vu un homme qui s'élevoit au-dessus des nues. Il ressembloit à un ange par son visage. Ses habits étoient resplendissants comme le feu des éclairs. Il a étendu sa main vers l'Orient; il a crié à haute voix; ses cris étoient plus éclatants que le bruit d'une trompette. Il me sembloit voir autour de lui une armée céleste; il a parlé en ces termes : C'est aujourd'hui que le monde visible et invisible a été sauvé : Jésus-Christ est ressuscité; il faut que vous ressuscitiez avec lui : il est sorti du tombeau : brisez les liens du péché dont vous êtes enchaînés; les portes de l'enfer ont été ouvertes, et la mort est vaincue. Le vieil Adam est détruit; un nouvel Adam est venu à sa

Pag. 676.

Hab. II. 1.

Rom. VI. 14. place. Vous aussi, devenez de nouvelles créatures en Jésus-Christ. Voilà les paroles qui sortoient de sa bouche, et les armées célestes répondoient à sa voix, en répétant le chant de triomphe qu'elles firent
Luc. II. 14. entendre au jour de sa naissance : *Gloire à Dieu, au plus haut des Cieux, et paix sur la terre aux hommes chéris de Dieu.*

Je vous adresse les mêmes paroles, et je voudrois avoir la voix d'un ange, pour me faire entendre jusqu'aux extrémités de la terre.

Pag. 677. Il appelle la fête de Pâque, la fête des fêtes, la solennité des solennités, la vraie Pâque, ou le passage de la terre d'Egypte à la terre promise, de la mort à la vie. Ce qui lui fournit de solides instructions. Il parcourt les principaux évènements de la vie du Sauveur, pour en tirer des moralités édifiantes.

S. Grégoire prouve l'analogie des deux Testaments dans ce morceau, dicté par la plus profonde théologie :

Pag. 683. Le divin apôtre a déclaré avant nous que toute
Hebr. X. 1. la loi ancienne étoit l'ombre et la figure des choses futures, et qu'elle traçoit par des images sensibles les objets spirituels. C'est ce que Dieu a voulu lui-même nous apprendre en parlant ainsi à Moïse :
Exod. XXIV. 40. *Considérez bien toutes choses, et faites tout selon le modèle qui vous a été montré sur la montagne.*

Il nous a marqué par-là que les choses visibles étaient, en quelque sorte, la peinture des invi-

sibles. Je suis donc persuadé qu'il n'y a rien dans ce qui concernoit l'alliance ancienne, qui ait été fait sans dessein et au hasard; mais que tout y a été, au contraire, réglé et ordonné avec une sagesse admirable, et digne de Moïse, digne de Dieu même, le suprême législateur, dont Moïse n'étoit que le ministre. Il est vrai qu'il n'est pas toujours aisé de pénétrer ces mystères, et de passer de l'ombre à la réalité, de la lettre à l'esprit, et de la figure au sens figuré. Il n'appartient pas à tous, par exemple, de découvrir les sens cachés sous l'emblême de l'arche, du sacerdoce lévitique, et de toutes les oblations légales. C'est une faveur qui n'est accordée qu'à ceux qui sont d'autres Moïse, ou qui approchent fort près de lui par leur sagesse et leur piété.

Dieu veut donc bien encore se manifester aux hommes sur la montagne; et pour se communiquer à eux, il s'abaisse et sort, pour ainsi dire, de son sanctuaire: et, en s'abaissant, il les élève au-dessus d'eux-mêmes, afin que la nature créée conçoive modérément, et autant que cela est sûr pour elle, quelque chose des perfections de l'Être incompréhensible; n'étant pas possible qu'une âme liée à un corps terrestre et mortel puisse contempler Dieu autrement que dans la lumière même de Dieu et par son secours.

Mais ce grand Dieu tient aujourd'hui, en se mani-

festant aux hommes sur la montagne spirituelle de la contemplation, la même conduite qu'il tenoit autrefois dans l'ancienne alliance. Alors tous n'étoient
Exod. XIX. point admis sur la montagne de Sinaï. On n'en approchoit qu'avec beaucoup de retenue et de circonspection, chacun selon son rang et sa dignité, plusieurs même en étoient absolument éloignés. La seule chose qui leur fût permise, c'étoit d'entendre de loin
Vers. 17. la voix qui retentissoit sur son sommet. Il en est de même aujourd'hui : tous n'ont pas également accès auprès de Dieu; il se communique aux uns d'une manière, et aux autres d'une autre, à proportion de leur vertu et de leur sainteté.

Pag. 684. Or il faut, dans la recherche de ces sens de l'Ecriture mystérieux et figurés, s'en tenir à un juste milieu; éviter d'un côté l'excessive timidité de certains esprits grossiers qui n'osent ou ne peuvent jamais s'élever au-dessus de la lettre; craindre, d'une autre part, la trop grande hardiesse de ceux qui donnent tout essor à leur imagination, et se livrent inconsidérément à toutes les idées qui se présentent: l'une nous fait tomber dans la bassesse et la grossièreté du judaïsme; l'autre dans l'égarement; en sorte que dès-lors les prétendues découvertes ne se réduisent qu'à des songes et à de pures visions.

Pag. 695. La loi mosaïque fut donnée aux hommes pour être le supplément à la loi naturelle si promptement obscurcie et dégradée par l'idolâtrie, et un

acheminement à la perfection évangélique. Le sacrifice lévitique préparoit à la grande immolation qui devoit être faite, non pour un seul peuple, mais pour tous les peuples du monde. Le Juif sacrifioit l'agneau, symbole de l'innocence, figure de l'agneau sans tache qui devoit s'immoler pour nous.

Explication détaillée des cérémonies de la Pâque chez les Hébreux, appliquée aux devoirs de la vie chrétienne. Le savant docteur l'étend à toutes les circonstances de la mort et de la résurrection du Sauveur.

Le discours est terminé par cette invocation :

Verbe divin, qui êtes la lumière, la vie, la sagesse éternelle et la souveraine puissance, le fils, la progression, le sceau de Dieu; Verbe intellectuel, homme visible, dont le pouvoir unit et rassemble toutes choses! recevez ce discours, non pas comme des prémices (1); mais peut-être comme la dernière offrande que je vous ferai. Je vous la présente par deux motifs, pour vous remercier des bienfaits dont vous m'avez comblé, et pour vous prier de ne pas ajouter de nouvelles afflictions à celles que nous ne pouvons nous dispenser de souffrir. Vous voyez, Seigneur, combien est grande la tyrannie de nos corps; si notre vie se termine aussi heureusement que nous Pag. 696.

(1) Par allusion à un autre sermon sur la Pâque, qui avoit été son premier discours après son ordination; c'est le précédent.

le souhaitons, et si nous avons le bonheur d'être admis dans les tabernacles éternels, peut-être vous offrirons-nous, dans le séjour de la gloire, des sacrifices qui vous soient agréables. Père, Fils et Saint-Esprit; c'est à vous que la gloire, l'honneur et l'empire appartiennent dans les siècles éternels. Amen.

DISCOURS. XLIII

Ce discours est intitulé : *Pour le nouveau dimanche*. On appeloit ainsi le premier dimanche qui suivoit la fête de Pâques (1). Il fut prononcé à Nazianze dans l'église du martyr Saint-Mamas. Il est tout entier paraenétique.

Nous y rencontrons cette pensée noble :

On ne doit point s'étonner que l'homme, fait à la ressemblance de Dieu, ait été créé le dernier ; il falloit d'abord lui bâtir un palais, comme au roi des autres créatures, pour l'y introduire avec toute sa suite (2).

Et cette autre pleine de sagesse :

Pag. 700. Le fruit qui nous a causé la mort étoit agréable à la vue et au goût; ne regardons point avec trop de complaisance les beautés de la terre; mettons

(1) *Nova dominica dies hæc vocatur, vel quia resurrectionis nostræ encomia in ea peraguntur, vel etiam quia octavi illius diei figuram gerit, quia nova omnia futura sunt.* (Billius *in* D. Greg., tom. II, pag. 1201.)

(2) Même pensée dans saint Grégoire de Nysse, *Traité de la formation de l'homme*, chap. II.

toute notre application à nous considérer nous-mêmes.

Le renouvellement de l'année donne lieu à une description du printemps, qui semble appartenir à la poésie plus qu'à l'éloquence.

DISCOURS XLIV.

Pour la fête de la Pentecôte.

Sur la divinité du Saint-Esprit, et la consubstantialité des trois personnes divines. Bossuet en a emprunté cette sublime théologie, expression littérale des pensées de notre saint docteur :

« Comme la Trinité très auguste a une source et Pag. 720.
une fontaine de divinité, ainsi que parlent les Pères grecs, un trésor de vie et d'intelligence que nous appelons le Père, où le Fils et le Saint-Esprit ne cessent jamais de puiser ; de même l'âme raisonnable a son trésor qui la rend féconde. Tout ce que les sens lui apportent du dehors, elle le ramasse au dedans ; elle en fait comme un réservoir que nous appelons la mémoire. Et de même que ce trésor infini, c'est-à-dire, le Père éternel, contemplant ses propres richesses, produit son Verbe, qui est son image ; ainsi l'âme raisonnable, pleine et enrichie de belles idées, produit cette parole intérieure, que nous appelons la pensée ou la conception, ou le discours qui est la vive image des choses (1). »

(1) *Serm.*, tom. IX, pag. 145.

Dans le discours XLIX, expliquant le mot de saint Paul : *Semetipsum exinanivit*, l'auteur, quel qu'il soit (car on n'est pas bien d'accord qu'il soit de saint Grégoire de Nazianze), dit, en parlant de Jésus-Christ :

Phil. I. 7.

Pag. 735.

Le Fils de Dieu, en se faisant homme, n'a rien perdu de son être. Le corps qu'il a pris n'a été qu'un canal par où il a fait passer jusqu'à nous sa grâce et sa lumière.... Son anéantissement n'a point altéré sa substance; mais il a comme enseveli sa majesté dans la masse d'un corps humain, dont il s'est revêtu, pour sauver les hommes. La nuée qui cache le soleil nous dérobe sa lumière, mais elle n'obscurcit point le soleil. Ce n'est qu'un léger obstacle qui l'empêche de faire éclater ses rayons.

Au reste, ce discours n'est pas sans mérite. Le dogme de la Trinité y est développé savamment; la divinité de Jésus-Christ, vengée contre les subtilités impies de l'Arianisme.

L'auteur de la traduction française ajoute aux discours de saint Grégoire un sermon sur la pénitence (1), qui se trouve être attribué à saint Phébade d'Agen par les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* (tom. VI, pag. 59). L'abbé de Billy et D. Ceillier ne le reconnoissent pas davantage, pour être du saint évêque de Constantinople. Il pourroit être d'un autre Grégoire (d'Elvire.) (2).

Quoi qu'il en soit, nous y lisons cet excellent com-

(1) Tom. II, pag. 426 et suiv.

(2) D. Ceillier, *Hist. des écriv.*, tom. VI, pag. 59.

mentaire sur les mots de l'Evangile : *J'ai eu soif, et* Matth. xxv. 35.
vous m'avez donné à boire : Celui qui remplit d'eau les fontaines et les lacs, parle de la sorte : *J'étois nu, et vous m'avez revêtu ; j'étois en prison* : Eh quoi ! n'est-ce pas lui qui rompt les fers de tous les captifs ? Le moyen de croire à ces paradoxes ? A-t-on jamais vu Dieu souffrir ? Et, quand a-t-il été possible de le secourir dans ses souffrances ? — *Je vous dis,* Ibid. 40.
en vérité, qu'autant de fois que vous avez rendu ces devoirs de charité aux moindres de mes frères, c'est à moi-même que vous les avez rendus. Il est donc bien vrai, que celui qui a compassion du pauvre, prête à Dieu à intérêt. Il n'est fait mention que de l'aumône au jugement de Dieu ; cependant il pouvoit dire aux justes : Venez, vous, qui avez été bénis par mon Père, à cause que vous avez été Matth. xxv. 40.
chastes, que vous avez conservé votre virginité, et vécu comme des Anges. Ce n'est pas que ce soient là de médiocres vertus ; mais elles le cèdent à la charité. La condamnation des réprouvés est fondée sur la dureté qu'ils ont eue envers les pauvres : *Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel* Ibid. 41.
qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. Quels crimes ont-ils commis pour être traités si durement ? — *J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger.* Il ne leur reproche point d'impudicités, des adultères, des brigandages, de faux témoignages, des parjures ; il est évident que toutes ces choses

sont criminelles : elles le sont moins encore que la cruauté envers les pauvres. Il semble que Dieu compte les autres crimes pour rien ; il ne s'attache qu'au défaut de charité. Leur dureté est la cause de leur malheur ; c'est ce qui les précipite dans le feu de l'enfer ; la charité des autres leur ouvre la porte du paradis... Donnons l'aumône, afin que Dieu soit notre débiteur plutôt que notre juge. Un débiteur garde du ménagement envers son créancier ; il le respecte, et il le craint... Dieu rend en public ce qu'on lui a prêté en secret. Mais, pourquoi Dieu ne donne-t-il pas aux pauvres des biens comme aux riches ? Il n'a pas voulu que vos richesses demeurassent inutiles ; ni empêcher les pauvres de profiter de leur pauvreté ; il veut que les aumônes que vous ferez, vous enrichissent encore davantage.

Les discours qui suivent sont moins des sermons que des traités, ou des lettres. On n'est pas même d'accord sur leur véritable auteur. Quelques passages ont pu être recueillis des discours du saint évêque, tels que celui-ci qu'on lit dans le cinquante-deuxième contre les Apollinaristes :

Pag. 748. O étrange folie ! ô criminelle démence ! Apollinaire prétend nous annoncer une sagesse découverte depuis Jésus-Christ. Quelle pitié ! Car, si l'Evangile n'a commencé à être connu que depuis trente ans, quand il y en a quatre cents déjà que l'Eglise de Jésus-Christ est établie, l'Evangile n'a donc jusque là servi de rien ? C'est en vain que les chrétiens ont cru, que les martyrs

ont versé leur sang; que tant d'illustres évêques ont gouverné l'église.

Le LIIIe, qui est une paraphrase de l'Ecclésiaste, se termine par une description du jugement dernier, à laquelle Bourdaloue emprunte ce raisonnement : « C'est une question que les Pères de l'Eglise se sont proposée, savoir, pourquoi Dieu, ayant déjà jugé en particulier tous les hommes à la mort, les jugera encore à la fin du monde. Ils en apportent différentes raisons; mais la plus solide est, à ce qu'il me semble, celle de saint Grégoire de Nazianze. Dieu, dit-il, en usera de la sorte, afin de faire connoître à tout l'univers dans ce jugement général la vie et la conscience de chacun des hommes (1). » Pag. 753.

PANÉGYRIQUES

Panégyrique des saints Machabées.

Qu'étoient-ce que les Machabées, dont nous célébrons aujourd'hui la fête? Si l'on nous demande pourquoi cette solennité, que quelques églises seulement ont reconnue, parce que ces saints martyrs furent antérieurs à Jésus-Christ; nous répondrons que toutes leur doivent l'hommage d'un culte public, en récompense du généreux dévouement avec lequel ils ont enduré les plus cruelles souffrances pour la défense des lois et des institutions de leur pays. Des Pag. 397. Pag. 398.

(1) *Serm. sur la vraie et la fausse piété* 2e part, Dominic., tom. II, pag. 470.

hommes qui, avant la sanglante mort de Jésus-Christ, se sont exposés au martyre, qu'auroient-ils fait, s'ils eussent vécu après Jésus-Christ, et s'ils avoient eu pour objet d'imitation le sacrifice du Dieu mort pour notre salut? Et puisque, sans être soutenus par un tel exemple, ils ont fait éclater une si admirable vertu; peut-on douter que, s'ils l'avoient eue sous les yeux, ils n'eussent développé encore plus de courage et de magnanimité dans leurs épreuves?... Pas un de ceux qui avant Jésus-Christ ont eu l'honneur de souffrir le martyre, n'est étranger à la foi de Jésus-Christ.... Bien loin donc d'être dédaignés, parce qu'ils vécurent avant Jésus-Christ, les Machabées méritent et nos éloges et nos panégyriques, pour avoir réglé leur vie sur le modèle de la croix. Ce n'est pas que nous puissions rien faire pour leur gloire; car de quoi sert un discours à des héros dont la vie et les actions furent si éclatantes? Il n'y a de gloire à prétendre que pour ceux qui les louent, et pour ceux dont l'émulation, s'enflammant au récit de ces saints exploits, leur suscitera des imitateurs.

Qu'étoient donc les Machabées? Quelle fut l'école et le code où ils puisèrent les principes féconds qui les ont portés à tant d'héroïsme et de gloire, et leur ont mérité, non-seulement l'honneur de ces solennités annuelles, mais, ce qui vaut mieux que les hommages extérieurs, l'impression profonde de l'admiration qui s'attache à leurs noms? Sur ces questions, la

curiosité trouvera de quoi se satisfaire dans le livre (1) qui traite de l'empire que la raison obtient sur les passions, et où l'auteur, à la suite de plusieurs autres témoignages, rapporte à l'appui de son sentiment, les combats des Machabées.

Le premier qui vient s'offrir à nos regards, est Eléazar, le premier des martyrs d'avant Jésus-Christ, comme saint Etienne l'a été depuis Jésus-Christ. C'étoit un prêtre déjà avancé en âge, et dont la prudence ne le rendoit pas moins vénérable que ses cheveux blancs. Jusque-là, c'étoient des prières, et des victimes étrangères qu'il offroit au Seigneur : aujourd'hui, c'est lui-même qui s'immole en personne, comme un sacrifice parfait, offert pour les péchés du peuple; donnant à la fois le signal et l'exemple du combat, exhortant par son silence autant que par son langage. A ses côtés, marchent ses fils, au nombre de sept, formés par ses leçons, prêts à faire de leur corps un holocauste vivant, saint, agréable au Seigneur, bien plus pur et plus noble que les sacrifices ordinaires. Il est juste de rendre aux pères l'honneur des belles actions de leurs enfants. D'autre part, voici encore de nouveaux athlètes, non moins généreux, illustres rejetons

(1) Par l'historien Josèphe, sous le titre : *Εις Μακκαβαιυς η περι αυτοκρατορος λογισμυ*, où toute l'histoire des Machabées se trouve exposée. A moins que l'on ne suppose une périphrase oratoire, qui indique le livre même des Machabées.

d'une illustre mère, défenseurs intrépides de la vérité, dont la persécution d'Antiochus fit éclater l'invincible courage. Disciples fidèles de la loi de Moïse, religieux observateurs des institutions antiques, on les vit encore au nombre de sept, tous enflammés de la même ardeur, tous se proposant un même but, et ne connoissant, pour aller à la vie, qu'un seul chemin, celui de la mort soufferte pour la loi de Dieu, tous dignes frères les uns des autres, affronter ensemble les tortures, et se prêter un mutuel exemple à braver la mort. Spectacle vraiment admirable! Ils couroient aux tourments, comme l'on court après des trésors; ils redoutoient si peu les supplices auxquels ils étoient en proie, qu'ils en appeloient de nouveaux; toute leur crainte étoit que les bourreaux, fatigués, ne ménageassent leur sang, et qu'une indulgence plus cruelle que la fureur de la tyrannie ne dérobât à quelqu'un d'eux l'honneur du martyre et les palmes de la victoire.

Nos regards doivent s'arrêter enfin sur leur mère, femme au-dessus de son sexe, au-dessus de la nature, dont l'amour qu'elle avoit pour ses enfants n'excluoit pas celui qu'elle devoit à Dieu. Ses entrailles maternelles étoient déchirées par des affections extraordinaires; moins sensible aux douleurs qu'éprouvoient ses fils, qu'agitée par la crainte que la mort ne vînt trop tôt les soustraire à leur violence; regrettant moins ceux qui avaient déjà perdu la vie, qu'elle ne

désirait pour les autres une égale récompense ; tremblant seulement pour ceux qui survivoient, parce que le combat restoit encore douteux pour ceux-ci, tandis que pour les autres la victoire étoit assurée. Les premiers étoient en dépôt dans les mains de Dieu ; les autres, elle sollicitoit pour eux le même triomphe. Quel mâle courage dans une femme ! Le magnifique, l'admirable présent qu'elle offroit au Seigneur! Sacrifice plus héroïque peut-être même que celui d'Abraham ! puisque le saint patriarche n'avoit à offrir qu'un seul Isaac, qu'il l'offroit volontairement, bien que ce fût un fils unique, l'enfant de la promesse, l'objet de si magnifiques espérances, et que surtout le sublime dévouement du père devoit servir, non-seulement de modèle à sa postérité, mais de type et de règle à tous les sacrifices: mais elle, c'est un peuple d'enfants, c'est une longue postérité qu'elle immole. Supérieure à toutes les mères, à tous les prêtres, par le nombre et par la qualité de ses victimes; allant d'elle-même à l'autel du sacrifice, et courant au-devant du couteau qui les égorge, elle leur découvroit le sein Pag. 400.
qui les avoit nourris, leur rappeloit les soins donnés à leur enfance, leur montroit ses cheveux blancs, les supplioit au nom de ses vieux ans, non de ménager leur sang et de prolonger leur vie, mais de braver intrépidement la mort avec toutes ses horreurs. Rien qui fût capable d'ébranler sa con-

stance, pas même d'amollir cet intrépide courage, ni les instruments déployés pour distendre leurs membres, ni les roues exposées sous les yeux de ses fils; ni tout l'appareil des plus barbares exécutions, ni les pointes déchirantes des dents de fer, ni les rugissements des bêtes féroces, ni le tranchant des épées, ni l'aspect des eaux bouillonnantes et des brasiers ardents; ni les menaces du tyran, ni les clameurs confuses du peuple présent au spectacle et des satellites; ni la vue de ses tendres enfants, de leurs membres mutilés, et de leur chair tombant en lambeaux, et de leur sang qui ruisseloit autour d'elle, de ces jeunes fleurs, si impitoyablement moisonnées; ni les maux présents ni les tortures nouvelles qui s'apprêtoient. La continuité même du supplice, qui d'ordinaire en aggrave le poids, en étoit pour elle l'adoucissement; elle voyoit, non sans un vif sentiment de joie, le coup mortel suspendu, tant par la variété des tortures, dont chacune étoit contemplée par elle avec un courage impassible, que par les discours que le tyran adressoit à ses victimes, tantôt pour insulter à leur résolution, tantôt pour essayer de les abattre, soit par des menaces, soit par des caresses, soit enfin par tous les moyens qu'il pouvoit imaginer; à quoi nos jeunes athlètes répondoient avec une présence d'esprit telle qu'il est impossible de trouver ailleurs rien qui puisse leur être comparé, et que l'on ne sait pas ce que l'on doit le plus admirer

ou la force de leur courage, ou la sagesse de leurs discours. C'étoit entre la mère et les fils une sainte émulation à qui montreroit le plus d'héroïsme. Celle-ci s'élevant au-dessus de tout, et mêlant à la tendresse maternelle l'énergie d'un saint enthousiasme, s'offroit à ses enfants, comme une sorte de présent funèbre, s'unissoit à leur martyre, soute- Pag. 401.
noit leur ardeur, ornoit leurs funérailles par l'éloquence de son langage. Qu'étoient-ce donc que ces paroles? Il ne vous sera pas indifférent de les connoître ; elles vous apprendront à vous-mêmes ce que vous devez faire et ce que vous devez dire, à leur exemple, si jamais vous vous rencontrez dans de pareilles circonstances. « Apprenez, ô Antiochus,
» et vous tous qui êtes ici présents, apprenez-le :
» Il n'y a pour nous qu'un seul roi, le Dieu par qui
» nous avons été créés, et auquel nous retournerons;
» qu'un seul législateur, Moïse, qu'il nous est im-
» possible de trahir et de déshonorer. Nous en ju-
» rons par les périls à quoi ce grand homme s'est
» exposé généreusement, par tous les miracles qu'il
» a faits. Quand nous serions menacés par un An-
» tiochus plus cruel encore que vous n'êtes, nous
» mettons tout notre espoir et toute notre confiance
» dans l'observation de la loi divine; elle est notre
» soutien. Ce n'est point nous qui la violerons ja-
» mais. La gloire à laquelle nous aspirons, c'est de
» mépriser toute gloire pour de si grands intérêts.

» Toutes les richesses que nous ambitionnions, ce » sont les biens que nous attendons. Toute notre » crainte seroit de craindre rien plus que Dieu. » Voilà tous nos raisonnements et toutes nos armes; » voilà les motifs de notre résistance et du combat » que vous nous voyez soutenir contre vous. C'est quel- » que chose de bien doux que de jouir du monde, de » sa patrie, de la société de ses amis, de ses pro- » ches, de ses frères d'armes; de ce temple, le pre- » mier temple de l'univers, des fêtes et des mystères » saints que nous tenons de nos pères, de tant d'au- » tres avantages qui nous mettent au-dessus de tous » les mortels. Mais il est encore plus doux de souffrir » pour Dieu et pour la vertu. Nous espérons un au- » tre monde et plus noble et plus durable qu'aucune » des choses sensibles. La céleste Jérusalem est notre » patrie : celle-là, elle est hors des atteintes de tous » les Antiochus. Ils ne pourront jamais la conqué- » rir, elle est forte et imprenable. Nos parents » sont tous ceux auxquels la vertu nous allie ; nos » amis, les prophètes et les patriarches qui nous » ont laissé la règle et l'exemple de la piété ; nos » frères d'armes, ceux qui se trouvent aujourd'hui » appelés avec nous dans la lice, réservés aux mêmes » combats. Nous ne regrettons point ce temple : il » y en a un autre encore plus magnifique ; cest le » Ciel. Nous y retrouverons d'autres fêtes et d'autres
Pag. 402. » solennités parmi les chœurs des Anges, le plus

» auguste des mystères, Dieu lui-même, à qui se » rapportent tous les autres. Cessez de nous tenter » par des promesses frivoles, et qui ne nous tou- » chent point; nous ne voulons point d'honneurs qui » nous déshonoreroient, ni de gains funestes aux- » quels nous aurions tant à perdre. Cessez de nous » menacer; ou nous vous menacerons à notre tour de » manifester votre foiblesse, et de faire éclater à vos » yeux nos vengeances. Nous avons, nous aussi, ne » l'ignorez pas, un feu que nous renvoyons à nos per- » sécuteurs. Croyez-vous n'avoir affaire ici qu'à des » nations, à des villes impuissantes, à des rois foibles » qui peuvent vaincre et être vaincus? Faut-il s'en » étonner, de si misérables intérêts leur mettent les » armes à la main! C'est Dieu, de qui vous attaquez » la loi, c'est la loi que lui-même a gravée sur la » pierre, ce sont des institutions consacrées par la » raison, par l'antiquité; ce sont sept frères unis par » un même sentiment, autant de trophées qui impri- » ment à votre nom un éternel opprobre; que vous » pourriez vaincre sans beaucoup de gloire, tandis » qu'en triomphant de vous, ils vous couvrent d'une » honte ineffaçable. Voyez en nous les descendants, » les disciples de ces hommes au devant de qui mar- » choit une colonne de feu, pour qui la mer ouvroit » son sein, les fleuves suspendoient leurs eaux, et le » soleil arrêtoit son cours; ces hommes en faveur de » qui le Ciel faisoit pleuvoir la manne pour les nour-

» rir, à qui il suffisoit des prières et des mains de
» Moïse pour vaincre et mettre en fuite les plus formidables armées; devant qui les bêtes féroces
» oublioient leur faim, la flamme ses ardeurs dévorantes, et les rois leurs édits sanguinaires, désarmés par leur vertu. Nous sommes, pour vous rappeler ce qui vous est connu personnellement, nous
» sommes les disciples de cet Éléazar, dont vous-même avez éprouvé le courage. Le père a combattu le premier, ses enfants suivront ses traces;
» le prêtre a marché devant, les victimes iront
» après. Vous cherchez à nous effrayer par un terrible appareil; nous sommes prêts à en braver de
» plus redoutables. Que gagnerez-vous à vos menaces? Quels supplices avez-vous à décerner? Il n'y
» a rien de plus fort que des hommes prêts à tout
Pag. 403. » souffrir. Qui vous arrête, bourreaux? qu'attendez-vous? Peut-être que la bonté de votre maître vous
» commande quelque exécution nouvelle? Où sont
» vos glaives, vos chaînes? Pressez l'œuvre; attisez
» le bûcher, irritez les plus féroces de vos animaux,
» épuisez la théorie des tortures; que tout s'y ressente de la royale magnificence. Voici l'aîné de la
» la famille, c'est à moi à être immolé le premier...
» Moi, je suis le plus jeune; qu'importe l'âge? Confondez les temps, pourvu que nous ayons tous une
» part égale à la victoire. Pourquoi nous épargner?
» Dans l'espoir peut-être que nous changerons de

» sentiment et de langage? Nous le répéterons deux » fois, trois fois, plus souvent encore : nous ne man- » gerons point de vos viandes impures; nous ne » plierons pas sous votre joug ; plutôt que de nous » ranger à votre parti, c'est à vous à embrasser notre » culte. Enfin, ou inventez de nouveaux supplices; » ou croyez bien que nous nous mocquons de tous » ceux que l'on étale sous nos yeux. »

C'est ainsi que les Machabées parloient au tyran. Et encore, que ne disoient-ils point pour s'encourager entre eux? Que d'actions héroïques! Quelle magnanimité! quelle religion! quel spectacle plein de charmes pour les yeux et les oreilles de tous ceux qui aiment la piété! Le souvenir m'en pénètre de joie; il me transporte au milieu des athlètes; il m'arrête avec délices sur tous ses détails. Je les vois s'embrasser, se serrer sur le sein l'un de l'autre, avec la même allégresse que s'ils fussent arrivés au terme du combat. Je les entends s'écrier : « Allons, ô nos frères, allons, hâtons-nous, profi- » tons du moment où le tyran est déchaîné; ne » laissons pas à ses fureurs le temps de s'attiédir, et » de nous enlever le prix de nos efforts. Le banquet » est préparé, ne nous en excluons pas. Il est doux » pour des frères, d'habiter ensemble, d'être assis à » une même table, de se prêter un mutuel appui; il » est plus doux encore et plus honorable de braver » les mêmes risques pour la cause de la vertu. Eût-il

» fallu marcher au combat pour la défense des lois
» de la patrie, nous étions prêts; il nous eût été
» glorieux de mourir pour une si noble cause : appe-
» lés à un autre sacrifice, toujours du moins avons-
» nous nos corps à lui offrir. Un peu plus tôt, un
» peu plus tard, bon gré malgré, ne devons nous
» pas le tribut à la nature? Ce qu'il faudra toujours
» faire par nécessité, faisons-le librement et sans
» contrainte. Faisons-nous de la loi commune un
» bienfait particulier; achetons la vie au prix de la
» mort. Que pas un de nous ne regrette la vie; point
Pag. 404. » de cœur lache et pusillanime. Otons au tyran l'es-
» poir de triompher des autres, après qu'il aura
» éprouvé notre courage. Abandonnons-lui le soin
» de régler les rangs parmi ses victimes; et faisons
» taire dans nos cœurs tout sentiment de rivalité. Le
» premier montrera le chemin aux autres; le der-
» nier fermera la lice. Qu'un seul vœu nous anime,
» celui que tous, sans exception, soient admis à la
» couronne; qu'il n'y ait pas le plus léger triomphe
» pour le tyran; ne laissons pas à son orgueil le
» moyen de se vanter qu'en terrassant un seul
» d'entre nous, il nous ait tous vaincus. Que la mort
» concoure avec la nature à prouver que nous
» sommes tous frères. Marchons tous au supplice,
» comme si nous n'étions qu'un seul, et que chacun
» de nous se retrouve dans tous les autres. O Éléazar!
» tends la main à tes enfants. O notre mère! ac-

» compagnez leurs pas. O Jérusalem ! prépare-nous
» d'honorables funérailles, si toutefois il reste de
» nous quelque chose à ensevelir : garde le souvenir
» de nos combats. Tu publieras le récit de notre
» mort ; tu aimeras à montrer à ceux qui viendront
» après nous, le pieux tombeau qu'a peuplé le sein
» d'une seule femme. »

Tels furent et les discours et les actions par lesquels ils s'animoient.... Tant de générosité portoit, d'une part, la joie et l'admiration dans le cœur de leurs compatriotes, et, de l'autre, l'épouvante dans celui de leurs persécuteurs, honteux de voir que, dans cette attaque générale, dirigée contre la nation entière, une si foible poignée de jeunes gens, qui combattoient avec cette force invincible pour leurs lois religieuses, leur faisoit abandonner l'espérance de réduire les autres.

Cependant leur mère, cette glorieuse mère de si vertueux enfants, cette magnanime élève de la loi, partagée entre la crainte et l'allégresse, éprouvoit le combat des passions les plus diverses. D'un côté, l'héroïque courage de ses fils ; quel triomphe, quels délices ! mais, de l'autre aussi, l'incertitude du dénouement, ce formidable appareil de supplices retracés dans son imagination avec toutes leurs horreurs, quelle terrible anxiété ! Semblable à l'oiseau qu'effraie la présence du serpent, ou de quelque autre ennemi qui en veut à ses petits, qui déjà les a

saisis dans ses serres, on la voyoit aller, courir de l'un à l'autre, exhorter, supplier, s'unir à leurs combats, ne rien ménager pour les animer à la victoire, recueillant les gouttes de leur sang et les lambeaux de leur chair mutilée, en baiser les restes, recevant dans ses bras celui qui expiroit sous les coups, présentant l'autre aux meurtriers, les disposant tous à la mort par ces paroles proférées avec force : « Courage, mon fils, courage, valeureux sol-
Pag. 405. » dat!... Un effort de plus, et la victoire est à nous.
» Les bourreaux épuisés s'arrêtent; voilà tout ce
» que j'appréhende. Un effort de plus, et nous som-
» mes, vous, les plus heureux enfants, moi, la plus
» heureuse mère. Que si vous pensiez au regret de
» la séparation : non, je ne suis pas perdue pour
» vous; comptez sur la foi de nos promesses : non,
» je ne vous abandonnerai pas : je ne suis pas assez
» ennemie de mes enfants, pour ne pas les suivre ».

Le martyre consommé, rassurée par la victoire successive de tous ses fils, l'intrépide mère, les yeux et les mains élevées au ciel, ne peut plus modérer ses transports. Haussant la voix : « Je vous rends
» grâce, s'écrie-t-elle, à vous, ô Père Céleste! à vous,
» loi sacrée, qui êtes notre règle! à vous aussi, ô no-
» tre père, vertueux Éléazar, qui avez ouvert à vos
» fils la route des plus glorieux combats! C'est à vous
» que je dois d'être devenue la plus vénérable des
» mères. Je n'ai rien réservé pour le monde : j'ai

» donné à Dieu tout ce que j'avois, mes trésors et
» les espérances dont se nourrissoit ma vieillesse....
» Je suis payée, ô mes enfants, de tous les soins que
» votre éducation m'a coûtés. Je vous ai vu tous
» combattre et vaincre pour la cause de la vertu.
» Quel service m'ont rendu vos bourreaux! et quelle
» reconnoissance ne dois-je pas au tyran, de m'avoir
» réservée pour la dernière! Témoin de vos exploits,
» tranquille sur vos succès, je puis marcher à la
» suite de victimes aussi parfaites. Je ne déshono-
» rerai point leur triomphe par des pleurs et des
» gémissements... Laissons ces témoignages de la
» douleur aux mères sans courage, qui ne le furent
» que selon la chair, et pour qui la mort de leurs
» enfants est sans profit. Chers enfants! vous n'êtes
» pas morts pour moi, vous n'avez été qu'offerts au
» Seigneur; vous n'êtes pas perdus, vous ne faites
» que changer de demeure : les tortures, au lieu de
» vous démembrer, n'ont fait que vous unir plus
» étroitement.... Je vous suis à l'autel du sacrifice. Pag. 406.
» Nous allons tous nous rejoindre au magnanime
» Phinées (1), à la généreuse Anne (2)...... Tyran!
» qu'attends-tu donc encore? Hâte-toi, c'est la seule
» prière que je puisse t'adresser, la seule grâce que
» tu puisses m'accorder; hâte-toi de m'unir à mes

(1) *Phinées*, fils lui-même d'un autre Eléazar, célèbre par son zèle contre les prévaricateurs de la loi. (Num. xxv.)

(2) *Anne*, mère de Samuel, qui offrit son fils au Seigneur. (I. Reg. I.)

» enfants... Mon trépas est le seul qui manque à ta
» vengeance. Que ne puis-je avoir à endurer tous les
» supplices que mes fils ont éprouvés, afin que mon
» sang demeure confondu avec le leur,... et que
» nos cendres du moins soient rassemblées dans une
» même sépulture!... Ce sont là les derniers adieux
» que j'adresse aux mères et aux enfants. Puisse
» notre exemple leur apprendre à tous les leçons
» qu'ils doivent donner et recevoir!.... »

Ayant parlé de la sorte; on la vit d'elle-même courir au bûcher, et y monter comme sur le lit nuptial, sans en attendre le signal des bourreaux; elle eût craint que des mains profanes ne souillassent par leurs attouchements la pureté de son corps.

Tel est le fruit qu'Éléazar a retiré de son sacerdoce, disciple fidèle, maître éloquent de la loi divine; purifiant Israël, non par une eau étrangère, mais par son propre sang, et couronnant ses autres sacrifices par le sacrifice de sa propre vie. Tel est le
Pag. 407. fruit que ses enfants ont retiré de leur jeunesse. Ils ne s'étoient point laissé aller à la voix des passions, mais les soumettant au frein de la raison, conservant la pureté inviolable de leur corps, ils ont mérité de passer à une vie nouvelle exempte de trouble et d'agitation....

Ces généreux confesseurs n'ont donc pas moins de droit à nos hommages que les martyrs immolés depuis Jésus-Christ. Car ceux-ci, comme je l'insi-

nuois au commencement de ce discours, avoient pour modèle Jésus-Christ lui-même, dont ils ont suivi les traces..... Les Machabées n'étoient point soutenus par l'admirable exemple d'un Dieu mourant pour nos péchés. Leur intrépide courage fut admiré non-seulement de la Judée entière, intéressée au renversement ou à la gloire de ses lois, mais d'Antiochus lui-même : la vertu impose à ses propres ennemis. Il commande leur estime. Il abandonna son entreprise; et combla d'éloges Séleucus, son père, qui avait accordé à la nation juive d'honorables distinctions, et enrichi son temple de présents magnifiques. Il ne dissimula point son mécontentement contre Simon, qui l'avoit engagé dans une persécution où sa cruauté ne lui valut que l'opprobre de s'être laissé entraîner par des conseils perfides.

Prêtres, mères, enfants, imitons l'exemple que nous ont donné les saints Machabées. Prêtres! Éléazar nous apprend, par ses discours et par ses œuvres, ce que nous devons faire. Mères! la généreuse mère de ces héros vous apprend comment vous devez aimer vos enfants, en les donnant à Jésus-Christ, pour sanctifier le mariage par un sacrifice aussi saint. Enfants! l'héroïsme de ces intrépides jeunes gens, vous apprend à vaincre les passions honteuses, et à combattre sans relâche contre les Antiochus secrets, que nous portons tous

au dedans de nous, tyran domestique qui nous attaque, non par le glaive, mais par tous les artifices.... Que l'antiquité nous serve de leçon aussi-bien que les histoires modernes; et que le vieux Testament conspire avec le nouveau, pour glorifier Dieu dans le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Éloge du philosophe Héron.

Ce discours occupe un rang distingué parmi les beaux ouvrages de saint Grégoire de Nazianze. On veut que ce philosophe fût le trop fameux Maxime, surnommé *le Cynique* (1), qualification qui n'a pas besoin de commentaire. Il avoit fait paroître quelque zèle pour la foi chrétienne, en écrivant contre l'Arianisme, ce qui lui valut un exil honorable, et l'hommage solennel que lui rend ici l'éloquent panégyriste. C'est au retour de cet exil que saint Grégoire lui adresse ce discours, comme à l'un des martyrs de la vérité. L'illusion ne fut pas longue. Maxime, s'étant déclaré le persécuteur de notre saint évêque et de l'unité catholique, s'attira le discours véhément où le même saint Grégoire démasque ses fourberies et le cynisme de ses mœurs. Il se trouve aussi parmi ses œuvres sous ce titre : *Harangue contre Maxime*. Ce ne seroit donc pas le même personnage. Quoi qu'il en soit, cette discussion nous est étrangère : nous ne parlons de cet éloge que pour en extraire des pensées applicables à de plus dignes sujets.

(1) Hieronym., *De Vir. illustr.*, cap. CXVII. Voy. Tillem., *Mém.*, tom. IX, pag. 445. Billius, *Not. in S. Gregor. Naz.*, tom. II, pag. 800, et ce volume de notre *Biblioth. choisie des Pères*, pag. 44 et suiv.; *ibid.*, pag. 291.

La philosophie en elle-même n'a rien que de louable, puisque le grand objet de ses méditations est de travailler à se rendre utile aux hommes, par l'estime qu'elle leur inspire pour les choses honnêtes. Pag. 409.

L'éloge enflamme le zèle ; le zèle porte à la vertu, et celle-ci au bonheur, qui est l'unique terme de tous les désirs et de toutes les actions.

Au sujet de sa naissance : La philosophie et le christianisme ne font pas grand cas de la noblesse qui provient de titres imaginaires, et prend sa source dans la poussière des tombeaux, et dans l'orgueil qui se ente sur des cadavres oubliés, sur un sang dégénéré, sur des parchemins accordés par des rois sans vertu, qui commandèrent qu'un tel fût noble, comme ils auroient commandé toute autre chose. Ce que j'appelle noblesse, c'est celle que décerne la piété, la sainteté des mœurs, et la généreuse émulation de s'élever à ce premier Être, source de tout bien, de qui tous nous tirons notre commune origine. Pag. 410.

Héron avoit réfléchi long-temps sur le choix entre les deux états dont les chrétiens font profession, pour connoître le plus excellent, et celui qui lui seroit le plus utile à lui-même et aux autres ; persuadé que la perfection de la sagesse consiste à savoir accorder son avantage personnel avec l'intérêt public, car nous ne sommes pas nés pour nous seuls, Pag. 412.

nous sommes faits pour le bien de tous nos semblables. Il comprit que les avantages de la vie privée, qui se renferme dans la solitude, et s'éloigne du commerce du monde, avoient quelque chose de grand, d'héroïque, et même de surnaturel, mais qu'elle n'étoit guère profitable qu'à l'individu même, qu'elle isole et relègue hors de la société; que, d'ailleurs, elle est peu favorable au développement de la vertu et au maniement des affaires; tandis que la vie commune fournit à la vertu des épreuves journalières qui la font ressortir, étendent le cercle de ses bienfaits, et par là semble mieux assortie à l'économie de la Providence, qui a créé l'universalité des êtres, et les a mis en rapport les uns avec les autres par la réciprocité des affections et des services.

Pag. 413. Sa première et sa principale occupation fut de défendre les droits de la justice dans les tribunaux, de parler dans les cours avec liberté, de calmer les soulèvements du peuple, de réprimer la licence des grands quand ils abusoient de leur autorité, de rétablir la paix dans les familles, de corriger la rusticité des ignorants et l'arrogance des faux savants, le faste insolent de l'opulence et les prétentions hautaines que donnent les richesses, de prévenir les crimes qui naissent de l'indigence, les saillies de la colère qui égare la raison, les excès de la volupté, du rire et de la joie, de tempérer l'amer-

tume de la douleur, la fougue du jeune âge, l'indolence et l'abattement de la vieillesse, les ennuis du veuvage et le désespoir de l'enfance privée des appuis que la nature lui avoit donnés.

Le tableau de l'Arianisme est peint à grands traits.

Il fut un temps où notre Église jouissoit du calme le plus heureux; les tempêtes de l'hérésie ne l'agitoient pas. On ne parloit plus d'un Simon, d'un Marcion, d'un Valentin, d'un Basilide, d'un Cerdon, d'un Cérinthe, d'un Carpocrate, dont les dogmes extravagants et monstrueux avoient déclaré à Dieu une guerre impie. Il n'étoit plus question ni du mauvais esprit de Montan, ni du ténébreux système de Manès, ni de l'étrange réforme de Novat, ni de la réduction ou plutôt de l'anéantissement des personnes divines imaginée par Sabellius. Ces hérésies s'étoient ou combattues les unes par les autres, ou discréditées par leur propre nature. Plus d'obstacle à la tranquillité de l'Église. Les persécutions elles-mêmes, et les supplices n'avoient fait que lui donner un plus vif éclat; lorsque tout à coup, dans l'intervalle de quelques années, une nouvelle tempête vint menacer l'Église. Un homme, abîme profond de crimes, légion à lui seul d'esprits malfaisants, dont la langue, déchaînée contre Jésus-Christ, exhaloit le blasphème et l'impiété, ce mutilateur de la Divinité, dont l'audacieuse témérité, et

Pag. 414 et suiv.

l'horrible fin ont reproduit le perfide apôtre qui avoit conspiré contre la vie de notre divin Sauveur, Arius, en un mot, si digne par ses fureurs du nom qu'il portoit; Arius, dis-je, après avoir jeté dans Alexandrie, où il avoit pris naissance, le plan de son abominable système, en vit s'étendre les ravages dans une grande partie de l'univers, comme un vaste incendie qu'alluma une foible étincelle. La flamme en fut d'abord étouffée par la foi de nos Pères, rassemblés au concile de Nicée. La doctrine de la divinité du Verbe fut établie sur des principes et des termes immuables qui confondoient l'impiété. Le retour d'un mauvais gouvernement ramena le mal, qui, semblable à une plaie mal guérie, ranima ses poisons, et répandant d'un côté et de l'autre ses malignes influences, dévora bientôt tout le corps de l'Église. On vit les prêtres divisés d'avec les prêtres, et les peuples se déchaîner contre les peuples avec une aveugle impétuosité. On vit un empereur livrer lui-même pleine carrière à l'impiété, l'armer de sa puissance, promulguer des lois contre la doctrine orthodoxe, et donner un pernicieux exemple, bientôt suivi par ces êtres vils qui semblent ne faire partie d'aucun sexe.

Comment raconter et déplorer avec l'énergie convenable les malheurs de ces temps funestes, les exils, les proscriptions de tout ce qu'il y avoit de vertueux, les flétrissures infamantes, tant de milliers

de victimes, les cités entières dépeuplées, leurs habitants allant au loin chercher des lieux solitaires où ils pussent tenir leurs assemblées, bravant les saisons, les pluies et les frimas, sans pouvoir encore trouver au fond même de leurs déserts une retraite assurée contre les menaces et les dangers? Comment retracer et les tortures, et les sanglantes exécutions auxquelles étoient condamnés les évêques, les religieux, sans distinction de sexe ni d'âge? Que dirai-je, entre autres, de ces gouverneurs, dont les uns inventoient des supplices jusque-là inconnus, d'autres enchérissoient sur l'horreur des supplices usités, prêtant leur ministère à tous les raffinements de l'impiété, ambitionnant de se rendre fameux par la cruauté avec laquelle ils outrepassoient les ordres de leur empereur?....

Vous représenterai-je le sanctuaire jonché de ca- Pag. 418.
davres, les femmes foulées sous les pieds, parmi lesquelles se trouvoient des mères; les vierges consacrées, arrachées sans pitié de leurs retraites, en proie aux plus brutales fureurs,... les meurtres succédant aux meurtres, le carnage appelant le carnage, tout ce qu'il y avoit de plus saint roulé dans la poussière et dans la fange, les autels servant de théâtre à des jeux obscènes, à d'impudiques chants, et de jouets à d'infames bateleurs, lesquels, m'a-t-on dit, et ma langue osera-t-elle le répéter? lesquels insultoient par leurs dégoûtantes parodies et

leurs danses sacriléges, à la majesté du Dieu que nous y adorons? Ajoutez les blasphèmes proférés sans pudeur, du haut de nos chaires usurpées par le crime, nos mystères saints livrés à des railleries outrageantes, le chant des psaumes interrompu, un silence funèbre qu'entrecoupoient de lugubres gémissements, le sang coulant par torrents, les larmes par flots, les prêtres et les moines traînés sanglants, déchirés par lambeaux. Ainsi les Assyriens autrefois désolèrent la sainte Jérusalem par des calamités, que ni personne, ni moi, n'aurions la force de décrire, et dont vous-mêmes n'auriez pas le courage d'entendre le récit.

Oraisons funèbres.

Saint Grégoire de Nazianze nous a laissé plusieurs oraisons funèbres : celles de Césaire son frère, de sainte Gorgonie sa sœur. On peut mettre de ce nombre les discours en l'honneur de saint Bazile et de saint Athanase, puisqu'il fut le contemporain de tous les deux.

Le premier est compté à juste titre parmi les plus beaux monuments de ce genre.

Césaire méritoit cet hommage, et ne pouvoit le recevoir d'une bouche plus éloquente. Il fut prononcé dans l'église de Nazianze, en 369. Savant lui-même, versé surtout dans la connoissance de la médecine dont il faisoit sa profession, Césaire s'étoit rendu utile aux habitants de Constantinople, et nécessaire aux empereurs Constance et Julien. Sa vertu le rendoit respectable et cher à la

cour de princes idolâtres et persécuteurs : Césaire osa y être chrétien ; il osa même le paraître. Forcé de s'en éloigner, il perdit sa fortune avec encore plus d'éclat qu'il ne l'avoit acquise, et recouvra dans sa retraite auprès de son père (le vieux saint Grégoire de Nazianze) des biens préférables à ceux qu'il avoit perdus.

Éloge funèbre de Césaire son frère.

Tendres amis, mes frères, mes pères, vous dont Pag. 160. j'aime tant à reconnoître et à publier l'affection que vous me portez! vous tous devant qui j'ai l'honneur de parler, témoins des larmes que me fait répandre la perte de celui que nous pleurons! vous vous attendez peut-être à quelqu'un de ces discours travaillés longuement, et chargés de ces ornements étudiés qui amusent la curiosité vulgaire. Vous êtes venus vous réunir à moi pour soulager notre commune douleur en la partageant, m'offrir les consolations de l'amitié, et déplorer vos calamités personnelles en les associant à mon deuil particulier (1). S'il en est parmi vous qui ayez eu de semblables épreuves à subir, un autre motif, peut-être, a dirigé vos pas : vous avez pu croire que cet événement même m'imposerait le devoir de flatter agréablement vos oreilles et vos

(1) Ce début, de la plus touchante simplicité, se trouve heureusement imité dans le fragment de l'Oraison funèbre de M. l'ancien évêque de Senez, par l'abbé Gallard.

esprits. Il fut un temps où je me serois efforcé de répondre à ce vœu secret; alors qu'emporté par les vaines séductions du siècle, je n'aspirois à d'autre gloire qu'à celle de bien dire : mes yeux ne s'étoient pas encore ouverts pour s'élever jusques au Verbe créateur, pour rapporter à lui seul mon être tout entier, et chercher dans son Essence souveraine la source de tous les biens. Maintenant prenez à mon égard de plus favorables dispositions. Je pleurerai, mais sans désespoir, celui que la mort m'a ravi. Accoutumé que je suis à blâmer dans les autres l'excès de la douleur, je louerai Césaire, mais en me renfermant dans de justes bornes.... Nous donnerons des larmes et des louanges à sa mémoire, conformément à l'usage antique et consacré par cette parole
Prov. x. 7. du Sage : *La mémoire du juste sera accompagnée de*
Eccl. XXXVIII, 26. *louanges*. Et encore : *Répandez vos larmes sur un mort, et pleurez comme un homme qui a reçu une grande plaie;* parole qui condamne également, et une insensibilité stoïque, et une affliction démesurée. Mais nous n'oublierons pas non plus de remettre sous vos yeux la foiblesse de notre nature, ainsi que la noblesse de notre âme, les motifs de consolation à puiser dans notre douleur; et nous relèverons, par la perspective des biens célestes et immortels, les âmes abattues par la perte des biens fragiles et périssables.

Après cet exorde, saint Grégoire remontant à la nais-

sance de Césaire, retrace les vertus de son père et de sa mère (1). La piété filiale n'avait à risquer ici l'exagération dans l'éloge qu'elle fait de ces *heureux* parents, c'est le nom que Julien lui-même avoit donné au père et à la mère de Césaire (2), dont les âmes, dit le panégyriste, semblent reverdir pour le Ciel, tandis que leurs corps s'affoiblissent sous le poids des années. Pag. 161.

Parlant de son père :

Riche des qualités que la vue peut saisir, il l'est bien plus encore de celles qui ne se découvrent pas à des regards humains.

L'éloge du père amène celui de la mère.

Leur vertu, comme leurs années, mettoient entre eux une égalité parfaite ; l'un et l'autre auroit obtenu la première place, s'ils ne se l'étoient disputée réciproquement.

L'orateur rappelle avec une sensibilité touchante les premières années de son frère, ses études, ses voyages, ses succès à Constantinople, où il ne resta pas long-temps sans y mériter l'estime et l'affection universelles. Pag. 163.

Pour l'y fixer, on lui offrit des honneurs publics, une alliance de la première distinction, et la dignité de Sénateur. La ville en corps envoya même une Pag. 164.

(1) Le vieux saint Grégoire de Nazianze, marié à sainte Nonne.

(2) Tillem., *Mém.*, tom. IX, pag. 339.

députation à l'empereur, pour le supplier d'ajouter à tous ses autres ornements, l'honneur d'avoir Césaire pour habitant et pour médecin.

La narration est semée de traits vifs, de sentences profondes, éclatantes, quelquefois ingénieuses et délicates; telles que celles-ci :

Qui jamais fut plus attaché à ses maîtres? plus cher à ceux de son âge? Qui jamais évita avec plus d'attention la compagnie des méchants, et rechercha avec plus d'empressement celle des gens de bien? Il savoit combien nos liaisons influent puissamment sur nos vices comme sur nos vertus. Et de là, cette haute considération dont il a joui, tant auprès des premiers magistrats, qu'auprès de tous ses concitoyens.

Dans les grandes villes, le simple citoyen reste obscur, confondu dans la foule. Celui-ci étoit connu de tout le monde, pour sa sagesse et pour sa rare intelligence. Nulle science ne lui étoit étrangère : il s'étoit appliqué à toutes avec la même ardeur que s'il n'en eût cultivé qu'une seule, et il avoit donné à chacune la même application, que s'il eût négligé toutes les autres. Il s'attachoit dans les sciences humaines à ce qu'elles ont d'utile, laissant tout ce qu'elles ont de nuisible.... Après qu'il eut orné son âme de toutes les vertus, et son esprit de toutes les connoissances; chargé de ce riche trésor, comme un

vaisseau rempli des plus précieuses marchandises, il se mit en mer pour retourner dans sa ville natale, afin de faire part aux autres des savantes richesses qu'il avoit apportées avec lui..... Le désir de se faire un plus grand nom, et en même temps de pouvoir être auprès de l'empereur, à ce qu'il m'assuroit, le protecteur de ses concitoyens, lui inspira le dessein de se rendre à la cour, dessein que je n'approuvais guère, et qu'il exécuta contre mon gré; car je le déclare ici pour ma justification, moi qui sais combien il est plus noble et plus utile d'être placé au Pag. 165.
dernier rang auprès de Dieu, que d'occuper les premières places à la cour de l'empereur du monde. Mais on ne peut blâmer sa conduite; car autant l'étude de la véritable sagesse est supérieure à toutes les occupations de la vie humaine, autant il est difficile de s'élever à cet état sublime auquel tous les hommes ne sont pas appelés; il faut y être entraîné par une de ces grandes et divines inspirations, qui soutiennent dans son noble essor celui qui aspire à la perfection.

Non sans doute il ne faut pas un effort médiocre de vertu, pour rester attaché à ses devoirs, dans une profession mondaine, et pour mesurer tellement sa conduite, qu'avec un personnage de théâtre qui vous enchaîne à un personnage d'emprunt, et tout en remplissant bien son rôle, on vive néanmoins fidèle à son Dieu, et sans altérer l'empreinte de la res-

semblance auguste qu'il nous a donnée avec lui-même.

Tel se montra Césaire. Sa profonde capacité avoit fixé sur lui tous les regards. L'empereur le distingua, l'approcha de sa personne, l'admit même dans sa familiarité, et le combla d'honneurs. Pour lui, n'exigeant aucune récompense des services qu'il rendoit
Pag. 166. aux grands par le secours de son art, persuadé que rien n'élève plus un homme que la vertu et la réputation que l'on acquiert par des moyens honnêtes et légitimes, il surpassoit par la grandeur de son âme ceux qui étoient au-dessus de lui par leur rang.... Bien que chaque jour on lui conférât quelque nouvelle marque de distinction, l'opinion, que l'on avoit de son mérite, alloit toujours au-delà, et devançoit les récompenses que l'on attendoit pour lui de la part des empereurs, et des premiers personnages de l'état. Mais ce qui l'emporte sur tout cela, c'est que ni les honneurs, ni les plaisirs, rien n'altéra la pureté de ses mœurs ; uniquement jaloux d'être chrétien et de le paroître... Je me contenterai d'en citer un seul témoignage, qui a obtenu la plus éclatante publicité.

Un prince impie étoit déchaîné contre nous. (Il parle de Julien l'apostat). Dans sa fureur insensée, ses premiers coups s'étoient dirigés contre lui-même, en renonçant à la foi chrétienne : apostasie qui l'avoit rendu universellement odieux. S'éloignant du

système de persécution ouverte, employé par les autres ennemis du christianisme, il déguisoit sa haine sacrilége sous les dehors de l'humanité. Semblable à l'astucieux serpent dont il étoit obsédé, il se replioit sur toutes les manœuvres imaginables pour perdre et pour séduire. Afin d'empêcher les chrétiens de prétendre à la gloire du martyre (car, ô l'excellent homme! il nous envioit cet honneur), son premier artifice fut de faire traîner à la mort, sous le nom de malfaiteurs, et non comme chrétiens, ceux qui souffroient pour la foi de Jésus-Christ. Par un autre artifice, il affectoit d'employer la persuasion au lieu de la violence, présentant ainsi plus de déshonneur que de péril, à ceux qui embrassoient le parti de l'impiété. Après avoir attiré les uns par l'appât des richesses; d'autres par celui des honneurs et des dignités, étalant à tous les yeux le salaire de leurs lâches complaisances, tous enfin par la séduction de ses discours et de son exemple, le voilà qui finit par s'attaquer à Césaire. L'insensé, d'avoir pu croire qu'il alloit trouver une proie facile dans Césaire, dans mon frère, dans le fils de tels parents! Pag. 167.

Arrêtons nos regards sur la lutte qui va s'engager. Ce récit distrait ma douleur, comme le souvenir d'un spectacle charme encore celui qui y a assisté. Il se présentoit dans l'arène, ce généreux soldat de Jésus-Christ, n'ayant pour armure que le signe de la croix,

pour bouclier que le Verbe divin, contre un adversaire exercé dans les subtilités du sophisme, et dans les prestiges du langage. Lui, sans s'effrayer à l'aspect d'un tel ennemi, ni sans que la flatterie lui fît rien relâcher de sa grandeur d'âme, prêt à toutes les attaques, il fit bien voir qu'il pouvoit se mesurer, soit par les paroles, soit par les effets, avec un ennemi armé de toutes pièces. Tel étoit le théâtre. Tel le défenseur de la foi chrétienne... D'un côté, c'étoit Jésus-Christ lui-même qui présidoit au combat, animant son athlète par l'exemple de sa Passion : d'autre part, un tyran formidable, déployant tantôt les caresses, tantôt l'appareil menaçant de sa puissance. Des deux côtés, des spectateurs dont les uns étoient demeurés fidèles, d'autres s'étoient laissés entraîner; tous attentifs au dénouement, plus agités, plus inquiets de savoir à qui resteroit l'honneur du combat, que ceux qui en couroient les risques. N'auriez-vous pas tremblé pour Césaire? Soutiendra-t-il jusqu'au bout l'énergie de son caractère?
Pag. 168. Rassurez-vous. Le champ de bataille restera à Césaire. Il a pour lui Jésus-Christ, qui a vaincu le monde!

Ce fut à la suite de cette célèbre conférence (1),

(1) On sait quelle fut l'issue de cette audience. Césaire, armé de sa foi, se joua d'une vaine dialectique; il protesta qu'il étoit chrétien, et qu'il le seroit toujours. Alors Julien, lassé de combattre, s'écria, désignant la famille entière par une allusion honorable, mais menaçante : *Heureux père! malheureux enfants!* (La Bletterie, *Vie de Julien*, pag. 223.)

que Césaire quitta la cour pour se rendre auprès de saint Grégoire son frère : trouvant le bonheur dans son exil; vainqueur sans avoir répandu de sang, et plus illustré par sa disgrâce, qu'il ne l'avoit été auparavant par toutes les distinctions de la faveur, et par la célébrité de son nom. Cette victoire vaut mieux, selon moi, que toute la puissance, que la royale pourpre et le diadème de son empereur. Ce souvenir flatte plus mon cœur que n'eût pu le faire l'association de Césaire à l'empire. Il cède à la malignité des temps ; égal observateur de notre loi sainte, quand elle commande de braver le péril, Matth. x. 18.
lorsqu'il le faut pour l'honneur de la vérité, plutôt que d'en abandonner lâchement les intérêts ; et quand elle défend de s'exposer témérairement, *Ibid.* 23.
de peur de se compromettre par une vaine présomption, ou de donner à son ennemi l'occasion de se perdre en le jetant dans la persécution.

Mais la tempête dissipée, quand le procès entre Julien et nous eut été jugé dans les plaines de la Perse, et qu'un trait lancé d'en-haut, triomphant

On fait honneur à Julien de la modération qu'il montra dans cette circonstance; il pouvoit punir Césaire d'avoir eu raison contre lui; Néron l'eût fait. Est-ce pour Julien un si grand mérite de ne l'avoir pas imité ? Quoi qu'il en soit; Césaire ne jugea pas à propos de rester à sa cour. Julien avoit ajourné, à son retour de l'expédition de Perse, les grands coups qu'il espéroit porter au christianisme. Le mot qui lui étoit échappé contre la prétendue opiniâtreté des deux frères, annonçoit bien que ce prince n'étoit pas homme à oublier son ressentiment.

de l'impie, eût rendu la paix au christianisme; avec quelle gloire Césaire reparut à la cour! quel cortége! quels honorables témoignages! C'étoit lui qui sembloit faire grâce plutôt que la recevoir. Le trône changea de maître (1). Son crédit et l'estime attachée à son nom ne changea point. Il y avoit parmi les empereurs une espèce d'émulation, à qui le feroit entrer plus avant dans ses bonnes grâces et dans son intime confiance. Telle fut la récompense de sa vertu; l'hommage rendu à sa religion. Que les jeunes gens, que tous les âges le comprennent bien : c'est en suivant les mêmes traces, qu'ils parviendront à la même gloire.

Pag. 169. Une preuve signalée de la faveur dont il jouissoit, fut sa promotion à la charge de questeur de Bithynie. Encore n'étoit-ce là qu'un prélude à de nouvelles dignités, auxquels l'empereur avoit le dessein de l'élever. Durant l'exercice de sa magistrature, la ville de Nicée, la plus considérable de la province, eut beaucoup à souffrir d'un violent tremblement de terre qui renversa ses plus beaux édifices, et engloutit la plus grande partie de ses habitants. Césaire, échappé par miracle, en fut quitte pour quelques cicatrices qui restèrent fortement imprimées sur son corps (2), pour l'avertir (c'est la remarque de notre saint docteur) d'une autre sorte de dangers bien plus

(1) Julien eut pour successeur Jovien.

(2) Hermant, *Vie de S. Gregoire de Nazianze*, liv. III, chap. VIII. Butler, *Vie des Saints*, à l'article saint Césaire.

graves ; le ramener à la pensée d'un salut bien plus désirable, et d'un ordre de choses où l'on n'a plus à redouter les révolutions de la terre.

C'étoit bien là l'objet de ses vœux et de ses résolutions ; l'esprit des lettres qu'il m'écrivoit, des conseils que je lui donnois. Je voyois avec peine une vertu si noble se concentrer dans des affections aussi peu faites pour la philosophie sublime qu'elle avoit embrassée ; ramper, pour ainsi dire, dans un cercle d'intérêts humains, qui l'éclipsoient, comme l'astre du jour quand il est enveloppé de nuages.

Il avoit échappé au tremblement de terre : il ne put échapper aux atteintes de la maladie ; il étoit homme. Alors ce fut une grâce particulière qui le sauva ; aujourd'hui il avoit à payer le tribut commun. Là, ce fut la récompense de sa piété ; ici c'est la dette de la nature. La consolation avoit devancé la douleur ; et si la perte d'un tel frère me jette dans l'abattement, je me sens relevé par le souvenir du bienfait infini qui me l'avoit conservé. Le voici donc encore sous nos yeux, cet incomparable frère ; voici, du moins, sa cendre précieuse et sa dépouille mortelle. Au milieu des chants répétés de nos sacrés cantiques, et du pompeux appareil de nos cérémonies saintes, elle va se réunir aux tombeaux des martyrs, portée par les mains vénérables de ceux qui lui furent unis par les liens du sang, accom-

pagnée de notre pieuse mère tenant à la main des flambeaux allumés, surmontant sa douleur par son courage, supérieure à son affliction, faisant taire ses soupirs par la psalmodie; la voila honorée enfin comme elle méritoit de l'être, cette âme récemment régénérée par le baptême, et créée par le Saint-Esprit à une vie nouvelle.

Agréez, ô Césaire! ce tribut de ma douleur. C'est à vous que sont consacrés les prémices de cette voix dont vous avez souvent accusé le silence. Hélas! c'étoit donc pour vous-même que devoient éclater ses premiers accents! Point de mausolée, point d'ornement sans doute plus conforme à vos désirs. Les tentures somptueuses, les riches tissus où le lin se mêle à une soie ondoyante, vous ne les recherchiez pas durant que vous étiez au milieu de nous. Content d'être paré de votre vertu seule; et les étoffes magnifiques, et les essences précieuses dont le parfum s'évapore avant la fin du jour, vous les abandonniez à un sexe frivole, à des esprits légers et superficiels; sans attendre que les mains cruelles de la mort vinssent vous dépouiller de ces vains ornements, et les anéantir sous la pierre du tombeau.

Pag. 170.

Laissons à la gentilité et ses combats du cirque et ses oiseuses représentations; laissons une aveugle jeunesse se repaître d'une gloire futile comme elle. Laissons-lui et ses libations, et ses couronnes, et ses fleurs nouvelles, tous ces honneurs stériles qu'elle

rend à ses morts : tribut payé à la coutume et à la douleur, mais que la saine raison réprouve. Mon présent à moi, c'est ce discours même. Peut-être passera-t-il jusqu'aux siècles à venir ; il associera la postérité à mes regrets ; il ne laissera point à la mort sa proie toute entière ; il conservera celui que nous pleurons, il en retracera l'image dans la mémoire et dans la pensée des hommes avec plus de fidélité que ne pourroient le faire les tableaux les plus animés..... Et ce n'est encore là que la moitié de la dette qui doit être acquittée pour vous. Nous léguons à ceux qui viendront après nous les anniversaires et les pieuses commémorations..

Frère vénérable et cher ! plaise au Ciel que ta bienheureuse âme soit montée dans les cieux, pour s'aller reposer au sein d'Abraham, contempler les chœurs des anges, la gloire et la clarté des prédestinés, te mêler à leur sainte joie, jetant du haut de la céleste gloire un œil de mépris sur toutes les choses de ce monde, sur ce qu'on appelle ses richesses, sur ses dignités mensongères, sur ses vains honneurs, sur les illusions de nos sens et les agitations de cette vie, que l'on pourroit comparer à des combats de nuit, parce qu'elles en ont le désordre et l'ignorance ! Plaise au Ciel, qu'en présence du roi des rois, tu sois inondé des flots de cette lumière dont nous n'apercevons ici-bas que quelques rayons, et encore si foibles, enveloppés que nous

sommes dans les énigmes de la vie présente, mais avec l'espérance d'arriver un jour à la source elle-même, pour y puiser la vérité sans nuages, et trouver enfin, au terme de notre laborieuse carrière, la récompense de nos travaux, dans la possession du souverain bien, que nous promettent les oracles sacrés de notre théologie chrétienne!

Il me reste maintenant à adresser quelques paroles de consolation à ceux qui sont affligés. Une consolation que l'on présente en pleurant soi-même, est bien puissante sur ceux qui pleurent; et l'on est plus capable d'apaiser la douleur des affligés, quand on souffre comme eux.

Son père et sa mère étaient présents. L'orateur, leur fils, loue leur patience dans les maux, leur dévouement à la volonté divine, supérieur encore à leur tendresse pour leurs enfants, l'éducation chrétienne qu'ils leur avoient donnée, la régularité de leur vie dont ils ont fait une continuelle méditation de la mort. Il s'excuse de leur donner des conseils, lui dans un âge encore si loin du leur : mais l'expérience qu'il peut avoir par-dessus celle des vieillards, c'est à leurs propres leçons qu'il reconnoît en être redevable; et par un de ces mouvements sublimes dont tous les Pères, et Bossuet parmi les modernes, nous offrent de si fréquents et de si heureux modèles :

Pag. 171. Combien avons-nous encore à attendre, ô vieillards vénérables, avant d'aller nous unir à Dieu? combien nous reste-t-il encore d'épreuves à subir?

La vie elle-même tout entière est d'une bien courte durée, comparée à l'éternité de Dieu; à plus forte raison, ces restes de vie, ce dernier souffle qui commence à s'éteindre, cette dernière période d'une vie qui se précipite vers sa fin. De combien Césaire nous a-t-il devancés? Combien avons-nous encore de temps à pleurer son départ du milieu de nous? Ne marchons-nous point, et à grands pas, vers la même demeure? N'allons-nous pas tout à l'heure entrer sous la même pierre? Ne serons-nous pas bientôt une même cendre? Que gâgnerons-nous à ce surcroît de peu de jours? Quelques maux de plus à voir, à souffrir, peut-être à faire nous-mêmes; et pourquoi? Pour payer enfin à la nature la dette commune et inévitable; suivre ceux-ci, précéder ceux-là, pleurer les uns, être pleurés par les autres, et recevoir de nos successeurs le tribut de larmes que nous avions apporté à nos devanciers. Telle est la vie de nous autres mortels, condamnés à des jours incertains et périssables. Telle est la scène du monde : nous sortons du néant pour vivre; à peine entrés dans la vie, nous revenons au néant. Que sommes-nous? Un songe inconstant, un fantôme qu'on ne peut embrasser et saisir, le vol de l'oiseau qui fend l'air, le vaisseau qui sillonne l'onde sans laisser de trace, une poussière, une vapeur, une rosée du matin, une fleur aujourd'hui naissante, aujourd'hui desséchée. Les jours de l'homme passent,

Job. XIV. 2. dit l'Ecriture, comme l'herbe des champs, comme la fleur de la prairie. Quelle justesse dans ces leçons que nous donne le saint prophète David, sur la fragilité de la vie humaine! par exemple, quand il dit :
Ps. CI. 2. Faites-moi connoître le petit nombre de jours que j'ai à vivre; quand il compare la vie à la longueur d'une coudée. Que dirai-je de Jérémie, qui semble
Jerem. XX. 14. faire à sa mère un reproche de lui avoir donné le jour, comme pour expier une faute qui n'étoit pas
Eccle. I. IV. V. la sienne? J'ai tout vu, disoit le sage; j'ai contemplé toutes les choses humaines, les richesses, les plaisirs, la grandeur, la gloire qui dure si peu, la sagesse qui échappe si vîte et laisse si peu de prise sur elle-même. Revenant plusieurs fois sur les mêmes descriptions, il parcourt les divers biens de ce monde, les
II. 8. plaisirs de la bonne chère, les jardins ornés à grands frais, et ces essaims de domestiques, et ces nombreuses réunions de musiciens et de chanteurs des deux sexes, qui dénotent l'opulence, et ces amas formidables d'armes et de soldats qui font la puissance, et les peuples entiers abattus sous le joug, les tributs imposés aux nations, le faste du trône, et tout ce qui est nécessaire à la vie, et tout ce dont on
I. II. peut se passer. J'ai surpassé en magnificence tous les rois qui m'avoient précédé. Et à la suite de tout
I. 2. ce préambule : Vanité des vanités, s'est-il écrié, et tout est vanité; tout, illusion d'esprit, c'est-à-dire égarement qui vous emporte, distractions menson-

gères, dont l'homme est le jouet, sans doute en punition du crime héréditaire qui nous fut légué par nos premiers parents.

Mais, ajoute-t-il pour dénouement, tout est compris dans ce seul mot : Craignez Dieu (voilà pour lui, XII. 13.
la solution de toutes ces perplexités), et n'aspirez à d'autre avantage à recueillir de cette vie, qu'à vous faire de ces perpétuelles agitations, de ce flux et reflux des choses humaines, un moyen qui vous élève aux biens qui ne changeront jamais.

Pleins de ces pensées, cessons de pleurer Césaire, puisque nous savons de quels maux la mort l'a affranchi. Si nous pleurons encore ; que ce soit sur nous-mêmes, qui restons condamnés à tant de maux, dont le poids ne fera qu'augmenter, si nous refusons de nous attacher sincèrement à Dieu, en nous élevant au-dessus des choses qui nous échappent, pour tendre de tous nos efforts à la vie immortelle, planant au-dessus de cette terre, bien que nous y soyons enchaînés, dociles aux sublimes mouvements de l'esprit qui nous porte vers le Ciel. Ces efforts qui effraient la pusillanimité, coûtent peu au courage. Puisons dans ces réflexions des consolations nouvelles. Césaire n'aura plus à commander ; mais aussi il n'a plus à obéir. Il n'a plus personne à qui imprimer la crainte ; mais il n'a plus à redouter les caprices d'un maître fâcheux, et trop souvent indigne même de l'obéissance qu'on lui rend. Il n'a plus à amasser des

richesses, mais aussi plus de jaloux à qui porter ombrage. Plus de risques à courir par d'équivoques acquisitions, ni par une soif insatiable de richesses, toujours croissante à mesure qu'on y satisfait. Car telle est la maladie attachée à ces richesses, de ne connoître pas de bornes, et de ne chercher de remède à la fièvre qui la dévore, qu'en l'attisant par le
Pag. 173 breuvage même qui l'excite. Plus de sciences, plus de livres qui l'occupent : non; mais plus, sous ses yeux, de ces orgueilleux ignorants, étalant avec tant de faste la science qu'ils n'ont pas... Il ne sera ni époux, ni père;.. mais il n'aura point de larmes à verser ou à faire répandre... Il ne recueillera point de riches successions; mais il laisse après lui des héritiers qu'il s'est choisis, s'enrichissant lui-même en se dépouillant pour les pauvres, et emportant ses vrais biens avec lui. O source féconde de libéralités! O ineffable consolation (1)!

Césaire avoit laissé en effet un testament adressé au préfet Sophronius, et rapporté par saint Bazile dans ses lettres, par lequel il abandonne tous ses biens aux pauvres. Ses dispositions furent religieusement exécutées par sa famille (Hermant. *Vie de saint Grégoire*, t. 1, p. 300).

(1) Ces grandes et consolantes vérités font l'âme de notre prédication chrétienne. Ceux de nos orateurs qui les ont développées avec le plus d'éclat, sont ceux qui avoient le mieux lu saint Grégoire de Nazianze. Voy. Pacaud, *sur la mort des justes*, tom. II, pag. 891. La Rue, *même sujet*. L'ancien évêque de Senez (de Beauvais). dans ses *Oraisons funèbres*.

Que s'il nous faut d'autres motifs de consolation, en voici de plus puissants encore. Je les puise dans nos saints oracles : nous croyons sur leur autorité que les âmes vertueuses et amies de Dieu, du moment où elles sont affranchies des liens du corps, émancipées à l'instant, soit qu'elles se trouvent purifiées de l'alliage du limon terrestre, soit qu'elles se dégagent des ténèbres dont elles étoient enveloppées, sont allées se mettre en possession du bien suprême qui les attend, le contempler, s'en pénétrer, s'enivrer d'une volupté ineffable. Cette vie ne fut pour elles qu'une prison d'où elles se sont échappées. Plus d'entraves, elles ont pris leur essor vers le ciel ; leur vol sublime les a portées au sein de leur Seigneur pour s'y reposer, et goûter une béatitude au-dessus de nos conceptions bornées. Et quand viendra le jour où elles seront rendues à la même chair qu'elles avoient animée, laquelle, tirée de la terre, avoit été mise sous leur sauve-garde (comment se fera cette réunion, celui-là le sait, qui avoit fait et rompu leur première alliance), alors elle associera cette chair à sa céleste gloire ; et parce que, durant leur commun séjour sur la terre, tous deux furent appelés aux mêmes combats, ainsi tous deux seront initiés aux mêmes récompenses immortelles ; réunis, absorbés l'un dans l'autre, devenus un seul tout, perdus, anéantis dans la substance même de Dieu, parce que tout ce qu'il y eut de mor-

I. Cor. xv.

tel et de périssable sera détruit. Rappelez-vous là-
Ezech. XXXVII. dessus le saint prophète Ezéchiel; rappelez-vous les
paroles de l'Apôtre, au sujet de la maison terrestre
II. Cor. V. 1. de notre corps, et d'une autre demeure qui n'est pas
faite par la main des hommes: la première, fragile,
tombera en ruines; l'autre nous attend dans le
ciel. Il affirme que l'âme n'est séparée du corps que
pour aller comparaître en présence de Dieu. La vie
qu'on traîne sur la terre, il la déplore comme un
Phil. I. 23. exil, et n'aspire qu'au moment où il en verra le
terme.

Pourquoi donc ne soupiré-je pas avec la même ardeur, après ces biens que l'espérance me promet? Pourquoi m'enchaîner à cette vie qui n'a qu'un temps? Attends, ô mon âme, la voix de l'archange, le son de la trompette dernière! prépare-toi au jour
Isa. LXV. 17. où paroîtront de nouveaux cieux, une terre nou-
II. Petr. III. 10. velle, où les éléments périront, où le monde tout
entier sera renouvelé. Alors je verrai Césaire, non plus exilé, non plus tel que nous le voyons aujourd'hui porté dans le tombeau, non plus objet de larmes et de pitié, mais triomphant, mais glorieux et couronné, tel que souvent, ô le plus tendre, ô le plus chéri de tous les frères! tu m'as apparu en songe, soit par une illusion de mes désirs, soit dans la réalité... Mais aujourd'hui laissant les regrets, je m'examinerai moi-même, je chercherai si je ne porte pas en moi, sans le savoir, quelque grand

sujet de douleur. Fils des hommes, car il est temps de vous adresser la parole: jusqu'à quand vos cœurs Ps. IV. 3. seront-ils insensibles et vos esprits grossiers? Qui vous porte à aimer la vanité, à rechercher le mensonge, vous abusant sur cette vie, comme si c'étoit quelque chose de bien précieux et de désirable, sur ce petit nombre de jours dont vous exagérez la durée? Vous redoutez, vous envisagez avec horreur le moment de la séparation qui devroit n'avoir pour vous que des charmes. Ne saurons-nous donc nous connoître jamais, nous élever au-dessus de la foible portée de nos sens, jusques à ces grandeurs réelles qui se manifestent à l'intelligence? Ah! s'il est une une affliction légitime; n'est-ce pas plutôt celle qui déplore la longueur de notre exil, comme celle de David, quand il appelle ce monde une maison de Ps. XXXIX. 3. ténèbres, un lieu de douleur, une vase épaisse, et l'ombre de la mort? Ne devrions-nous pas bien plutôt gémir d'être détenus trop long-temps captifs dans ces tombeaux vivants que nous portons avec nous? Hommes créés pour une nature divine, nous mourons ici-bas de la mort du péché. Pour moi, ce qui me pénètre d'effroi; ce qui occupe toutes mes pensées, et le jour et la nuit ; ce qui ne me laisse point respirer en paix; c'est la double perspective de cette gloire future, et du formidable tribunal où nous serons jugés. Autant le désir de la première m'enflamme, au point de dire avec le Psalmiste :

Ps. LXXII. 12. 26. XLI. 3. Mon âme languissante attend de vous sa délivrance; autant la pensée de l'autre me glace d'épouvante. Et ce que j'appréhende, ce n'est pas que ce corps, une fois tombé dans la dissolution et dans la poussière, reste anéanti, mais que ce même corps, cette noble production d'une main divine, cette partie de moi-même, où siègent la raison, la conscience, l'espérance; si recommandable quand il remplit sa destinée et ses devoirs, si méprisable, quand il les viole, ne soit châtié par la même ignominie qui attend les animaux après leur mort; punition qu'envieroient les criminels condamnés aux feux des enfers.... Quel est donc ce nouveau mystère qui éclate dans mon être? Abject et sublime à la fois, rampant et élevé, condamné à la mort et immortel, voilà l'homme. Je tiens tout ensemble à la terre et au Ciel. Je participe aux misères de ce monde et aux attributs de Dieu.... Il faut que je sois enseveli
Coloss. II. 12. avec Jésus-Christ, que je ressuscite avec lui, appelé à son héritage, enfant de Dieu, dieu moi-même. Voyez jusqu'où la progression de ce discours nous a fait aller. Peu s'en faut que je ne tire un sujet de joie de la calamité qui en fait l'objet... Plaise du moins à Dieu que nos espérances soient accomplies!.. Elles le seront, si l'amour, si la confiance que nous lui devons nous fait supporter tous nos maux, si
Pag. 176. nous lui rendons d'égales actions de grâces pour tout ce qui nous arrive de désirable ou de fâcheux;

si nous lui recommandons avec nos propres âmes celles de nos frères, qui, mieux disposés pour le commun voyage, arrivent les premiers au terme de la route. Ce devoir acquitté : mettons fin, moi, à ce discours, vous, à vos larmes ; après quoi, nous nous acheminerons vers le sépulcre de famille. C'est là le triste, mais unique présent que Césaire nous demande désormais. Ce n'étoit pas lui qui devoit, ce semble, le réclamer si tôt. Le cours des années appeloit d'autres à sa place. Adorons les conseils de la Providence, qui règle et gouverne toutes choses. Seigneur qui avez créé tout ce qui existe, et particulièrement ce corps de l'homme, Père, et modérateur universel, arbitre souverain de la vie et de la mort, vous qui disposez de nos âmes et les comblez de biens, qui faites tout avec mesure, dirigeant toutes choses dans le plan de votre profonde et impénétrable sagesse ! recevez, nous vous en supplions, l'âme de Césaire que nous vous offrons comme prémices de notre pélerinage. Si vous avez voulu que le plus jeune vous fût donné le premier, vous nous voyez résignés. Recevez-nous à notre tour, quand nous aurons fourni la carrière que vous avez marquée à chacun de nous. Faites qu'à ce moment nous soyons dans des dispositions telles, qu'insensibles à toute autre crainte qu'à celle de votre nom, prêts à paroître devant vous, nous ne ressentions ni trouble, ni découragement, ni regrets de ce monde, comme

ceux qui sont retenus par les liens de la chair et du sang; mais que nous allions, pleins d'ardeur et d'une sainte allégresse, participer à cette vie bienheureuse, immortelle, qui est en Jésus-Christ à qui appartient la gloire dans les siècles des siècles ! »

Éloge funèbre de sainte Gorgonie sa sœur.

La mort de sainte Gorgonie suivit de peu de temps celle de César. Saint Grégoire, leur frère, fut encore appelé à rendre à celle-ci les mêmes devoirs. Le discours qu'il prononça durant ses obsèques, offre la même supériorité de talent, mais dans un autre genre. Celui-ci est simple comme la pieuse héroïne qu'il célèbre. Saint Grégoire avoit-il le pressentiment des honneurs que l'Église devoit décerner à la mémoire de sa sœur ? Il en fait le panégyrique plutôt que l'oraison funèbre. Dans l'Éloge de Césaire, il s'abandonne à toute la chaleur d'un sentiment partagé entre les vives émotions de la nature et les sublimes espérances de la religion. Ici il y a moins d'élévation; le sujet ne le comportoit pas. Le tableau des vertus domestiques est plutôt fait pour les méditations tranquilles que pour les mouvements de l'imagination. L'orateur habile qui le présente, fait ressortir ses images par les oppositions. Aux portraits généraux qu'il puise dans le code de la loi divine, il entremêle les témoignages particuliers que lui fournit la vie du saint personnage qu'il célèbre. Il ne s'arrête sur les bords de la tombe, que pour s'élever jusqu'au séjour de l'immortelle béatitude, faire de la proie de la mort la conquête de la grâce, et inviter aux mêmes récompenses par les mêmes sacrifices.

Tel est l'esprit de cette oraison funèbre qui occupera toujours un rang distingué parmi les discours consacrés aux regrets de l'amitié, ou à la gloire des vertus chrétiennes; vrai modèle en ce genre, disent unanimement tous les critiques (1). Seulement nous avons cru devoir abréger certains détails de description que la sévérité du goût admettroit difficilement dans nos chaires françoises.

L'éloge public d'une sœur née dans une condition médiocre, pouvoit exciter quelque surprise: saint Grégoire prévient l'objection et la réfute par un exorde adroit.

En louant une sœur, j'aurai à parler de vertus Pag. 176.
domestiques. Pourtant, je ne m'abuserai pas : si les faits sont vrais, l'éloge est légitime. Or il portera sur des faits non-seulement vrais, mais notoires...Ce que j'ai à craindre, ce n'est pas d'avancer rien au-delà du Pag. 177.
vrai, mais de rester au-dessous, et de ne pas répondre à la dignité de mon sujet par des louanges qui ne fassent qu'en diminuer l'éclat... L'étranger qui ne mérite point la louange ne doit point l'obtenir; il ne faut point la refuser aux siens, quand ils y ont des droits : il y auroit une injustice égale à la prodiguer au premier, comme à en frustrer les autres. Si nous croyons que l'on ne peut sans crime porter préjudice à ses parents dans leur bien, dans leur honneur, dans leur personne; si même nous estimons que

(1) D. Ceillier, *Hist. des écriv. ecclés.*, tom. VII, pag. 48. M. le cardinal Maury, *Essai sur l'éloquence de la chaire*, tom. I, pag. 200.

l'injustice commise envers ses proches soit la plus odieuse de toutes, n'y auroit-il pas la plus étrange inconséquence à croire que nous ne manquerions pas au devoir de l'honnête homme, en refusant à leur mémoire, je ne dis pas l'hommage, mais le tribut sacré pour tous les cœurs sensibles, d'un éloge solennel qui puisse les sauver de l'oubli? Voudrions-nous faire plus de compte des méchants qui nous accuseroient de complaisance, que des bons qui réclament de nous la vérité? Quoi donc! nous n'hésitons pas, et peut-être à tort, de louer même des étrangers dont le mérite nous est bien moins connu et moins attesté: pourquoi le scrupule de l'amitié et la peur d'exciter l'envie nous empêcheroient-ils de louer ceux dont la vertu n'eut rien d'équivoque; surtout quand ils ont quitté la vie, et qu'il est trop tard pour les flatter, maintenant qu'ils sont enlevés aux panégyristes et aux censeurs, comme à tout le reste?

C'en est assez pour mon apologie: ce discours étoit indispensable;... travaillons à le rendre utile à ceux qui l'écoutent...

Il étoit naturel que saint Grégoire parlât de son père et de sa mère: Gorgonie sa sœur, lui-même, leur devoient les principes de l'éducation chrétienne.

Pag. 178. Qui est-ce (demande-t-il), qui ne connoisse l'Abraham et la Sara de notre siècle, je veux parler

de Grégoire et de Nonne son épouse, dont les noms seuls excitent à l'amour de la vertu ?

Il établit entre eux et ces vénérables patriarches d'ingénieux rapprochements.

C'est d'eux que Gorgonie a tiré sa naissance et la gloire de son nom; c'est d'eux qu'elle a reçu les germes de la piété, et le bonheur de vivre chrétiennement, comme de mourir avec les douces espérances qui donnent à l'âme une sainte joie. Sa patrie fut la céleste Jérusalem ;... sa noblesse, l'étude qu'elle fit constamment du divin modèle, pour en retracer dans sa personne les perfections.

De là, l'orateur prend occasion de détailler les vertus de la sainte; sa chasteté, même dans l'état de mariage.

La chair n'étouffa point en elle les mouvements Pag. 180.
de l'esprit. La dépendance où elle étoit sous la domination de son époux, ne lui fit point oublier le maître de l'univers; mais après avoir obéi à tous les devoirs que lui imposoient ses engagements d'épouse, ou plutôt la volonté souveraine qui a fait les époux, elle finit par se consacrer tout entière au Seigneur...
Quelle femme étoit plus faite pour attirer les regards; Pag. 181.
et les rechercha moins? Qui sut jamais mieux garder le juste tempérament entre le sérieux et l'enjoué? Rien dans sa gravité de farouche et d'incommode; rien dans ses épanchements qui sentît

l'abandon. Réserve toujours alliée à la prévenance ; équilibre parfait de noblesse et de bonté. Écoutez ces leçons, ô vous toutes qui n'aimez que l'éclat, etc...

Me sera-t-il permis de faire entrer dans son éloge un genre de mérite qu'elle savoit bien réduire à sa juste valeur, comme toutes les femmes vraiment modestes ; mais dont on est réduit à faire un titre d'honneur, aujourd'hui que la parure est devenue la principale affaire d'un sexe frivole que ne ramènent ni les exhortations ni les principes ? Elle, avec tous les avantages de la nature, on ne la vit jamais occupée du soin de relever l'éclat de sa beauté par la richesse des ornements. Nul empressement à faire ressortir ses blonds cheveux par les apprêts menteurs d'une toilette plus propre à déshonorer qu'à embellir la beauté même ; point d'habits flottants et remarquables par la magnificence ; point de ces pierreries dont les feux étincelants au dehors appellent les regards sur celles qui les portent. Jamais elle n'eût souffert qu'un pinceau imposteur, rival insolent de la Divinité, dégradant ses traits naturels par des agréments payés à si vil prix, et ajoutant, pour ainsi dire, à son visage un visage étranger, dérobât sous un masque hypocrite l'œuvre du Créateur pour substituer des couleurs mensongères faites seulement pour les impudiques regards et les vains triomphes des courtisanes, et corrompre, par ces méprisables artifices, l'empreinte originelle qu'elle

réservoit à l'œil de Dieu et au siècle à venir. Elle étoit uniquement jalouse d'orner son âme des vertus qui font la vraie beauté (1). Ses joues ne connois- Pag. 182. soient d'autre rouge que celui de la pudeur, d'autre blanc que celui qui vient de l'abstinence ; elle abandonnoit tout le reste à celles qui ne savent plus rougir que de rougir encore.....

Puis l'éloge de la pénétration de son esprit.

Ses avis, que l'on consultoit non-seulement au sein de sa famille, mais au dehors, étoient regardés comme autant d'oracles.

De là, saint Grégoire passe à l'éloge de sa réserve dans

(1) Littéralement : « Elle ne faisoit point usage de ces riches parures, » où brille l'or artistement travaillé pour donner du lustre à la beauté, ni » de ces tresses blondes, qui se montrent aux yeux, ou se laissent aperce- » voir à travers une gaze légère, ni de ces boucles qui descendent en spi- » rales, ni de cet appareil scénique, élevé sur une tête dont il dégrade la » noblesse ; ni de la richesse d'une robe diaphane et flottante à long plis, » ni de l'éclat et de la beauté de ces pierres précieuses, dont les jeux lumi- » neux sillonnent la clarté du jour, et colorent tous les objets environ- » nants ; ni de ce fard mensonger et de ce coloris trompeur, dont on peint » le visage, ni de cette beauté qu'on achète si facilement, et à si bas prix, » travaillée par un peintre terrestre, qui, dénaturant l'ouvrage du souve- » rain Créateur, cache, sous des couleurs artificieuses, la figure que Dieu » lui-même a formée, la dégrade honteusement en voulant l'ennoblir, et » transforme l'image de la Divinité en une idole impure, prostituée à tous » les regards lascifs, en s'appliquant à dérober, sous le masque d'une » beauté artificielle, la figure naturelle qui doit retourner à son divin Sau- » veur, et au siècle futur. » (*Esprit de S. Basile*, etc., pag. 109, 110. Paris. 1824.)

son langage, de son zèle et de sa libéralité envers les églises, de sa profonde vénération pour les ministres des autels, de l'accès qu'avoient auprès d'elle tous les gens de bien, de sa charité à l'égard des indigents et de tous ceux qui étoient dans l'affliction.

Pag. 183. L'aspect des malheureux n'altéroit point sa tranquillité, mais aussi ne fermoit point son cœur à la commisération.... Qui montra jamais une âme plus indifférente à ses propres souffrances, plus vivement touchée de celles des autres? qui jamais tendit aux indigents une main plus libérale? *La porte de sa maison*, comme celle du saint patriarche Job, *fut toujours ouverte à ceux qui venoient y frapper;* et nul étranger, rebuté par elle, ne fut contraint d'aller chercher ailleurs un asile. Comme lui, elle étoit l'œil des aveugles, le pied des boiteux, la mère des orphelins. A l'égard de sa compassion pour les veuves, quel plus grand témoignage dois-je en apporter que celui de Dieu même, qui l'en a récompensée en ne permettant pas qu'elle le devînt? S'étant appauvrie pour enrichir les pauvres de Jésus-Christ, elle n'a laissé à la terre que son corps, donnant tout en échange pour les célestes espérances, et n'assurant à ses enfants d'autre bien que l'exemple de ses vertus, et la noble émulation de ressembler à leur mère.

[Marginal references: Job. xxxi. 3. — Ibid. xxix. 15.]

Il décrit ses austérités, dont il anime le récit par ces exclamations vives :

O chair flétrie par la pénitence, où l'âme sans presque aucun secours d'aliments corporels, et comme déjà dégagée de la matière, sembloit seule retenir la vie; ou plutôt, par un exercice journalier de la mort, prévenir la nécessité de la mort pour arriver à la liberté, et n'avoir pas à dépendre des sens!... O saints cantiques de David qui jamais ne sembliez longs à sa piété! O membres délicats qui aimiez à vous courber sur une terre froide, et à supporter des souffrances au-dessus de la nature!... O sources de larmes, qui couliez dans l'angoisse pour produire des moissons de saintes joies! Cris échappés de son cœur durant le silence des nuits, qui perciez la nue, et pénétriez jusqu'à Dieu! Soupirs brûlants, échappés dans les ardeurs de l'oraison, qui braviez et l'inclémence des saisons et l'épaisseur des ténèbres! etc., etc. (1).

Pag. 184.

Ps. cxxv. 6.

Tant de piété n'est pas restée sans récompense, même dans la vie présente.

Cette transition amène saint Grégoire au récit des miracles par lesquels le Seigneur s'est plu à glorifier la sainte avant sa mort; miracles (dit-il) dont plusieurs sont de notoriété publique : pour les autres restés ensevelis sous les voiles d'une sage discrétion, il atteste la

Pag. 186.

(1) Bossuet a imité tout ce morceau dans son *Oraison funèbre du P. Bourgoing*, pag. 155 de la 2ᵉ part. des *Oraisons funèbres*, édit. de Renouard. Paris, in-12.

connoissance particulière qu'en avoit eue leur père saint Grégoire de Nazianze, présent au discours.

Pag. 187. Un songe extatique lui avoit révélé le jour précis de sa mort.

Peu auparavant elle avait reçu le baptême. Sa vie tout entière avoit été une longue préparation à la régénération céleste que le Saint-Esprit alloit lui imprimer; en sorte, je le dirai avec confiance, que
Pag. 188. l'auguste sacrement fut pour elle plutôt le sceau de sa prédestination qu'une grâce. Le baptême de son époux manquoit encore à l'accomplissement de ses vœux et de son bonheur. Vous attendez de moi son éloge : un mot, un seul mot me suffira : c'étoit l'époux de Gorgonie. Cette faveur lui fut accordée... Il ne lui restoit plus rien à désirer sur la terre. Elle savoit que l'heure fatale n'étoit pas loin. S'étant mise au lit, comme dans son tombeau, après avoir donné à son époux, à ses enfants et à ses amis les instructions analogues à ses devoirs et à ses tendres sentiments d'épouse, de mère, de sœur, après les avoir entretenus magnifiquement de la vie future où elle entroit, faisant de son dernier jour, un jour de fête et de triomphe; elle s'endormit, pleine, non pas de ces jours que nous mesurons à la manière des hommes et qu'elle n'avoit pas désirés, jours mauvais et si souvent troublés par l'alliage de ce limon impur que nous apportons sur cette terre de mensonge,

mais de jours consommés dans la loi de Dieu ; et dans une durée si courte en apparence, surpassant de beaucoup la vie prolongée jusqu'à la plus extrême vieillesse. Ainsi mourut Gorgonie ; disons mieux : ce fut ainsi qu'elle s'échappa du monde, qu'elle prit son essor vers le ciel, qu'elle fit l'échange de cette vie pour une meilleure, que son âme quitta son corps, même avant la dernière séparation.

Cette particularité alloit échapper de ma mémoire ; mais vous ne l'auriez pas souffert, vous, son père spirituel, vous, témoin du prodige, et qui nous l'avez appris, tant pour sa gloire que pour enflammer en nous le désir de mourir comme elle... Gorgonie touchoit au dernier moment. Autour d'elle, étoient rangés en grand nombre, ses parents, ses domestiques, des étrangers mêmes, venus payer à la piété chrétienne le tribut accoutumé ; sa mère, d'un âge si avancé, dans les déchirements d'une séparation qu'elle eût voulu partager. Toutes les âmes étoient Pag. 189
en proie à la plus vive douleur, avides d'entendre sortir de ses lèvres quelque parole, qui pût être par la suite un gage de souvenir. On eût désiré même lui adresser quelques mots, on étoit retenu par la crainte. Partout des larmes muettes, le pressentiment d'une affliction inconsolable, le secret reproche de plaindre une si belle fin, un silence profond ; cette mort, dans son auguste appareil, avoit l'air d'une cérémonie sacrée. Elle, cependant, à juger par ce que l'on

voyoit, ne respiroit point; plus de mouvement, plus de voix; cette apparente immobilité laissoit croire qu'elle n'étoit plus. Quand tout à coup le saint pasteur qui l'assistoit, attentif à tout ce qui se passoit sous ses yeux, s'aperçut d'un léger mouvement sur ses lèvres; il approche son oreille avec la sainte confiance que lui donnoit et son caractère et l'état de son cœur. Mais que ne prenez-vous vous-même la parole pour nous expliquer ce mystérieux silence? Personne au monde ne suspectera votre récit. C'étoit, messieurs, une psalmodie qu'exprimoit sa bouche mourante, une psalmodie du genre de celles dont nous accompagnons le départ de la vie, et bien véritablement le témoignage de l'entière liberté avec laquelle elle s'en alloit. Heureux! heureux, celui à qui il sera donné d'expirer au milieu de semblables
Ps. IV. 9. paroles! Qu'étoient-elles donc? les voici: *In pace, in idipsum dormiam, et requiescam;* c'est pour cela que je dormirai dans la paix et que je me reposerai. Tel fut le cantique que vous fites entendre, ô héroïne incomparable! et ce cantique étoit votre propre histoire; c'étoit-là l'épitaphe que vous-même imprimiez sur la pierre du sépulcre... Votre mort ne fut que le sommeil où dorment les amis de Dieu. Ah! sans doute, les biens dont vous jouissez maintenant ne peuvent entrer en comparaison avec ce qui se découvre à nos sens; vous participez aux saints cantiques qui célèbrent les immortelles béatitudes;

votre voix se mêle aux chœurs des anges, à la céleste hiérarchie, vous en contemplez la gloire, vous plongez dans les mystères ineffables de cette Trinité adorable qui se communique à vous tout entière, non plus comme au temps où l'âme appesantie encore par les liens de la prison mortelle, n'en pouvoit soutenir les rayons, mais sans nuage, mais pour vous pénétrer et vous inonder de ses inépuisables clartés. Fasse le ciel que vous soyez en possession de cette béatitude, dont votre foi et l'élévation de vos pensées vous avoient mérité déjà que les divines émanations en parvinssent jusqu'à vous, dès votre séjour sur la terre! Que si vous êtes touchée de ces hommages rendus à votre mémoire, et si le Seigneur Pag. 190.
permet qu'au sein de leur félicité les âmes saintes ne soient pas insensibles à ce foible prix de leurs vertus; agréez ce discours que tant d'autres eussent mieux fait que moi, et auquel je bornerai les honneurs funèbres que je vous dois. Avant de vous les rendre, déjà ma bouche avoit rempli le même devoir envers notre frère Césaire. Ainsi donc, j'étois destiné à ne payer la dette de la tendresse fraternelle que par un éloge mortuaire! Obtiendrai-je après vous un semblable honneur? Je l'ignore. Puissé-je du moins me rendre digne des seules récompenses qui soient conformes à la volonté de Dieu, tant pour le séjour de mon pélerinage sur la terre, que pour la demeure immuable de l'éternité dans notre Sei-

gneur Jésus-Christ, à qui appartient la gloire, avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

Éloge funèbre de son père saint Grégoire, mort évêque de Nazianze.

Prononcé dans cette ville en 374.

Saint Basile-le-Grand étoit présent à ce discours. Saint Grégoire lui adresse la parole :

Pag. 286 et suiv.
Homme de Dieu, serviteur fidèle et dispensateur éclairé des divins mystères!... D'où venez-vous? dites-moi quel motif a guidé vos pas en ce lieu, quel avantage recueillerons-nous de votre présence? Je sais bien que, dans toutes vos démarches, c'est le mouvement de l'Esprit de Dieu qui vous dirige, le zèle de sa gloire qui vous anime, l'intérêt de vos frères qui vous amène au milieu d'eux. Est-ce moi que vous venez visiter? est-ce le pasteur que vous cherchez? est-ce le troupeau que vous avez l'intention d'examiner? Si c'est pour moi, vous me trouvez à peine vivant, et comme frappé de mort dans la plus chère partie de moi-même, accablé par le seul aspect de ce lieu où tout nous rappelle celui que nous avons perdu, ce directeur si sage, qui éclairoit nos pas, en portant le flambeau devant nous, et nous montrant la lumière pour nous conduire dans les sentiers du salut; un pasteur orné de toutes les

vertus et de toute la science du saint ministère, consommé par une expérience de tant d'années, plein de jours et de prudence, dont la vieillesse, pour emprunter les paroles de Salomon, fut une couronne d'honneur. Vous voyez un troupeau, abattu, désolé, plongé dans la plus extrême affliction: plus de pâturages où il puisse chercher le repos; plus de source salutaire où il aille se désaltérer : il erre dans des lieux sauvages, à travers les solitudes et les précipices, à la veille de s'y perdre et de s'y anéantir, désespérant de trouver jamais un pasteur qui remplace, par sa sagesse et ses talents, celui dont il est privé; trop heureux d'en pouvoir rencontrer un autre, non pas qui égale le premier, mais qui ne lui soit pas trop inférieur.

Prov. XVI. 31.

Sans doute ces trois motifs concouroient à la fois à la démarche que vous faites. C'est moi, c'est le troupeau, c'est le pasteur qui vous ont amené ici. Chacun de nous attendons donc, de l'esprit de sagesse qui vous anime, le remède approprié au mal qui nous presse. Dites-nous des choses qui fassent éclater encore davantage la haute prudence dont vous êtes doué. Comment vous y prendrez-vous? D'abord si vous décernez à celui que nous pleurons l'éloge que sa vertu réclame, ce ne sera pas un stérile panégyrique, un simple présent funèbre déposé sur sa tombe; mais vous ferez de sa vie et de tout le plan de sa conduite, un modèle proposé à l'imitation.

En second lieu, si vous arrêtez un moment nos pensées sur la vie et sur la mort, sur l'union et la séparation de l'âme et du corps, sur les deux mondes, c'est-à-dire sur cette scène caduque et périssable qui est sous nos yeux, et sur cet autre monde qui ne se découvre encore qu'à l'intelligence : vous nous pénètrerez d'un saint mépris pour ce vain théâtre de mensonge et d'éternelles vicissitudes où nous sommes emportés dans tous les sens, et comme battus par des flots orageux; pour nous attacher Pag. 288. sans réserve à ce monde permanent et divin, où il n'y a plus d'inconstance et de changement, plus de trouble ni de confusion. Présentées par une bouche éloquente comme la vôtre, ces sublimes méditations, si propres non-seulement à calmer les chagrins de la séparation, mais à faire concevoir une sainte joie, élèveront nos âmes, couvriront nos maux présents des espérances de l'avenir. Elles nous animeront par la confiance, que nous aussi, dans notre course rapide, nous allons nous réunir à un bon maître; que l'habitation dans la patrie vaut mieux, bien mieux que le passage dans la terre d'exil; que la mort qui nous introduit dans une vie nouvelle, est le port tranquille où le navigateur trouve le repos à la suite des tempêtes; et que, de même encore que des voyageurs arrivés les premiers au terme d'une longue route, sont dans une situation meilleure que ceux qu'ils ont laissés derrière eux, en-

gagés dans les embarras du voyage : ainsi, pour la carrière de la vie, ceux qui sont déjà en possession de la céleste demeure, sont bien plus heureux que ceux qui ont encore à en parcourir les sentiers laborieux et semés d'écueils.

Tels sont les motifs de consolation que vous nous offrirez. Mais ce troupeau affligé, comment adoucirez-vous sa peine? Commencez par lui promettre que vous même, vous, dont il n'est personne qui n'aspire à l'honneur de se reposer sous vos ailes; vous, de qui nous sommes plus empressés d'entendre la voix, qu'on ne l'est dans les ardeurs d'une soif dévorante, de rencontrer une onde pure, vous voudrez bien le présider et le diriger. Assurez-nous encore que ce bon pasteur, qui a donné sa vie pour son troupeau, ne l'a pas délaissé; mais qu'il est toujours présent au milieu de nous, qu'il nous conduit dans les saints pâturages, qu'il y marche à notre tête, qu'il connoît ses brebis et qu'il en est connu; que s'il ne se laisse point voir d'une manière sensible, il est du moins avec nous d'une manière spirituelle; qu'il combat pour son troupeau contre les loups, et qu'il ne permettra pas que l'étranger s'insinue furtivement dans la bergerie, comme les voleurs, pour détourner les âmes de la saine doctrine dont il les a nourris. Je ne doute pas que ce ne doive être là le fruit de son intercession auprès de Dieu, plus efficace encore que sa doctrine même; aujourd'hui,

que libre des entraves du corps, affranchi du limon impur qui enveloppe nos intelligences, il est uni plus étroitement à Dieu, il converse sans voile avec l'Esprit créateur, sans nuage, et qu'associé, à la nature des anges, il jouit, si l'on peut parler ainsi sans témérité, du glorieux privilége de leur indépendance.

Avec l'éloquence naturelle, et la force de conception qui vous caractérise, vous réussirez mieux par vous-même, que je ne pourrois le faire avec toutes mes instructions, à nous développer ces augustes vérités. Cependant, comme il seroit possible que le défaut de connoissance des détails ne vous permît point d'embrasser l'ensemble des vertus de Grégoire, je vais présenter une légère esquisse des principaux mérites qui m'ont le plus frappé dans sa personne.
Pag. 289. Cette simple ébauche mise sous les yeux d'un peintre tel que vous, vous fournira le dessin d'un éloge plus complet, et digne des regards de tous les âges.

Le saint évêque, dont nous lisons l'éloge, n'étoit point né chrétien. Son panégyriste nous apprend qu'il avoit été d'abord engagé dans la secte des *Hypsistaires* (1),

(1) Ces Hypsistaires, dont aucun autre des anciens ne parle, et dont les modernes, pour la plupart, ne nous apprennent que peu de choses, semblent, dit Tillemont, avoir beaucoup de rapport avec les Messaliens, que décrit saint Epiphane, et avec les Célicoles d'Afrique, marqués dans saint Augustin. (*Mém.*, tom. IX, pag. 311.)

composé monstrueux de paganisme et de judaïsme, qui faisait profession de ne reconnoître qu'un seul Dieu tout-puissant, de rejeter les idoles et les sacrifices, en rendant un culte spécial au feu et aux flambeaux, observant le sabbat, et méprisant la circoncision. Mais

A peine ses yeux eurent-ils rencontré la lumière de la vérité, qu'il s'y attacha avec une ardeur telle, que je ne sais, (dit saint Grégoire), ce que je dois le plus admirer, ou de la grâce puissante qui l'appela, ou de sa docilité à suivre le mouvement de la grâce. Pour elle, il ne craignit pas d'encourir et la disgrâce d'une mère, et la perte de sa fortune, témoignant plus d'ardeur à soutenir le poids de l'ignominie, que d'autres à poursuivre les premiers honneurs. Ce glorieux avantage lui est commun avec un grand nombre d'autres. Il faut que tout le monde vienne à son tour se prendre aux filets des saints pêcheurs, et s'enfermer dans la vaste étendue de la divine barque de l'Evangile, les uns plus tôt, les autres plus tard. Mais voici des circonstances qui lui sont particulières, et que je ne dois pas omettre : c'est qu'avant de s'être rangé de notre bord, il étoit à nous. La régularité de ses mœurs l'incorporoit à la famille chrétienne. Comme il en est beaucoup parmi nous qui ne sont pas avec nous, parce que la dépravation de leurs mœurs les retranche de notre communion ; ainsi, il en est beaucoup au-dehors qui nous appartiennent, parce qu'ils ont prévenu la

foi par les mœurs ; le nom de chrétien leur manque, mais ils ont les œuvres. De ce nombre étoit mon
Pag. 290. père, rameau étranger, mais qu'une vertu naturelle ramenoit vers nous.

L'orateur s'est introduit sans effort dans son sujet. Les vertus de son héros se rangent d'elles-mêmes sous sa plume; sa tempérance, son désintéressement, sa prudence. La foi en fut la récompense; son épouse, l'instrument de sa conversion. C'étoit l'illustre Nonne, que l'Église a mise au nombre des saintes. L'éloge de celle-ci étoit inséparable de celui de son époux : saint Grégoire le fait avec la double effusion de l'admiration et de la tendresse filiale.

On auroit été chercher aux extrémités du monde, et parmi les classes diverses de la société humaine, il eût été impossible d'y rencontrer deux êtres mieux faits l'un pour l'autre; tout ce qu'il y a de plus excellent dans les deux sexes se trouvant réuni dans ce seul couple, aussi bien assorti par les vertus que par les rapports extérieurs. Bien que supérieurs à tous les autres, ils ne s'effaçoient point réciproquement; tant le mérite individuel établissoit entre eux un parfait équilibre.

Par une disposition toute contraire à la conduite d'Ève à l'égard de notre premier père, celle-ci fut pour son époux un moyen de salut. Soumise en tout le reste à son mari, comme le veut l'union conjugale,

sur ce point seul elle ne craignoit point de prendre l'autorité du commandement. Et si c'est là pour elle un assez beau titre de gloire; que ne doit-on pas penser de la docilité de son mari à s'y soumettre?

L'éloquent évêque s'arrête sur chacune des plus éminentes vertus de Nonne, qu'il relève par l'art des contrastes.

Sa piété, la véritable noblesse, qui nous fait connoître et notre point de départ et le terme de notre course; sa charité envers les pauvres, en tête desquels il faut placer ses proches tombés dans l'indigence. Ne leur donner que le rigoureux nécessaire, c'est les ramener au sentiment de leur misère, bien plus qu'en soulager le fardeau..... Parmi les femmes, les unes excellent à augmenter leurs revenus, d'autres font leur capital de la piété; très peu réussissent à concilier ces deux intérêts. Nonne sut les faire marcher de front; occupée du soin de ses affaires domestiques, comme si elle eût été indifférente aux exercices de la piété; appliquée à toutes les pratiques de religion, comme si elle eût été étrangère à tout détail domestique; ne se faisant jamais de l'un un obstacle qui l'empêchât de vaquer à l'autre; au contraire, aidant et fortifiant tous ses devoirs par leur influence réciproque : il n'y avoit ni temps, ni lieu de prière qui échappât à sa piété; c'étoit là sa pre-

mière occupation. Sa prière étoit animée de la vive confiance d'être à l'instant même exaucée.

Après un détail circonstancié de la vie édifiante de cette sainte femme :

Pag. 292. J'omets (dit l'orateur) une foule de particularités qui n'ont eu pour témoin que Dieu, et quelques personnes de son intérieur, qui étoient dans le secret de ses bonnes œuvres. Pour ce qui m'est personnel, à peine mérite-t-il d'être rappelé, puisque j'ai si mal rempli son espérance. Je n'étois pas encore né, que déjà, sans rien appréhender de l'avenir, elle m'avoit voué au Seigneur, et du moment où je vis le jour, elle me consacra à son service. Grâces à la bonté divine, ses vœux ni la victime ne furent pas entièrement rejetés. Ainsi les vertus dont son âme avoit reçu l'heureux germe, se manifestoient par des développements progressifs. Semblable à l'astre du
Pag. 293. jour qui commence par jeter à son lever une lumière douce, pour lancer à son midi ses rayons avec plus de force et d'abondance; ainsi cette vertu chrétienne, d'abord cachée aux regards, finit par éclater de tout son lustre.

Elle avoit sous les yeux, dans sa propre maison, un puissant motif pour exercer sa piété. Unie à un époux d'un culte différent du sien, elle souffroit impatiemment, elle, sur tout le reste si courageuse et si résignée! de n'être à Dieu qu'à moitié, et de n'être

pas unie par l'esprit à celui avec qui elle ne faisoit qu'un seul corps. Jour et nuit suppliante et prosternée aux pieds de Dieu, elle le conjuroit avec larmes de lui accorder le salut de son époux. Elle le sollicitoit lui-même par tous les moyens que son ingénieuse charité pouvoit fournir, et surtout par la plus puissante de toutes les exhortations, l'exemple de ses mœurs et le zèle ardent de sa piété. Il étoit impossible que l'eau, tombant goutte à goutte, ne finît par creuser la pierre; et qu'avec le temps, des efforts aussi bien soutenus ne remportassent la victoire.

Grégoire, converti, fut bientôt admis au baptême. La Pag. 294.
cérémonie en fut accompagnée de circonstances surnaturelles. Avant de les raconter, notre saint évêque use de cette précaution :

Je ne parle que pour les âmes pieuses qui m'entendent; ce qui sort de l'ordre commun ne trouve point de créance chez les profanes... Comme Grégoire sortoit de l'eau, il parut environné d'une lumière écla- Pag. 295.
tante, témoignage des vives dispositions avec lesquelles il avoit reçu le don de la foi. L'évêque qui faisoit la cérémonie, frappé du prodige, ne put se retenir, et s'écria que c'étoit là le successeur que le Ciel lui destinoit.

L'orateur rapproche ce fait d'autres miracles semblables rapportés dans les livres saints.

La suite ne démentit point ces heureux commence- Pag. 296.

ments. Admis au sacerdoce et à l'épiscopat, il se pénétra bientôt des fonctions augustes du saint ministère, par la méditation des livres saints, par des études profondes, qui en peu de temps l'égalèrent aux plus savans théologiens. Mais son zèle ne se borna point à la science. Sa vie fut véritablement celle d'un saint; et les traits qu'en rapporte son éloquent panégyriste y laissent reconnoître un évêque digne des temps apostoliques.

La situation où Grégoire trouva son Église de Na-
zianze, le plaçoit au milieu d'une forêt inculte, aban-
donnée, hérissée d'épines, où tout étoit à réformer,
tout à créer. Il vint à bout d'en faire une nouvelle Jé-
rusalem, une seconde arche portée sur les flots, l'i-
mage de Bethléem devenue la capitale du monde
pour avoir été le berceau de Jésus-Christ, créateur et
vainqueur du monde. Au dehors, l'hérésie et le
schisme menaçoient l'unité catholique; l'autorité de
ses vertus et la pureté de sa croyance ramenèrent
à nous ceux qui s'en étoient séparés, et rétablirent
la paix dans l'Église. Le moyen, au reste, de par-
Pag. 297. courir en détail tant d'éminentes qualités, ou de
discerner ce qu'il y auroit à omettre, dans l'im-
puissance de tout dire? Ce que l'on se rappelle sem-
ble effacer toujours ce que l'on vient de raconter.
Ainsi je me sens plus embarrassé de ce que je dois
taire, que les autres panégyristes ne le sont de ce
qu'ils doivent exprimer; et l'abondance même de
la matière devient une cause de stérilité.

L'orateur n'en poursuit pas moins le tableau de son administration tant publique que domestique. A l'occasion de sa charité : Pag. 298.

Qui a témoigné jamais plus de compassion envers les pauvres ; cette partie du genre humain si méprisée et si peu faite pour l'être? Qui jamais les assista avec une libéralité plus généreuse? Ne se croyant que l'économe d'un bien qui n'étoit pas à lui, les soulageant dans leurs besoins de tout son pouvoir, prenant non sur son superflu, mais jusque sur son nécessaire; plus satisfait de donner que les autres d'amasser ; répandant ses aumônes sans nulle distinction, sans humeur et sans reproches, ce qui vaut mieux souvent que l'aumône elle-même ; aimant mieux étendre ses bienfaits sur l'indigent qui ne les mérite pas, que de risquer, par une réserve soupçonneuse, d'en frustrer ceux qui les méritent. Ce qui rehausse en- Pag. 299. core le prix de sa libéralité, c'est le mépris qu'il faisoit de l'honneur qui pouvoit lui en revenir... Trop souvent l'ostentation est le secret ressort de la bienfaisance : on veut des témoins, et quand on n'en a pas, la bienfaisance tarit.

La brillante et féconde imagination du saint docteur, lui fournit sans cesse de nouvelles couleurs pour peindre les vertus diverses de son héros. Parle-t-il de son humilité :

Elle n'avoit rien de contraint, rien de super-

Pag. 300. ficiel... Ce qui fait l'humilité, ce n'est pas le costume, mais le cœur; ce n'est pas de marcher tête inclinée ou baissée à terre, de traîner sa voix avec lenteur, de laisser croître sa barbe, ou flotter ses cheveux négligemment;.... dehors hypocrites qui ne trompent pas long-temps, parce que rien de factice n'est durable... Simple dans ses habits également éloignés de la recherche et de la négligence... sobre dans ses repas, sans affecter jamais de le paroître.... Celle de ses vertus qui le caractérisent le plus particulièrement, et à laquelle l'opinion publique a rendu un éclatant hommage, ce fut son
Pag. 301. courage à pardonner les injures,.... Grégoire ne mettoit pas un instant entre l'outrage et le pardon; et sa promptitude à oublier, prévenoit jusqu'au sentiment pénible de l'offense.... Susceptible peut-être des saillies de la vivacité dans les intérêts de la religion où le zèle s'abandonnoit; mais dans ces cas mêmes, en défiance contre son propre cœur, il se préparoit de loin à l'attaque, et se mettoit en mesure contre les emportements de la sensibilité....
Pag. 302. Il étoit impossible de rencontrer un homme plus indulgent et plus doux, qui méritât mieux l'honneur d'offrir à Jésus-Christ les oblations saintes.... Ceux mêmes, contre qui il étoit obligé de sévir, ne pouvoient lui refuser leur amour et leur admiration, parce que sa clémence prévaloit sur le châtiment. La sévérité de l'homme juste vaut mieux

que l'indulgence du méchant. C'est que l'utile rigueur du premier est tempérée par la douceur, mais la perversité de l'autre rend jusqu'à sa bonté suspecte.... Il n'est rien communément de plus salutaire que la facilité à pardonner; elle force Pag. 303.
celui qui s'est permis l'offense, à rougir de sa conduite; elle le ramène de la crainte à l'amour et à la bienveillance, de tous les moyens le plus sûr et le plus efficace.... Cependant ce caractère de simplicité, porté si loin, ne nuisoit point à sa pénétration, non plus qu'à son activité dans le maniement des affaires. Ces qualités en apparence incompatibles, la simplicité tenant de près à la douceur qui peut dégénérer en mollesse, l'activité touchant à la brusquerie qui repousse l'humanité, Grégoire savoit les réunir par un merveilleux accord : ardent, empressé, mais sans passion, et fléchissant avec habileté au besoin, comme l'auroit fait un homme étranger aux affaires; ce qu'il faisoit bien voir, tant dans la liberté de ses avis, que dans l'administration des emplois publics qui lui ont été confiés. Il joignoit la prudence du serpent dans le discernement du Matth. x. 16.
mal, à la simplicité de la colombe dans l'action du bien. Sa prudence n'étoit point artifice; sa simplicité, incapacité : mais ces deux vertus n'en formoient qu'une seule, portée au plus haut point de perfection.

Le Ciel honora sa piété par des signes extraordi-

naires. Il étoit malade, et tout son corps étoit en proie à la souffrance. Ne nous étonnons pas de voir les saints eux-mêmes affligés, soit que Dieu veuille achever de les purifier, ou que ce soit une épreuve pour leur vertu, ou une instruction pour les foibles, qui apprennent de leur exemple à endurer les maux avec courage, et à ne pas se laisser accabler sous le poids de l'affliction. Il étoit donc malade,
Pag. 304. et c'étoit le jour même de Pâques, à ce saint jour, le roi des jours, durant la commémoration de cette éclatante nuit qui dissipa les ténèbres du péché,... que la maladie étoit dans toute sa force. Une fièvre brûlante dévorait ses entrailles ; la foiblesse alloit jusqu'à l'anéantissement ; l'estomac se refusoit à tout aliment ; le sommeil avoit fini ; pas un mouvement qui ne fût un supplice ; le pouls s'arrêtoit par intervalles. Tout l'intérieur de la bouche, le palais lui-même, jusqu'aux sommités de la langue, paroissoient dévorés d'ulcères qui ne permettoient pas à une goutte d'eau de s'introduire impunément. L'art des médecins, les vœux de l'amitié, les prières que sa famille adressoit au Ciel, tout étoit inutile ; pas le plus léger soulagement, plus d'espérance : le malade étoit à ce période extrême où quelques soupirs rares, entrecoupés, et le défaut de connoissance annoncent la prochaine dissolution. Nous nous étions rendus à l'église pour y offrir le saint sacrifice et implorer le Seigneur. Dans l'im-

puissance de tout autre remède, nous avions eu recours au grand médecin ; nous invoquions l'efficacité de cette nuit si sainte, notre dernière et unique ressource. Le dirai-je? étoit-ce pour célébrer la fête, ou pour nous livrer à notre douleur ? pour nous abandonner à la joie de cette grande solennité, ou pour honorer par des hommages funèbres un homme que nous ne comptions plus au nombre des vivants ? Que de larmes couloient des yeux d'un peuple entier ! quels profonds gémissements ! quels sanglots échappés de tous les cœurs, se confondoient avec le chant des psaumes ! On redemandoit au temple son pontife ; aux mystères sacrés leur ministre à Dieu un évêque si digne de ses autels... Qu'arriva-t-il donc? quel miracle avons-nous dû à cette nuit sacrée, et au Dieu sauveur de ce malade à l'agonie ? Le récit que j'entreprends me pénètre d'un secret frémissement... Les mystères saints alloient commencer ; les ministres, dans un profond recueillement, et le peuple rangé dans un bel ordre, Pag. 305. se tenoient dans un silence religieux, quand celui qui fait sortir les morts du tombeau, rappela notre évêque du sein des ombres de la mort. D'abord il se meut, bien qu'avec peine; bientôt il se relève avec force ; bientôt, d'une voix encore tremblante et confuse, il appelle un de ses domestiques, lui demande ses habits qu'il se fait apporter sans délai, et son bras pour le soutenir. Celui-ci étonné,

interdit, obéit à l'ordre de son maître. Grégoire, Exod. XVII. 12. comme autrefois Moïse sur la montagne, appuyé sur ce bras, unit ses prières à celles de son peuple, présent à l'autel, quoique loin de l'autel, offrant le sacrifice, bien que sans victime.... Dès le lendemain de Pâques, il se rendit à l'Eglise,.... où il offrit le saint sacrifice en action de grâce du bienfait qu'il avoit obtenu. Je compare ce miracle à Isa. XXXVIII. celui d'Ézéchias, etc.

A la suite de ce fait, saint Grégoire raconte d'autres prodiges qu'il assure avoir été opérés par les prières de son père et de sainte Nonne.

Revenant à son sujet :

Peut-être s'étonnera-t-on que je me sois arrêté si long-temps sur ces détails, comme s'ils faisoient seuls la matière de son éloge; et que j'aie différé de rendre compte de cette effroyable tempête dont on Pag. 307. l'a vu soutenir le choc avec tant de courage ... Notre siècle a vu le premier, et, je l'espère, le dernier exemple d'un tel scandale : un empereur apostat, renonçant à la raison, autant qu'à son Dieu. Comme si l'empire des Perses subjugué n'eût pas ouvert un assez vaste théâtre à son ambition, il se laissa persuader par les démons, qu'il y auroit pour lui plus de gloire encore à soumettre l'empire de Jésus-Christ. Tous les ressorts de l'impiété furent mis en œuvre;

séductions, menaces, artifices, violences, rien ne fut épargné. Ses desseins ne pouvoient rester cachés au point qu'on n'aperçût clairement la persécution à travers les déguisements dont il l'enveloppoit. Pourtant ce n'étoit point encore une conjuration déclarée. Julien s'embarrassoit peu de quelle manière il viendroit à bout de nous surprendre, par subtilité ou à force ouverte.

Personne qui l'ait combattu mieux que mon père, soit par un mépris plus prononcé, soit par une résistance plus courageuse. Le mépris, dont il eut plus d'une fois occasion de donner le témoignage par sa conduite avec les satellites et leur chef envoyés par l'empereur pour se saisir de nos églises, avec ordre de s'en emparer par force, si on leur en refusoit l'entrée. Ce capitaine, fier de la foiblesse qu'il avoit trou- Pag. 308.
vée ailleurs, s'étoit rendu ici, ordonnant d'un ton absolu qu'on lui livrât l'église. Mais bien loin de réussir dans son projet, il alloit courir le risque de la vie, si de plus sages conseils ne l'avoient déterminé à la retraite.... Sa courageuse résistance; en voici un trait. Le siége de Césarée étoit vacant; les habitants de cette ville étoient divisés sur le choix d'un nouvel archevêque. La chaleur des partis alloit jusqu'à menacer d'une sédition qu'il eût été difficile de prévenir ou de calmer; car outre l'effervescence naturelle qu'un semblable intérêt pouvoit inspirer à une ville aussi religieuse, l'éclat de cette église

et l'importance de son siége (1) étoient un motif de plus pour enflammer la dissension : tel étoit l'état des choses. Quelques évêques se trouvoient réunis pour nommer l'archevêque. Les partis divers proposoient chacun leur sujet, comme il ne manque guère d'arriver dans ces conjonctures, les uns selon leurs préventions, les autres avec des motifs plus épurés ; lorsqu'à la fin, le peuple se réunissant par un commun accord, tous les suffrages tombèrent sur un homme du premier ordre, d'une vie irréprochable (2), mais pas encore baptisé : il se nommoit Eusèbe. On se saisit de lui malgré toutes ses résistances, et avec le secours des gens de guerre qui se trouvoient alors à Césarée, on le traîna sur le siége épiscopal. Là on le présenta aux évêques pour qu'ils voulussent bien lui conférer le baptême et l'ordination, accompagnant cette demande d'injonctions qui laissoient désirer sans doute plus de gravité et de modestie, mais témoignoient toujours le zèle et la piété..... Les évêques, cédant à la contrainte, baptisèrent l'élu, le proclamèrent évêque, le placèrent sur le trône, lui imposèrent les mains,

Pag. 309.

(1) Le même saint Grégoire l'appelle ailleurs la mère de toutes les Eglises (*Epist.* XXII, pag. 785). On lui a même décerné le titre de patriarchat. (Voy. Marca, Thomassin, Tillemont.)

(2) Ce fut le prédécesseur immédiat de saint Basile, à qui notre saint évêque de Nazianze adressa plusieurs lettres, pour le féliciter et le consoler de l'honorable exil qu'il eut à souffrir pour la cause de la foi.

par condescendance plutôt que par une affection réelle, comme la suite l'a bien fait voir. Après qu'ils se furent retirés, se voyant en pleine liberté, ils tiennent conseil entre eux. (Fut-ce par un mouvement du Saint-Esprit? je l'ignore) toujours est-il qu'ils délibèrent, et prononcent que tout ce qu'ils avoient fait étoit nul; que la promotion étoit illégitime, sous le prétexte qu'il y avoit eu violence de la part de l'évêque, bien qu'il eût été lui-même victime de la violence, et qu'il s'étoit tenu des propos échappés en effet avec plus de vivacité que de réserve.

Quelle fut, dans ces circonstances, la conduite de notre grand évêque?

Grégoire, qui jugeoit sainement des choses, ne se laissa point entraîner par ce torrent, et n'approuva nullement la résolution des évêques... Puisqu'il avoit été fait à tous une même violence, tous devoient être également accusés, ou également absouts d'y avoir cédé... Bien plus, s'il y avoit des coupables, n'étoit-ce pas plutôt les évêques, dont le devoir leur commandoit de s'exposer à tous les périls de la résistance; au lieu de céder, comme ils avoient fait, aux emportements de la multitude, surtout dans un temps où il falloit songer à éteindre les querelles passées, plutôt que d'en exciter de nouvelles. L'affaire n'eut pas de suite. L'empereur, plein de ses projets, furieux contre les chrétiens, fut informé de cette élection. Il ne l'apprit qu'avec colère; son mé-

contentement éclata, et s'en prit à tout le monde. C'étoit l'archevêque qui se voyoit menacé, c'étoit Césarée entière qui trembloit pour elle-même. Le temple de la Fortune venoit d'être renversé dans un temps où la fortune lui sourioit : Julien ne l'avoit pas oublié; et ce souvenir aigrissoit la peine que lui causoit une élection qu'il supposoit être un attentat contre le droit et l'intérêt public. Le gouverneur de la province, ennemi personnel de l'archevêque (1), secondoit les vues de l'empereur. Il écrivit fortement à ceux qui l'avoient nommé, de se porter pour ses accusateurs, et ses lettres respiroient la menace. Mon père, à qui une de ces lettres fut adressée, sans se laisser émouvoir, sans balancer, répondit (Écoutez, Messieurs, avec quelle liberté et dans quel esprit il répondit) : « Illustre gouverneur, nous n'avons
Pag. 310. » d'autre maître, d'autre juge de nos actions que le » Dieu à qui l'on fait maintenant la guerre. C'est à lui » à examiner l'élection que nous avons faite légitime- » ment, conformément à notre discipline et à sa vo- » lonté. Il dépend de vous, si vous le voulez, de nous » poursuivre; il ne dépend pas de vous de nous faire » condamner ce que nous avons fait dans les règles, à » moins que vous ne prétendiez nous prescrire des » lois dans une matière qui ne regarde que nous et

(1) A cause des différends qu'ils avoient eus ensemble dans l'administration des affaires civiles. (Tillem., *Mém.*, tom. IX, pag. 66.)

» notre religion.» Cette généreuse réponse excita l'admiration du gouverneur lui-même, comme nous l'avons appris de ceux qui étoient dans sa confidence, bien qu'il eût paru d'abord s'en irriter. Elle arrêta les projets hostiles de l'empereur, sauva Césarée du péril qui la menaçoit, et nous-mêmes du compromis auquel nous nous étions exposés.

Après la mort de cet archevêque, la même ville se trouva encore agitée pour une cause semblable. Il falloit lui donner un successeur.

Nulle équivoque sur la supériorité du mérite, comme parmi les astres on n'a pas besoin de nommer le soleil. Tous le connoissoient, et bien plus particulièrement encore la partie la plus distinguée et la plus saine, tant du peuple que du clergé, à qui seul, ou du moins de préférence à tout autre, devroit appartenir le droit des élections (nos églises s'en trouveroient beaucoup mieux), plutôt que de l'abandonner à quelques privilégiés, ou bien à une multitude ignorante, emportée, et par une conséquence inévitable, à ce qu'il y a de plus vénal, de plus méprisable dans cette même multitude... S'il en eût été ainsi, qui eût pu vous oublier, vous, ô homme incomparable! que les mains de Dieu ont perfectionné, vous qui n'êtes point asservi sous le joug du mariage, qui ne possédez rien en propre, et ne connoissez point les foiblesses de la chair et des sens; vous le plus savant, le plus élo- Pag. 311.

quent, le plus sage des hommes ; mon ami, le compagnon de mes études, de ma vie entière, la moitié de moi-même! Que ne m'est-il permis de publier ailleurs qu'en votre présence tous mes sentiments! Mais j'aurois à craindre le reproche de flatterie, si je ne mettois ici quelque réserve à votre éloge. Pour revenir donc à mon sujet, le Saint-Esprit connoissoit bien celui dont il avoit fait choix ; mais l'envie s'y opposoit ; de la part de qui? Je m'abstiendrai de les nommer, je laisse ce soin aux langues satyriques, qui se font un jeu de nous décrier... Grégoire avoit pénétré les vues de l'Esprit Saint ; il exhortoit tout le monde à se dépouiller des considérations basses et charnelles, à laisser là les combats que produisent les factions et les préjugés, à n'écouter que la voix de Dieu, à ne se proposer pour objet que l'avantage de l'Église et l'utilité commune. Il écrivoit (1), il reprenoit, rapprochoit les partis, s'adressoit aux ordres divers du sacerdoce, prenoit Dieu à témoin, donnoit son suffrage, imposoit les mains, tout absent qu'il étoit, usoit du droit que son âge lui avoit acquis, d'ordonner en maître de choses qui ne dépendoient pas de lui. Mais il falloit que l'élection fût canonique ; et l'un des évêques qui devoit donner sa voix étoit absent. Grégoire, tout accablé qu'il étoit sous le poids des ans et de la maladie, s'arrache de

(1) Ces lettres nous ont été conservées par son fils, qui, peut-être, les

son lit pour se rendre à la ville avec l'ardeur d'un jeune homme, ou plutôt il y fait porter son corps expirant et à peine animé d'un faible souffle, persuadé que s'il avoit quelque accident à courir, sa vie ne pouvoit être terminée avec plus de gloire que par un semblable dévouement. Ici encore, le Ciel fit un miracle qu'il est impossible de contester. Rajeuni par la fatigue même, rendu à sa première vigueur, il poursuit l'affaire, se prépare au combat, place l'évêque sur le trône épiscopal, et se fait ramener sur un chariot, qu'auparavant on eût pris pour son tombeau, mais changé dans une arche sacrée.

Cette victoire lui suscita des inimitiés qui ménagèrent à sa douceur et à son extrême patience autant de nouveaux triomphes. Il ne survécut guère que de quatre ans à la promotion de saint Bazile.

Il avoit passé de beaucoup les bornes que David donne à la durée de la vie humaine, ayant vécu près de cent ans, dont quarante-cinq dans l'épiscopat; enfin, il a terminé sa carrière dans une honorable vieillesse. Comment? En priant, et dans la posture d'un homme qui prie, laissant plusieurs témoignages de ses vertus sans le mélange d'aucun vice. De là cette vénération si tendre, si générale, qui s'est at-

Pag. 413.
Ps. LXXXIX. 10.

avoit dictées lui-même. Voy. la Lettre XXII, dans les Œuvres du saint docteur, tom. I, pag. 785, 786.

tachée à sa mémoire (1). C'est ainsi que Grégoire a vécu, ainsi qu'il est mort.

Jaloux de laisser après lui un monument de sa généreuse munificence, le saint évêque de Nazianze avoit fait ériger un temple à la gloire de Dieu, et pour l'usage des fidèles : d'après la description historique, que son fils en a faite, c'étoit un vaste édifice octogone, bâti presque tout entier à ses frais, recevant le jour par le haut, soutenu par des colonnes et pilastres qui s'élevoient jusqu'aux lambris ornés de riches peintures; le marbre y étoit prodigué, et la magnificence des détails soutenoit dignement l'étendue des dimensions.

Un autre temple, dont l'érection, après Dieu, fut son ouvrage, bien plus durable que le marbre des édifices sacrés, bien mieux fait pour assurer à jamais sa mémoire, c'étoit ce même fils qu'il avoit orné de tant de vertus, ce même Grégoire qu'il s'étoit associé déjà à l'administration de son Église dont il portoit tout le poids, et qui, dans ce moment, rendoit un si magnifique hommage à la cendre de son père. Tant de circonstances qui leur avoient été communes, en particulier cette église élevée par les mains de son père, et dont lui-même alloit continuer de prendre soin (2), l'obligeoient nécessairement à parler de soi. Il le fait avec autant de modestie que de dignité.

Pag. 314. Ce temple avoit besoin d'un prêtre : Grégoire a eu soin de l'en fournir, et de sa propre maison. Est-il

(1) Il est honoré comme saint dans l'Eglise grecque, qui en célèbre la fête le 1er janvier.

(2) A titre d'administrateur, non comme titulaire. (Voy. Tillemont, *Mém.*, tom. IX, pag. 398.)

digne ou non de la majesté du lieu? Ce n'est pas à moi à le dire. Il falloit des victimes; elles n'ont pas manqué, c'est-à-dire les épreuves de son fils, ses propres souffrances endurées avec tant de résignation, holocauste spirituel non moins agréable aux yeux du Seigneur que les victimes légales. J'entends votre voix, ô mon père!.. Vous m'ordonnez de mettre fin à ce discours (1)... Toutefois avant de le terminer, permettez que j'y ajoute ce peu de paroles : Faites-nous connoître quelle gloire, quelle lumière vous environnent. Protégez et votre épouse, qui ne doit pas être long-temps séparée de vous, et vos enfants condamnés à vous survivre, et moi pour quelque temps encore en butte aux misères de cette vie. Et, avant le jour qui doit nous réunir aux mêmes tabernacles, recevez-nous à vos côtés sous la pierre du tombeau réservé par vos soins à votre famille... Pardonnez à la foiblesse de cet éloge que l'on peut accuser ou d'omission ou d'insuffisance. Ne cessez pas de gouverner et ce troupeau et ces évêques qui aimoient à vous appeler leur père, moi surtout que votre paternelle autorité, et l'impulsion du Saint-Esprit ont engagé dans ce redoutable ministère : je n'aurai plus à me plaindre de la violence qui m'a été faite.

(1) Le texte ajoute : « Comme il vous est arrivé plus d'une fois, interrompant mes discours, pour prévenir la fatigue d'une trop longue assistance. »

Mais, que pensez-vous de ce que vous venez d'entendre, ô vous juge de mes discours et de mes actions!.. Si celui-ci vous semble au-dessous du sujet et de votre attente ; il est aisé d'y suppléer. Nous attendons ce service d'une bouche d'où la parole coule, semblable à une rosée vivifiante. Votre consécrateur et votre père, il a droit à la reconnoissance de celui qu'il a fait pontife, de celui qu'il adopta pour fils. Quelle merveille que l'homme qui a mis sur vos lèvres les foudres de cette éloquence, dont retentit l'univers, soit célébré par cette même éloquence ?

Pag. 315. Il ne me reste plus qu'à porter mes accents funèbres à l'oreille de cette vertueuse Sara, dont les jours ont égalé déjà la durée des jours de son illustre époux. Non, ô ma mère! la condition de Dieu et des hommes n'est pas la même ; ou, pour parler autrement, ce qui est au-dessus de nous et ce qui rampe sur la terre est d'une espèce bien différente. Sa nature et tout ce qui en constitue l'essence, est durable, immortel. Notre nature à nous, qu'est-elle? Fragile, périssable, sujette à de continuels changements. La vie et la mort, qui pourtant semblent être si opposées entre elles, communiquent l'une à l'autre et se succèdent alternativement. En effet, la vie après avoir pris sa source au sein de la corruption qui nous donna le jour, s'échappant à travers la corruption, c'est-à-dire la dissolution successive de tout ce qui nous environne, se termine

enfin par la corruption qui nous attend au terme de notre carrière. Au contraire, la mort, qui, au premier bienfait de nous affranchir des maux présents, joint celui de nous introduire dans la vie céleste, je ne sais si l'on doit lui donner le nom de mort ; ce n'est pas la chose, c'est le mot seul qui la rend formidable. Où donc est la raison de tant redouter ce qui n'a rien en soi de redoutable, et de s'attacher, comme devant y trouver le bonheur, à ce qu'il faudroit bien plutôt repousser avec effroi ? La véritable vie, c'est de s'occuper de la vie éternelle. La vraie mort, c'est le péché, puisqu'il donne la mort à l'âme. Tout le reste auquel on s'abandonne avec si peu de retenue, fantômes imposteurs, songes enfantés durant les ténèbres, illusions vaines qui dérobent aux choses leur aspect réel. Pénétrons-nous bien de ces pensées, ô ma mère ! et la vie ne sera plus pour nous un bien si désirable, ni la mort un mal si fort à craindre. Est-ce donc un si grand mal que d'être mis en possession de la véritable vie ; que de n'avoir plus à redouter les inconstances, les révolutions, les dégoûts, et ce honteux tribut que nous devons à la mort, que d'échanger tant de misères contre des biens assurés et impérissables ; et d'être transportés au sein de la cour céleste, astres lumineux, éclatants d'une gloire qui ne le cède qu'à celle de Dieu même ? Mais, allez-vous me dire, les amertumes, les déchirements de la séparation ! —

N'avez-vous pas l'espérance d'être réunis? — Mais jusque-là, rester veuve?—Ne l'est-il pas, lui? Où est la charité, de vouloir pour soi ce qui est plus commode, et de rejeter le joug sur autrui? Après tout, à l'âge où vous êtes parvenue, de quoi auriez-vous à vous plaindre dont vous ne deviez être bientôt débarrassée? Il n'est pas loin ce moment marqué par les décrets du Ciel. N'aggravons point par de timides considérations un fardeau facile à porter. Nous sommes
Pag. 316. privés d'un trésor inappréciable; mais nous en avions joui. Perdre, c'est le sort commun ; posséder, c'est un avantage bien rare. Bien loin donc de nous abattre, livrons nos cœurs à la consolation. Il est juste que la partie la meilleure l'emporte. Vous avez perdu des fils dans la force de l'âge, pleins de vie; et vous l'avez supporté avec autant de courage que de sagesse. Aujourd'hui que vous avez vu succomber un corps écrasé sous le poids des ans, et qui se survivoit à lui-même, bien que la vigueur de son âme ait maintenu chacun de ses sens dans toute son intégrité, montrez-vous aussi ferme. Vous n'avez plus personne qui prenne soin de vous ! N'avez-vous pas toujours votre Isaac qu'il vous a laissé pour vous tenir lieu de tout le reste ? Hélas! quelques foibles services domestiques, voilà tout ce que vous puissiez attendre de mon zèle. Je vous en demande, moi, de bien plus importants : votre maternelle bénédiction, l'assistance de vos prières pour la future

émancipation. De semblables avis vous feroient-ils de la peine? Je ne vous en blâme pas. Ce sont les mêmes que vous étiez la première à donner à tous ceux qui, durant le cours d'une si longue vie que vous avez déjà parcourue, aimoient tant à se régler sur vos conseils. Ce n'est donc pas à vous qu'ils s'adressent, à vous, la plus sage des femmes; je les présente à tous les cœurs affligés. Mortels, n'oublions pas que ceux que nous avons à pleurer furent mortels.

Éloge funèbre de saint Basile-le-Grand, archevêque de Césarée.

Prononcé à Césarée, vers 381.

Il devoit donc lui-même, lui, qui tant de fois m'a fourni le sujet de ces discours, auxquels il se plaisoit non moins que tout autre à ses propres compositions; il devoit donc, le grand Basile, être à son tour l'objet d'un discours bien digne, par l'importance de sa matière, d'exciter l'émulation de quiconque s'applique à l'éloquence (1)! Oui, certes, tout homme jaloux d'essayer ses talents dans la parole, et qui, voulant après cela se juger d'après les règles de l'art, s'attacheroit à un sujet, de préférence à tout Pag. 316.

(1) Bossuet semble avoir voulu rendre l'esprit de ce mouvement dans le début de son Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans : « J'étois donc destiné, etc. »

autre, comme les peintres qui choisissent parmi les plus excellentes productions, les originaux qu'ils se proposent de copier, n'a pas besoin de chercher ailleurs que dans celui-ci le chef-d'œuvre de toutes les perfections... Telle est l'idée que je m'en suis faite, et que personne ne contredira..... Eh! que puis-je faire de plus agréable, soit pour mon cœur, soit pour tous ceux qui honorent la vertu, soit pour
Pag. 317. l'éloquence elle-même, que d'entreprendre l'éloge de ce grand homme. J'acquitte une dette sacrée: c'est un tribut auquel a droit le mérite et l'éloquence. Outre l'intérêt du plaisir que l'on est sûr de donner, l'éloge de la vertu est un puissant attrait pour y porter. Les louanges données aux belles actions en relèvent le prix, en augmentent encore l'éclat. Quant au succès de l'exécution, quel qu'il puisse être, il n'en est pas moins assuré; car si le panégyrique ne reste pas trop au-dessous du sujet, le mérite en revient au sujet lui-même qui l'a inspiré: s'il est trop inférieur, ce qui ne manquera pas d'arriver dans cette circonstance, sa foiblesse même tournera à l'avantage du héros, puisqu'il manifestera combien il est au-dessus de tous les efforts de l'éloquence. Tels sont les motifs qui ont déterminé l'entreprise où je me suis engagé. Si j'ai attendu si tard, ne paroissant qu'à la suite de tant d'autres orateurs qui, soit en public, soit en particulier, ont déjà satisfait à ce devoir; que l'on

n'en soit point surpris..... Saisi du même effroi que les fidèles s'approchant des saints mystères, je craignois de toucher à l'éloge de cet homme sacré avant d'avoir purifié ma voix et mon cœur. Je me serois bien gardé de chercher une excuse dans mes infirmités, en pensant à la vertu héroïque qui, durant son séjour sur la terre, supérieure à toutes les foiblesses de la nature, nous donnoit le témoignage que les facultés de l'âme ne dépendoient point des liens du corps. C'est assez parler de moi : je n'ai pas besoin d'en dire davantage pour tous ceux qui qui me connoissent. Venons donc à son éloge, que je m'empresse de mettre sous les auspices du Dieu de Basile (1). Puisse ce discours ne pas dégrader par une excessive médiocrité la gloire de ce grand homme, et ne point paroître au-dessous de ceux des orateurs qui nous ont précédés, quoique tous les panégyristes restent aussi loin de lui que le sont du firmament et du soleil ceux qui les contemplent!..

S'il pouvoit être sensible à la gloire d'une noble extraction, et à ces pompeuses futilités dont s'enorgueillissent les hommes pleins des pensées terrestres; j'aurois à produire une longue suite d'illustres ancêtres, et de noms escortés de mémorables souvenirs, lesquels ne le cèderoient pas à ce qu'il y a de plus grand dans les autres histoires, et ne nous ré- Pag. 318.

(1) Comme il est dit : Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

duiroient pas, comme elles, à fouiller dans des généalogies mensongères, puisque nous avons ici sous les yeux des milliers de témoignages. Du côté paternel, le Pont nous fourniroit un grand nombre de faits éclatants, comparables à tout ce qui se lit de plus merveilleux dans les historiens et dans les poètes. Du côté maternel, nous en trouverions également dans la Cappadoce, ma respectable patrie.... Pas une famille de cette province, qui compte un plus grand nombre de personnages honorés par les charges militaires, par les gouvernements, par la faveur et les dignités de la cour, par les richesses, etc.

Mais une autre sorte de noblesse bien plus réelle; c'étoit la piété qui s'est conservée héréditairement dans sa maison, et qui a fait le lustre principal du saint évêque, ainsi que je vais le raconter. Une persécution s'étoit élevée, la plus furieuse, la plus formidable qui fut jamais. Vous la connoissez tous. Elle eut pour auteur Maximin, qui, réunissant dans celle-là tous les caractères de celles qui avoient eu lieu antérieurement, les fit paroître, grâce à sa cruauté, légères et toutes pacifiques; tyran de qui l'audace ne connut point de bornes, et dont l'ambition aspiroit à la prééminence de l'impiété. Le christianisme eut ses athlètes. Le plus grand nombre a vaincu, combattant, les uns jusqu'à la mort, d'autres jusqu'à l'instant qui précède la mort, conservés pour survivre à leur victoire et ne point périr

dans l'arène, destinés à servir d'exemples à leurs frères, martyrs vivants, soutiens animés et muets prédicateurs de la foi. De ce nombre furent les aïeux paternels de Basile. Ce fut durant cette tempête, que leur piété, signalée par tous les sacrifices, reçut la couronne de gloire. Bien résolus, et disposés à souffrir, sans regret, toutes les épreuves auxquelles Jésus-Christ à attaché les récompenses promises aux Matth. v. 12.
imitateurs de ses propres souffrances, ils ne demandoient que l'occasion d'un combat légitime. Telle est la loi du martyre, de ne point s'exposer de soi- *Ibid.* x. 13.
même à la persécution, et cela pour ménager et les tyrans et la foiblesse des athlètes, mais aussi de ne point éviter le combat quand il se présente : l'un *Ibid.* 18.
seroit témérité, emportement; l'autre lâcheté, prévarication. Fidèles au commandement du législateur, que firent-ils donc? ou plutôt, quelle direction leur donna la divine providence qui régloit tous leurs conseils? Elle les amena dans une de ces vastes et épaisses forêts qui couvrent les montagnes du Pont, n'ayant avec eux que quelques personnes associées à Pag. 320.
leur fuite ou nécessaires à leur service. Quelle force de courage, pour supporter les rigueurs d'un exil d'au moins sept ans, les privations de toute espèce, auxquelles leur aisance passée les avoit si peu accoutumés ! Nul abri contre l'excès du froid, de la chaleur, de la pluie; l'isolement, l'abandon universel au milieu d'aussi affreux déserts! Combien une

pareille situation ne devoit-elle pas être insupportable à des hommes qui, jusque-là, ne marchoient qu'environnés d'hommages et d'esclaves! Mais nous avons à raconter quelque chose de plus grand et de plus merveilleux que tout cela.

Dieu n'abandonna pas dans leur solitude ces illustres exilés.

Le Dieu des miracles, celui de qui les mains libérales nourrissoient dans le désert son peuple étranger et
Exod. XVI. fugitif, faisant tomber du ciel le pain et des essaims d'oiseaux, lui fournissant non-seulement le nécessaire, mais les aliments les plus délicats; le même Dieu qui fendoit les eaux de la mer, suspendoit le
Jos. III. 10. cours du soleil, faisoit remonter le Jourdain en arrière, pourvut de lui-même à la subsistance de ses serviteurs, par une suite de miracles : prélude des biens éternels qu'ils espéroient, et des nouveaux combats qu'ils auroient à subir.

Pag. 321. Celui que nous louons n'a pas besoin de rien emprunter à un mérite étranger... Que les autres se fassent un titre de gloire de tenir de leurs ancêtres un nom illustre : il est sans doute bien plus honorable d'ajouter par soi-même à la gloire de ses ancêtres. Ceux dont notre saint reçut le jour n'étoient pas moins unis par la vertu que par le nœud du mariage... Son père, de même nom que lui, avoit une réputation de mérite qui l'élevoit au-dessus de tous ses con-

temporains : son fils seul empêcha qu'il ne fût le premier des hommes. Sa mère Emmélie, si digne de ce nom, qui marque l'harmonie et l'accord de toutes les perfections (1), avoit parmi son sexe la même supériorité que son époux dans le sien. De tels parents méritoient bien d'avoir un fils qui leur resemblât...

Dès ses premières années, le jeune Basile fut di- Pag. 322.
rigé dans la vertu par son père, dont les habiles leçons développèrent et secondèrent les heureux germes de son intelligence et de sa piété...... Faisant marcher de front les sciences humaines et le service de Dieu, il l'amenoit par les premières instructions de la jeunesse à la future perfection.

Un peu auparavant, l'orateur avoit relevé magnifiquement la nécessité de la science dans ces termes :

Tous les bons esprits s'accordent à dire que la Pag. 323.
science tient le premier rang parmi les biens accordés à la condition humaine. Je ne parle pas seulement de la science propre à notre ministère, sublime comme lui, laquelle, dédaignant les vains ornements du langage, n'a pour but que le salut des âmes, pour objet que la noble étude des choses qui éclairent la raison et l'intelligence ; je parle même de cette science étrangère qu'une prévention, trop commune

(1) Allusion au mot grec Εμμελεια.

parmi nous, rejette comme dangereuse, n'y voyant que les écueils dont elle est semée, et la regardant comme propre à détourner de la religion. C'est l'usage que l'on fait des choses qui en détermine l'utilité ou le danger. Bien loin d'être nuisibles en soi, les études profanes nous aident à pénétrer plus avant dans la connoissance du divin auteur de la nature; elles abaissent, selon l'expression de l'Apôtre,
II. Cor. x. 5. notre entendement sous le joug de Jésus-Christ, nous apprennent à démasquer l'erreur. Gardons-nous donc de déprimer la science, parce qu'il est des hommes qui la négligent; esprits faux et téméraires qui voudroient que tout le monde leur ressemblât, pour se faire de l'ignorance générale une excuse de leur ignorance propre, et une sorte de rempart
Pag. 324. contre les reproches qu'ils méritent... Basile trouvoit au sein de sa famille un modèle qu'il lui suffisoit de suivre pour devenir parfait... Après s'être fait à cette école un riche fonds de connoissances, il se
Pag. 325. rendit à Césarée (1), pour s'y former aux études que l'on y professe. Cette ville où j'ai eu moi-même l'avantage de prendre les leçons des plus excellents maîtres, pourroit être appelée la métropole des sciences, comme elle l'étoit déjà par la primauté du rang qu'elle occupoit parmi les villes de la province. Lui enlever cet honneur, ce seroit la dépouiller de

(1) Voyez Hermant, *Vie*, tom. 1, pag. 102.

son plus beau titre de gloire. Les autres cités nous vantent ce qu'elles ont de curieux en fait d'antique ou de moderne, d'après les récits des histoires qui les racontent ou les monuments qui les embellissent. Ce qui caractérise celle-ci, ce qui lui assure un lustre immortel, c'est la gloire des lettres. (Revenant à Basile.) Laissons, et à ses maîtres et à tous ceux qui ont su profiter de ses propres instructions, le soin de raconter les succès qu'il y obtint. Combien il paroissoit grand aux yeux de ses maîtres et de ses condisciples, égalant les premiers, surpassant tous les autres! Quelle réputation ne se fit-il pas en si peu de temps, dans toutes les classes de la société! Au-dessus de son âge, par ses connoissances; au-dessus de ses connoissances même par la tenue et la régularité de sa conduite; orateur parmi les orateurs, avant même de s'être exercé dans les combats de la tribune; philosophe parmi les philosophes, avant d'avoir embrassé cette science; et ce qui l'emporte encore, prêtre parmi les Chrétiens, avant d'avoir été admis au sacerdoce, tant sa supériorité en tout genre étoit reconnue. Mais l'étude de la science n'étoit que l'accessoire. Tout l'avantage qu'il y cherchoit étoit de s'en faire un instrument applicable à la philosophie chrétienne, parce qu'elle est d'une absolue nécessité pour bien expliquer sa pensée: l'esprit qui ne sait point rendre ce qu'il conçoit, ressemble à un corps engourdi qui ne peut marcher. Sa principale et

sa plus chère étude étoit de s'instruire de la véritable philosophie, de s'isoler de la contagion du monde, pour travailler à s'unir plus étroitement à Dieu, à gagner les biens célestes, qui ne passent point, par ces biens de la terre condamnés à périr.

Après quelque séjour à Césarée, il voulut connoître Bizance (Constantinople), capitale de tout l'Orient,
Pag. 326. où se réunissoient les orateurs et les philosophes les plus distingués. La pénétration et la capacité de son esprit l'eurent bientôt pénétré de tout ce qu'ils avoient de plus solide.

De là, il passa à Athènes, le centre, le domicile des beaux-arts, dirigé par la divine providence, et par une noble avidité d'apprendre, qui s'accroît par ses découvertes. Athènes, trésor, pour moi le plus précieux, source féconde de tant de biens! ce fut là que je commençai, non pas à connoître ce grand homme, mais à le cultiver. Je n'y cherchois que la doctrine : j'y rencontrai le bonheur...

Nous nous trouvions à Athènes : c'étoit Dieu et l'amour des sciences qui nous y avoient réunis, comme deux ruisseaux qui, sortis de la même source, après s'être partagés et répandus sur divers terrains, se retrouvent au même réservoir. J'y étois depuis un peu plus de temps : Basile ne tarda pas à s'y rendre. Sa renommée l'avoit devancé ; et on l'attendoit avec impatience; c'étoit à qui s'empareroit de lui. On me

pardonnera une courte digression qui ne sera pas sans intérêt : ceux qui sont instruits de l'anecdote aimeront à se la rappeler, les autres l'apprendront avec plaisir. Il y a dans Athènes un engouement pour les sophistes qui va jusqu'au délire. La plupart de ceux qui fréquentent leurs écoles, je ne dis pas seulement les jeunes gens de la plus obscure condition, mais ceux mêmes des premières maisons, en Pag. 327.
sont atteints ; tous se confondent dans une même multitude, sans règle et sans frein. Vous diriez ces jeux bruyants du cirque, où les spectateurs qui s'y rassemblent se passionnent pour les courses de chevaux. Vous les voyez s'agiter, faire voler la poussière, remuer les mains pour suivre de leur place les mouvements des guides, frapper l'air en lançant des cris, promener et plonger leurs doigts comme s'ils piquoient les flancs des coursiers, bien qu'ils en restent éloignés ; démonter l'un, puis l'autre ; changer à discrétion et les écuyers, et les bornes, et les haltes, et les maîtres de la lice : et qui est-ce qui fait tout cela? une lie misérable d'oisifs, qui n'ont pas de quoi vivre pour un jour. Voilà l'image des étudiants d'Athènes ; voilà comme ils se comportent à l'égard de leurs maîtres, et de ceux qu'ils croient en être les rivaux. Empressés, quand ils ont adopté une école, de grossir le nombre de ses élèves, et d'accroître le revenu du professeur par les manœuvres les plus contraires à la raison et à toute décence : on

se saisit de toutes les avenues, des ports, des campagnes, des solitudes, de toutes les parties de la contrée, de la province même, des habitants, qui ont tous leurs factions et leurs cabales. Sitôt qu'un jeune homme met le pied dans l'Attique, le voilà, bon gré, malgré, à la discrétion de ceux qui ont pu s'emparer de sa personne. La scène devient moitié sérieuse, moitié plaisante. On commence par le mener chez l'un de ceux qui en ont fait leur proie, chez quelqu'un de ses amis, de ses parents, de ses compatriotes, ou bien dans la maison du sophiste dont ils sont les pourvoyeurs, et qui compte ces manéges au nombre de ses rétributions. Ensuite, c'est à qui lancera des brocards au nouveau venu, dans le dessein, apparemment, de rabattre ses prétentions s'il en avoit, ou de lui faire sentir sa dépendance. Dans cette attaque, chacun déploie avec plus ou moins de succès les ressources de son esprit, et de son caractère, dans la mesure de l'éducation qu'il a reçue. Ceux qui ignorent un semblable usage, s'en effraient et s'en offensent; ceux qui en sont prévenus s'en amusent; car il y a dans ce préambule plus de menaces que de mal. Après cela, on le conduit avec pompe au bain par la place publique. La troupe qui compose l'escorte, marche en avant deux à deux, à
Pag. 328. distances égales. Près d'arriver au bain, tout d'un coup, comme si elle étoit transportée d'une fureur subite, elle pousse à la fois un grand cri; à ce signal,

qui se fait entendre des plus éloignés, tout le monde s'arrête. Comme si le bain refusoit de s'ouvrir, on frappe violemment aux portes pour intimider le novice. Enfin, après qu'on lui a permis l'entrée du bain, on le met en liberté. Sorti du bain, le voilà initié, et qui prend son rang parmi ses camarades...

Je n'avois pas été seul à me pénétrer pour Basile d'une vénération tendre, connoissant la gravité de ses mœurs, l'égalité de son caractère, la sagesse de ses discours. J'avois insinué le même sentiment à ceux qui le connoissoient moins. Sa réputation lui avoit gagné déjà tous les suffrages. De tous les étrangers venus étudier à Athènes, il fut, je crois, le seul dispensé de cette bruyante épreuve; distinction à laquelle pas un novice n'eût osé aspirer.

Ce fut là la première occasion qui lia ensemble ces deux grands saints. Leur union s'accrut encore par une dispute où saint Grégoire soutint saint Basile contre quelques Arméniens ses anciens amis, mais qui étant jaloux de sa gloire, lui suscitoient des querelles où la vivacité de son esprit et la droiture de son jugement lui assuroient des triomphes qu'on ne lui pardonnoit pas. Mais le séjour d'Athènes lui ayant fait apercevoir de plus près les mœurs de ses habitants et la futilité des sciences que l'on y cultivoit, lui inspira bientôt pour cette ville une sorte de dégoût qui alloit jusqu'à l'abattement. Il en trouva le remède dans le commerce intime avec son illustre ami qui s'est plu à le décrire dans ces termes : Pag. 329.

Lorsque insensiblement de mutuelles confidences

nous eurent fait connoître que notre vœu commun étoit d'embrasser la vraie philosophie; alors chacun de nous devint tout pour l'autre. Même toit, même
Pag. 330.
table, un seul cœur, une même pensée; chaque jour nouveaux soins pour enflammer et fortifier notre amitié mutuelle. L'amour sensuel, qui ne s'attache qu'à des jouissances fugitives, s'évapore bientôt comme elles avec la rapidité des fleurs du printemps; la flamme s'éteint quand la matière est consumée : ainsi les désirs meurent, quand ce qui les a fait naître ne subsiste plus. Mais l'amitié chaste, et que Dieu approuve, est bien autrement durable, parce que son objet ne change point; et plus ce même objet s'embellit à ses yeux, plus la chaîne qui unit ces âmes ainsi rapprochées par les mêmes affections devient étroite et invincible. Tel est le privilége de l'amitié dont Dieu est le principe... Hélas! comment en parler encore, sans répandre des larmes? Nous avions tous deux une égale prétention à la science, la chose du monde qui excite les plus violentes jalousies parmi les hommes; et nul sentiment de jalousie : l'émulation seule fécondoit notre ardeur. Nous disputions, non pas à qui remporteroit la palme, mais à qui la céderoit; parce que la gloire de l'un faisoit la gloire de l'autre. Il sembloit qu'une seule âme nous animât en deux corps. Notre commune occupation étoit de cultiver la vertu, de rendre notre vie digne des espérances éternelles,

de nous retirer de cette terre avant que d'en sortir. C'étoit là le but auquel se rapportoient toutes nos actions, dirigées tant par la loi de Dieu, que par l'émulation d'un mutuel exemple; et trouvant, si je puis m'exprimer ainsi sans une sorte d'orgueil, trouvant, dis-je, dans l'imitation fidèle que nous Pag. 331. nous rendions l'un à l'autre, la règle de nos devoirs et la mesure du bien et du mal. Nulle fréquentation avec ceux de nos condisciples dont la conduite ou le langage fussent déréglés, ou l'esprit querelleur, mais avec ceux qui se distinguoient par leur régularité, et de qui la société pouvoit nous être profitable. Trop d'expériences apprennent que l'habitude du mal se prend plus vite que celle du bien, comme il est plus facile de perdre la santé que de la réparer.... Nous ne connoissions que deux chemins; l'un, celui de l'église, pour y entendre les interprètes de la loi divine, l'autre purement accessoire, qui nous conduisoit vers nos professeurs. Les fêtes, les spectacles, les assemblées, les banquets, nous les abandonnions à ceux qui en sont épris. Quelle estime, demanderai-je, peut-on faire de ce qui ne contribue point à régler notre vie, et à nous rendre meilleurs?... Notre plus grande affaire, notre plus glorieuse prérogative, étoit d'être appelés chrétiens, et de l'être...

Athènes est une ville semée d'écueils, pour les âmes. C'est là l'opinion que s'en font à juste titre

tous les cœurs religieux. Il s'y rencontre plus de moyens de séduction et de crime que dans aucune autre contrée de la Grèce, et il est difficile de n'être pas entraîné dans le piége par les louanges que l'on entend sans cesse prodiguer à ces dangereuses idoles. Quant à nous, elles ne nous causèrent aucun préjudice, grâce à la fermeté des principes dont nos cœurs étoient armés. Bien plus (ce que l'on aura peine à croire), elles nous servirent à nous confirmer dans la foi, par la connoissance que nous eûmes de leurs artifices et de leurs impostures, qui ne nous inspirèrent que du mépris pour les démons, dans le lieu de la terre où les démons soient le plus honorés.
Pag. 332. On nous parle d'un fleuve qui coule à travers les eaux de la mer sans être altéré par son mélange, d'un animal vivant dans le feu sans en être consumé; c'étoit là l'image de notre séjour dans Athènes. Estimés de nos maîtres et de nos condisciples, nous étions célèbres dans toute l'Attique, même par-delà la Grèce; nous en avons une foule de témoins.... Mais je me surprends engagé dans mes propres louanges, moi qui n'ai souffert jamais qu'un autre me louât. Au reste, s'étonnera-t-on que je recueille aujourd'hui encore quelque fruit d'une si précieuse amitié, et que celui qui, vivant, fit toute ma vertu, fasse encore ma gloire après sa mort?

Revenons à mon sujet. Salomon donne la pru-
Eccli. xxv. 8. dence en partage à la vieillesse. Quel vieillard se

montra jamais plus prudent que Basile le fut avant l'âge? Citeriez-vous dans le siècle présent, ou dans les siècles passés, un nom plus respecté des vieillards et des jeunes gens? Qui moins que lui avoit besoin de l'éclat de la science pour relever la politesse des mœurs? qui néanmoins allia plus de science à la régularité de sa conduite? Nommez une science, où il n'ait excellé comme s'il eût fait de celle-là son unique étude: plus profond dans l'universalité de ses connoissances qu'aucun autre dans le détail, non moins consommé dans chaque partie que s'il ne se fût jamais occupé d'autre chose. Aussi joignoit-il l'étude à la vivacité de l'esprit: concours nécessaire pour arriver à la perfection dans les arts et les sciences. Sa pénétration naturelle eût pu le dispenser du travail, comme le travail eût pu suppléer en lui à la promptitude de la conception: mais ici l'un et l'autre se trouvoient assortis au point qu'il seroit difficile de décider en quoi il étoit le plus étonnant. Qui pourroit-on lui comparer, soit pour son éloquence animée et pleine de feu, quoique sa vie fût si éloignée de celle de nos rhéteurs de profession; soit pour la grammaire, science si importante pour bien apprendre la langue, l'histoire, la mesure et l'harmonie du langage, les règles de la poésie; soit pour la philosophie, étude sublime, qui ouvre à la morale ou à la dialectique ces hautes spéculations où le cœur se forme autant que l'esprit s'exerce? Il s'y étoit rendu

Pag. 333.

tellement supérieur, qu'il en auroit moins coûté, pour sortir d'un labyrinthe, que pour échapper à la subtilité de son argumentation. Il s'étoit contenté d'apprendre de l'astronomie, de la géométrie, des mathématiques, ce qu'il en falloit pour n'être pas embarrassé par ceux qui font profession de les approfondir. Le reste, il le méprisoit comme inutile à la piété. Quant à l'étude de la médecine, produit de la philosophie, du travail et de l'expérience, sa mauvaise santé la lui avoit rendue nécessaire. De là s'élevant à la théorie, il s'étoit attaché, non pas à ce qu'elle a de sensible et de terrestre, mais d'instructif et de philosophique. Toutes ces connoissances ont sans doute leur mérite; mais qu'est-ce en comparaison de la sainteté de ses mœurs?....

Après nous être enrichis de ce qu'il y a d'utile dans les sciences humaines, il étoit temps de retourner dans notre patrie pour y embrasser un genre de vie plus parfait, tel que nous l'avions composé déjà dans nos espérances et dans nos résolutions. Le jour du départ étoit arrivé; nous étions à ce moment qui précède la séparation, où les amis se parlent pour la dernière fois, se reconduisent, se rappellent, soupirent, s'embrassent et pleurent. Est-il au monde rien d'amer et de douloureux comme les adieux d'amis, qui, élevés ensemble dans Athènes, vont quitter Athènes et s'éloigner les uns des autres?
Pag. 334. Nous eûmes un spectacle vraiment déchirant et im-

possible à oublier. Nous nous vîmes environnés de nos condisciples, parmi lesquels étoient plusieurs de nos maîtres, protestant qu'ils ne nous laisseroient point partir, mêlant la prière au commandement, nous donnant toutes les marques de la plus vive douleur. Ici, je me permettrai d'accuser à la fois et moi-même et mon illustre ami. Après qu'il eut fait valoir les motifs qui le pressoient de s'éloigner; son ascendant l'emportant sur toutes les résistances, il finit par obtenir sa liberté. Moi, cédant aux instances, je consentis à rester, sans défense contre la voix de Basile, qui a pu se résoudre à se séparer de moi qui ne pouvois me détacher de lui, et à me livrer aux mains qui m'entraînoient. Je n'aurois pas cru la chose possible avant qu'elle arrivât. Nous ressemblions à un cadavre coupé par moitié; tels encore deux taureaux nourris ensemble, ensemble courbés sous le joug, quand on vient à les séparer, poussent de lugubres mugissements.

Je ne supportai pas long-temps une aussi dure privation... Brisant enfin mes liens, je volai près de Basile. Par un conseil de bienfaisance envers tout le Pag. 335.
genre humain, la Providence avoit éprouvé déjà ce grand homme dans une suite d'emplois divers, où sa gloire s'augmentoit chaque jour; quand elle l'appela à la prêtrise. C'étoit un flambeau placé dans l'Église de Césarée, pour répandre de là ses rayons sur toutes les Églises. Tel fut le plan de conduite

que cette divine providence tint à son égard. Elle ne l'admit pas immédiatement à ce haut degré; elle n'en fit pas un évêque au sortir du baptême, comme il est trop souvent arrivé quand on n'a d'autre vocation que l'intérêt : elle lui ménagea les interstices nécessaires pour n'y arriver que progressivement. Je ne saurois approuver le désordre et la précipitation que nous avons vu marquer certaines promotions. A Dieu ne plaise que j'étende ce reproche à toutes ! il y auroit de l'injustice à le faire. Mais, n'est-ce pas aussi une excellente méthode que celle qui a lieu dans la marine et dans les camps? Pour arriver un jour à être pilote, il faut avoir d'abord manié la rame, s'être tenu à la proue, avoir exécuté les diverses manœuvres; et ce n'est qu'après avoir appris longtemps à lutter contre les vagues et les vents, que l'on y parvient. De même, on commence par être simple soldat, puis centurion, pour finir par être capitaine. Gradation sage et de la plus grande utilité pour entretenir la subordination. Plût au Ciel que ce bel ordre s'observât parmi nous! Aujourd'hui, hélas! nous sommes à la veille de voir l'ordre le plus vénérable dans le christianisme en devenir le plus avili. Ce n'est plus le mérite, c'est l'intrigue et la fourbe qui font les prêtres; l'épiscopat est la proie des plus puissants, non la récompense des plus dignes. Samuel est compté au nombre des prophètes, mais il lisoit, lui, dans l'avenir. Saül, déshonoré par

I. Reg. III. 20.

ses crimes, fut prophète aussi. Roboam étoit fils de roi, roi lui-même. Jéroboam régna de même, mais en lâche et en apostat. Voyez les médecins, les peintres : en obtient-on le nom avant d'avoir fait une étude profonde de son art, et fait ses preuves par des succès? Et parmi nous, on se trouve évêque sans noviciat, sans préliminaires; sur le trône pontifical, au sortir de l'école, comme les géants que la Fable fait sortir de la terre tout formés! Un moment en a fait des saints : les voilà consommés en sagesse et en doctrine, à notre commandement; sans avoir rien appris, sans apporter au sacerdoce d'autre disposition que de l'avoir demandé! Et cependant, on voit assis aux derniers rangs, on voit végéter et mourir dans l'obscurité, tel autre qui méritoit d'être appelé au premier ordre, parce qu'il s'est occupé à fond et constamment de la méditation des saints oracles, qu'il a livré à la chair de glorieux et opiniâtres combats pour l'assujettir à l'esprit; tandis que l'orgueilleux parvenu, écrasant la vertu timide du poids de son insolence, contemple fièrement le trône où il est allé s'asseoir, et fixe un regard superbe sur cet homme modeste et maître de lui-même, qu'il voit ramper à ses pieds dans la poussière, s'imaginant que tous les talents lui sont venus avec sa nomination. Prétention coupable! délire d'esprit auquel j'opposerai l'exemple du grand saint Basile. Comme il étoit la règle vivante de toutes les autres

I. Reg. x. 6.

Pag. 336.

vertus; ainsi fut-il encore le modèle de la discipline qu'il faut garder pour entrer dans les dignités de l'Eglise. Ce n'est qu'après avoir rempli l'office de lecteur, lisant et expliquant au peuple la sainte Ecriture, emploi qu'il ne regardoit pas comme au-dessous de lui, qu'il a proclamé les louanges du Seigneur dans la chaire du prêtre, et ensuite dans celle de l'évêque, sans l'avoir envahie par violence, ni surprise par brigue. Il ne courut point après l'honneur : ce fut l'honneur qui vint le chercher. Il reçut le sacerdoce, non comme une faveur de la main des hommes, mais comme un don de la grâce divine. Arrêtons-nous un moment sur quelques-uns des faits qui précédèrent son épiscopat.

Il y avoit eu quelques divisions entre notre saint, et celui qui le précéda immédiatement dans le siége de Césarée. Quels en furent les motifs ou les circonstances? il vaut mieux les taire. Toujours est-il qu'il y en avoit; et qu'elles venoient de la part de son évêque, homme d'ailleurs d'un certain courage et d'une grande piété, dont il donna d'assez mémorables témoignages lors de la violente persécution qui éclata contre lui (1). Mais il fit sentir à Basile qu'il étoit

(1) L'évêque dont parle saint Grégoire, est celui dont il raconte l'élection, dans sa précédente *Oraison funèbre*. On a pu remarquer avec quelle sage réserve les faits s'y trouvent rapportés. Le même saint docteur, toujours exact, ne manque pas ici encore de relever le mérite réel d'Eusèbe; bien qu'il semble éclipsé par sa conduite envers saint Basile, et surtout

homme. Les hommes les plus excellents ne sont pas exempts de foiblesses ; il n'y a que Dieu dont la sainteté soit entièrement inaltérable. La plus saine partie du clergé se souleva contre l'évêque ;... c'étoient surtout nos Nazaréens (les moines), séparés du monde pour se consacrer à Dieu. Indignés du mauvais traitement qu'avait à essuyer un prêtre, le premier de son ordre, ils se crurent obligés d'en faire leur cause personnelle, et risquèrent la plus dangereuse de toutes les extrémités, celle de faire schisme et de déchirer le corps sacré de l'Eglise. Pag. 337.
Il entraînoient avec eux une grande partie tant du simple peuple que des plus qualifiés de la ville. Ils faisoient valoir trois raisons assez spécieuses : la haute considération dont Basile jouissoit, et qui étoit telle

par la charitable réticence de son panégyriste. Cette discrétion à l'égard d'un homme qui l'avoit blessé dans la partie la plus chère de lui-même, dans son ami, devoit être la règle du jugement à porter sur Eusèbe. S'il n'est pas permis de l'absoudre, il ne l'est pas davantage de le condamner arbitrairement. Que penser donc de cette étrange accusation, intentée contre sa mémoire, par un écrivain moderne qui en parle dans ces termes : « Cet évêque courtisan, qui, le premier, donna le triste exemple d'introduire la politique dans la religion, et de cacher sous l'esprit de l'Évangile, un esprit d'ambition et d'intrigue. » Ces traits conviennent à Eusèbe de Nicomédie, à Paul de Samozate, qui vivoit un siècle auparavant ; ils ne peuvent sans injustice, s'appliquer à cet Eusèbe de Césarée. *Cet évêque courtisan* ! Il l'étoit si peu, qu'il s'exposa au ressentiment de deux empereurs, par son zèle pour la foi catholique ; comme saint Grégoire lui en rend le glorieux témoignage, tant dans l'Éloge funèbre de son père, que dans ses lettres. (Voy. ep. 169 et 170, tom. 1, pag. 876 et suiv.)

qu'il n'eût tenu qu'à lui de faire triompher le parti; la prévention où l'on étoit généralement contre la personne même de son persécuteur, dont on n'avoit pas oublié combien peu l'élection avoit été canonique; enfin l'influence de quelques évêques d'Occident, alors à Césarée (1), auxquels les orthodoxes étoient extrêmement attachés.

Quelle conduite tint le grand, le fidèle disciple du maître pacifique? Ne pouvant résister ni à la persécution de ses ennemis, ni au zèle de ses amis, il prit le parti, après en avoir conféré tant avec moi qu'avec d'autres personnes éclairées, de se retirer dans le Pont, où je l'accompagnai, pour y gouverner les monastères qu'il y avoit établis. Là, sur les traces d'Elie et de Jean-Baptiste, il embrassa la sublime philosophie de la solitude....

Sa retraite avoit été bien honorable pour lui. Son retour devoit l'être encore bien davantage. Tout à coup s'éleva une tempête effroyable, désastreuse, qui accabla toutes les églises sur lesquelles l'orage tomba; et combien peu échappèrent à un empereur dominé par la double passion de l'avarice et de la haine pour la foi de Jésus-Christ (2)! Tyran à la suite d'un tyran, successenr d'un apostat; et, sans pourtant l'être lui-même, non moins formidable aux

(1) Saint Eusèbe de Verceil et autres.

(2) L'empereur Valens.

chrétiens ; j'entends par là les fidèles adorateurs de l'auguste et très sainte Trinité, en quoi consiste la vraie foi, l'unique espérance du salut. Car ce n'est pas nous qui, la balance à la main, soumettons la divine Essence à nos calculs ; nous n'altérons point l'unité de son être par la diversité de substances ; nous Pag. 338.
n'opposons point erreur à erreur ; et pour échapper à l'impiété de Sabellius, qui confond les personnes dans la Trinité, nous ne nous jetons pas dans l'impiété plus monstrueuse encore d'Arius, qui l'anéantit par l'inégalité des personnes. Nous croyons, nous, qu'il y a dans le Père une gloire qui lui est propre (celle d'être sans principe) ; dans le Fils, une gloire égale à celle de son père (celle de fils unique de son père) ; dans le Saint-Esprit, une gloire égale à celle du Père et du Fils (de qui il procède) : nulle infériorité de l'un à l'autre ; sans quoi, plus de Trinité. Propriétés personnelles à chacune (1) ; mais unité absolue, comme ne faisant qu'un seul et même Dieu.

Le prince, très peu au fait de nos mystères, dont la sublime élévation dépassoit de si loin sa foible vue, et s'abandonnant à des guides infidèles, les voulut expliquer au préjudice de l'Essence divine

(2) *Unus Deus retinendus est, et tres hypostases, sive tres personæ confitendæ, et quidem unaquæque cum suâ proprietate.* (S. Gregor. or. XL.) *Proprietas Patris est quod ingenitus, Filii quod genitus, Spiritus sancti quod a patre et filio procedat.*

elle-même. Il osa prétendre abaisser la souveraine puissance à une dépendance honteuse, et reléguer parmi les créatures, celui dont la nature incréée, éternelle, a devancé tous les temps. Plein de ces pensées, il commence contre nous son attaque, que j'appellerai une incursion barbare, dont les ravages ne furent point signalés, il est vrai, par la ruine des murailles des villes et des maisons, susceptibles d'être promptement réparées, mais par celle des âmes. Il avoit sous ses ordres une armée digne d'un tel chef, des évêques sans religion, des gouverneurs de provinces sans humanité, qui secondoient servilement les projets de sa haine contre nous. Déjà maîtres de quelques Eglises, attaquant les autres, espérant bien les faire succomber toutes par la violence et par la terreur; ils vinrent à Césarée, dans le dessein d'en ajouter l'Eglise au nombre de leurs conquêtes. Leur espérance se fondoit particulièrement sur les divisions qui l'agitoient, sur le peu de capacité du pasteur, et les maladies qui affligeoient le troupeau. Une lutte imposante alloit donc s'engager. Du côté des fidèles, du courage, de l'ardeur; mais point de chef, point de défenseur capable de soutenir le combat par l'autorité de la parole et de l'action.

Qu'attendez-vous, chrétiens, du généreux athlète de Jésus-Christ? Il ne fallut pas de longs discours
Pag. 339. pour l'engager à venir à notre secours. C'étoit moi

qui étois chargé de lui porter l'expression du vœu général ; commission honorable qui me confioit aussi-bien qu'à lui le dépôt des intérêts de la foi. Sitôt qu'il m'aperçut, sa haute sagesse lui fit comprendre en un moment que, s'il étoit quelquefois permis de se montrer sensible à l'injure, en se sacrifiant soi-même à la paix et à la tranquillité ; il y avoit aussi des circonstances, celles de la nécessité et du commun péril, où il falloit s'élever au-dessus de son ressentiment. Sans balancer donc, Basile quitte le Pont pour me suivre. L'image de la vérité qu'on opprime, enflamme son cœur d'un saint zèle ; il est le premier à nous offrir son assistance, et à se dévouer tout entier au service de l'Eglise. Et ne croyez pas que ce fût ici l'effet d'un enthousiasme peu réfléchi : non. Sa conduite fut tout ce qu'elle devoit être : son zèle éclata ; mais non aux dépens de la sagesse ; et la sagesse ne l'empêcha point de braver les dangers. Ne croyez pas qu'il ait conservé dans son cœur aucune animosité contre son évêque ; au contraire. Se réconcilier, délibérer avec lui, concerter ensemble le plan de défense et d'attaque, fut un seul et même acte. Il anéantit les disputes qui divisoient les catholiques, écarte les inimitiés et les pierres de scandale, tout ce qui avoit donné à l'hérésie la confiance de nous attaquer. Il s'unit aux forts, il soutient les foibles, il repousse les adversaires ; pour les uns, mur impénétrable, rem-

part invincible pour les autres, marteau qui brise les plus durs rochers, ou comme parle l'Ecriture, Exod. XXII. 6. feu allumé dans les épines, dévorant comme la paille ces blasphémateurs de la divinité de Jésus-Christ. Que si le Barnabé qui dit et qui écrit ces choses, a eu quelque part aux combats de Paul, c'est à Paul qu'il en est redevable, puisque c'est lui qui l'a choisi, et l'a associé à ce combat.

L'ennemi se vit donc contraint de se retirer sans avoir fait rien de ce qu'il prétendoit. Vaincu, honteux de sa défaite, il apprit enfin, par expérience, que nos Cappadocéens n'étoient pas gens à mépriser; et que, s'il triomphoit ailleurs, il échoueroit toujours ici contre la fermeté des principes et l'attachement profond de nos compatriotes pour la sainte Trinité, source de leur union, de qui ils reçoivent les plus puissants secours, en récompense de ceux qu'ils lui prêtent.

La principale attention de Basile fut de rendre à son évêque l'honneur dû à sa prééminence; d'éteindre ses soupçons, de persuader à tous, que les germes de division qui avoient existé, avoient été le fruit de l'instigation du malin Esprit, jaloux de la bonne intelligence qui règne entre les serviteurs de Pag. 340. Dieu.., Sans cesse à ses côtés, il lui donnoit et en recevoit les instructions nécessaires, indiquoit les moyens, subvenoit à tout; conseiller sage, assistant officieux, interprète des divins oracles, empressé de

le prévenir sur ce qu'il y avoit à faire, soulageant le poids de sa vieillesse, le soutenant dans la foi, lui prodiguant tous les services, tant au-dedans qu'au-dehors; en un mot, lui témoignant autant d'affection qu'on lui en avoit soupçonné peu jusque-là. Aussi, c'étoit lui proprement qui gouvernoit cette église, quoique dans un rang inférieur. En échange de son dévouement, l'évêque lui communiquoit son autorité : concert admirable qui fortifioit encore le lien du pouvoir. Le peuple étoit dirigé par son évêque; l'évêque l'étoit par le prêtre, semblable en cela à ces conducteurs de lions qui subjuguent la force par l'habileté. Eusèbe nouvellement élevé sur le siége de Césarée et respirant encore un peu l'air du monde, n'étant pas encore assez formé dans les choses spirituelles, avoit besoin, au milieu d'une si effroyable tempête, d'une main intelligente et sûre qui dirigeât et soutînt sa marche. Il s'y prêtoit sans nulle répugnance; et tout en recevant une impulsion étrangère, il croyoit la donner lui-même.

Cette vive et si utile sollicitude pour tous les intérêts de l'Eglise, se manifesta surtout par la courageuse liberté avec laquelle notre saint parloit aux magistrats et aux personnes les plus puissantes de la ville, par sa manière d'accorder les différends, sans être suspect à aucune des parties, qui reconnoissoient dans son jugement le caractère sacré d'une loi; par les secours qu'il donnoit aux pauvres,

principalement dans leurs besoins spirituels, mais sans négliger les nécessités corporelles (la charité que l'on exerce sur les corps passe souvent jusqu'à l'âme, qu'elle gagne par la confiance).

On n'a pas oublié, ni son amour pour l'hospitalité, ni le soin qu'il prenoit des vierges, ni ses institutions pour la vie religieuse, mises par écrit ou établies de vive voix, ses formules de prières, la décoration des églises, enfin tout ce qu'un homme de Dieu, et vraiment attaché à Dieu, est capable d'exécuter pour l'utilité publique. Mais sans entrer dans le détail, arrêtons-nous à un seul fait des plus mémorables et qui eut pour témoin la ville entière. La Cappadoce étoit en proie à une famine cruelle; de mémoire d'homme, il n'y avoit eu jamais rien de semblable. Césarée étoit dans la désolation : nul secours, nul remède à attendre contre les progrès du mal. Son éloignement de la mer lui enlevoit l'espérance d'en recevoir de l'étranger. Le fléau
Pag. 341. s'aggravoit encore par le barbare égoïsme, et l'insatiable cupidité des spéculateurs qui se trouvoient approvisionnés. Attentifs à épier les temps difficiles, trafiquant de la disette, ils font leur moisson de la misère publique; sourds à la voix du Père commun
Prov. XIX. 17. de tous les hommes, qui a dit, que *ceux qui soulagent les pauvres prêtent au Seigneur à usure*. Et en-
Ibid. XI. 26. core : *Celui qui cache son blé, devient l'exécration du peuple;* également insensibles et aux récompenses

que l'Écriture promet aux âmes charitables et compatissantes, et aux châtimens dont elle menace les cœurs durs et sans humanité. N'attendez pas de ces usuriers avides et cruels, ni pitié pour leurs frères, ils n'en ont pas, ni reconnoissance pour les bienfaits de Dieu, à qui ils doivent l'abondance dont ils jouissent au sein de l'indigence générale. Basile ne pouvoit pas faire pleuvoir du pain, comme autrefois la manne dans le désert, ni changer des vaisseaux Deut. VIII. 16.
vides dans des sources d'huiles, ni multiplier les IV. Reg. IV.
pains pour rassasier un peuple affamé. Peut-être de Joann. VI.
semblables prodiges étoient-ils nécessaires au temps où Moïse, Élie et Jésus-Christ vivoient sur la terre : il en falloit pour les temps où l'on ne croyoit pas : aujourd'hui la foi peut s'en passer. Mais ce qui y ressemble par les résultats, c'est ce qu'une foi égale inspira à Basile, et lui fit exécuter. Ayant obtenu, par ses prières et ses exhortations que l'opulence ouvrît ses greniers, il procura aux pauvres des aliments, les nourrit durant la famine et, comme dit l'Écriture, rassasia de biens ceux qui en manquoient. La ma- Ps. CVI. 9.
nière dont il s'y prit n'est pas moins admirable : il rassembla dans un même lieu tous ceux que la famine avoit frappés, et parmi lesquels plusieurs étoient près d'expirer, hommes, femmes, enfants, vieillards : il leur distribua de quoi apaiser leur faim (1), les Pag. 342.

(1) Littéralement : « Il leur faisoit apporter de grandes marmites toutes pleines de potages et d'herbes cuites avec du sel.»

servant de ses propres mains, à l'exemple de Jésus-
Joann. XIII. Christ qui s'abaissoit jusqu'à laver les pieds à ses apôtres. D'après ce divin modèle, on le voyoit, un linge devant lui, aidé de quelques domestiques ou de ses confrères, porter à chacun de ces pauvres tous les genres de services, réparant leurs corps par la nourriture, consolant leurs âmes par l'honneur qu'il leur rendoit, adoucissant par ce double ministère le sentiment de leur misère. C'étoit un second
Gen. XLI. Joseph, et bien plus magnifique que le premier, puisqu'il n'achetoit pas la servitude de l'Égypte par ses bienfaits, mais qu'il exerçoit une libéralité toute gratuite, sans autre intérêt que d'obtenir miséricorde pour miséricorde, et d'échanger quelques biens terrestres pour les richesses du ciel. A l'aumône corporelle, il ajoutoit l'aumône spirituelle; bienfait sans doute plus précieux et plus relevé; la parole sainte étant le pain des anges, dont les âmes qui ont faim de Dieu, sont nourries et rassasiées.....

Le pieux Eusèbe mourut. Il alla prendre possession d'un meilleur siége; et ce fut Basile qui reçut ses derniers soupirs. Basile avoit été choisi par la Providence pour lui succéder.

Cette élection (dit son panégyriste) ne réussit point sans combat, et sans de fortes oppositions de la part de l'envie; mais la victoire devoit rester à l'Esprit Saint, qui suscita, pour lui imposer les mains, des

hommes d'une éminente sainteté. Pleins de zèle pour la gloire du Seigneur, ils arrivèrent des contrées éloignées. De ce nombre, fut mon père que je compare à un patriarche ; nouvel Abraham, il se rendit lui-même à Césarée, sans être arrêté ni par le poids des années, ni par une maladie grave qui nous faisoit craindre pour sa vie. Il se fit porter sur un chariot, comme un mort dans une bière ; ce voyage le rajeunit et lui rendit ses forces. On eût dit que l'onction auguste qu'il conférait et la sainteté de l'homme sur la tête de qui il imposait les mains, lui imprimoient à lui-même le caractère sacré d'une vie nouvelle.

Élevé à l'épiscopat, Basile ne trompa point les espérances que l'on avoit conçues de lui. Autant il avoit surpassé les autres, autant on le vit se surpasser lui-même. Telle étoit la haute idée qu'il s'étoit faite de son ministère : un simple particulier peut bien faire consister la vertu à s'abstenir du vice, à donner quelques marques de piété ; mais l'homme constitué en dignité, mais l'évêque surtout est tenu de l'emporter sur tous les autres, de faire chaque jour de nouveaux progrès ; il est au-dessous de sa dignité, quand son mérite n'est pas au-dessus du commun.

L'évangéliste observe du Sauveur, dans l'histoire de sa vie, qu'il croissoit en sagesse et en grâce comme Luc. I. 80.
en âge : non pas que sa sainteté fût susceptible de

progression ; elle étoit dès le commencement tout ce qu'elle est par essence ; seulement elle se manifestoit avec l'accroissement des années. De même pour Basile : Sa vertu n'augmentoit pas avec le temps ; elle se développait, elle éclatoit à mesure que son élévation lui fournissoit un théâtre plus étendu.

Pag. 344. Suivent les détails de son administration épiscopale, les efforts qu'il fit auprès de Grégoire son ami, pour l'attirer à Césarée, sa conduite envers les évêques d'abord prévenus contre lui.

Pour les ramener, Basile ne descendit point à une flatterie basse et servile ; il conserva sa dignité et l'honneur de sa prééminence, parce qu'il ne falloit pas seulement pourvoir aux besoins du moment, mais assurer pour l'avenir l'indépendance de son autorité. Il savoit que la foiblessse dans le gouvernement en relâche les ressorts et nuit à son action, que d'autre part la roideur indispose et révolte. A une égale distance de ces deux excès ; il balançoit l'austérité par la politesse, la douceur par la fermeté, sobre dans ses paroles, toujours à l'œuvre, et ne ménageant point sa personne ; il obtenoit l'obéissance, non par des manœuvres artificieuses, mais par la persuasion, non par la puissance du commandement, mais par l'oubli de sa puissance et sa facilité à pardonner. Néanmoins ce qui contribua le plus à ce triomphe, ce fut l'opinion générale où l'on

étoit de cette éclatante supériorité de lumières et de vertu qui repoussoit toute comparaison, et laissoit croire que l'unique moyen de se sauver étoit d'être uni avec lui et de se soumettre à lui; qu'au contraire on ne pouvoit s'en détacher sans courir les plus grands risques; qu'en un mot s'éloigner de lui, c'étoit s'éloigner de Dieu même.

Ainsi tous ceux qui s'étoient séparés de lui, sub- Pag. 345.
jugués, comme par l'éclat du tonnerre, et vaincus par leur volonté propre, se hâtoient de se prévenir les uns les autres pour venir reconnoître leur erreur et s'en repentir, lui témoigner une affection non moins vive que les préventions auxquelles ils étoient livrés d'abord, et s'exciter d'autant plus à la vertu: genre de réparation le moins équivoque de tous. Il ne resta donc plus dans le schisme qu'un fort petit nombre de personnes dont le mal étoit incurable, et qui se punissoient elles-mêmes de leur endurcissement, comme le fer se consume peu à peu par sa propre rouille.

Mais c'étoit trop peu pour un cœur embrasé comme le sien du feu de la charité, de pacifier toute une province. Il conçut un dessein encore bien plus grand et bien plus magnifique. Les autres n'envisagent que ce qui est à leurs pieds : qu'ils n'aient rien à craindre pour ce qui leur est personnel, cela leur suffit. N'importent les dangers de leur sécurité, ils ne voient rien au-delà; n'attendez d'eux rien de

grand, rien d'élevé, ni dans la pensée, ni dans l'exécution. Pour Basile, bien que la modération fît son caractère principal, il ne donne point de bornes à son zèle : ses vastes regards s'étendent au loin, embrassent toutes les contrées de l'univers où la doctrine de Jésus-Christ a pénétré. Il a vu l'héritage qu'un Dieu s'est acquis par ses lois et par ses souffran-
I. Petr II. 9. ces, son peuple saint, son royal sacerdoce frappé de mille maux, déchiré par les sectes et les partis
Ps. LXXIX. 9. divers : sa vigne, que ses mains avoient transplantée de l'Egypte, en l'arrachant aux ténèbres de l'ignorance et de la superstition, dont les rameaux vigoureux s'étoient étendus sur toute la terre, et s'élevoient par-dessus les cèdres des montagnes ; il la voit rava-
Ibid. 14. gée par un sanglier furieux, en proie aux insultes du démon : il gémit à cette vue. Mais comprenant bien que ce n'étoit pas pour lui assez de déplorer en secret d'aussi grandes calamités, de lever les mains vers le Ciel pour lui en demander le remède, s'il demeuroit dans l'oisiveté et le repos ; il se crut obligé d'apporter sa part de dévouement à un ouvrage si digne d'un serviteur de Dieu, et d'employer tout ce qu'il avoit de moyens à la guérison d'une aussi dangereuse maladie. La santé bonne ou mauvaise d'un individu, est sans conséquence pour la communauté ; mais l'état de la communauté influe sur celui de chaque individu. Ce
Pag. 346. cœur, où se ramassoient tous les besoins et tous les

intérêts publics, éprouvoit la vérité de ce mot de Salomon : que la tristesse est un ver qui ronge Prov. xxv. 20. jusqu'aux os; que l'égoïsme s'abandonne à la joie, à la dissipation, mais que la sensibilité s'attriste et se chagrine aisément, qu'elle se nourrit des affections pénibles qui la consument. Aussi la profonde douleur que lui causoient les maux de l'Eglise étoit-elle une blessure vive qui pénétroit son âme, la déchiroit, la réduisoit à un abattement semblable à celui de Jonas et de David, qui éloignoit de ses yeux le Ps. cxxxi. 4. sommeil, dévoroit le peu de forces physiques qui lui restoient. Il s'adressoit à Dieu et aux hommes pour éteindre cet embrasement universel, et dissiper les ténèbres qui couvroient toute la terre. A cet effet, le moyen le plus efficace qu'il employa, ce fut de rédiger par écrit les études profondes qu'il avoit faites, les passages les plus difficiles et les plus sublimes de l'Écriture, pour en faire un corps de doctrine propre à combattre les téméraires assertions des hérétiques. Ceux qui osoient l'attaquer de vive voix, son éloquence les terrassoit par les mêmes armes ; et ceux qui ne pouvoient pas l'entendre, il les atteignoit par des réfutations consignées dans des écrits où la vérité, comme autrefois sur le mont Sinaï, rendoit ses oracles, pour l'instruction, non Num. vii. 9. plus seulement de la foible nation des Juifs, à qui elle apprenoit l'ordre des abstinences ou des expiations légales, mais de l'universalité du genre

humain qu'elle dirigeoit dans la science du salut. Unissant l'action à l'enseignement, toujours incomplets quand ils sont séparés, il alloit lui-même trouver les uns, envoyoit chez les autres, les appeloit près de lui, les pressoit tantôt par des avis, tantôt par des remontrances, par des exhortations, par des menaces; toujours au poste du combat pour la défense des peuples et des nations entières, des villes et des particuliers: proportionnant les remèdes à
Exod. xxxv. chacun des maux. C'étoit un nouveau Béséléel, qui employoit à la construction et à l'ornement de l'Arche sainte, tous les matériaux qui se trouvoient sous sa main.

Un seul fait nous dispensera de tous les autres. Opiniâtre dans sa haine contre Jésus-Christ, l'empereur persécutoit la foi catholique avec un nouvel
Pag. 347. acharnement et un plus grand appareil; comme s'attendant à une résistance plus vigoureuse. il revint à Césarée, tel que ce dangereux esprit dont
Matth. xii. 45. parle l'Évangile, lequel, chassé d'un corps, après avoir erré long-temps, y revient, escorté d'un plus grand nombre de malins esprits. Le tyran imita cette infernale politique. Il vouloit réparer la honte de sa première défaite, et enchérir sur ses premières manœuvres. Sa vanité lui persuadoit qu'après avoir soumis un grand nombre de nations, s'être fait une éclatante renommée, courbé tout le reste sous le joug de l'arianisme; s'il venoit à échouer contre un

seul homme et une seule ville, il courroit risque d'être l'objet du mépris, non-seulement des fauteurs de ses dogmes impies, mais du genre humain tout entier.

L'histoire nous parle d'un roi de Perse qui vint attaquer la Grèce avec une multitude innombrable qu'il traînoit après lui. Enivré d'orgueil et de vengeance, non content de s'emporter dans les plus terribles menaces contre les peuples à qui il venoit donner des fers, il imagina de se rendre plus formidable en forçant jusqu'aux éléments eux-mêmes. Ses travaux hardis changèrent la face de la terre et de la mer. Ses flottes parurent sur une terre ferme; ses armées passèrent à pied la mer de l'Hellespont. Par ses ordres, des îles furent coupées, la mer battue de verges (1); et mille autres traits de folie qui pouvoient faire peur à des lâches, mais qui n'inspiroient aux hommes raisonnables que pitié et mépris. Valens n'avoit pas besoin de déployer contre nous un semblable appareil de guerre; mais ses pa-

(1) Tout cela est conforme au récit d'Hérodote, liv. VII, et de Thucydide lui-même, liv. IV. Xercès, disent-ils, fit percer l'isthme du mont Athos, qui joignoit ce promontoire aux côtes de la Macédoine; et creuser dans cet endroit, qui avoit environ douze stades, c'est-à-dire à peu près une demi-lieue de largeur, un canal de communication assez spacieux pour que deux vaisseaux pussent y passer de front. Irrité contre l'Hellespont qui avoit dissipé ses vaisseaux par une tempête, il fit jeter une paire de chaînes dans la mer, lui fit donner trois cents coups de fouet; on ajoute qu'il fit marquer les eaux d'un fer ardent.

roles et ses actions étoient marquées à un caractère encore bien plus criminel et plus formidable. Son audace s'attaquoit au Ciel, et ses blasphèmes, dirigés contre la personne même de Dieu, retentirent par toute la terre.... Il commença par exiler, par condamner au bannissement, par confisquer les biens ; empruntant, selon les circonstances, l'artifice ou la persécution. Les ministres fidèles se voyoient arrachés de leurs églises ; on les remplaçoit
Pag. 348. par des intrus qui avaient embrassé la doctrine détestable de leur maître, exigeoient des signatures impies, faisoient circuler les plus atroces libelles. Des prêtres (au nombre de quatre-vingts) furent dévorés par les flammes au milieu des eaux (1). Ces barbares exécuteurs des volontés du prince, ils n'alloient pas éprouver leur courage contre les Perses, ni dompter les Scythes, ni purger l'empire des nations barbares ; leurs exploits étoient de faire la guerre aux églises, de profaner les autels par des danses sacriléges, de mêler au sacrifice non sanglant le sang des hommes égorgés par leurs mains, d'outrager la pudeur en se portant contre les vierges aux plus coupables excès.... Après avoir désolé les autres églises, Valens vint fondre sur la nôtre, dans l'espérance d'y éteindre le feu sacré de la vérité qui brûloit encore au milieu de tant de ruines ;

(1) Cette barbare exécution est racontée par Socrate, Sozomène, Théodoret, et tous les historiens qui les ont suivis.

mais il ne tarda pas à reconnoître combien il s'étoit trompé... A quel évêque il s'étoit attaqué!... On employa tour à tour les promesses et les menaces. Tantôt c'étoient des magistrats que le prince lui députoit pour le gagner; tantôt des officiers de l'armée; d'autres fois les hommes les plus infames par leur profession, dont ils venoient étaler sous ses yeux les homicides instruments. Qui n'a entendu parler de ce gouverneur de la province (1), dont la férocité Pag. 349. naturelle s'enflammoit du fanatisme de l'erreur (il avoit reçu le baptême de la main des Ariens); et dont le servile dévouement à l'empereur lui valut la longue possession de son office? Cet homme, dont les emportements approchoient de la fureur du lion, et que l'on n'abordoit pas sans frayeur, mande à son palais Basile, qui entre, non pas comme s'il eût été cité en jugement, mais comme s'il fût venu à un festin... Quelle raison avez-vous, lui dit-il en l'appelant par son nom, et sans daigner le qualifier du titre d'évêque, quelle est votre prétention de vous opposer à notre puissant empereur, et d'oser tout seul lui résister avec tant d'opiniâtreté et d'insolence? — D'où vient me parlez-vous de la sorte? car je ne vois pas sur quoi vous pouvez fonder un semblable reproche. — C'est que vous ne voulez pas embras-

(1) Il se nommoit Modeste. Voyez Tillemont, tom. IX, pag. 154, et l'abbé de Billy, tom. II, pag. 78c.

ser la religion de l'empereur, après que tous les autres ont été obligés de s'y soumettre. — Non ; mon empereur ne peut vouloir que j'adore une créature, moi, l'ouvrage de Dieu, appelé à faire un jour partie de sa divine substance. — Mais nous, pour quoi donc nous prenez-vous? Est-ce que vous nous comptez pour rien? Croyez-vous qu'il n'y ait pas pour vous même de l'honneur à gagner à vous ranger de notre parti, en pensant comme nous? — Vous êtes gouverneur, j'en conviens, et au premier rang; mais vous n'êtes pas au-dessus de Dieu. J'avoue qu'il m'est honorable de vous être égal, et comment ne serions-nous pas égaux, puisque nous sommes vous et moi, créatures du même Dieu? Mais je trouve le même honneur à être égal au dernier de ceux qui vous sont soumis; car ce n'est pas la dignité des personnes, c'est leur foi qui honore le christianisme.

Ces paroles transportèrent le préfet d'une nouvelle fureur; il se lève de son siége, et d'un ton plus véhément : Quoi donc! ne craignez-vous pas ma puissance? — Eh pourquoi? Que peut-il m'arriver? quel mal me ferez-vous? — J'ai mille moyens de vous nuire; un seul me suffiroit. — Quels sont ces moyens? De grâce, apprenez-le-moi. — La confiscation, l'exil, les tortures, la mort. — Imaginez-en d'autres : car rien de tout cela ne peut m'atteindre. — Comment l'entendez-vous? — Qui

n'a rien, n'a rien à perdre, que peut-être ces misérables vêtements délabrés, qui me couvrent, et quelques livres? voilà toute ma richesse. Quant à exil, je n'en connois pas; je ne suis attaché à aucun lieu ; celui que j'habite n'est point à moi ; ma Pag. 350. patrie sera partout où l'on me jettera; ou plutôt, je sais que toute la terre appartient à Dieu, et que partout j'y suis étranger et voyageur. Les tortures ! mais quelle prise auroient-elles sur un homme qui n'a plus de corps, qui pourroit à peine recevoir un premier coup, et ce coup est le seul qui soit en votre pouvoir? La mort, ne peut-être pour moi qu'un bienfait. J'en irai plus tôt me réunir au Dieu pour qui je vis, pour qui j'agis, pour qui je suis plus qu'à demi éteint, et vers qui je soupire depuis longtemps.

Le préfet, étourdi de ces paroles : Jamais, poursuit-il en se nommant lui-même, personne ne m'a parlé un tel langage, ni avec une telle liberté. — C'est peut-être, répondit Basile, que vous n'avez jamais rencontré d'évêque. Il n'en est pas un qui n'en dît autant, s'il avoit la même cause à défendre. Sur tout le reste, faciles, pleins de condescendance, humbles jusqu'à l'abaissement par soumission pour notre loi ; on ne nous voit point affecter aucune indépendance à l'égard des maîtres de la terre, pas même à l'égard du dernier des hommes. Mais du moment où il s'agit de Dieu et de ses intérêts, nous

n'envisageons plus que lui seul, et nous méprisons tout le reste. Le feu, le glaive, les bêtes féroces, les ongles de fer, nous causent plus de plaisir que de terreur. Après cela, accablez-nous d'outrages, menacez, faites tout ce qu'il vous plaira, usez de votre puissance : rapportez à l'empereur tout ce que je dis, vous n'y gagnerez rien, et vous n'obtiendrez pas de nous, de souscrire à l'impiété, quand vous auriez encore de plus cruelles menaces à nous faire (1).

Le préfet voyant la fermeté inébranlable de Basile, le fit retirer, et le congédia, non plus avec menaces, mais avec respect et quelque sorte de soumission. Peu après, il alla trouver l'empereur pour lui rendre compte de sa commission; et, en l'abordant : Prince, lui dit-il, nous sommes vaincus. L'évêque de cette ville a trop de caractère pour céder à des menaces ; il est trop ferme dans ses principes pour se laisser ébranler par nos raisonnements, ou séduire par des

(1) Ruffin qui nous a conservé le récit de cette célèbre entrevue dans les mêmes termes à peu près que saint Grégoire de Nazianze (liv. II, c. 9.), ajoute ces paroles mémorables : Le préfet lui ayant donné jusqu'au lendemain pour délibérer sur ce qu'il avoit à faire ; Basile répliqua : « Je serai » demain ce que je suis à présent, et je souhaite que de votre côté, vous » soyez aussi le même à mon égard ». Théodoret et saint Grégoire de Nysse nous parlent aussi d'une autre entrevue avec l'empereur lui-même, où le saint évêque parla, disent-ils, d'une manière divine, au point que Valens, touché de ces excellents discours, commença à s'adoucir envers les catholiques.

caresses. Il faut s'adresser à quelque autre moins intrépide. L'empereur se sentit frappé d'admiration (la vertu a un ascendant secret qui force à l'admirer, ceux mêmes qui ne l'aiment pas); il défendit qu'on fît au saint évêque aucune violence. Mais le fer a beau être amolli par le feu; il ne change point pour cela de nature. Bien que pénétré d'estime pour Basile, il ne voulut point embrasser sa communion, ni se détacher des Ariens; seulement, il se crut obligé de faire oublier son emportement, et il en saisit l'occasion que je vais dire. Pag. 351.

Il se rendit à l'église, accompagné de toute sa cour, durant la solennité de l'épiphanie, mêlé parmi les laïques qui s'y trouvoient réunis en grand nombre. A peine il y étoit entré, qu'entendant le chant des psaumes qui retentissoit à son oreille avec l'éclat du tonnerre, voyant l'affluence du peuple, le bel ordre, et le recueillement plus angélique qu'humain qui régnoit tant dans le sanctuaire qu'aux environs, Basile debout devant son peuple, dans la même posture où l'Ecriture représente Samuel, le corps, les yeux, l'esprit aussi immobile que s'il n'y eût eu rien d'extraordinaire, et attachés, pour ainsi dire, à Dieu et à l'autel; autour de lui, sur tous les visages, l'empreinte du respect et de la terreur religieuse; frappé de ce spectacle qui pour la première fois venoit s'offrir à ses regards, il en fut ébloui au point que, n'étant plus maître de lui- I. Reg. VII.

même, ses yeux se troublèrent, et une sorte de vertige se répandit dans toute sa personne. On ne s'en aperçut pas d'abord sensiblement, mais quand il vint offrir à la sainte Table les dons qu'il avoit préparés lui-même, personne ne s'étant présenté, selon l'usage, parce qu'on ne savoit pas si l'évêque les accepteroit : mais bientôt il n'y eut plus d'équivoque ; car il fut saisi d'un tremblement tel que, si quelqu'un des ministres de l'autel ne lui eût prêté la main pour le soutenir, il se seroit malheureusement laissé tomber par terre.

Cependant les nouvelles dispositions de Valens à l'égard de saint Basile, ne furent pas de longue durée. Toujours pressé par les Ariens, il reprit son ancienne animosité, et ordonna l'exil du saint archevêque.

Pag. 352. Les méchants triomphoient ; l'arrêt de bannissement avoit été signifié ; tout étoit prêt pour le départ ; les gens de bien étoient consternés ; le chariot, qui devoit transporter l'intrépide confesseur, l'attendoit ; rien n'avoit été ménagé pour donner tout l'éclat possible à sa disgrâce. Dieu cassa l'édit de bannissement. Le même Dieu, qui avoit
Exod. xi. 5. frappé autrefois les premier-nés de l'Egypte pour venger son peuple, réduisit à l'extrémité le fils de l'empereur, et frappa le père dans le fils (1). De

(1) Agé de six ans, il se nommoit Galate. (Voy. Tillem. *Mém.*, tom. IX, pag. 665.)

toutes parts on sollicite des remèdes. On appelle les médecins les plus expérimentés...Tousles efforts de l'art sont impuissants... L'empereur se souvient de Basile : une sorte de confusion l'empêchant de faire venir en son propre nom l'homme qu'il venoit de traiter avec tant d'injustice, il en donne la commission à quelques-uns de ses officiers qu'il honoroit d'une confiance plus intime. Basile ne balance pas. Bien loin d'insulter au malheur, comme il sembloit naturel, il vole auprès du prince. A peine il étoit arrivé, que le mal se calma ; et Valens commençoit à se livrer aux plus douces espérances. Mais en même temps qu'il faisoit venir Basile, il se laissoit aller aux perfides menées des hérétiques. Mélange profane, sans qui peut-être l'enfant eût été rendu à la santé. Ce fut là du moins l'opinion générale des personnes témoins de l'événement.

Peu après le gouverneur de la province (1) éprouva lui-même l'effet des prières de saint Basile. Atteint d'une maladie grave, il se mit humblement entre les mains du saint homme. Le malheur amène à de sérieuses réflexions ; il instruit ; et la souffrance est en général préférable à la prospérité. Déchiré, abattu par la douleur, il pria avec instance Basile de venir le voir. Je vous devois, s'écrioit-il, une satis-

(1) C'étoit le même Modeste que nous avons vu plus haut traiter saint Basile avec tant de hauteur.

Pag. 353. faction : en voici une. Sauvez-moi. Il fut exaucé. C'étoit lui-même qui publioit en être redevable à Basile ; qui l'apprenoit à tout le monde ; et il ne tarissoit pas sur l'éloge de ses vertus.....

Le même esprit malin qui suscita autrefois l'impie III. Reg. xi. Adad contre Israël, souleva encore contre Basile le gouverneur de la province du Pont (1). Il prit le prétexte de quelque mécontentement à l'occasion d'une dame ; le motif réel fut l'intérêt qui le lioit à la cause de l'impiété, et sa haine contre la foi catholique. Je n'entrerai point dans le détail de sa persécution contre Basile, ou plutôt contre Dieu même, qui en étoit le véritable objet. Je m'arrêterai à un seul fait, où toute la honte de la défaite resta au persécuteur, et l'honneur de la victoire à notre généreux athlète...

Une dame de la première distinction, veuve depuis peu de temps, étoit violemment sollicitée par l'assesseur d'un magistrat, pour se remarier. Ne sachant comment échapper à ses poursuites, elle prit une résolution aussi hardie que sage et prudente. Elle se réfugia dans l'église, et se mit sous la protection de Dieu. Que pouvoit faire dans cette circonstance, je ne dis pas seulement le grand Basile qui marquoit aux autres les règles de la discipline, mais tout prêtre, quel qu'il fût? Pouvoit-il se dispenser d'en prendre la défense, de protéger son asyle, de lui donner tous les

(2) On croit que c'étoit Eusèbe, oncle maternel de l'impératrice.

secours qui dépendoient de lui, d'être le coopérateur de la bonté de Dieu, et de maintenir la loi qui veut qu'on respecte les autres? N'étoit-il pas tenu de tout faire, de tout souffrir plutôt que de permettre que la personne de cette vertueuse femme, et la table sainte, et la foi qu'elle invoquoit, reçussent la moindre atteinte? — Non, répondoit ce juge étrange. Il faut que tout cède à mes caprices; il faut que les chrétiens violent leurs propres lois. — Il réclamoit cette dame; Basile la refusoit. Ce magistrat, transporté de fureur, envoie dans la maison du saint des officiers chargés d'y faire une recherche aussi injurieuse qu'inutile. Quoi! jusque dans la chambre d'un évêque dont l'âme céleste ne fut troublée jamais par le souffle des passions, que les anges environnoient, et sur qui pas une femme n'osa seulement arrêter ses regards! Non content de ce premier ou- Pag. 354.
trage, il le cite devant lui, oubliant tous les égards que commandent la bienséance et l'humanité; il le traite en criminel condamné aux derniers supplices. Basile comparoît : le juge se tient assis, enflé d'orgueil, bouillant de colère : Basile étoit debout, comme Jésus devant Pilate. Dieu cependant rete- Matth. XXVII.
noit ses foudres suspendues. Le glaive de la vengeance différoit de porter ses coups : l'arc menaçant se contenoit encore pour ménager le temps du repentir. Telle est la conduite ordinaire de la Providence. Le persécuteur et l'athlète sont aux prises.

Le juge commande qu'on ôte le manteau du saint évêque, et qu'on mette en pièces sa personne. Basile offre de se dépouiller, si l'on veut, de sa tunique. L'autre le menace de le faire battre; Basile présente son corps décharné. Il parle de le faire déchirer avec des ongles de fer ; Basile répond : Ce sera peut-être un remède pour les maladies de foie qui me font beaucoup souffrir, comme vous pouvez voir (1).

Durant ce dialogue, le bruit du danger que couroit Basile s'étoit répandu dans la ville. Chacun se croit intéressé personnellement dans l'injure faite à son évêque. L'indignation s'empare de tous les cœurs. Vous diriez un essaim d'abeilles que la fumée chasse pêle-mêle. Tout est en mouvement : on se rassemble en foule, de tout état, de tout âge; on s'excite, on s'enflamme à l'envi l'un de l'autre, particulièrement les armuriers et les employés dans les mannufactures impériales, classe chez qui l'abus de la liberté exalte facilement les têtes, et assure des bras disposés aux émeutes populaires. Chacun se fait des armes ou des instruments de son métier, ou du premier objet qui se rencontre sous sa main : on court, on

(1) Saint Grégoire de Nysse rapporte la même réponse, avec quelque différence. « Le juge l'ayant menacé, dit-il, de lui arracher le foie des entrailles ; Basile répliqua en souriant : « Vous me rendrez un grand service; » car le foie m'incommode fort, et en me l'arrachant comme vous me le » dites, vous me débarrasserez d'une partie bien douloureuse. » (Tillem. *Mém.*, tom. IX, pag. 168.)

se précipite à la fois avec des flambeaux, des pierres, des bâtons. Ce n'est qu'un cri : une même pensée, une égale ardeur dirigent cette marche tumultueuse. La colère leur tient lieu de soldats et de capitaine : les femmes elles-mêmes ne restent point oisives ; la passion qui les transporte en fait autant d'héroïnes. Tous croient faire une œuvre de piété de châtier le coupable, de le mettre en pièces ; tous briguent et se disputent l'honneur de lui porter les premiers Pag. 355.
coups. Cependant que faisoit cet homme, auparavant si fier et si arrogant ? Il descend à la prière ; il demande grâce, il implore la pitié ; il s'abaisse jusqu'au dernier degré de l'humiliation ; jusqu'à ce que Basile, martyr glorieux sans avoir répandu de sang, et vainqueur sans avoir été blessé, s'étant montré au peuple, arrêta par sa présenee la fureur de cette multitude irritée, et sauva la vie à son persécuteur devenu son suppliant. Ce fut là l'œuvre de Dieu qui *résiste aux superbes et donne sa grâce aux* Jacob. iv. 6.
humbles, du même Dieu qui autrefois fendit les eaux de la mer, arrêta le cours des fleuves, soumettoit les élémens, déployoit l'appareil de sa toute-puissance en triomphant de tous les obstacles, pour affranchir son peuple de la captivité. Telle fut l'issue de la guerre que Basile eut à soutenir au dehors, et d'où, avec la grâce de Dieu, il sortit glorieux et couronné, comme il méritoit de l'être.

Bientôt commença une autre guerre domestique,

celle qui fut suscitée par les évêques et leurs adhérents; guerre honteuse autant que funeste à ceux qui s'y étoient engagés. Leur animosité contre Basile avoit trois motifs : la différence dans la foi (la plupart d'entre eux ne faisant profession de la véritable, qu'autant que leurs peuples les y obligeoient); le ressentiment toujours actif de l'opposition qu'ils avoient mise à son élection ; enfin le dépit secret de se voir éclipsés par sa réputation. Survint un différend qui ranima toutes les querelles. La Cappadoce fut partagée en deux provinces, chacune avec sa métropole : il fallut démembrer l'une pour former l'autre. Ce fut là l'étincelle du schisme. L'un prétendoit que les provinces se trouvant divisées, les diocèses devoient l'être aussi ; et, en conséquence, s'adjugeoit les paroisses qui venoient d'être détachées de leur ancienne province. Basile n'étoit pas de ce sentiment ; il vouloit que l'on s'en tînt aux usages en vigueur, et à la division réglée par les Pères.

Cette rivalité fut l'occasion et la source d'une foule de maux. Anthyme, nommé à la nouvelle métropole, attiroit à son parti les évêques par des
Pag. 356. manœuvres artificieuses. Il envahissoit les revenus, séduisoit les prêtres, ou les chassoit et les remplaçoit par des créatures à lui. La confusion la plus déplorable régnoit dans les églises déchirées par les cabales et les factions. On se laisse prendre aisément à

l'attrait de la nouveauté; on se fait d'une impunité passagère un prétexte pour manquer au devoir; et il est plus facile de renverser l'ordre établi, que de rétablir l'ordre quand il est une fois renversé..... Notre saint et magnanime serviteur de Dieu n'étoit pas homme à suivre le parti de l'erreur : il ne dissimula point le mal, et ne méconnut point la profondeur de la plaie.

Mais il sut tirer un bien du mal, en prenant de là occasion de faire de nouveaux évêques, et d'en mettre un dans chaque ville; ce qui devint très avantageux pour l'instruction et le soin des âmes. De ce nombre fut Sazime, qu'il confia à son ami saint Grégoire de Nazianze, malgré toutes ses répugnances pour accepter ce siége....

Il est des hommes qui s'attachent à une vertu particulière ; d'autres font marcher de front quelques vertus diverses : personne, au moins que je connaisse, ne les a toutes réunies avec une égale perfection. Nous plaçons au premier rang celui qui en embrasse le plus, ou qui excelle dans la pratique de l'une d'entre elles. Basile seul les accordoit toutes avec une supériorité qui feroit croire que la nature l'avoit fait pour montrer dans sa personne jusqu'où elle peut aller, comme je le ferai voir par le détail de sa vie. Faites-vous l'éloge de la pauvreté, de la simplicité dans les mœurs, du détachement Pag. 357.

universel de tout le superflu : Basile n'eut en propre que son corps et les vêtements dont on ne peut se passer. Toutes ses richesses étoient de ne rien avoir, ou plutôt de n'avoir rien que la croix qu'il portoit toujours, et qu'il préféroit à tout l'or du monde..... On admire la continence et la frugalité, il est beau de ne point se laisser dompter par la volupté et par la sensualité, deux maîtresses impérieuses et insolentes..... Basile vivoit comme s'il n'avoit point eu de corps..... Dédaignant les mets qui
Pag. 358. ne sont faits que pour flatter le goût, il ne mangeoit précisément que ce qui étoit nécessaire pour s'empêcher de mourir... A l'exemple de Jésus-Christ, qui a embrassé la pauvreté pour nous associer à toutes les richesses de sa divinité; il faisoit consister son opulence à se passer de tout. Une simple tunique, un seul manteau ; pour lit, la terre dure ; un peu de pain mêlé de sel pour tout aliment; et pour boisson l'eau des fontaines, le breuvage que tous peuvent se donner, sans l'aller chercher bien loin.

On vante la chasteté du corps et la virginité qui élève l'homme à la dignité des Esprits célestes ; je n'ose dire à celle de Jésus-Christ lui-même, qui, en se faisant chair pour nous, a voulu naître d'une vierge, pour nous recommander la virginité et nous faire participer sur la terre aux priviléges du ciel. Qui a jamais eu pour la virginité une plus haute

estime que Basile? Qui jamais a plus mortifié la chair, non-seulement dans sa personne, mais par ses institutions (1)? Ces monastères peuplés de vierges, qui les a fondés? De qui ces règlements, qui mettent les sens sous le joug, tiennent tous les membres dans la dépendance, assurent la véritable chasteté, remplacent les vaines beautés de la terre par la contemplation des beautés célestes, absorbent, anéantissent l'homme tout entier, qu'elles élèvent au-dessus de la matière, pour l'unir plus intimement à Dieu, seul époux des âmes pures; afin qu'au moment où il viendra à paroître, il les trouve prêtes à le recevoir, tenant dans les mains leurs lampes allumées. Matth. xxv.

La vie solitaire et la vie commune, si opposées l'une à l'autre, ont chacune leurs avantages et leurs inconvénients. La première, plus tranquille, plus composée, conduit plus directement à Dieu : mais elle a ses écueils. Attaquée par l'orgueil et la présomption, elle n'a pas l'appui des épreuves et des comparaisons. L'autre plus agissante, d'une utilité plus répandue, n'est pas à l'abri de l'agitation. Basile trouva le secret de les unir, de les confondre, en distribuant ses monastères dans le voisinage des communautés, afin que la vie contemplative n'éloi- Pag. 359.

(1) Ou règles de conduite pour la vie religieuse. Nous les avons encore. On les joint à ses Morales.

gnât pas toute communication, et que la vie active ne préjudiciât point à la contemplation. De même que le ciel et la terre se prêtent mutuellement leurs richesses; ainsi voulut-il que ces deux professions s'aidassent réciproquement, pour la plus grande gloire de Dieu.

On loue la charité et le zèle à secourir, à soulager les pauvres et les malades : portez vos pas hors de ces murailles; arrêtez vos regards sur cette ville nouvelle, monument de sa piété, trésor commun des riches, où l'opulence, animée par la sainte émulation de ses discours, s'empresse de venir déposer, non-seulement ce qu'elle a de trop, mais ce qu'elle a pris sur ses besoins, pour le mettre en sûreté contre
Matth. vi. 9. la rouille et les attaques des voleurs, contre les insultes de l'envie et du temps (1). Là, les infirmités sont endurées avec résignation; là, on bénit les souffrances; là, on fait un appel à la miséricorde et à l'humanité. Qu'est-ce auprès de cet édifice que la fameuse Thèbes et les pyramides de l'Egypte, qu'est-ce que les murailles de Babylone, le tombeau de Mausole, et ces colosses d'airain, et ces temples où l'art avoit épuisé sa magnificence, mais qu'il n'a pu sauver de la destruction? qu'est-ce, en un mot, que toutes ces merveilles fastueuses dont

(1) Erection d'un magnifique hôpital dans un des faubourgs de Césarée. On l'appela Basiliade, du nom de son fondateur.

nous parlent les historiens, et dont il n'est revenu à ceux qui les fondèrent, d'autre profit qu'un peu de stérile renommée... Nous n'avons plus sous les yeux de ces spectacles déplorables que nous offroient des hommes, ou plutôt de ces cadavres encore vivants, mutilés, se survivant à eux-mêmes, qu'il falloit chasser des villes, des maisons, des places publiques, reléguer loin des eaux et du commerce de leurs amis les plus chers, reconnaître par leur nom plutôt que par les traits de leur visage : si on vient à les exposer quelquefois en public, c'est pour appeler sur eux moins la pitié que l'horreur ; vous les entendez chercher à exciter la compassion par des chants lugubres, quand il peut leur rester en- Pag. 360.
core l'usage de la voix... Ce fut Basile, surtout, qui nous apprit à ne point mépriser des hommes, hommes nous-mêmes ; à ne point outrager dans leur personne Jésus-Christ souffrant ; à mettre à profit pour nous-mêmes les calamités étrangères, à exercer envers Dieu la miséricorde, pour qu'il nous la rende. Il ne croyoit point, lui, déroger à la noblesse de son extraction, en s'approchant de ces malheureux pour les visiter, pour baiser leurs plaies, et les embrasser comme étant ses frères ; ce qu'il faisoit non sans doute par ostentation, il en étoit si loin ! mais pour encourager les autres par son exemple, et prêcher la charité, non-seulement par ses exhortations, mais par son silence. La ville de Césarée, la

province entière ne furent pas les seules en possession d'un aussi utile établissement; tous les évêques s'empressèrent d'imiter son humanité et sa libéralité envers les pauvres.

Pourtant saint Basile n'a point échappé à la calomnie. Il s'est rencontré des hommes assez injustes pour l'accuser de faste et d'orgueil. Quelle apparence qu'un évêque, qui portoit l'humilité jusqu'à baiser des lépreux, ait pu se permettre de manquer à des hommes valides? qu'un homme anéanti par la pénitence, se soit laissé enfler par l'orgueil?...

Ce n'est pas à tort que l'on a dit que quelque vice avoisinoit toujours une vertu, et qu'il n'y avoit rien de plus facile, à moins d'une profonde expérience, que de se méprendre sur la nature de l'un et de l'autre. Qui fut jamais plus zèlé soit à faire honorer la vertu, soit à réprimer le vice? Qui jamais sut mieux encourager l'exercice des bonnes œuvres, par le charme de la persuasion, ou ramèner à l'ordre par l'autorité de ses corrections ceux qui s'en écartoient? Un simple sourire, obtenu de lui, étoit une approbation, comme son silence, une censure qui portoit au fond de la conscience la lumière et le châtiment. Basile n'étoit ni emporté dans sa joie, ni affecté dans sa politesse : on ne le voyoit point empressé, complaisant, capter les suffrages d'une multitude ignorante, obéir à ses caprices. Bien loin de l'en blâmer, tout esprit raisonnable lui en fera

un titre d'éloge..... Encore, avec cette gravité de mœurs, il étoit difficile d'avoir plus de charme dans le commerce de la société. Personne n'en peut parler plus sûrement que moi, qui l'avois si bien étudié. On ne racontoit pas avec plus d'agrément; on ne plaisantoit pas avec plus de délicatesse; on ne reprenoit pas avec plus de douceur. Rien de dur dans sa sévérité, rien de foible dans son indulgence; mais toujours ce sage tempérament et ce juste milieu Eccl. III. que Salomon recommande. Mais qu'est-ce encore que ces qualités, si vous les comparez à ces prodiges d'éloquence et d'érudition par lesquels il semble avoir rapproché les parties les plus éloignées de l'univers? Nous ne sommes encore qu'au pied de la montagne, à une grande distance du sommet. Nous sommes encore à traverser le détroit, quand nous sommes appelés sur la vaste étendue de l'Océan. S'il y eut jamais, si même il peut jamais y avoir de trompette dont les sons éclatants pénètrent jusqu'à Pag. 362. la plus sublime région de l'air, si la voix de Dieu retentit jusqu'aux extrémités de la terre, ou si l'on a vu de violentes secousses et des tremblements extraordinaires ébranler le monde; ces images pourront vous fournir quelque idée de cette éloquence et de ce génie, aussi fort au-dessus de celui des autres hommes, que ceux-ci l'emportent sur les animaux par l'excellence de leur nature. Qui jamais apporta de plus sérieuses préparations, pour se

rendre le digne organe des oracles de l'Esprit Saint? quel homme a été plus éclairé des rayons de la science? a pénétré plus avant dans la profondeur des divins mystères? a porté une lumière plus vive sur les choses de la religion? Qui jamais sut donner à sa pensée une expression plus claire, comme à son expression un sens plus profond?... Il avoit puisé dans la méditation les connoissances nécessaires pour enseigner à toutes sortes de personnes à régler saintement leurs mœurs, à parler dignement de nos augustes vérités, à détacher leurs esprits des choses périssables pour les élever vers les choses éternelles.

Ps. XVIII. 6. David loue la beauté du soleil, qu'il compare à celle d'un jeune époux; sa grandeur, à celle d'un géant; la rapidité de sa course, comme parcourant tous les jours la terre d'une extrémité à l'autre; sa vertu merveilleuse, qui ne diminue point par ses influences continuelles et universelles. La beauté de Basile a été sa vertu; sa grandeur, la manière sublime dont il a parlé de Dieu; sa course a été son avancement continuel vers Dieu; son activité, cette application infatigable à donner et à répandre partout ses instructions: en sorte que je ne crains pas de lui appli-

Ibid. 5. quer ce mot de l'Écriture: Que le son de sa voix a retenti par toute la terre, et s'est fait entendre jusqu'aux extrémités de l'univers. Ses doctes écrits font aujourd'hui les délices de toutes les assemblées, du barreau, des églises, des monastères, de ceux

qui ont renoncé au tumulte des affaires, et de ceux qui sont encore dans l'embarras du siècle ; de ceux qui se livrent à des études profanes, comme de ceux qui ont embrassé notre discipline. Tous ceux qui ont écrit après lui empruntent de ses livres la matière de leurs ouvrages. On ne parle plus des an- Pag. 363.
ciens qui se sont appliqués à l'interprétation de l'Ecriture ; c'est Basile que l'on cite. C'est être savant que de le bien posséder ; éloquent, que de le répéter. Il peut seul tenir lieu de tous les autres livres. Lorsque j'ai dans les mains ou sur les lèvres son *Hexaémeron* (l'œuvre des six jours), transporté avec lui sur le trône du Créateur, je comprends toute l'économie de son ouvrage ; j'apprends à admirer le sublime auteur de toutes choses, plus que je n'avois fait en les contemplant (1). Lorsque je lis les réfutations diverses qu'il a publiées, je crois voir le feu qui consuma Sodome, réduire encore en cendres les langues sacriléges des impurs habitants de cette ville, ou la vengeance tomber sur cette tour de Babel, dont le Ciel arrêta l'orgueilleuse

(1) Ce jugement est confirmé par les éloges qu'en ont fait saint Grégoire de Nysse, saint Jérôme, l'historien Socrate, et l'antiquité toute entière. L'ouvrage de saint Basile sur la création a servi de modèle à saint Ambroise, aux abbés Duguet et d'Asfeld, pour celui qu'ils ont publié sur le même sujet. Il paroît que saint Augustin le connoissoit, puisqu'il emprunte de ce livre son application des paroles de la Genèse, *L'Esprit de Dieu étoit porté par les eaux* (édit. Bened., t. III, p. 129).

construction (1). Ce qu'il a écrit sur le Saint-Esprit : j'y trouve le Dieu que j'adore, et je prêche la vérité avec une ferme assurance, dirigé que je suis par le flambeau que me présente ce grand théologien (2) ; les explications qu'il a composées pour des intelligences moins relevées, les partageant dans les trois sens (littéral, moral et allégorique) : Je ne m'arrête pas à l'écorce extérieure de la lettre, je vais plus avant ; j'entre de profondeur en profondeur ; d'un abîme, j'invoque un autre abîme, et je passe d'une lumière à une autre, jusqu'à ce que je sois enfin parvenu au sommet de la vérité (3) ; ses éloges des martyrs : plein de mépris pour ma chair, je me sens transporté dans la compagnie de ces généreux confesseurs, et prêt à m'associer à leurs combats (4) ; les harangues qu'il a

(1) « En effet (dit un auteur contemporain) Arius a été écrasé comme par la foudre, sous les coups de ce saint docteur ; Eunome en a été terrassé ; Sabellius, confondu par lui et réduit au silence ; Macédonius, réduit en poudre ; Apollinaire, voué à une infamie éternelle. Pour tout dire, en un mot, il n'y a point eu avant lui, il ne s'élèvera point par la suite d'hérésies qui ne soient battues en ruines par ses ouvrages théologiques........ » (Saint Amphiloque d'Icône. *Orat.* II, pag. 18 et 19.)

(2) C'est de ce Traité que saint Grégoire de Nazianze a dit que saint Basile avoit puisé à la source même du Saint-Esprit ce qu'il dit de la divine Essence. (*Orat.* XX, *de laudib. sancti Basilii*, pag. 363.)

(3) Voy. Tillem. *Mém.*, tom. IX, pag. 288. Ce sont les homélies sur l'Evangile, et les ascétiques.

(4) On vante surtout celui des quarante martyrs.

prononcées sur la règle et la conduite des mœurs(1) : mon cœur, ma chair elle-même purifiés se transforment en un temple consacré par la présence du Très-Haut, en un instrument dont l'Esprit Saint anime les cordes pour chanter sa gloire et sa puissance. Ces pieux écrits m'apprennent à me corriger de mes défauts, à orner mon cœur des vertus chrétiennes, à devenir tout différent de moi-même par un changement tout divin. Pag. 364.

De là saint Grégoire de Nazianze venge saint Basile contre les interprétations des hérétiques, qui abusoient de sa condescendance pour insulter à sa foi. Il le compare avec chacun des plus célèbres patriarches de l'ancien et du nouveau Testament. Le parallèle qu'il en établit avec saint Jean-Baptiste, pourroit sembler trop hardi. Le panégyriste va au devant de l'objection : Pag. 366.

Je ne prétends pas assimiler Basile à celui qui n'a point eu d'égal parmi les enfants des hommes, moins encore l'élever au-dessus du saint précurseur : ce que je veux dire, c'est qu'il l'avoit pris pour modèle, et qu'il en a retracé dans sa personne les principaux traits. Ce n'est pas un mérite médiocre d'imiter, même de loin, la plus sublime perfection. Or, ne retrouvons-nous pas dans Basile la vive em- Pag. 369. Matth. XI. 11.

(1) Il s'en faut bien qu'elles nous soient toutes parvenues. Ce qui nous en reste fait regretter encore davantage ce que nous n'avons plus. On peut en voir le catalogue dans saint Jérôme, dans Bellarmin, Tillemont et les autres.

preinte de cet ange du désert? l'un fut le précurseur de Jésus-Christ; celui-ci en fut le héraut. Les peuples même les plus éloignés accouroient aussi vers lui pour l'entendre.... Sa réputation étoit si bien établie, elle étoit répandue si loin, que plusieurs s'étudioient à lui ressembler même dans les plus petites choses, même jusque dans ses défauts apparents, comme dans la pâleur de son visage, la façon de sa barbe, sa démarche, sa lenteur à parler, son air pensif et recueilli, qui dégénéroit en une tristesse sombre et morne dans ses maladroits copistes. On affectoit de porter les mêmes habits que lui, d'avoir un petit lit bas comme le sien, de se régler sur lui pour la table. Mais ces pratiques étoient naturelles dans saint Basile, qui les observoit tout simplement et sans méthode; au lieu que cette infinité de Basiles, qui renaissoient en apparence, n'étoient que des statues cachées dans l'ombre; car, ce seroit trop dire, que de les appeler des échos qui répètent les paroles: au moins les échos qui redisent les derniers mots, les répètent-ils exactement; au lieu que ces faux imitateurs s'éloignoient d'autant plus de leur modèle, qu'ils s'efforçoient d'en approcher d'avantage. On se faisoit un titre d'honneur et une distinction particulière d'avoir eu quelque relation avec lui, de lui avoir rendu quelque service, de citer de lui quelque parole, ou quelque action sérieuse ou agréable, ce qui m'est souvent arrivé à moi-même. Et,

de fait, ce qu'il y avoit de plus négligé dans ce grand homme, valoit mieux que tout ce que les autres peuvent faire avec le plus d'étude et de travail.

Basile touchoit au terme de sa course; une seule pensée l'occupoit, c'étoit celle de son affranchissement et du jour heureux où il iroit recevoir la couronne promise à la foi. Déjà il avoit entendu la voix de Dieu lui dire : *Quittez cette terre, et montez*, non sur le haut de la montagne, mais près de moi. A ce moment nous fûmes témoins d'un nouveau prodige égal à tous ceux qu'il avoit faits jusque-là. Car il étoit presque sans vie et sans mouvement, quand il reprit tout à coup de nouvelles forces pour dire à l'Église le dernier adieu, et mourir ayant à la bouche les paroles de la religion. Il prêta encore ses mains et ses prières pour la consécration de ses plus fidèles disciples, afin que l'autel ne fût pas privé de ceux qui avoient été les aides et les coopérateurs de son sacerdoce.

Pag. 370.

Gen. XII. 1.

Ce qui me reste à dire, je ne me sens pas la force de l'exprimer, et pourtant il faut bien achever : ce seroit à un autre à vous le raconter; tous mes efforts échouent contre ma douleur, et le sentiment profond d'une perte que l'univers tout entier partage. Il étoit étendu sur le lit de mort; les cœurs célestes s'apprêtoient à recevoir cette âme dont tous les regards se dirigeoient depuis si long-temps vers eux : la ville entière s'étoit rendue près de lui, accablée du cha-

Pag. 371.

grin de le perdre, gémissant de cette cruelle séparation comme d'une tyrannie, et prête à faire violence à son âme pour la retenir, si elle avoit pu l'être. L'affliction ressembloit au délire; personne qui n'eût voulu racheter sa vie au prix de la sienne propre, il fallut céder (il falloit que la mort le frappât, pour faire reconnoître que Basile n'avoit été qu'un homme). Après avoir donné à ceux qui l'entouraient, diverses instructions de piété, le saint
Ps. XXXIX. 6. acheva sa vie par ces paroles : *Je remets, Seigneur, mon esprit entre vos mains*, et rendit son âme avec joie au milieu des anges qui la portèrent dans le ciel.

Césarée vit alors le spectacle le plus extraordinaire : le saint corps porté par les mains des saints alloit au lieu de la dernière demeure ; on s'empressoit autour de lui, les uns pour saisir le bord de ses habits, les autres pour passer sous son ombre, d'autres pour toucher seulement le cercueil sacré, ceux-ci avides d'approcher de ceux qui le portoient, ceux-là de jouir de sa simple vue, chacun croyant recevoir quelque bénédiction de ces devoirs de piété. Les places publiques, les galeries, les maisons étoient autant d'amphithéâtres regorgeant d'une foule allant, venant, accompagnant la pompe funèbre, se pressant de tous les côtés; jamais on n'avoit vu une si nombreuse affluence. Les sanglots étouffoient le chant des psaumes, et les éclats de la douleur ne permet-

toient aucun ordre. Les païens mêmes et les Juifs se disputoient avec les catholiques à qui donneroit plus de marques de son affection pour le saint. Cet empressement ne fut pas sans danger, il en coûta la vie à plusieurs personnes qui, dans le tumulte qu'occasiona un concours aussi prodigieux, y restèrent étouffées. Loin de les plaindre, on envioit leur sort qui leur donnoit un tel compagnon de voyage, et les faisoit regarder comme autant de victimes funèbres heureuses de mourir avec Basile. Ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés que l'on parvint à sauver la vénérable dépouille des pieuses violences qui se la disputoient entre elles, avant d'arriver au tombeau de ses pères, où elle finit par être déposée, et où le prince des prêtres fut réuni aux prêtres, le prédica- Pag. 372.
teur immortel aux orateurs sacrés, et le confesseur aux saints martyrs. Il est maintenant dans le ciel; là sans doute il offre pour nous des sacrifices, il prie pour son peuple; car en s'éloignant de nous, il ne nous a pas abandonnés. Mais Grégoire son ami, mais moi, que cette cruelle séparation condamne à survivre à la plus douce partie de moi-même, traînant désormais une vie triste et languissante, que vais-je devenir, privé de ses salutaires leçons? Mais non, il ne m'a pas délaissé; durant les songes de la nuit, sa voix m'avertit encore et me reprend, sitôt que je m'écarte du devoir.

Mais sera-ce assez de mêler nos pleurs à son éloge?

Plutôt, en traçant le tableau de sa vie, que l'image de ses vertus, offerte par mes foibles mains, devienne, et pour chacun de nous et pour tous les fidèles répandus dans l'Eglise chrétienne, le portrait et la loi vivante de nos mœurs! Vous qu'il a formés à la doctrine sainte! le fruit que vous devez recueillir de ce discours, c'est de prendre Basile pour votre modèle, d'agir comme s'il étoit sans cesse en votre présence et vous en la sienne. Venez, ô vous tous, compagnons de Basile, ministres des autels, peuple confié à nos soins, citoyens, étrangers! approchez tous, faisons ensemble son éloge; que chacun raconte quelqu'une de ses vertus : célébrez tous, les grands, un législateur; les magistrats, l'oracle de la cité; le peuple, son guide; les savants, leur maître; les vierges, leur introducteur à la cour du céleste époux; les épouses, la règle de leur conduite; les solitaires, les mains qui les détachoient de la terre pour les porter au ciel; les religieux, un juge. Dites, vous-mêmes, comment il fut le conducteur des simples, le docteur des esprits curieux; comment il réprimoit les saillies de la joie, consoloit les affligés, soutenoit la vieillesse, instruisoit les jeunes gens, soulageoit l'indigence, et faisoit des riches les économes des pauvres. Je vois, et les veuves, et les orphelins, et les pauvres, et les voyageurs, et les frères, et les malades, s'empresser de louer celui qui fut leur patron, leur père, leur ami; leur ménagea ou

des asiles ou des remèdes ; tous, en un mot, celui qui savoit se faire tout à tous, afin de les gagner tous à Jésus-Christ. Recevez, ô Basile ! cet hommage Pag. 373. d'une voix qui vous fut chère, d'un homme que les années et les honneurs rapprochoient de vous. Si peut-être ce discours n'est pas indigne de vous, cela même est votre ouvrage : je ne l'avois entrepris que grâce à votre secours. Si je suis resté trop au-dessous et de mon sujet et de vos espérances ; pouvois-je faire mieux, foible orateur, accablé sous le poids de l'âge, des maladies et de mes regrets ? Mais le Seigneur nous sait gré de faire ce que nous pouvons. Pour vous, âme sainte et bienheureuse ! du haut du ciel, où vous êtes, abaissez sur nous vos regards ; aidez-nous par vos prières à triompher de la chair dont l'aiguillon nous a été donné pour servir d'exercice à la vertu ; dirigez chacun de nos pas vers le terme où doivent tendre nos souhaits les plus ardents. Recevez-nous, au sortir de cette vie, à vos côtés, dans les tabernacles éternels, afin que, réunis à vous, contemplant désormais, sans voile, sans nuage, l'adorable Trinité, dont nous n'apercevons ici-bas que l'ombre obscure ; heureux à jamais, il ne nous reste plus de vœux à former, plus de ces combats que nous avons ou livrés ou soutenus. J'ai prononcé votre éloge funèbre. Qui, après que je ne serai plus, qui entreprendra le mien, si je puis toutefois mériter d'en obtenir un en Jésus-Christ, notre

Seigneur, à qui la gloire appartient, dans les siècles des siècles? Amen.

Discours à la louange de saint Athanase, patriarche d'Alexandrie.

Prononcé le jour de sa fête.

Ce discours est moins un éloge funèbre qu'un panégyrique. La douleur n'y éclate point en regrets. Il ne fut point prononcé, comme les précédents, aux obsèques du saint personnage. S. Grégoire le composa (1) à Constantinople, sur la demande de Théodose. S. Athanase étoit mort sous l'empire de Valens.

Pag. 373. L'éloge d'Athanase sera le panégyrique de la vertu; l'un se confond avec l'autre. Ce grand homme réunissoit toutes les vertus; disons mieux, il les réunit encore; car, même après la mort, on est toujours vivant devant Dieu, quand on a vécu selon Dieu. C'est pour cela que Dieu s'appelle lui-même le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu des vivants et non le Dieu des morts. (Matth. XXII. 32.) L'éloge de la vertu remontera naturellement à son principe sublime, à Dieu, de qui les lumières qu'il daigne nous communiquer, nous élèvent, ou plutôt nous ramènent à lui comme à leur centre... Dieu est, à l'égard des choses intellectuelles, ce que le soleil est par

(1) Voyez Tillemont. *Mém. ecclés.*, tom. IX, pag. 459.

rapport aux objets sensibles ; il répand sa lumière sur le monde soumis à nos regards : Dieu éclaire le monde qui échappe à nos sens. Le soleil, par l'action qu'il exerce sur nos regards, nous met à portée d'apercevoir ses rayons : Dieu, en imprimant à nos âmes un rayon de sa divine essence, nous fait participer à elle-même ; et de même enfin que le soleil, qui dispose et les yeux à voir et les objets à être vus, est la plus belle de toutes les choses sensibles, ainsi Dieu qui donne aux substances intellectuelles la faculté d'atteindre, par la pensée, les choses les plus éloignées de la portée des sens, est le premier de tous les êtres spirituels, le terme de tous les efforts de l'intelligence : il n'est pas possible d'aller au-delà (1). La philosophie la plus élevée dans ses spéculations, l'imagination la plus ardente dans ses recherches, ne conçoit, et ne concevra jamais rien de plus sublime.....

Nous comptons dans ce siècle, et parmi ceux même qui l'ont précédé, bien peu d'hommes qui se soient appliqués à ces hautes méditations...... Bien qu'ils soient les ouvrages de Dieu, ils n'en sont pas les serviteurs, puisqu'ils ne marchent pas dans les voies de Dieu. Nous comptons parmi ses serviteurs fidèles les Prophètes, les Evangélistes, les Docteurs, tous Pag. 375.

(1) Magnifique développement de ces pensées par Bossuet, *Serm. de la Toussaint*, tom. 1, pag. 144.

les Saints; à leur tête, l'incomparable Jean-Baptiste, flambeau qui précéda la lumière, voix qui se fit entendre avant le Verbe, intermédiaire entre l'ancien et le nouveau Testament, comme précurseur du Messie; illustrés soit par l'éclat de la parole ou de la doctrine, soit par le don des miracles ou par les palmes du martyre. S'il est parmi ces grands noms quelques-uns qui s'élèvent au-dessus de celui dont nous parlons, il en est aussi, je le dirai avec confiance, qui ne viennent qu'après lui : il a atteint l'éloquence et l'érudition des plus éloquents et des plus habiles; il a imité l'activité des uns, la douceur des autres, leur zèle dans les combats. Empruntant partout ce qu'il y avoit de plus excellent, il le transformoit dans sa propre substance, semblable à un habile peintre qui, pour réussir à faire un portrait achevé, rassemble dans une seule beauté les traits épars sur des sujets divers, et de leur réunion compose un tout parfait... Heureux d'avoir si bien imité ceux qui l'avoient précédé; plus heureux encore de pouvoir servir de modèle à ceux qui viendront après lui!

Les bornes d'un simple discours ne permettent pas de parcourir toutes les actions qui remplissent une si belle vie; le détail en appartient à l'histoire plutôt qu'au panégyrique. Je voulois, pour l'instruction de la postérité, écrire sa vie, comme lui-même,
Pag. 376. en décrivant celle de saint Antoine, a tracé les

règles de la vie monastique ; mais ici, pour satisfaire à notre commun empressement, et payer à cette fête le tribut qu'elle réclame, je me contenterai de choisir dans la foule des grandes actions que présente son histoire, quelques traits des plus connus et des plus éclatants, tels qu'ils viendront s'offrir à ma mémoire, au risque d'en omettre plusieurs qui ne le sont pas moins.

La première éducation du jeune Athanase fut dirigée vers la culture de son cœur et de son esprit. Les sciences profanes ne l'arrêtèrent que peu de temps : il lui suffisoit d'en apprendre ce qu'il en falloit connoître pour ne pas tout-à-fait ignorer des choses qu'il savoit apprécier à leur juste valeur. Cette âme portée naturellement aux grandes et généreuses élévations, ne pouvoit se rabaisser à d'aussi futiles études, à l'exemple de ces athlètes sans expérience qui dissipent leurs forces en frappant l'air plutôt I. Cor. IX. 26.
que leur ennemi, et se dérobent à eux-mêmes l'espérance de la victoire. Les livres de l'ancien et du nouveau Testament firent sa lecture habituelle : il les possédoit tous avec plus de précision que les autres n'en savent un seul en particulier. Il y puisoit avec les richesses de la contemplation, les trésors d'une vie sainte et éclatante, unissant la pratique à la méditation, faisant concourir l'innocence de ses mœurs avec la règle de ses études, et ses études à leur tour imprimant une sorte de sceau à l'inno-

Ps. cx. 10. cence de ses mœurs. La sagesse commence et se nourrit par la crainte du Seigneur. Mais la crainte fait des esclaves; et quand la sagesse s'élève au-dessus de la crainte, pour nous porter jusqu'à l'amour, plus rien de servile: et c'est là ce qui fait les amis, les enfants de Dieu.

Tels furent les exercices de son enfance; et telle devroit être l'éducation de tous ceux qui sont appelés à gouverner les peuples et l'Église de Jésus-Christ. La divine providence qui prend de loin les mesures de ses grands ouvrages, après l'avoir initié à la cléricature, le fit passer par les degrés divers qui précèdent le ministère auguste qui nous rapproche de la divinité par de plus intimes communi-
Pag. 377. cations, avant de l'élever sur le siége d'Alexandrie. Lui donner la conduite de ce diocèse, c'étoit le placer en quelque sorte à la tête du monde tout entier. Dirai-je qu'elle voulut récompenser sa vertu, ou plutôt faire du saint évêque une source de grâce et de vie pour l'Église? Dans le besoin où elle étoit que les
Gen. xxi. 20. eaux de la vérité vinssent la ranimer dans ses langueurs, comme un autre Ismaël dans son désert, prête à se consumer et à s'éteindre, dévorée qu'elle étoit par la sécheresse, et menaçant d'engloutir avec
Ibid. xxi. 28. elle l'espérance de Jacob; destinée, ce semble, à la même désolation que les villes de Sodome et de Gomorrhe, si connues par les excès de leur impiété, plus connues encore par les vengeances du Ciel qui

les a ensevelies sous des torrents de feu et de soufre; dans l'abattement où nous étions, il nous falloit un signe de salut ; il nous falloit une pierre angulaire, à laquelle vinssent se rattacher toutes les parties de l'édifice désunies et tombant en ruines, un van mystérieux qui séparât l'erreur de la vérité ; un glaive assez fort pour trancher jusques à la racine du mal. Athanase nous fut donné comme le digne athlète que le Fils de Dieu associoit à ses combats, comme la bouche par laquelle le divin Esprit énonce ses oracles. Appellé donc par les suffrages de tout le peuple, Athanase ne dut point son élévation à ces manœuvres si ordinaires de nos jours, où nous voyons les élections souillées par le meurtre et le brigandage. La sienne tout apostolique, dirigée par l'Esprit Saint, le porta sur le trône de saint Marc, à qui il succédoit par sa piété non moins que par sa dignité... Il fut l'héritier de sa foi aussi-bien que de sa chaire.... Ce n'est pas le nom qui établit la succession, c'est la doctrine. Porter dans une Église une autre foi que celle de ses saints prédécesseurs, ce n'est pas soutenir l'héritage, c'est s'en détacher et s'en déclarer l'ennemi ; à moins que l'on ne prétende leur succéder aux mêmes titres que la maladie succède à la santé, la nuit au jour, la tempête au calme, et que la démence vient après le bon sens.

Le même esprit qui avoit fait son élection, présida à tout son gouvernement. Monté sur le trône épis-

copal, on ne le vit point, à l'exemple de ces insolents parvenus mis en possession d'un commandement ou d'une succession à quoi ils n'auroient pas eu lieu de prétendre, se faire de l'éclat de la dignité un titre
Pag. 378. d'orgueil. Commerce adultère, profanation, sacrilége qui les rend indignes d'un aussi auguste ministère! Sans avoir rien fait pour mériter l'honneur du sacerdoce, sans travaux, ni épreuves préliminaires, tout à la fois maîtres de nom, disciples de fait, ils hasardent de purifier les autres avant de s'être purifiés eux-mêmes; hier mondains, aujourd'hui évêques; hier étrangers au sanctuaire, aujourd'hui pontifes et ministres des choses saintes; vieillis dans le crime, novices en religion; tenant leur mission de la faveur et du caprice des hommes, non de l'Esprit Saint: on les voit, après que leur violence s'est exercée sur tout le reste, enchaîner bientôt jusqu'à la religion elle-même. N'attendez pas que leurs mœurs prêtent quelque lustre à leur dignité: c'est leur dignité qui couvre le scandale de leurs mœurs. Le sacrifice auguste offert par leurs mains le sera plutôt pour leurs propres ignorances que pour celles du peuple. Toujours placés entre les deux excès de l'indulgence ou de la fermeté, ils fermeront les yeux sur les fautes qni se commettent, intéressés qu'ils sont à ce qu'on leur fasse grâce à eux-mêmes; en sorte que, loin de réprimer le vice, ils s'en rendent les propagateurs; ou bien ils outrent la sévérité, afin

de masquer leur conduite personnelle sous l'apparente rigueur de leur gouvernement.

Également loin de ces deux excès, Athanase, en s'élevant au-dessus des autres hommes par son caractère, s'en rapprochoit par son cœur. Sa vertu étoit portée à une hauteur qu'il étoit difficile d'atteindre. Son affabilité le rendoit accessible à tout le monde. Plein de bonté, maître de lui-même, facile à s'attendrir, insinuant dans son langage, encore plus attachant par l'aménité de ses mœurs; à la grâce extérieure sous laquelle on peint les anges unissant leurs vertus. Ses remontrances mêlées de douceur, et ses éloges assaisonnées de leçons ne dépassèrent jamais cette juste mesure qui conserve à la correction l'affection d'un père, et à la louange la gravité du magistrat. Nulle mollesse dans sa complaisance; rien d'altier, rien de fâcheux dans sa sévérité. Dans l'une c'étoient sensibilité, charité; dans l'autre prudence: d'où il résultoit un caractère de sagesse parfaite; tout dans sa personne étant si bien réglé, que sa vie, sans le secours des paroles, étoit une prédication entraînante, et que ses paroles, toujours animées par l'éloquence, le dispensoient d'avoir recours au châtiment, et moins encore au plus redoutable de tous, le retranchement de la communion.

A quoi bon, au reste, m'arrêter sur les détails, quand saint Paul a prévenu toutes nos descriptions, dans le portrait qu'il a tracé d'un évêque?.. Lisez Pag. 379.

son épître à Timothée : vous retrouvez dans notre saint Patriarche toutes les qualités que l'apôtre veut à l'homme qui est préposé à la conduite de l'Église. Unissez-vous donc à moi, ô vous tous ici présents, pour achever ensemble cet éloge. La richesse du sujet m'embarrasse dans la foule des souvenirs qui se présentent à ma pensée ; je ne sais ce que je dois remarquer, ce que je dois omettre. Dans un corps où tout est également parfait, on a peine à faire un choix. Chaque objet en particulier vous attire et semble réclamer l'hommage de la préférence ; j'en appelle à votre témoignage et à votre admiration pour ce grand homme : partagez entre vous ses vertus, et qu'il s'établisse un noble défi à qui parmi vous célébrera plus dignement celles qui étoient le plus distinguées dans sa personne ; vous, dis-je, hommes et femmes, jeunes gens des deux sexes, vous qui touchez au terme de la carrière, et vous qui la commencez, prêtres et laïques, solitaires et religieux, et vous qui, répandus dans le monde, vous livrez à une vie plus active, et vous que l'amour d'une plus haute perfection, attache à la vie contemplative ! Que celui-ci nous raconte ses jeûnes continuels, ses prières assidues, cet oubli absolu d'un corps qui sembloit affranchi de tous les besoins, et dégagé de la matière ; celui-là, son infatigable persévérance à soutenir les veilles et la psalmodie ; un autre, le soin qu'il prenoit des pauvres, soit pour

les assister, soit pour les défendre; un autre, sa fermeté à combattre l'orgueil des prétentions, ses paternelles condescendances envers les humbles. Que les vierges louent en lui le modèle de la chasteté; les épouses, le directeur sage des consciences; les solitaires, l'apôtre qui enflammoit leur dévotion; ceux qui vivent dans le commerce du monde, un législateur; les cœurs simples, un guide éclairé; les contemplatifs, un vrai théologien; les heureux du siècle, un frein qui les retenoit dans la modération; les affligés, un consolateur; les vieillards, leur appui; les jeunes gens, un conducteur; les pauvres, un trésor ouvert à leurs besoins; les riches, un sage dispensateur de leurs biens;... tous, enfin, un nouveau Paul, se faisant tout à tous, pour accroître le domaine de Jésus-Christ.....

Encore ne sont-ce là que les moindres de ses vertus, comparées à celles qu'il a fait éclater dans un ordre supérieur... Pag. 380.

Il fut un temps où notre Église florissoit; c'étoit celui où la majesté de nos mystères n'étoit pas profanée par la pompe vaine d'une éloquence artificieuse, que je comparerois à ces jeux misérables de bateleurs, lesquels trompent les yeux par la subtilité de leurs doigts, et s'attirent des spectateurs par la souplesse et la licence de leurs mouvements: ainsi, une curiosité inconnue à nos Pères, a introduit dans la théologie des méthodes nouvelles qui

sont venues remplacer la simplicité du discours et cette candeur dans l'enseignement qui se confondoient avec la piété. La démangeaison de disputer a amené un pyrrhonisme funeste qui s'est répandu dans nos églises, comme une maladie contagieuse; et tels que les Athéniens, dont parle le livre des
Act. xvii. 20. Actes, nous ne sommes plus occupés que du soin d'entendre ou de dire des choses nouvelles. Oh! quel autre Jérémie donnera des larmes à notre confusion et à notre aveuglement? Lui seul seroit capable d'égaler les lamentations aux calamités.

Le fatal auteur de cette révolution a été cet homme dont le nom seul en étoit le malheureux présage; Arius, dont les blasphèmes insolents lui ont attiré un si terrible et si juste châtiment. Traître comme Judas, il devoit périr comme lui; emporté, moins par la violence de la maladie, que par la vengeance du Ciel. Le théâtre de sa mort étoit digne de son impiété (1). Arius trouva des complices qui, à l'exem-

(1) Voici dans quels termes Socrate rapporte la mort de cet hérésiarque. Il étoit arrivé à Constantinople soutenu d'un parti puissant, et se livroit à la joie que lui donnoit l'espérance d'être le lendemain reçu comme en triomphe dans la grande église de cette ville. Le saint archevêque de Constantinople, saint Alexandre, supplia le Seigneur avec larmes de ne pas permettre un tel scandale. Cependant Arius, accompagné des siens, étoit près de la place de Constantin; tout à coup il se sentit pressé de quelque nécessité naturelle, qui lui fit demander un lieu secret. On lui en indiqua un derrière la place; il y entra, et quelques temps après on l'y trouva mort, ayant perdu une grande quantité de sang. (Socr., lib. I, cap. XVIII.)

ple de leur maître, réduisant la Divinité au Père seul, en dépouillèrent le Fils et le Saint-Esprit, ne leur conservant dans la Trinité qu'un titre purement honoraire, ou plutôt une simple association. Ce n'étoit point là la doctrine que professoit notre grand évêque, véritablement homme de Dieu, la trompette éclatante de la vérité. Convaincu, par l'évidence de la foi, que confondre les trois personnes divines dans une seule et même substance, c'étoit impiété, c'étoit, avec Sabellius, anéantir dans Dieu la fécondité de son Essence; que d'autre part, différencier, quant à la nature, les trois personnes divines, c'étoit tomber dans l'erreur monstrueuse qui a imaginé le partage de la divinité; Athanase s'en tenoit à ce principe, de conserver l'unité dans l'Essence divine, et la trinité des personnes, dans leurs attributs distinctifs. Telle fut la sage doctrine qu'il défendit d'abord avec éclat au concile de Nicée, cette illustre assemblée où le Saint-Esprit avoit réuni l'élite de toute l'Église, s'opposant autant qu'il put à l'hérésie naissante. Alors il n'étoit pas encore évêque; ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût un des plus remarquables de ceux qui s'étoient rendus au concile. Dans ce temps-là, le mérite n'attiroit pas moins les regards que la dignité; depuis, la flamme ayant été attisée par les passions les plus coupables, au point de devenir un violent incendie, qui a dévoré une grande partie du monde, et amené les tra-

Pag. 381.

giques catastrophes si connues dans tout l'univers; ce fut principalement contre lui que se dirigèrent les attaques de l'ennemi. Athanase s'étoit fait voir l'un des plus généreux athlètes de la saine doctrine. Il est d'usage que les coups se portent avec le plus de fureur contre celui qui oppose la plus forte résistance. Quelle adresse, quelle profonde science dans le génie de l'impiété pour inventer, et quelle audace pour consommer les plus criminelles manœuvres! Comment épargneroit-elle les hommes, quand elle ne respecte pas même la Divinité? Rappelons un seul trait, mais le plus violent de tous; il fit partie d'un complot auquel mon nom ne fut pas étranger. Plût au Ciel que cette contrée qui m'est si chère, cette Cappadoce où moi aussi j'ai pris naissance, fut pure de tout soupçon! Au reste, c'est moins ma patrie qu'il faut accuser, que ceux qui l'adoptèrent librement. Cette patrie, elle s'est toujours signalée par sa piété, mais quelques-uns de ses citoyens furent indignes de l'avoir pour mère. Il n'est pas rare de voir l'épine naître au sein d'une vigne; Judas étoit au nombre des disciples, et Judas fut un traître. On a même particulièrement accusé un homme de même nom que moi (1), qui

(1) Saint Athanase s'étoit rendu à Rome pour s'y défendre contre les calomnies de ses persécuteurs. Ils profitèrent de son absence pour nommer à sa place un évêque d'Alexandrie. Leur choix tomba sur un nommé Grégoire de Cappadoce, comme notre saint panégyriste. Saint Grégoire de

se trouvoit alors à Alexandrie, où l'avoit amené l'amour des lettres et le désir de s'instruire à son école ; un homme que le saint archevêque avoit accueilli avec la plus touchante bonté, qu'il y traitoit comme un fils, à qui il donnoit la plus entière confiance, jusqu'à le charger des affaires les plus importantes. C'est là l'homme que l'on prétend avoir conspiré contre son père et son protecteur. La conjuration fut sans doute ourdie par d'autres acteurs ; toujours seroit-ce la main d'Absalom qui en auroit conduit la trame. Ceux de vous qui ont entendu parler de cette main que la calomnie répandoit avoir été coupée, du meurtre prétendu d'Arsenne qui se portoit bien (1), de tant d'exils si II.Reg.xv.12.

Nazianze remarque qu'il avoit surpris la confiance de saint Athanase. Il ignoroit encore cette étrange promotion, qui donnoit, contre toutes les formes, un successeur à un évêque vivant, lorsqu'il se résolut de revenir à Alexandrie ; il ne fut pas long-temps sans apprendre ce qui s'étoit passé. L'intrus prit possession de son siége, accompagné, non d'évêques et de prêtres, mais de soldats armés, qui s'emparèrent de l'église avec violence, outrageant les femmes et les vierges, brûlant les saintes reliques et les livres des saintes Écritures, foulant sous les pieds les sacrés mystères, pillant les richesses du sanctuaire que l'usurpateur leur avoit abandonnées. Ces excès eurent lieu durant la célébration des fêtes de Pâques de l'année 341. (Voy. le récit qu'en fait saint Athanase lui-même, dans le cinquième volume de cette *Bibliothèque*, pag. 193 et suiv.)

(1) Les Ariens ne pouvant, dit saint Cyrille d'Alexandrie, souffrir la force avec laquelle saint Athanase les combattoit, et ne se contentant plus des mensonges ordinaires, par lesquels ils s'étoient efforcés de le décrier, eurent recours à une invention toute nouvelle, que leur fournit l'esprit de calomnie. Ils imaginèrent de faire passer pour mort un évêque d'Hypsèle, de leur parti, nommé Arsenne, accusant saint Athanase de l'avoir tué.

Pag. 382. peu mérités (1), m'entendent assez pour me dispenser de réveiller ces odieux souvenirs. Il vaut mieux, pour peu qu'il reste de doute et d'incertitude, pencher vers la douceur et l'humanité; et faire grâce, même à des coupables, plutôt que de risquer de condamner des innocents (2). Il n'en coûte pas beaucoup au méchant pour condamner l'homme vertueux ; mais l'homme vertueux ne se détermine pas sans peine à condamner même le méchant ; et moins on se sent porté à mal faire, moins on se hasarde à soupçonner les

Pour accréditer l'imposture, ils montroient une main, qu'ils disoient être celle de cet Arsenne, qui, durant ce temps-là, se tenoit bien caché. L'imposture se répandit bientôt, et parvint jusqu'à l'empereur Constantin, qui ordonna d'en informer. Le prétendu mort fut retrouvé vivant avec ses deux mains ; et la honte de cette fable retomba sur ses coupables artisans. On peut voir tous les détails de cette histoire et ses suites dans Socrate, Théodoret, saint Athanase, etc.

(1) S. Athanase parlant lui-même de l'exil qu'il eut à subir durant l'usurpation de son siége, dit que les travaux de la fuite sont plus difficiles à endurer que les rigueurs de la mort (*De fuga sua*, pag. 712). Les combats qu'il eut à soutenir pour la cause de la foi catholique sont innombrables, et Ruffin lui applique avec justesse ce mot du livre des Actes sur l'apôtre saint Paul : *Je lui montrerai combien de choses il faut qu'il endure pour mon nom.* Constantin lui-même n'avoit pas été plus juste envers lui que ne le furent ses successeurs.

(2) L'histoire a traité ce Grégoire avec moins de ménagement. Arien dans le cœur, il en avoit imposé à saint Athanase, trop grand pour soupçonner l'hypocrisie. Sa prise de possession dans l'Eglise d'Alexandrie, fut celle d'un Barbare entrant dans une ville emportée d'assaut. Il ne tint pas à lui que son bienfaiteur et son évêque ne fût massacré à la suite des prêtres et des vierges, qu'il avoit fait impitoyablement déchirer.

autres. Ce qui, du reste, n'est pas un vain bruit, mais un fait réel qui ne repose pas sur des conjectures vagues, mais sur les témoignages les plus décisifs, c'est ce que j'ai à vous raconter.

Un monstre sorti de la Cappadoce (il naquit aux Pag. 384.
extrémités de la province), méprisable par la bassesse de son extraction, et bien plus encore par sa perversité d'âme, moitié libre, sorte d'être amphybie, comme on en voit dans la nature, parasite sans pudeur, et qui se seroit vendu pour un plat de légumes, rap- Gen. xxv. 34.
portant à son ventre et tout son langage et toutes ses Phil. III. 19.
actions, se trouva pour notre malheur pourvu d'un emploi dans l'administration civile. C'étoit l'intendance de la viande de porc, dont on nourrit les soldats à l'armée. Il s'en acquitta avec infidélité, détournant les deniers au profit de sa gourmandise. Enfin, réduit à ne posséder plus que son corps, forcé de quitter le pays, il fut errant de contrée en contrée, jusqu'à ce qu'il vînt tomber à Alexandrie pour y être une nouvelle plaie d'Égypte, et le fléau public de l'Église. Si ce fut là le terme de ses courses, ce fut aussi le théâtre de ses brigandages et de ses forfaits. Du reste, c'étoit un homme de néant; nulle teinture des lettres, nulle politesse dans l'abord, ni dans le langage; pas même le masque de religion: un composé de tout ce qu'il y a de plus propre à causer le trouble et le désordre. Personne qui ait pu ignorer ni oublier sa conduite à l'égard de notre

saint archevêque. Plus d'une fois, on a vu les justes abandonnés au pouvoir des méchants ; ce sont des épreuves que la Providence réserve à la vertu ; témoin Job, que tout son mérite ne mit point à couvert des insultes du démon. Frappé dans ses biens, dans sa nombreuse famille, dans sa propre chair, sans avoir le temps de pleurer ses malheurs tant ils se précipitoient avec violence, sans rencontrer de consolateurs au sein de ses disgrâces ;... pourquoi, lui demandoit
Job. II. 3. le Seigneur, ai-je permis que tu fusses ainsi affligé? n'est-ce point pour faire mieux éclater ta justice ?... Étonnez-vous encore qu'un homme tel que Georges ait prospéré (1), quand Athanase vous semble malheureux. Ah! il y auroit bien plus à s'étonner que l'homme juste eût pu échapper aux outrages et aux calomnies. Obligé de fuir, il sut mettre son exil à profit. Il alla se retirer dans les divines écoles et les

(1) Socrate, Sozomène, saint Épiphane parlent de ce Georges, comme saint Grégoire de Nazianze. Il unissoit la plus crapuleuse bassesse à la plus brutale férocité ; il trouva dans le duc Sébastien un ministre aussi complaisant de ses fureurs, que Grégoire en avoit eu dans Philagre, préfet d'Égypte. La plume se refuse à retracer les horreurs qui furent commises à Alexandrie par lui ou pour lui. Sa prospérité ne dura pas long-temps. La mort violente de Grégoire qui l'avoit précédé dans l'usurpation du siége d'Athanase, lui devoit avoir appris que Dieu ne laisse pas sans vengeance le crime de l'intrusion : il en fut une preuve nouvelle. Détesté par les païens eux-mêmes, il fut victime d'une sédition qu'il avoit attisée par ses brigandages et par la menace récente de se porter à de nouveaux excès. Julien, tout en blâmant l'irrégularité de l'exécution, convient qu'elle étoit méritée. (*Epist. ad Alexandr.* dans *Vie de Jovien*, par La Bletterie, p. 443.)

saints monastères de l'Égypte, où, loin du commerce du monde, tout entier à la solitude, on oublie son corps pour ne s'occuper que de Dieu. Là, les uns vivent à part, sans aucune communication avec les hommes, ne conversant qu'avec eux-mêmes et avec la Divinité, n'ayant d'autre univers que l'étendue de leur solitude. Les autres, réunis par la charité dans une vie commune, tout à la fois solitaires et rapprochés, morts au reste des hommes et à toutes les choses de la terre, sevrés de ce vain tourbillon de la société qui nous emporte et qui passe avec ces brusques et nombreuses vicissitudes dont nous sommes si facilement les dupes, se tiennent lieu les uns pour les autres du monde entier, et s'animent à la vertu par leurs mutuels exemples.

Ce fut à la compagnie de ces saints hommes qu'Athanase alla se réunir, alliant la vie solitaire à la société religieuse, montrant que la retraite et l'épiscopat n'étoient point incompatibles, accordant le repos de la solitude et le travail de son ministère avec une telle harmonie que tout le monde resta persuadé que la vie solitaire consistoit dans le calme Pag. 385. et dans l'uniformité des actions plutôt que dans la séparation extérieure..... Cette manière d'agir faisoit que les plus parfaits d'entre les solitaires laissant entre eux et Athanase du côté du conseil et de l'expérience, une distance plus grande encore que celle qui les séparoit des autres religieux, et ne lui

pouvant être d'un grand secours pour son administration diocésaine, recevoient de lui de bien plus précieux avantages pour acquérir la dernière perfection de leur état. Aussi tous avoient pour lui un respect qui leur faisoit regarder ses avis comme autant d'oracles : tout ce qu'il n'approuvoit point leur paroissoit condamnable par cela seul ; ses sentiments étoient pour eux les tables de Moyse, et leur vénération ressembloit au culte que l'on rend aux saints.

La persécution alla le chercher jusque dans sa retraite. Les solitaires ne se permirent point de parler à aucun de ces inquisiteurs ; ils se contentèrent de présenter leurs têtes au glaive des bourreaux, persuadés que s'exposer pour Athanase, c'étoit s'exposer pour Jésus-Christ, et qu'il y auroit dans une telle mort plus d'héroïsme et de gloire, que dans les jeûnes, les macérations, et toutes les autres austérités dont ils faisoient leurs continuelles délices.

Georges, ne trouvant nulle part d'opposition, porte ses incursions et ses ravages d'un bout à l'autre de l'Égypte, étend ses impiétés sur toute la Syrie qu'il désole, fait sa proie de tout l'Orient, entraînant tout ce qu'il rencontre de foibles et de pusillanimes, comme un torrent emporte ce qui ne sait point résister à sa fougue impétueuse ; il s'empare de l'esprit de l'empereur, abusant de sa simplicité, pour ne pas dire, de sa légèreté, par ménagement pour une sorte de zèle qu'il témoignoit, mais zèle bien éloi-

gné d'être selon la science. A force d'or, il parvient à gagner ceux des officiers du prince qui préféroient l'argent à Jésus-Christ. C'étoient les biens des pauvres détournés à ces criminels usages qui lui fournissoient ses trésors ainsi prodigués : à qui? A des eunuques, aux plus méprisables de tous les hommes, de qui, si le sexe est équivoque, l'impiété ne l'étoit pas, mais tout puissants auprès de nos empereurs qui en font les gardiens de leurs femmes, et par une inconcevable foiblesse, leur abandonnent des offices faits seulement pour des hommes. Pag. 386.

Tels furent les exploits de ce ministre de Satan, secondé dans ses infernales manœuvres par l'éloquence d'un homme, d'un évêque, alors renommé par son talent pour la parole, si toutefois on peut accorder ce talent à la démangeaison de disputer. J'affecterai de ne point le nommer (1); non pas qu'il fût déclaré pour l'hérésie, mais il ne tenoit

(1) Le silence de saint Grégoire sur ce dangereux assesseur de Georges a embarrassé les critiques, qui n'ont pas voulu faire la même grâce à sa mémoire. Baronius croit que c'est Acace, successeur d'Eusèbe de Césarée au siége de cette grande ville, son disciple, et l'héritier de sa doctrine comme de ses livres. D'autres veulent y reconnoitre Eusèbe de Césarée lui-même, ou Théodore d'Héraclée, ce qui n'est pas vraisemblable, tous deux étant morts avant l'intrusion de Georges. M. de Tillemont semble pencher pour le sophiste Astérius, à qui en effet les termes de saint Grégoire peuvent s'appliquer tout aussi-bien qu'à Acace; et il combat dans cette supposition l'avis des Bénédictins, éditeurs de saint Athanase. (Voy. ses *Mém.*, t. VI, pag. 305.)

pas à la vérité. Les rôles ainsi distribués, c'étoit Georges qui étoit chargé de l'exécution ; c'étoit avec l'or du sanctuaire qu'il payoit la sacrilége audace de sa troupe. Elle réussit à rassembler d'abord à Séleucie (1), dans l'église de l'illustre vierge sainte Thècle, puis dans cette ville, un concile
Gen. IX. comparable à cette tour de Babel, célèbre par la confusion des langues, ou à ce tribunal impie où le
Matth. XXVI. Sauveur fut condamné par Caïphe, si pourtant il y a rien à quoi l'on doive comparer un tel conciliabule, où il n'y eut que désordre et destruction. L'antique et sainte doctrine, tutélaire de la Trinité, y fut anéantie par la proscription du mot consubstantiel, et par les subtilités d'une prétendue profession de foi, qui ouvroit les portes à l'impiété. Avec l'air de respecter l'Écriture-Sainte, et en s'enveloppant d'expressions consacrées, on accréditoit l'arianisme, que l'Écriture n'approuve nulle part. Ces expressions, c'étoient, *semblable selon les Écritures*, termes vagues qui imposoient aux simples, susceptibles des interprétations les plus contradictoires, comme ces statues dont les yeux se dirigent indifféremment vers tous ceux qui les regardent....

(1) Les actes nous en ont été conservés par saint Hilaire de Poitiers, et par saint Athanase lui-même, dans son livre ou *Épître des Synodes*; il entend ceux de Rimini et de Séleucie. On peut aussi en consulter l'histoire détaillée dans Tillemont. (*Mém.* tom. VI, art. LXXVI. et suiv., et dans le volume précédent de cette Bibliothèque, pag. 449 et suiv.)

Ils n'étoient habiles que pour le mal; pour le bien, ils en étoient incapables. De là, ces artificieuses formules par lesquelles ils sembloient condamner les hérétiques, et les exclure de l'Église, mais en effet, pour mieux servir le poison de leur doctrine, à qui ils ne reprochoient que quelque exagération dans les termes, quand c'étoit le fond même qui en étoit impie. De là, ces profanes jugements portés sur les choses saintes; ce mélange nouveau et si abusif du sacré et du mondain; ces discussions mises sous les yeux de la multitude; ces enquêtes du passé, proposées dans des intentions coupables; ces scandaleux trafics, et ces arrêts portés à beaux deniers comptants. De là, ces iniques destitutions, ces intrusions criantes (1). Que l'on souscrivît à la doctrine de l'impiété, c'en étoit assez; l'encre et les calomniateurs ne manquoient pas. Pag. 387.

Ces manœuvres ont séduit un assez grand nombre d'entre nous, hommes d'ailleurs d'un courage éprouvé, restés catholiques dans le cœur, mais qui se sont rendus complices de l'erreur, en y souscrivant, et qui se sont mis du bord des méchants, non peut-être brûlés par la flamme, mais enveloppés par la fumée de l'hérésie. Combien de larmes m'a fait répandre à moi-même l'aspect des triomphes de

(1) Voyez au volume précédent l'article *saint Athanase*, pag. 192, 206, 214.

l'iniquité, et de la persécution suscitée par les défenseurs du Verbe eux-mêmes contre la foi orthodoxe! Car, il n'est pas possible d'en douter, un funeste égarement s'est emparé des pasteurs : leurs mains,
Ps. LXXIX. 14. comme parle l'Ecriture, ont dépouillé ma vigne; elles ont déshonoré cette Église de Dieu, fécondée par les sueurs et par le sang de tant de confesseurs soit avant, soit après Jésus-Christ, cette Eglise qui a tant coûté à Dieu lui-même. Car, à l'exception d'un très petit nombre qui échappèrent, soit parce que leur obscurisé personnelle fit qu'on ne pensa point à eux, soit parce que leur vertu les fit triompher de tous les piéges, et que Dieu les conserva afin qu'il restât encore quelque semence et quelque racine pour faire refleurir Israël, et lui donner une nouvelle vie par les influences du Saint-Esprit; tous les autres cédèrent au temps, avec cette différence que les uns le firent plus tôt, les autres plus tard, et que les uns entrèrent les premiers, comme chefs et conducteurs, dans le chemin de l'iniquité, et que les autres les y suivirent, ou abattus par la crainte, ou asservis par l'intérêt, ou séduits par les caresses, ou surpris par l'ignorance. Ces derniers, quoique moins coupables,
Pag. 388. ne pouvoient pas néanmoins se dire innocents... On pardonne l'erreur à des hommes du peuple sans curiosité pour ces sortes de matières; mais les maîtres et les conducteurs des peuples, qui doivent en

redresser l'ignorance, le moyen de rejeter leur faute sur un aussi pitoyable prétexte? La jurisprudence romaine n'admet pas de semblable défense, même dans les dernières classes de la société, et il n'y a nulle part de loi qui protége le crime commis par ignorance. Quelle inconséquence ne seroit-ce donc pas que des évêques, des hommes faits pour être docteurs, ignorassent les principes du salut, même en leur supposant les mœurs les plus simples et l'esprit le plus borné? Et quand on se montreroit encore plus indulgent envers ceux qui, par surprise, ont souscrit aux dogmes de l'impiété; que conclure des autres qui, affectant la gloire de l'esprit et de la science, se sont laissés entraîner par quelque autre des motifs que nous avons dit, et qui, après s'être montrés long-temps parmi les défenseurs de la vérité, se sont laissés abattre à l'approche du danger?...

Cet ébranlement, l'un des plus furieux qui se soient jamais fait sentir, entraîna la plus grande partie du peuple, toujours disposé à suivre l'impulsion de ses chefs, comme les oiseaux qui s'envolent et fuient au signal qui leur est donné par le premier de la bande qui s'est mise en fuite, et vous échappent sans qu'on puisse les arrêter. Quelle force nous donnoit la présence d'Athanase, ce ferme appui de l'Église! Mais aussi, combien son absence nous a été funeste, depuis qu'il s'est vu contraint de céder à Pag. 389.

la conjuration des méchants ! L'ennemi qui veut faire tomber en son pouvoir une forte citadelle, vient-il enfin à reconnoître que l'accès en est difficile, et l'attaque périlleuse, il a recours à l'artifice : il cherche à suborner le commandant par des présents ou par des manœuvres adroites, et finit, sans beaucoup de risques, par s'en rendre maître...... Tels les ennemis de la vérité, n'espérant pas d'en triompher autrement, ont dirigé leurs attaques contre celui qui faisoit la force et l'ornement de notre Église; et maîtres du champ de bataille, ont ouvert une large carrière aux dogmes et aux œuvres de l'impiété.

Ce fut alors que l'empereur, après avoir substitué dans l'Église d'Alexandrie un faux pasteur (Georges), au pasteur véritable, termina sa vie qu'il avoit commencée sous de meilleurs auspices, cherchant à l'expier par une pénitence tardive. L'âme prête à paroître aux pieds du tribunal redoutable apprend à juger bien plus sainement de ses actions. On raconte qu'à ses derniers moments il s'accusa de trois choses qui avoient déshonoré son règne : la première, d'avoir causé la mort à des princes de son sang; la seconde, d'avoir nommé à l'empire Julien l'Apostat; la troisième, de s'être attaché à de nouveaux dogmes en matières de foi. Ce furent là, dit-on, ses dernières paroles (1). Après sa mort,

(1) Cependant saint Athanase affirme que Constance, en mourant, fut

la doctrine orthodoxe reprit le dessus. Les peuples qui avoient gémi dans l'oppression, respirèrent; la liberté leur fut rendue; et le zèle enflamma les ressentiments. Le caractère des Alexandrins est naturellement vindicatif. Ils ne portoient qu'avec impatience le joug sous lequel Georges les tenoit asservis. On imagina de le punir de ses crimes par un genre de mort inoui, et qui joignit l'infamie à la rigueur du supplice. Vous en connoissez tous les détails (1). A dieu ne plaise que j'approuve une aussi barbare exécution, et les atroces raffinements qui l'accompagnèrent: (on auroit dû considérer non pas Pag. 390.
ce qu'il méritoit, mais ce que nous devions faire). Dans ce nouvel ordre de choses, notre glorieux

bien loin de rétracter ses erreurs, puisqu'il voulut recevoir le baptême de la main de l'évêque Arien Euzoïus, persévérant ainsi dans l'impiété, dont il avoit été le protecteur. (*De Synod.* p. 907.)

(1) Il faut bien le rappeler, puisque l'histoire en a conservé le souvenir. On commença, dit Ammien Marcellin, par le jeter au fond d'un cachot, où il eut beaucoup à souffrir. Le lendemain on le tira de la prison; on le traîna par les pieds écartelés avec des crocs; on marchoit sur son corps, et on le battoit à grands coups de bâton. Puis on l'attacha sur un chameau que l'on promena dans tous les quartiers de la ville. Ce supplice dura tout le jour. Sur le soir, on alluma un grand feu où il fut jeté avec le chameau même qui lui avoit servi de monture; et les cendres furent jetées au vent. Socrate, Sozomène, saint Épiphane, la chronique d'Alexandrie rapportent ce fait, et ne diffèrent que par quelques légères circonstances. Ces excès furent l'ouvrage des païens seuls que Georges avoit irrités par ses vexations et ses menaces contre leur temple. La preuve, c'est qu'en jetant ses cendres au vent, ou dans la mer, ils alloient criant qu'ils le faisoient de peur que les chrétiens n'en fissent des reliques, comme à un martyr. Ce n'étoit

athlète nous fut rendu. Il revint de l'honorable voyage (pour ne plus parler d'exil) où l'avoit engagé la défense de la Trinité, qui l'y avoit escorté. Son retour fut un jour de fête non-seulement pour les citoyens d'Alexandrie, mais pour toute l'Égypte. La province sembloit s'être réunie toute entière pour aller au-devant de lui. On s'étoit saisi de toutes les hauteurs pour le voir de plus loin. C'étoit à qui se rassasieroit du plaisir de l'entendre, de le contempler. N'eût-on pu que marcher sur son ombre,
Act. v. 15. comme on faisoit pour les apôtres, c'en étoit assez pour se croire avoir reçu quelque émanation de sa sainteté. Jamais entrée de gouverneur de provinces où d'évêque, pas même celle de parents les plus distingués, ne fut marquée par un concours ni plus nombreux ni plus éclatant.... Je me permettrai de rappeler à ce sujet une anecdote, qui, peut-être paroîtra superflue, mais qui répandra toujours quelque intérêt sur mon discours. Postérieurement au retour d'Athanase dans Alexandrie, on y reçut dans un pompeux appareil son premier magistrat, nommé pour la seconde fois à cette importante

assurément pas rendre justice ni à Georges, ni aux chrétiens. Ceux-ci, loin d'être disposés à honorer sa mémoire, n'avoient pas seulement songé à le défendre des païens, et croyoient avoir donné une grande marque de modération, en ne se joignant pas à ses bourreaux. C'est la réflexion de l'abbé de La Bletterie (*Vie de Julien*, p. 278.), qui paroît l'avoir empruntée à saint Épiphane.

place, l'illustre Philagre, à qui notre province de Cappadoce s'honore d'avoir donné la naissance (1). Sa réception fut magnifique..... Un homme du peuple surpris de l'affluence qui s'étoit portée sur ses pas, et présentoit l'image d'une mer sans bornes, s'adressa à un de ses amis qu'il rencontra pour lui dire : Vous est-il arrivé jamais de voir un aussi prodigieux concours, et tant d'hommes rassemblés pour honorer un seul homme? — Non, répond l'autre, pas même aux entrées de l'Empereur, croyant sans doute indiquer par-là le dernier terme de la magnifi- Pag. 391.
cence. — Que parlez-vous de l'empereur? lui repartit l'autre en souriant ; dites plutôt la réception que nous avons faite à notre archevêque......

Tout dans Athanase s'accordoit avec une merveilleuse harmonie ; conformité parfaite entre sa doctrine et sa vie, entre sa conduite publique et sa conduite privée, entre son retour et ce qui le suivit. Rendu au gouvernement de son Eglise, bien loin de se laisser emporter à aucun mouvement de colère....., il crut devoir agir avec plus de modération que jamais....., et il se conduisit en effet de telle Pag. 392.
sorte, que ceux mêmes, qui l'avoient offensé ne pouvoient pas dire que son retour leur eût été désagréable.

A l'exemple du divin législateur, il purgea le

(1) Célèbre dans l'histoire de saint Athanase. (Tillem., tom. VIII, pag. 664.) Ce Philagre de Cappadoce étoit lié avec Césaire, frère du saint

temple de ces négociants infames qui font un commerce impie de Jésus-Christ; mais au lieu de fouets, il n'employa que les paroles et les moyens de persuasion. Il réconcilia tous ceux qui étoient divisés, soit entre eux, soit avec lui-même, sans avoir besoin pour cela d'intermédiaire. Tous ceux qui avoient à se plaindre de la tyrannie, il les réhabilita dans leurs droits, sans considérer s'ils avoient été pour ou contre lui. La vérité abattue se releva. La Trinité sainte
Matth. v. 15. d'une seule divinité fut remise sur le chandelier, dégagée des ombres qui en avoient offusqué la lumière, et rendue à toute la liberté de l'enseignement catholique. Redevenu comme le législateur du monde entier, et le modérateur de tous les esprits, écrivant aux uns, conférant avec les autres de vive voix, soit qu'il les eût appelés, soit qu'ils fussent venus le consulter d'eux-mêmes; fondant sur leur volonté propre l'empire de la loi; persuadé que c'étoit là le meilleur secret pour les gagner à la vertu. S'il avoit eu la force du diamant pour résister à la persécution, il avoit aussi l'attrait de l'aimant pour rapprocher les substances les plus dures, c'est-à-dire pour unir les esprits les plus opposés.

Pag. 393. Le démon pouvoit-il voir sans jalousie ces heureux changements, l'Église recouvrant son ancienne gloire, et sa première santé, ses plaies se cicatriser,

évêque de Nazianze. Il est différent de celui à qui notre saint adressa deux lettres, insérées dans le premier volume de ses œuvres, pag. 802 et 803.

et son corps reprendre une nouvelle vie? Non, sans doute. Athanase en est le soutien : c'est sur sa personne que se dirigent les coups de l'ennemi. Il suscite contre lui un empereur lié avec lui d'intérêts dans sa ligue d'impiété et de révolte, disciple bien digne d'avoir le démon pour maître ; le premier des empereurs chrétiens, qui se soit déclaré contre Jésus-Christ, et dont la fureur, long-temps concentrée, n'attendoit que l'occasion pour éclater avec emportement. Infidèle envers le prince à qui il devoit l'empire, il agit avec encore moins de réserve avec le Dieu à qui il devoit la vie. Julien imagina un nouveau genre de persécution, la plus odieuse qu'on eût vue jusque-là. Unissant à la tyrannie les moyens de séduction, enviant à nos martyrs l'honneur de leurs combats, il décréditoit les louanges données à leur courage. Fécond en sophismes, il employoit l'artifice du langage pour en venir à ses fins. Ce n'eût pas été pour sa détestable ambition un assez beau triomphe de vaincre tout le peuple chrétien, s'il ne triomphoit d'Athanase, et s'il ne parvenoit à étouffer dans sa personne la prédication de la doctrine évangélique. Ce qu'il enlevoit aux chrétiens, il le voyoit avec étonnement remplacé, tant par la prudence du saint archevêque, que par les conquêtes qu'il faisoit sur le paganisme. Irrité de voir ses artificieuses manœuvres en défaut, Julien laissa tomber le masque. Fatigué de la contrainte où le

mettoit son personnage d'emprunt, il s'abandonne à sa perversité naturelle; et, sans plus garder de mesure, il ordonne qu'Athanase soit chassé de la ville (1). Il falloit à notre généreux athlète cette troisième épreuve, pour que rien ne manquât à la gloire de son triomphe. Il s'étoit écoulé peu de temps depuis ce nouvel exil; quand la main vengeresse du Tout-Puissant conduisit dans la Perse ce prince impie et sacrilége. Là fut jugée la cause entre Dieu et son ennemi; et de tous ces magnifiques apprêts qui devoient se terminer par la gloire d'un triomphe, il ne resta qu'un cadavre sur lequel la pitié elle-même n'abaissa point ses regards; un cadavre qui n'obtint pas même l'honneur de la sépulture, repoussé, dit-on, du sein de la terre, qui s'emut violemment, comme effrayée à l'aspect de tant de crimes, prélude sans doute du supplice qui l'attendoit. Julien fut remplacé par un prince dont

Pag. 394.

(1) L'édit du bannissement de saint Athanase est rapporté dans la vingt-sixième lettre de Julien. Les principaux habitants d'Alexandrie écrivirent à l'empereur pour réclamer leur évêque. Nous avons encore sa réponse; elle fait la cinquante et unième de ses lettres. Julien leur reproche amèrement l'amour qu'ils portoient à Jésus-Christ et à leur Athanase. Il répète qu'il a donné l'ordre à l'archevêque de sortir, non-seulement de la ville, mais de la province. Dans une autre de ses lettres, la sixième à Ecdice, gouverneur de l'Égypte, il assure que rien ne lui sera plus agréable que d'apprendre que ses ordres sont obéis; et que *le détestable Athanase, l'ennemi de ses dieux*, a été chassé de toute l'Égypte; il menace d'une amende énorme (cent livres d'or) ceux de ses officiers qui ne prêteront pas la main à cette exécution.

l'extérieur n'avoit rien que de modeste; dont le gouvernement doux ne pesa point sur Israël, et dont la piété fut égale à sa clémence. Jovien, pour mieux assurer l'autorité de son commandement et de ses lois, commença, comme il le devoit, par rappeler de leur exil tous les évêques, et, à leur tête, celui dont le mérite lui donnoit une si éclatante supériorité, et lui avoit seul attiré cette persécution. Il demanda qu'il fût rédigé pour lui une instruction précise sur la doctrine de la Foi, alors embarrassée par tant d'opinions et de sectes qui la déchiroient, afin de pouvoir réunir toute la terre dans une même profession, par l'assistance du Saint-Esprit, ou du moins de s'éclairer lui-même, pour sa propre conduite, voulant l'appuyer de son autorité, comme en recevoir l'appui; sentiments nobles et vraiment dignes d'aussi grands intérêts! Ce fut pour Athanase l'occasion de signaler la pureté et l'inaltérable constance de sa foi. Trois partis divisoient notre Église chrétienne. Les uns varioient sur la divinité du Fils; d'autres, en plus grand nombre, erroient sur le Saint-Esprit. C'étoit être pieux que d'être moins impie; très peu qui n'eussent pas été atteints par la contagion. Athanase, presque seul, se déclara pour la vérité, sans ménagement, sans équivoque. Il confessa par écrit l'unité de l'Essence divine avec la trinité des personnes; et fit, par inspiration divine, pour établir la divinité du Saint-Eprit, ce que

les Pères avoient fait pour la divinité du Fils. Tel fut le royal présent qu'il offrit à l'empereur (1).

Pag. 395. A la suite de tant de travaux, il ne rallentit rien du zèle qui l'avoit engagé dans ces mêmes travaux. Bien plus, il le communiquoit à tout ce qui l'environnoit; excitant les uns par des louanges, les autres par des remontrances ménagées avec douceur, ranimant la tiédeur, modérant l'impétuosité, prévenant les chutes, ou relevant ceux qui étoient tombés; simple dans ses mœurs, fécond dans ses ressources pour bien gouverner, circonspect dans ses paroles et plus encore dans ses actions; s'abaissant avec les esprits bornés, jamais au-dessous des plus relevés; charitable envers les étrangers: son
Pag. 396. génie bienfaisant alloit au-devant des maux pour les détourner; j'ajoute qu'il avoit un talent particulier pour entretenir la paix dans les unions conjugales, la ferveur dans l'âme des vierges, l'espérance dans ceux qui étoient prêts à quitter la vie. Oh! quelle

(1) L'écrit dont il est ici parlé n'est point, comme le prétend l'abbé de Billy, le fameux Symbole attribué à saint Athanase. Vossius, Quesnel, Tillemont ont très bien prouvé qu'il n'est pas de ce Père; ce qui ne l'empêche pas d'être très ancien. La pièce adressée par le saint archevêque est un écrit en forme de lettre, contenant le symbole de Nicée, et qui se lit dans Théodoret, et dans le recueil des Œuvres de saint Athanase, tom. 1, pag. 245. Nous en avons donné un extrait dans le volume cinquième de cette *Bibliothèque*, pag. 234. On peut voir le jugement qu'en porte Bossuet dans son *premier avertissement aux protestants*, tom. IV, édit. in-4°, pag. 116.

riche moisson une si haute vertu présente à son éloge; et de combien de titres divers je pourrois décorer le nom d'Athanase! Après avoir vécu de la sorte, réglant les autres, et se réglant si bien lui-même, que sa vie étoit le modèle des évêques, et ses sentiments, les oracles de la foi orthodoxe; quelle fut enfin la récompense de ses travaux? Athanase mourut dans une heureuse vieillesse, et alla se réunir à ses pères, les Patriarches, les Pro- Pag. 397.
phètes, les Apôtres, et les saints Confesseurs qui avoient combattu comme lui pour la vérité. Traçons en peu de mots son épitaphe : Son départ de ce monde fut accompagné d'un cortége plus magnifique que jamais aucune de ses entrées; sa pompe funèbre fut le deuil universel et le souvenir profond qu'il laissa dans tous les esprits. Pontife respectable et cher, vous qui, entre autres qualités éminentes, connoissiez si bien quand il faut parler ou se taire! permettez que j'arrête ici ce discours... Du haut du Ciel, jetez sur nous un regard favorable. Continuez de gouverner ce peuple : attaché inviolablement à la très sainte Trinité, qu'il mérite de la contempler dans les personnes adorables du Père, du Fils et du Saint-Esprit! Et moi, si la paix nous doit être rendue, daignez me protéger durant ma vie, m'assister dans la conduite de mon troupeau! Que si le feu de la guerre doit embraser encore l'Eglise, appelez-moi près de vous; donnez-moi, s'il n'y a point trop de

hardiesse dans un tel souhait, donnez-moi place à vos côtés, dans la sainte compagnie où vous êtes, au sein de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient à jamais la gloire, l'honneur et l'empire dans les siècles des siècles. Amen.

FIN DU TOME SIXIÈME.





